AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Université de Lorraine

Ecole doctorale « Humanités Nouvelles - Fernand Braudel »

Doctorat

Discipline : Histoire

Centre de Recherche Universitaire Lorrain d'Histoire

Les *New Zealand Wars* : la culture guerrière maorie face à l'impérialisme britannique

Thèse présentée et soutenue publiquement par Laurent NERICH

Le 3 décembre 2020

Sous la direction de madame Julie d'ANDURAIN, professeur à l'Université de Lorraine

Jury :

- Madame Julie d'ANDURAIN, professeur à l'Université de Lorraine
- Monsieur Jacques FREMEAUX, professeur honoraire à Sorbonne Université.
- Monsieur Jean-Noël GRANDHOMME, professeur à l'Université de Lorraine.
- Madame Claire LAUX, professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Bordeaux.
- *Sir* Hew STRACHAN, professeur à l'Université de St Andrews.
- Monsieur le général de division Pascal FACON, ancien commandant de la Force Barkhane.

REMERCIEMENTS

J'aimerais en premier lieu remercier ma famille (le trinôme de Quantico) pour leur soutien, mais aussi et surtout pour leur patience durant ces longues heures de travail.

Ma directrice de thèse également, madame Julie d'ANDURAIN, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Lorraine, pour son exigence stimulante et son accompagnement constant au cours de cette belle aventure intellectuelle.

Je remercie également les membres de mon jury, pour leurs éclairages précieux et leur disponibilité en cette période compliquée de pandémie.

Je tiens aussi à remercier particulièrement un certain nombre de personnes pour leurs conseils, leurs lumières ou leur soutien :

- Au sein de la *Marine Corps University* de Quantico : le professeur Benjamin JENSEN, le professeur Daniel MARSTON, le professeur Michael MORRIS, le professeur Gordon RUDD, le professeur Eric SHIBUYA, l'encadrement du *Command and Staff College* et de la *School of Advanced Warfighting*, mes camarades, les *majors* Alexander LUEDTKE, Matthew VAN ARSDALE et le capitaine de corvette argentin Fernando ROMERO LOPEZ ainsi que mesdames Andrea HAMLEN et Angela MILLER.

- Au sein de l'institution militaire française : le général de division Pascal FACON, le colonel Claude FRANC, le colonel Pierre SANTONI, le lieutenant-colonel Christophe GUE, mes « camarades de la 9-1 » le chef de bataillon Jean-Baptiste BLANDENET et le chef d'escadron Antoine LE BARS, monsieur Benoît Beucher et la Délégation au Patrimoine de l'Armée de Terre, ainsi que monsieur Franck SMITH et avec lui, le personnel de la bibliothèque patrimoniale de l'Ecole Militaire. J'ai aussi une pensée pour les membres du Centre de Doctrine et d'Enseignement du Commandement et mes chefs au cours de ces trois années, qui ont accompagné et soutenu ma démarche.

- Au sein de l'Université de Lorraine (site de Metz) : le personnel de l'école doctorale et notamment madame Aude MEZIANI, pour leur sollicitude et leur prise en compte de ma spécifité militaire.

- Je voudrais également mentionner les professeurs Jean-Marie MAIRE et Yves TREMBLAY pour leur rôle « d'éveilleurs », rôle auquel j'associe bien évidemment mes parents ainsi que la famille Yves-Loïc JAMBON, avec une pensée particulière pour Nicole, partie trop tôt.

Je n'oublie pas toutes celles et ceux qui m'ont, à un moment ou un autre, encouragé.

Enfin, je dédie ce travail aux soldats du Bataillon du Pacifique, qui ont libéré ma région natale en 1944, ainsi qu'aux soldats du Pacifique que j'ai eu l'honneur de commander et qui m'ont fait découvrir et apprécier à sa juste valeur l'*ethos* guerrier de cette région du monde.

SOMMAIRE

INTRODUCTION

1) Eléments généraux

2) Approche scientifique

CHAPITRE I : ELEMENTS DE CONTEXTE

1) Le Pacifique Sud et l'impérialisme britannique

2) Les Maoris, « Vikings des antipodes »

CHAPITRE II : PREMIERS CHOCS

1) Vers la guerre ouverte

2) La *Northern War* (ou *Flagstaff War*)

CHAPITRE III : L'APOGEE

1) Les mouvements d'unification maoris et la Guerre du Taranaki

2) La campagne du Waikato

CHAPITRE IV : LES DERNIERES CAMPAGNES DES TROUPES IMPERIALES

1) La campagne de Tauranga

2) La Deuxième Guerre du Taranaki

3) Les problèmes de commandement

CHAPITRE V : LA COLONIE SEULE FACE A SON DESTIN

1) Une transition compliquée : le retrait des troupes impériales

2) La révolte de Titokowaru

3) La révolte de Te Kooti

CONCLUSION

NOTES SUR LES TRANSCRIPTIONS ET L'ORTHOGRAPHE

- Toutes les traductions ont été réalisées par l'auteur.

- Afin de conserver aux textes français contemporains du sujet toute leur saveur, nous avons choisi de ne pas en modifier l'orthographe.

- Contrairement à une tendance actuelle, nous avons fait le choix d'accorder le nom et l'adjectif « maori », dans la mesure où ils sont dans le dictionnaire français. Nous avons toutefois conservé l'orthographe invariable retenue par certains auteurs dans les citations ou les titres d'ouvrages.

- Les autres mots en langue étrangère, et notamment celui fréquemment employé de *pa* (fortification maorie), suivent quant à eux la règle grammaticale traditionnelle du non-accord et des italiques.

- Un glossaire maori est fourni aux pages 267-268.

- Par ailleurs, pour l'emplacement des différents lieux, se référer à la table des cartes et illustrations aux pages 269-270.

INTRODUCTION

Le terme de *New Zealand Wars* désigne les conflits ayant opposé les Britanniques à différentes tribus maories pour la possession de la Nouvelle-Zélande au XIX[e] siècle. Ces conflits trouvent leur origine dans l'interprétation divergente du traité de Waitangi, signé en 1840 avec les principaux chefs maoris[1]. Ce « traité » est en fait une prise de possession par le Royaume-Uni. Au niveau spatio-temporel, ces conflits -épisodiques- s'étendirent de « l'incident » de Wairau en 1843 à la fin de la résistance du chef Te Kooti en 1872 et se déroulèrent quasi exclusivement dans l'Ile du Nord de la Nouvelle-Zélande[2]. Les *New Zealand Wars* s'inscrivent dans l'essor de l'impérialisme britannique dans le Pacifique. La Nouvelle-Zélande est alors l'objet d'un intérêt croissant, principalement pour trois nations (que sont le Royaume-Uni, la France et les Etats-Unis), notamment pour la pêche à la baleine et les relâches de leurs navires. Le commerce avec les navires est particulièrement recherché par les tribus maories, en vue de l'accès aux armes à feu. La concurrence qui en résulte est à l'origine de violentes confrontations intertribales, connues sous le nom de *Musket Wars*, qui font rage dans les premières décennies du XIX[e] siècle. C'est pourquoi, lorsque les premiers combats avec les Britanniques éclatent, les Maoris sortent de près de trois décennies de conflits avec des armes à feu, qui ont servi de véritable laboratoire technologique et tactique.

Période de crise parmi les plus longues de la période victorienne (près de trente ans[3]), les *New Zealand Wars* furent le premier véritable conflit - et le seul de cette ampleur - entre une nation européenne et un peuple polynésien. Comment expliquer la durée de cette crise ? À Londres, le conflit concerne trois principaux acteurs (dont l'importance relative ressort dans la proportion des sources d'archives utilisées dans le cadre de notre recherche) : le *War*

[1] Sur les interprétations divergentes du traité de Waitangi, voir par exemple Claudia Orange, *The Treaty of Waitangi*, Wellington, Bridget Williams Books, 1987, 312 p, Keith Sinclair, *A History of New Zealand*, Auckland, Penguin Books NZ, 2001 [1959] 396 p, ou encore Francine Tolron, *La Nouvelle-Zélande : du duel au duo ? Essai d'histoire culturelle*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000, 327 p.

[2] L'annexe 7 propose une carte synthèse des principaux conflits et du théâtre des opérations de Nouvelle-Zélande.

[3] Voir Max Boot, *Invisible Armies, an epic History of Guerilla Warfare from ancient Times to the Present*, New York, Liveright Publishing, 2013, 750 p. Selon le tableau de comparaison de la durée des « guérillas » qu'il établit, il s'agit du deuxième conflit le plus long, bien que discontinu (1843-1872) : le plus long étant, pour le Royaume-Uni, celui avec les Aborigènes d'Australie (plus ou moins larvé). Pour les autres pays, il s'agit de l'insurrection caucasienne à laquelle dut faire face la Russie.

Office, le *Colonial Office* et l'Amirauté. On peut également mentionner l'*India Office*, créé en 1858, mais il n'est qu'indirectement lié, en tant que principal réservoir de forces au sud-ouest du globe. On se figure aisément les difficultés de coordination auxquelles cette répartition des rôles a pu donner lieu[4]. Ces difficultés sont au cœur de la réalité impériale et, à ce titre, doivent être considérées comme un facteur clé de cette période. Afin de mieux évaluer les réponses britanniques, il est par ailleurs important de tenir compte de leurs contraintes globales[5]. Le terme de *Pax Britannica*, fréquemment associé à l'ère victorienne, donne une piètre idée de la réalité de cette période dans les colonies. En effet, il n'y eut pas moins de soixante-trois campagnes durant le règne de Victoria (1837-1901), soit presque une par an[6]. En outre, le début des années 1840 est une période de tensions franco-britanniques, notamment dans le Pacifique[7]. Dans ce contexte, que nous apprennent les *New Zealand Wars* des modalités de l'impérialisme britannique ?

Côté maori, il s'agira en premier lieu de questionner la notion même de « culture guerrière » et sa systématisation comme explication mono-causale de leurs performances martiales. Les succès tactiques des Maoris ne sont-ils pas, après tout, de simples stratagèmes (répétés de surcroît) ? Les difficultés auxquelles se sont heurtés les Britanniques furent-elles le résultat d'une improvisation face à des « Sauvages » qu'ils méprisaient ? Ne sont-elles pas plutôt le produit des capacités guerrières des Maoris, face auxquelles il a fallu consacrer des moyens importants et surtout s'adapter ? Les différents ouvrages, ainsi que les sources sur le conflit, donnent une idée très précise du détail des opérations. Il n'en est pas de même des mécanismes d'adaptation, qui sont peu analysés et présentés comme une sorte de fait accompli[8].

Dire que les armées s'adaptent au gré de leurs difficultés n'est pas une idée nouvelle. En revanche, l'étude du processus d'adaptation lui-même et de sa rapidité relative est un enjeu non seulement universitaire, mais très actuel pour les forces armées. La durée totale de cette

[4] Sur la coordination complexe entre les différents acteurs, voir par exemple WO 32/8261.
[5] L'annexe 3 fournit une liste indicative des différents conflits coloniaux dans lesquels les Britanniques furent engagés pendant ces trois décennies.
[6] Adrian Greaves, *Isandlwana: how the Zulus humbled the British Empire*, Barnsley, Pen and Sword, 2014 [2011], 222 p, p. xv.
[7] Voir par exemple Sarah Mohamed-Gaillard, *Histoire de l'Océanie de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2015, 235 p.
[8] Indéniablement, l'adaptation est plus facilement mesurable pour des cultures écrites ou des armées régulières, pour lesquelles on peut, par exemple, étudier le rythme de production ou de renouvellement des documents de doctrine.

crise - près de trente années - permet en effet une mise en perspective intéressante des tactiques et stratégies utilisées par les protagonistes. L'objet principal de cette étude est donc de mettre en évidence les innovations mises en œuvre par les deux camps et leur conduite du conflit, au regard des enjeux respectifs. Ces adaptations furent-elles de simples expédients, des évolutions mineures ou, au contraire, de profondes transformations des systèmes ? La question se pose particulièrement pour les Maoris, société tribale et martiale, fondée sur une transmission orale du savoir. La question de la culture est donc un élément central du questionnement, car on la retrouve au cœur des processus d'adaptation militaire. Mais la notion même de « culture guerrière » n'est-elle pas un raccourci ou une essentialisation ? Comment s'articule-t-elle avec le pragmatisme et la capacité d'innovation des Maoris, soulignés par les Britanniques dès le début des *New Zealand Wars* ?

Concernant la dénomination de ces conflits, nous avons choisi de retenir l'appellation de *New Zealand Wars*. Les autres appellations présentes dans l'historiographie ou les sources (*Maori Wars, Te Riri Pakeha, Land Wars*) présentent en effet les limites suivantes : le terme de *Maori Wars* est à la fois trop vague (car il peut même englober les *Muskets Wars*) et s'inscrit en outre dans la tendance britannique de l'époque de nommer les conflits d'après leurs ennemis, pour leur en attribuer la responsabilité principale. Le terme maori *Te Riri Pakeha* (« la colère de l'homme blanc ») présente quant à lui la même limite de l'attribution des responsabilités à un seul protagoniste. Il ne prend pas non plus en compte la dimension intertribale du conflit, qui est un élément important. En effet, la dimension « guerre civile intertribale » des *New Zealand Wars* ne doit pas être sous-estimée. Elle explique en grande partie la dynamique des alliances de la période et le fait que les *New Zealand Wars* furent aussi, pour les Maoris, une continuation des anciennes querelles. Aux dimensions strictement politiques, s'ajoutait bien souvent la volonté de laver de vieux affronts. L'écueil est similaire pour le terme de *Land Wars* : si les tensions foncières générées par les colons furent le principal élément déclencheur des conflits, ce n'est pas un facteur exclusif. Il est d'autant plus incomplet qu'en se focalisant sur l'aspect foncier, il ne rend pas compte d'un aspect central du conflit : l'imposition de la suzeraineté britannique, qui est peu évidente dans la majorité du

territoire. Ainsi, en 1845 par exemple, « *le statut de Waka était plus celui d'un allié respecté que d'un loyal sujet*[9] ».

Nous utiliserons donc pour cette étude le terme de *New Zealand Wars*.

Culture guerrière, adaptation, performance du commandement, suffisance, autant de pistes à suivre et d'éléments dont l'analyse permettra d'aller au-delà des idées préconçues.

[9] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict*, Auckland, Penguin, 1986, 396 p, p. 67.

1) Eléments généraux

a) Un conflit méconnu et atypique

Une première étude historiographique permet de mettre en évidence le fait que le conflit est assez peu connu et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il s'agit d'un conflit colonial secondaire[10]. Il est en effet éclipsé par l'importance stratégique de l'Inde, par l'ampleur de la Guerre des Boers, ou encore par les récits colorés que fît Winston Churchill des conflits coloniaux menés en Afrique orientale[11]. Plus généralement, déplore Claire Laux,

> « *L'historiographie n'accorde que peu de place au Pacifique comme enjeu des relations internationales franco-britanniques, mais aussi comme objet de tension entre les opinions publiques. La politique des deux puissances dans le Pacifique est rarement considérée comme participant à une politique coloniale globale, avec les éventuels échanges et compensations que cela implique*[12] ».

En outre, la Nouvelle-Zélande était littéralement aux antipodes de l'Europe[13]. Albert Montémont souligne que Freycinet coupe « *l'anti-méridien de Paris*[14] » le 18 juin 1819, peu avant son arrivée à Hawaï. Aujourd'hui, le poteau indicateur de Stirling Point à Bluff (ville la plus australe de Nouvelle-Zélande) indique qu'il est situé à 18 958 km de Londres et 15 008 km de New York[15]. Margaret Orbell écrit même qu'il s'agit de « *[…] la dernière région habitable où s'implantèrent des humains*[16] ». Le premier Européen ayant abordé la Nouvelle-Zélande avait été le hollandais Abel Tasman, en 1642. Plus d'un siècle s'écoule

[10] D'ailleurs, à cette époque, « *cet intérêt sporadique des Français et des Anglais pour le Pacifique correspond souvent à une simple bouffée d'échauffement nationaliste autour de la toujours épineuse question des ressortissants* ». Claire Laux, *Le Pacifique au XVIII^e et XIX^e siècles, une confrontation franco-britannique. Enjeu colonial, rivalité géopolitique (1763-1914),* 2011, Paris, Karthala, 333 p, p. 143.

[11] A ce sujet, les mémoires de Winston Churchill fournissent un aperçu précieux de la perspective métropolitaine britannique des conflits coloniaux (au travers de la Guerre contre les Zoulous), qui sont vus comme des flambées de violence assez rapidement maîtrisées, avec une touche « exotique » (ici, les sagaies). Winston Churchill, *Mes jeunes années*, Paris, Tallandier, 2007 [1930], 474 p, p. 19-20.

[12] Claire Laux, *Le Pacifique au XVIII^e et XIX^e siècles, une confrontation franco-britannique […]*, *op. cit.*, p. 154.

[13] Les guides des grottes de Waitomo, dans le Waikato, ne manquent pas de rappeler aux visiteurs qu'ils ressortiraient en Espagne s'ils suivaient une ligne passant par le centre de la Terre. Témoignage personnel de l'auteur.

[14] Albert Montémont, *Histoire des voyages modernes, effectués par terre ou par mer dans les cinq parties du monde depuis 1800 jusqu'à nos jours*, tome III, Paris, Société reproductive des bons livres, 1838, 464 p, p. 88.

[15] Observation de l'auteur lors d'un voyage sur place.

[16] Margaret Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, Sydney, University of New South Wales Press, 1996 [1995], 274 p, p. 7.

avant les contacts suivants, lors des expéditions de James Cook. S'agissant de géographie, il convient de préciser ici que la Nouvelle-Zélande est constituée de deux îles principales - ainsi que d'une myriade d'ilots - appelées de manière pragmatique Ile du Nord et Ile du Sud. Les Maoris désignent la Nouvelle-Zélande par le terme *Aotearoa* (« pays du long nuage blanc »), en référence à l'explorateur Kupe qui l'aurait découverte en notant la présence de nuages à l'horizon. L'Ile du Nord est quant à elle désigné par le terme *Te Ika a Maui* (« le poisson de Maui ») et l'ile du Sud *Te Waka a Maui* (« le canoë de Maui ») ou *Te Wai Pounamu* (« la rivière de jade »). Au niveau culturel, il nous paraît opportun de centrer notre étude sur le cœur de la zone de peuplement maori, appelée « triangle maori ». Formé par Hawaï au nord, l'île de Pâques à l'est, la Nouvelle-Zélande à l'ouest, il était donc centré sur la Polynésie, tant au niveau géographique que culturel, avec l'importance du sanctuaire religieux de Taputapuatea de l'île de Raiatea. Le terme de « Pacifique Sud » exclut par exemple Hawaï. L'« Océanie » est quant à elle un terme trop englobant, car cette région est constituée de toutes les îles entre l'Asie et l'Amérique, même si nous n'exclurons pas certains apports spécifiques de cette zone.

Le conflit est encore plus méconnu en France, où il n'existe pas de monographie spécifique sur le sujet. Il est par ailleurs absent des ouvrages généraux de tactique, de stratégie ou d'histoire militaire[17]. La seule exception est l'ouvrage de Gérard Chaliand *Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental,* à l'intérieur duquel il mentionne à cinq reprises les *New Zealand Wars*[18] : fin connaisseur des écrits de Callwell, il les a probablement étudiées dans *Small Wars*[19]. Pour lui, les facteurs de succès lors des conflits coloniaux de la période sont les suivants : l'armement, la formation des chefs, la désunion des « insurgés » (à tel point que l'effectif des supplétifs locaux dépasse souvent l'effectif des insurgés : ce sera le cas en Nouvelle-Zélande), la connaissance du terrain (grâce à un service long, comme aux Indes par exemple), le temps et la capacité de mener des guerres d'usure face à des peuples ne disposant pas d'armées professionnelles et enfin la démographie. On remarque au passage combien certains de ces facteurs ont évolué et sont aujourd'hui des causes de défaites. Lesquels de ces facteurs retrouve-t-on côté britannique à cette période ?

[17] Il est également absent de l'ouvrage *Mondes en Guerre*. Hervé Drévillon (dir.), *Mondes en Guerre, tome 2 : l'Age classique, XV^e^-XIX^e^ siècles*, Paris, Passés Composés/Ministères des Armées, 2019, 782 p.
[18] Gérard Chaliand, *Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental*, Paris, Odile Jacob, 2016, 175 p. Il fait mention des *New Zealand Wars* aux pages 41, 59, 60, 61 et 65.
[19] Charles Callwell, *Petites Guerres*, Paris, Economica, 1998 [Londres, *War Office*, 1896], 390 p. Le travail de synthèse de Callwell apparaît indispensable pour une véritable analyse comparative des conflits coloniaux britanniques.

Une rapide analyse comparative des capacités des deux protagonistes fait ressortir les éléments suivants : contrairement à la majorité des conflits dits coloniaux, le différentiel d'armement est ici limité. En février 1861, le major-général Pratt mentionne ainsi que ses ennemis dans le Taranaki sont tous « *[…] armés de fusils anglais de bonne facture […]*[20] ». Hormis l'artillerie et les canonnières, on peut même parler de parité en matière d'armement d'infanterie, avec la nuance apportée par la dimension logistique : l'approvisionnement en poudre et en munitions ainsi que les réparations sont, on l'imagine, beaucoup plus compliqués pour les Maoris. Du reste, on retrouve cette problématique d'accès à l'armement dans tous les conflits de type insurrectionnel. Ainsi, l'objectif principal du célèbre raid de John Brown sur Harper's Ferry en octobre 1859 était de s'emparer des armes de la manufacture d'armement qui y était implantée. Nous reviendrons sur cet aspect via une étude détaillée de l'arsenal des deux camps.

La principale contrainte des Maoris était leur infériorité numérique, aggravée par le fait qu'ils ne disposaient pas d'armées permanentes. En découle, au départ, une réelle difficulté à mener des opérations dans la durée. Leur stratégie sera donc fortement influencée par ces contraintes. Plus généralement, la faiblesse intrinsèque des peuples tribaux était leur difficulté à mener des guerres longues. Afin de compenser leurs différentes faiblesses, les Maoris placèrent donc leurs forts de bois et de terre (appelés *pa*) au cœur de leur stratégie visant à épuiser les Britanniques. « *Ce n'est pas dans la construction technique des ouvrages, mais plutôt dans leur emploi tactique, que les sauvages et races semi-civilisées sont inférieures*[21] », explique Charles Callwell avant de citer le contre-exemple des Maoris : « *il n'en était pas du tout de même pour les pahs des Maoris, souvent très bien placés et dont tous les côtés étaient habilement disposés en vue de la défense*[22] ». Au moment où le général Cameron lance son offensive dans le Waikato en 1863, la Guerre de Sécession fait rage de l'autre côté de l'Océan Pacifique. De nombreuses fortifications de campagne y sont utilisées : citons, parmi les innombrables exemples, Spotsylvania, Cold Harbor et Petersburg, que nous avons pu visiter et étudier en détail[23]. Pour le général Guy Hubin, le système de défense de Petersburg en 1864 « *[…] n'a rien à envier à ceux de la Première Guerre Mondiale* » et annonce « *la puissance de la défensive moderne, associant densité et précision des tirs avec*

[20] *London Gazette*, 15 février 1861, lettre du major-général Pratt au *Military Secretary*, p. 644. (« *[…] being armed with well finished English rifles and double barelled* »).
[21] Charles Callwell, *op. cit.*, p. 367-368.
[22] *Ibid*., p. 368.
[23] Voir notamment l'étude détaillée de Earl J. Hess concernant la campagne de Grant en Virginie en 1864 : Earl J. Hess, *Trench Warfare under Grant and Lee: Field Fortifications in the Overland Campaign*, Chapel Hill, North Carolina Press, 2007, 313 p.

une solide organisation du terrain[24] ». Or, on constate que de nombreux *pa* présentent des niveaux de sophistication comparables. Lorsque l'on compare des photographies du siège de Petersburg avec les photographies (ou, le plus souvent, les croquis) de certains *pa*, on peut clairement élargir ce jugement aux *pa* maoris[25], comme en témoigne la photographie ci-dessous.

- « *The formidable Paterangi* pa *after it was evacuated. The major earthwork was eventually bypassed by the British force* », février 1864. Photographie conservée au musée de Hawke's Bay.

(*In* Robert Stowers, *Von Tempsky and the Forest Rangers: History of the Forest Rangers during the New Zealand Wars*, New Zealand, *at the author's expense*, 2011 [1996], 236 p, p. 78.)

[24] Guy Hubin, *La guerre, une vision française*, Paris, Economica, 2012, 336 p, p. 158-159.
[25] Sur la question des *pa*, voir notamment Ian Knight, *Maori Fortifications*, Oxford, Osprey, 2009, 64 p.

Les *pa* obligèrent ainsi les Britanniques à recourir à des méthodes de siège jamais observées sur des théâtres d'opérations coloniaux, comme la sape géante mise en œuvre par le général Pratt, par exemple. L'autre aspect de la stratégie maorie fut de refuser aux Britanniques une bataille rangée décisive, par l'utilisation de divers stratagèmes et de leur mobilité. « *De simples sauvages même, comme les Maoris et les Cafres, réussissent à tromper les troupes régulières en recourant à nombre de supercheries tactiques*[26] », écrit Callwell. Que ce soit au niveau de leurs fortifications ou de leurs manœuvres, on constate que Callwell limite les « facultés » des Maoris au niveau tactique. Or, les transformations réalisées dans leur système de fortifications étaient également pertinentes d'un point de vue opératif. C'est de ce point de vue que l'innovation des *pa* « jetables » était la plus remarquable. Peu à peu, les Maoris cessèrent en effet de construire leurs *pa* à proximité de leurs zones d'habitation afin de ne pas y attirer les troupes britanniques. Ils les construisaient de préférence dans des zones reculées et difficiles d'accès, de façon à mettre en tension les capacités logistiques britanniques et user physiquement les troupes. Peut-on pour autant parler de stratégie ? Lawrence Keeley se pose la question de l'utilité (voire de l'existence même) d'une réflexion stratégique pour les chefs tribaux :

> « *Sans moyens logistiques suffisants leur permettant de poursuivre le combat ou la manœuvre au-delà du premier engagement, en quoi les sociétés pré-étatiques avaient-elles besoin d'élaborer une stratégie ? […] Sans commandement centralisé capable d'imposer ses conceptions stratégiques et sans unités constituées entraînées à les mettre en œuvre, une telle planification n'aurait pu se prévaloir d'aucune justification*[27] ».

« *L'ennemi vit, en somme, au jour le jour*[28] » conclut plus généralement Callwell des troupes irrégulières. Dans le cas des Maoris, l'utilisation de porteurs (principalement des esclaves, mais aussi des femmes et enfants de la tribu) et l'emport par les guerriers d'une quantité de provisions sont quelques exemples qui contredisent d'emblée cette assertion, qui procède d'une vision très répandue : l'improvisation, qui serait la caractéristique des troupes non professionnelles. On peut par exemple lire à propos des *Musket Wars* chez Dupetit-Thouars que « *durant ces guerres, les indigènes n'observent aucune règle de conduite ; ils n'ont point*

[26] Charles Callwell *op. cit.*, p. 176.
[27] Lawrence Keeley, *Les guerres préhistoriques*, Monaco, Editions du Rocher, 2002 [1996], 354 p, p. 79-80. On pourrait objecter que stratégie et planification sont deux choses différentes. Une vision simple de la stratégie pourrait être d'augmenter les options à disposition (d'où la représentation en « branches »), tout en diminuant celles de l'adversaire. Nous y reviendrons.
[28] Charles Callwell *op. cit.*, p. 78.

de tactique, chacun agit selon son caprice ; dans l'attaque comme dans la défense, les chefs entraînent plutôt par leur exemple que par le commandement[29] ». Si ce passage n'est pas dénué de préjugés ou de raccourcis, il mentionne en revanche l'autonomie des échelons subordonnés, qui fut pour les Maoris un véritable atout dans la guerre dite « de fourrés », visage le plus fréquent du conflit. Nous y reviendrons. Il traduit également, en creux, la rapidité avec laquelle les Maoris seront capables de s'adapter à la guerre « moderne ». La capacité des Maoris à planifier et conduire des opérations dans la durée, dans le cadre d'une stratégie cohérente, sera donc à la fois une surprise et une déconvenue pour les Britanniques.

b) Intérêt particulier de l'étude

Avant de poursuivre notre questionnement, il apparaît important d'expliciter les raisons du choix d'un tel sujet d'étude, car elles conditionnent en partie l'approche scientifique. Deux raisons principales expliquent le choix de ce sujet :

Il y a tout d'abord une fascination de longue date pour les *All Blacks* - l'équipe nationale de rugby à XV néo-zélandaise – et leur culture guerrière. Comme beaucoup, cette fascination était au départ cristallisée sur le *haka*, qui n'est que l'expression (certes emblématique) de cet ethos. Dans son ouvrage sur les *All Blacks*[30], James Kerr évoque ce raccourci à de nombreuses reprises. Il explique que ce sont l'ensemble des valeurs traditionnelles de l'équipe qui lui donnent sa force et que le *haka* n'est que la partie visible de cet *ethos*. On retrouve ici la distinction culturelle théorisée par Edgar Schein entre artefacts et valeurs[31]. Or, ce type de raccourcis, déjà excessif dans le domaine sportif, se retrouve dans l'analyse d'un certain nombre de conflits, où on peut lire que tel ou tel peuple a brillé grâce à sa culture guerrière. L'argument apparaît simpliste pour le domaine sportif ; il l'est encore davantage dans le cadre de l'étude des conflits. Alors que l'Armée de Terre a inscrit l'esprit guerrier au centre de ses valeurs fondamentales, la question qui se pose est donc : l'esprit

[29] Abel Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde sur la frégate La Vénus pendant les années 1836-1839*, Paris, Gide, 1843, tome III, p. 128.
[30] James Kerr, *Legacy: What the All Blacks can teach us about the business of life*, Londres, Constable, 2013, 207 p.
[31] Edgar Schein définit trois niveaux d'analyse d'une culture : les atrefacts (visibles), les valeurs (conscientes) et les postulats (inconscients), qui sont tout à fait pertinents pour notre problématique. Edgar Schein, *Organizational Culture and Leadership*, Hoboken, John Wiley & Sons, 2010 [1985], 464 p, *passim*.

guerrier est-il inné ou acquis ? Le cas échéant, comment s'acquiert-il ? Précisons également que c'est grâce à une rencontre des *All Blacks* à l'Eden Park d'Auckland que l'auteur de ces lignes a découvert les *New Zealand Wars*, en visitant l'*Auckland Museum* le lendemain de la rencontre. Ce sont donc les *All Blacks* qui, tant au niveau temporel que conceptuel, sont à l'origine de notre questionnement.

L'autre raison est un questionnement plus actuel lié à la contre-insurrection. Les conflits récents ont remis au goût du jour les études liées à la « petite guerre » dans les forces armées, mais aussi dans un certain nombre de centres de recherche, comme le Laboratoire de Recherche sur la Défense de l'Institut Français des Relations Internationales (IFRI). C'est d'ailleurs une démarche similaire qui avait conduit Gérard Chaliand à s'intéresser à l'histoire des conflits asymétriques : il explique ainsi que la mise en perspective historique et géographique lui a permis de mieux appréhender les conflits insurrectionnels modernes[32]. Si on peut reprocher à certaines des études actuelles de chercher des « recettes » dans l'histoire, la majorité des recherches demeure au niveau des principes et des récurrences, afin d'aider à une meilleure compréhension des enjeux actuels.

Le développement des études liées à l'interculturalité est également à souligner, sous l'égide de l'Etat-Major Spécialisé pour l'Outre-Mer et l'Etranger (EMSOME) à Paris, qui assure les formations sur le sujet pour l'Armée de Terre. Cet intérêt pour la chose culturelle se retrouve dans l'enseignement militaire supérieur de l'Armée de Terre. La scolarité de l'Ecole de Guerre-Terre[33] consacre pas moins de seize semaines à la problématique de « la guerre au milieu des peuples ». Dans le cadre de ce module, un partenariat a été conclu avec l'Institut National des Langues Centrales et Orientales (INALCO) et des spécialistes interviennent par ailleurs pour donner des clés de compréhension des différentes zones géographiques. Les enjeux de ces études et de ces formations sont multiples. Il y a tout d'abord la meilleure connaissance des zones de tension et des milieux dans lesquels les forces armées sont susceptibles d'être engagées qui doit aller bien au-delà de la nécessaire, mais minimaliste, vision anglo-saxonne « *do and don't* ». Il y a aussi, et surtout, une volonté de ne pas « *plaquer du mécanique sur du vivant* », selon la formule du général Didier Castres (qui transpose ainsi la formule de Bergson à propos du rire aux problématiques opérationnelles). En somme, cela prend en compte la réelle nécessité d'enraciner l'action dans le milieu humain. Cet

[32] Gérard Chaliand, *Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental*, *op. cit*.
[33] Implantée à l'Ecole Militaire à Paris, l'Ecole de Guerre-Terre forme pendant une durée d'un an les futurs hauts responsables de l'Armée de Terre. Cette scolarité est complétée par une formation (d'un an également) aux problématiques inter-armées au sein de l'Ecole de Guerre, également implantée à l'Ecole Militaire.

enracinement est d'ailleurs une des marques de fabrique des troupes françaises, qui peuvent s'appuyer sur des savoir-faire acquis après des décennies (voire des siècles) de contacts étroits avec les populations.

À ces deux raisons principales s'ajoutent des travaux précédents sur la petite guerre (en Amérique du Nord au XVIII^{e} siècle) et une volonté d'approfondir les recherches dans ce domaine, allié à un désir de de s'intéresser à une autre époque et une autre zone géographique.

Les deux raisons principales du choix de ce sujet se rejoignent et se complètent mais pourraient apparaître comme des freins à l'objectivité : la fascination pour les *All Blacks* pourrait engendrer une sympathie excessive envers leurs ancêtres et une surestimation de leurs capacités. À l'inverse, le fait que l'auteur ait déjà connu et vécu ce type de conflits pourrait engendrer une sympathie excessive envers les soldats réguliers britanniques et un phénomène de plaidoyer *pro domo* dans l'analyse de leurs actions. Ce sont toutefois des risques mineurs : d'une part, ils se « neutralisent mutuellement ». D'autre part, l'approche critique constante sera de nature à les juguler. Enfin, ce sont des risques dont l'auteur a conscience, ce qui réduit d'autant leur probabilité.

2) Approche scientifique

a) La question des sources

Malgré la relative proximité temporelle, une des principales contraintes d'un tel sujet est la quasi-absence de sources écrites maories, en tout cas pas avant la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Il est donc important de préciser d'emblée les méthodes utilisées pour pallier cette contrainte. Les palliatifs sont de trois ordres :

D'une part et de manière assez classique, l'utilisation critique des sources d'origine européenne ou américaine, qu'elles soient issues des récits des navigateurs ou des missionnaires. Lawrence Keeley explique qu'« *à l'aube du XIX^{e} siècle, la vision hobbesienne de la vie primitive remportait un vif succès parce qu'elle servait superbement le colonialisme et les ambitions impérialistes*[34] ». Elle justifiera la « pacification » des peuples colonisés[35]. Le Pacifique est alors la zone du globe sur laquelle les vues sont les plus fantasmées, mais aussi les plus divergentes. Tahiti est ainsi baptisée Nouvelle-Cythère par Bougainville en raison de la beauté de ses femmes. Outre la littérature, les peintures contribuent elles aussi très tôt à l'idéalisation de la femme polynésienne[36] : c'est le cas par exemple de *A Portrait of Poedua*, peint par John Webber en 1782[37]. À l'inverse, le sergent Marjouram dit craindre des atrocités similaires à celle de Cawnpore de la part des « *Natifs* »[38]. Il faudra plusieurs massacres (Marion-Dufresne, Fleuriot de Langle) pour ébranler la vision du « bon sauvage » qui entoure les habitants des îles du Pacifique à la fin du XVIII^{e} siècle, si bien que pour Roquemaurel (compagnon de Dumont d'Urville) les

[34] Lawrence Keeley, *op. cit.*, p. 29 et 243.
[35] Les conflits résiduels qui suivirent les *Musket Wars* dans la seconde moitié des années 1830 furent ainsi un prétexte pour évoquer auprès de certains chefs tribaux un protectorat britannique sur la Nouvelle-Zélande, comme le résident James Busby ne cessait de le recommander.
[36] La littérature ou les arts picturaux alimentaient de nombreux fantasmes, avec pour toile de fond le stéréotype de la femme insulaire lascive (que l'on retrouve dans l'orientalisme).
[37] « *A Portrait of Poedua* », tableau de John Webber peint vers 1784. Conservé au *National Maritime Museum* de Londres.
[38] William Marjouram, *Memorials of Sergeant William Marjouram, including six years' service in New Zealand during late Maori War*, London, James Nisbet and co, 380 p, p. 175. En juin 1857, des centaines de civils britanniques y furent massacrés par les Cipayes après la reddition de la garnison.

Maoris « *[…] chrétiens ou non, n'en resteront pas moins des brutes apprivoisées*[39] ». En outre, explique Claire Laux, cette évolution des mentalités s'opère au niveau géographique de manière simpliste, voire caricaturale : les cruels mélanésiens sont ainsi opposés aux gentils polynésiens[40]. Dumont d'Urville évoque également la « *[…] supériorité que l'on accorde généralement à la race cuivrée sur la race noire de l'Océanie*[41] ». Signe d'une certaine confusion quant aux représentations, on retrouve même chez Dumont d'Urville ou Dupetit-Thouars le terme d'« Indiens » pour désigner les Polynésiens[42]. La comparaison fréquente avec les Amérindiens est attestée par le gouverneur George Grey, qui ajoute néanmoins qu'en matière d'armement et d'art de la guerre, les Maoris sont « *infiniment supérieurs aux Indiens d'Amérique*[43] ». Les populations du Pacifique sont alors, et ce depuis plusieurs décennies, au cœur des questions anthropologiques et philosophiques sur l'opposition entre nature et culture, comme l'illustrent les débats autour du *Supplément au voyage de Bougainville*[44], écrit par Diderot. La question des représentations est donc un paramètre important, tant pour l'analyse critique que pour expliquer certaines actions des acteurs du conflit.

La seconde solution palliative est le recours à des données ethnographiques (mêlant iconographie, mythologie et archéologie). Toutefois, le recours à ce type de données implique une familiarisation avec cette discipline ainsi qu'une certaine humilité, à l'image de la cérémonie coutumière qu'il faut réaliser avant de pénétrer sur les terres d'un clan kanak en Nouvelle-Calédonie. Dans le cadre de cette familiarisation, la lecture des ouvrages de Claude Levi-Strauss s'avère précieuse. Trois d'entre eux s'avèrent particulièrement utiles pour notre questionnement : *Le Regard Eloigné*, *La Pensée Sauvage* et *Race et Histoire*[45]. Le premier est utile en termes de méthode générale, le second plus spécifiquement lié au mode de pensée et le

[39] Jules Dumont-d'Urville, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur l'Astrolabe et la Zélée*, Paris, Gide, 1846, tome IX, p. 312.
[40]Claire Laux, *Le Pacifique au XVIII^e et XIX^e siècles, une confrontation franco-britannique […],* 2011, Paris, Karthala, 333 p, p. 46.
[41] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.,* tome IV, p. 248.
[42] Voir par exemple Abel Dupetit-Thouars, *op. cit.*, tome I, p. 440 ou Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome IV, p. 37.
[43] CO 881/1, chapitre XXX : *New Zealand* « *Provincial Council Ordnance* », p. 3. Lettre du gouverneur Grey au Earl Grey, 30 août 1851.
[44] Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Librairie Générale Française, 1995 [1772], 124 p.
[45] Claude Levi-Strauss Claude, *Le Regard Eloigné*, Paris, Plon, 1983, 398 p, *La Pensée Sauvage*, Paris, Plon, 1962, 393 p, et *Race et Histoire*, Paris, Denoël, 1987 [1952], 127 p.

troisième pour les problématiques liées à la diffusion des savoirs. Sans cette rigueur méthodologique, le risque existe d'essentialiser la culture maorie. Bengt Danielsson reproche ainsi à Jacques-Antoine Moerenhout d'avoir essayé de reconstituer « *[…] la culture indigène telle qu'elle était avant la découverte, sur la foi de renseignements fournis par de vieux Tahitiens*[46] » dans son ouvrage *Voyages aux Iles du Grand Océan*, qui eut un grand retentissement à l'époque. L'étude du quotidien doit par exemple permettre de mettre en évidence l'organisation sociale sous-jacente (la « structure » chez Levi-Strauss) et les valeurs qui la sous-tendent. Danielsson préconise donc la consultation de documents antérieurs à la colonisation, tels que ceux de Cook ou d'Ellis. Ce type de document permet par exemple de confirmer que la pratique consistant à conserver des têtes séchées en guise de trophée était déjà présente en 1770, comme l'atteste le dessin de Sidney Parkinson « *A New Zealand War Canoe*[47] ».

Enfin, la troisième solution palliative sera de s'attarder sur les quelques témoignages maoris, certes postérieurs mais particulièrement précieux. En effet, dès la fin des hostilités, un certain nombre d'historiens s'attachent à consigner la vision maorie des évènements. Tom Gibson souligne ainsi le travail « fondateur[48] » de James Cowan, réalisé à partir de nombreux entretiens avec des vétérans[49]. Dans ce domaine, les écrits de Stephenson Percy Smith (fondés sur des témoignages maoris de première ou de seconde main) sont d'autant plus précieux qu'ils donnent des informations sur la période des *Musket Wars*. Ils fournissent ainsi un aperçu de la guerre maorie « traditionnelle », au travers par exemple de l'incantation très ancienne « *Whakatau* ». Cette dernière détaille plusieurs grands principes de la guerre maorie : la rage (« *e tu te nguha* »), les présages (« *hekeheke iho i runga i ona aitu* »), la vengeance sanglante (« *kua makawe te ngakinga o te toto* ») et le fait d'écouter les vivants et les morts (« *rongo te po, rongo te ao* »)[50]. Il évoque aussi la grande importance du *mata hika*[51],

[46] Bengt Danielsson, *Gauguin à Tahiti et aux îles Marquises*, Papeete, éditions du Pacifique, 1975 [1964], 372 p, p. 114.
[47] Peter Brunt et Nicholas Thomas (éd.), *Oceania*, Catalogue anglais de l'exposition « *Oceania* », Londres, Royal Academy of Arts, 2018, 325 p, p. 53.
[48] Tom Gibson, *The Maori Wars*, Londres, Leo Cooper, 1974, 271 p, p. 248.
[49] James Cowan, *The New Zealand Wars: A History of the Maori Campaigns and the Pioneering Period, 1845-1864*, volume 1, Londres, Forgotten books, 2018 [1922], 484 p. Cowan interrogea des vétérans britanniques et Maoris. Il grandit à proximité du King Country, sur des terres confisquées aux Maoris après l'invasion du Waikato.
[50] Stephenson Percy Smith, *Maori wars of the nineteenth century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011 [1910], p. 34-38.

ou « premier sang ». Au-delà du symbole de ce premier sang, cela traduit une vraie compréhension de l'utilité de l'avantage initial (on dirait aujourd'hui l'initiative). L'étude de l'ouvrage dans son ensemble permet en outre de mesurer l'impact progressif des armes à feu sur la pratique guerrière des Maoris.

Sans détailler ici l'ensemble de la bibliographie, abordons désormais les documents qui nous apparaissent les plus significatifs pour notre questionnement, en complément des palliatifs détaillés ci-dessus.

Un certain nombre de militaires, acteurs ou témoins directs des évènements, ont laissé des peintures : c'est le cas de Gustavus von Tempsky[52] ou de Cyprian Bridge, par exemple. Ces dernières sont une source d'informations d'une grande richesse, non seulement sur le plan uniformologique, mais aussi au niveau des représentations du conflit. La peinture de von Tempsky « *A Maori Ambush, Wanganui* », par exemple, possède tous les canons du genre : corps musclés (voire musculeux) des Maoris, dont les guerriers embusqués sont couchés sur le sol ce qui, pour les spectateurs, pouvait être perçu comme de la perfidie[53]. On note aussi le mélange d'armes traditionnelles et d'armes à feu.

Mentionnons aussi les ouvrages de Frederick Maning[54], témoin direct du traité de Waitangi et de la période charnière de la prise de possession. Maning était un Européen vivant au sein de la société maorie : il publie d'ailleurs ses ouvrages sous le pseudonyme de *Pakeha Maori*. Sa perspective est donc particulièrement précieuse pour pallier l'absence de sources écrites maories, d'autant plus qu'il était installé au sein des *Nga Puhi*, qui jouèrent un rôle central durant la première moitié du XIX^{e} siècle. Présent à titre d'interprète à Waitangi, il faut se souvenir qu'il avait déconseillé aux chefs maoris de signer le traité. Bien que certains passages soient quelque peu romancés (comme l'illustre le sous-titre de son premier ouvrage (« *Old New Zealand : a Tale of Good Old Times* »), ses écrits sont donc assez objectifs en ce qu'ils offrent une perspective maorie. Toujours dans le but d'offrir une analyse intégrant davantage le point de vue maori, les témoignages de Kimble Bent sont un autre « passage

[51] Stephenson Percy Smith, *op. cit*., p. 45.
[52] Von Tempsky commanda la deuxième compagnie des *Forest Rangers*, avant d'être nommé « inspecteur » (équivalent du grade de major qui était le sien) dans l'*Armed Constabulary* en 1867.
[53] Impression renforcée par ce type de passages de Callwell, qui parle pour les guerriers tribaux d'une « *[…] aptitude naturelle à ramper et à suivre à l'affût des adversaires qui ne se méfient pas* ». Charles Callwell, *op. cit.*, p. 346.
[54] Frederick Maning, *Old New Zealand, a tale of good old times*, Christchurch, Capper Press, 2018 [Auckland, Robert Creighton and Alfred Scales, 1863], 108 p et Frederick Maning, *History of the war in the north of New Zealand against the chief Heke in the year 1845*, Christchurch, Capper Press, 2018 [London, Richard Bentley *and son*, 1876], 87 p.

obligé ». Déserteur du *57th Regiment*, il fut adopté par les Maoris et témoin, au sein de la tribu des *Ngati Ruanui*, des conflits et batailles de la période[55].

S'agissant des sources britanniques, les sous-séries du *War Office* et du *Colonial Office* sont organisées de manière très pertinente et permettent de bien saisir les interactions mutuelles entre les différents niveaux et les prérogatives des différents acteurs que sont le commandant-en-chef, le gouverneur et le cabinet britannique. Sans malice, on peut dire que l'on entre dans le monde de l'hyperbole et de l'euphémisme à mesure que les échelons croissent, et avec eux les enjeux politiques : ainsi, il est souvent question de « grand succès » ou de « petit échec ». Un travail critique s'avère nécessaire. L'histoire dite « officielle » néo-zélandaise, telle que le *Dictionary of New Zealand Biography*, disponible en ligne[56], vient utilement compléter ce travail critique, dans la mesure où elle intègre le plus souvent une forme de consensus entre différentes visions[57]. De par sa minutie et son exhaustivité, l'ouvrage de Charles Callwell *Petites Guerres*, mentionné précédemment, reste encore aujourd'hui une référence[58] (il demeure ainsi au programme des écoles militaires françaises[59]) et sera utilisé sans réserve. Les deux autres ouvrages théoriques principaux seront ceux de Carl von Clausewitz et de Antoine-Henri Jomini, écrits à la même époque et qui reflètent donc à la fois les mentalités et la pensée militaire de l'époque[60].

---

[55] Voir notamment Nigel Ogle, *Runaway soldier: the Kimble Bent Story*, Hawera, Tawhiti Museum, 2005, 51 p. Kimble Bent conserva toutefois un statut proche de celui d'esclave, puisqu'il était considéré comme non-combattant.

[56] *Dictionary of New Zealand Biography Online – Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies.

[57] Cette démarche apparaît clairement lorsqu'on étudie les différentes versions écrites du *Dictionary of New Zealand Biography*, Wellington, Department of Internal Affairs, première édition de 1940 (2 tomes) et seconde édition (5 tomes, publiés entre 1993 et 2000). Pour le chercheur, le principal défaut de la version en ligne, par ailleurs très commode, est qu'elle ne comporte pas les versions antérieures des biographies.

[58] Gérard Chaliand écrit quant à lui que « *le premier ouvrage sur la petite guerre sous l'angle contre-insurrectionnel est dû au Britannique Charles Callwell* ». Gérard Chaliand, *op. cit.*, p. 45. Hew Strachan souligne quant à lui combien la contribution théorique de Callwell « *[…] reste essentielle* ». Hew Strachan, *European Armies and the Conduct of War,* Londres, Routledge, 2015 [1983], 240 p, p. 89.

[59] Témoignage personnel de l'auteur, qui l'a découvert au titre d'une fiche de lecture à réaliser en école d'arme.

[60] Antoine-Henri Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, version condensée, James Donald Hittle (éd.), Washington, Military Service Publishing, 1958 [1838], 161 p. Carl von Clausewitz, *On War*, édité et traduit par Michael Howard et Peter Paret, Princeton, Princeton University Press, 1989 [1832], 732 p. Clausewitz, par exemple, partage un grand nombre des préjugés de Callwell sur les peuples « primitifs », qu'il trahit à différentes reprises dans son grand classique. Il écrit ainsi que « *les peuples sauvages sont dirigés par la passion, les peuples civilisés par l'esprit* » (p. 76). Cette assertion lui permet de dénier à la guerre primitive son caractère politique, raccourci fréquent sur lequel nous reviendrons. Il se livre également à une évaluation du mode de guerre primitif, qu'il utilise comme contrepoint à sa démonstration. Ainsi, tout en reconnaissant l'esprit guerrier des peuples primitifs, il dévalorise les capacités militaires de leurs chefs : « *dans toute race primitive martiale, l'esprit guerrier est bien plus développé que chez les peuples civilisés. Presque chaque guerrier le possède […]. D'un autre côté, on ne trouvera jamais véritablement de grand commandeur parmi les sauvages, et très rarement un qui possède du génie militaire, car ce dernier requiert un degré de capacités intellectuelles au-delà de ce qu'un peuple primitif peut développer* » (p. 100). Pourtant, les qualités premières du chef qu'il développe par la suite (« coup d'œil », détermination et courage notamment) se retrouvent chez la quasi-totalité des chefs maoris et,

Impossible également de ne pas mentionner ici l'ouvrage de référence sur le sujet, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict*[61] de James Belich. Par son approche critique de l'historiographie classique et la prise en compte systématique de la perspective maorie, il a véritablement renouvelé la vision des *New Zealand Wars* et il y a clairement un avant et un après James Belich dans les travaux sur le sujet.

Or, les ouvrages visant à réhabiliter une vue alternative ont, si l'on peut dire, les défauts de leurs qualités. En effet, ils ont parfois tendance à « forcer le trait » et à particulariser de manière excessive leur propos. Pour notre sujet, c'est le cas par exemple de Ranginui Walker[62], mais aussi de James Belich lui-même. Leurs travaux ont un parti pris pro-maori qui nuit parfois à l'objectivité, en faisant passer au second plan les adaptations mise en œuvre par les Britanniques par exemple. En outre, le fait de vouloir présenter un point de vue maori « unique » est en décalage avec la réalité de l'époque, où l'on constate que la réponse des différentes tribus aux multiples enjeux est très différente.

Outre les ouvrages, évoquons ici plusieurs sources paradoxalement peu exploitées en dépit de leur grande valeur : parmi elles, on trouve en premier lieu les mémoires du lieutenant-colonel Edward Gorton. On trouve certes une part de plaidoyer *pro domo* dans ses écrits, même s'il précise n'avoir rapporté « *[…] que ce qu'il a pu observer personnellement*[63] ». Outre ses informations précises sur l'armée impériale ou la milice, l'intérêt majeur de l'ouvrage de Gorton réside dans la proximité de son auteur avec le général Cameron. Du fait des diverses fonctions tenues par son auteur (il sert successivement dans l'état-major de Cameron, puis comme responsable de la logistique de la jeune armée coloniale), il offre également une perspective inédite sur le système de commandement des forces britanniques et coloniales en Nouvelle-Zélande. Il comporte de nombreux détails sur l'organisation des forces et les aspects logistiques. Ces deux aspects sont en général moins

comme nous le verrons, sont d'ailleurs soulignées dans les rapports britanniques. La négation du caractère politique de la guerre primitive est une constante, relevée par Keeley chez des chercheurs comme Harry Holbert Turney-High, qui ne voient dans la guerre primitive que futilité ou expression de bas instincts. Lawrence Keeley, *op. cit.*, p. 39.

[61] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict*, *op. cit*.

[62] Ranginui Walker, *Ka Whawhai Tonu Matou – Struggle Without End*, Auckland, Penguin Books, 2004 [1990], 464 p.

[63] Lieutenant-colonel Edward Gorton, *Some Home Truths re the Maori War 1863 to 1869 on the West Coast of New Zealand*, Christchurch, Capper Press, 1984 [Londres, Greening and Co., 1901], 127 p. *op. cit*., p.9 et 125.

présents dans les travaux historiques, alors qu'ils sont des facteurs explicatifs importants[64]. Regrettant cet état de fait, l'historien québécois Yves Tremblay note avec humour que « *[…] la logistique militaire n'est pas un sujet très sexy*[65] ». Les mémoires du sergent William Marjouram sont, elles aussi, intéressantes. Elles offrent en effet la vision d'un sous-officier chez qui, de surcroît, on ne retrouve pas de volonté de se mettre en avant[66].

S'agissant des sources françaises enfin, elles sont peu, voire pas exploitées par les chercheurs anglophones sur le sujet. Même l'ouvrage de James Belich, dont l'intention première est d'offrir une perspective nouvelle sur le conflit, n'utilise qu'une seule source française : il s'agit d'une version commentée du récit de Duperrey[67]. Or, en plus de la station navale installée quelque temps à Akaroa (Ile du sud), pas moins de sept expéditions importantes ont visité la Nouvelle-Zélande depuis le XVIII[e] siècle. Dans l'ordre chronologique, se sont ainsi succédé de Surville, Marion-Dufresne (il y est d'ailleurs tué et mangé par des Maoris), Duperrey, Laplace (deux fois), Dumont d'Urville (deux fois, dont sa seconde visite effectuée en 1840, au moment de la prise de possession), Abel Dupetit-Thouars, ainsi que Auguste Bérard (deux fois également, dont la première visite en 1843 au moment de Wairau). Les journaux de bord et ouvrages qui en résultent sont extrêmement riches. Comme expliqué précédemment, ces documents constituent un palliatif particulièrement précieux et intéressant pour l'étude des Maoris durant la période des *Musket Wars*. En outre, ces sources françaises offrent une vision alternative des enjeux, tant économiques que géopolitiques, notamment pour la période qui précède la prise de possession britannique. Le potentiel économique (principalement agricole) de la Nouvelle-Zélande, par exemple, est bien mis en avant par Dupetit-Thouars après son passage : « *tous les essais de naturalisation ont réussi au-delà de toute espérance, et […] le climat n'a pas été moins favorable au développement des races d'animaux domestiques qui y ont été importées*[68] ».

[64] La sous-série 33/16 du *War Office*, par exemple, comporte de nombreux éléments intéressants sur le domaine logistique, notamment sur l'importance du transport vapeur pour les Britanniques, malgré son coût élevé.
[65] Yves Tremblay, *Plaines d'Abraham : essai sur l'ego-mémoire des Québécois*, Outremont, Athéna Editions, 2009, 250 p, p. 174.
[66] Alors engagé dans le Taranaki, il dût être rapatrié pour maladie en novembre 1861. William Marjouram, *Memorials of Sergeant William Marjouram, including Six Years' Service in New Zealand during late Maori War*, *op. cit*.
[67] Louis Duperrey, *Dupperry's Visit to New Zealand in 1824*, Andrew Sharp (éd.), Wellington, Alexander Turnbull Library, 1971, 125 p.
[68] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 114-115.

b) Axes de recherche et hypothèses scientifiques

Une première étude historiographique permet d'identifier un certain nombre de facteurs explicatifs « généraux » (communs à d'autres conflits) et d'autres liés au contexte très spécifique ainsi qu'aux acteurs.

Il y a tout d'abord le rôle des personnalités et son pendant militaire, la performance du commandement. Bien souvent, les défaites historiques sont présentées comme mono-causales et uniquement dues à l'incompétence du commandant en chef. Cela explique le succès d'ouvrages tels que *Great Military Blunders*[69], jugements *post-facto* qui mettent en avant les mauvaises décisions (en tant que telles) sans toujours analyser les raisons qui ont poussé le ou les chefs à faire ces choix. Bien sûr, en Nouvelle-Zélande comme ailleurs, des erreurs furent commises par les chefs. Ici encore, l'explication simpliste de l'incompétence comme seul facteur d'échec est plus que discutable[70]. Cette image du général incompétent nommé par faveur se retrouve au début du film *La Charge de la Brigade Légère*[71], où l'on voit les manœuvres d'alcôve pour le commandement de la force expéditionnaire bientôt envoyée en Crimée. De tels exemples existèrent. Mais, le plus souvent, les analyses de ce type sont réductrices et teintées d'arrière-pensées antimilitaristes. Une mise en perspective historique permet de nuancer encore davantage le propos. Comme nous le verrons, la Nouvelle-Zélande n'est pas une priorité pour les Britanniques et les généraux de salon ne sont guère pressés de servir sur des théâtres d'opérations secondaires. Ce sont souvent des officiers peu connus, mais compétents et consciencieux, qui servent comme commandant en chef sur ce type de théâtres d'opération. Le marquis de Montcalm, qui reçut le commandement des troupes françaises envoyées au Canada pendant la Guerre de Sept Ans, est un bon exemple de ce point.

Une autre explication est que les Britanniques auraient mis en œuvre avec succès une stratégie impériale cohérente sur le long terme. Il apparaît excessif de parler de cohérence globale pour un processus aussi graduel et itératif, d'une durée de plus de deux siècles. Robert

[69] Geoffrey Regan, *Great Military Blunders*, Londres, Seven Oaks, 2016 [1991] 272 p.
[70] C'est en outre une simplification qui, d'une part, fait fi de la nature dialectique de la guerre, et nie l'intelligence de l'ennemi (la guerre est certes, un duel des volontés, mais aussi et surtout des intelligences). Au risque de verser dans le truisme, il faut donc rappeler ici que bien souvent, les généraux perdent, non pas parce qu'ils sont mauvais, mais tout simplement parce que leur adversaire a été meilleur.
[71] *La Charge de la Brigade Légère*, film de Tony Richardson, 1968.

Palmer, Joel Colton et Lloyd Kramer font ainsi remonter au *Navigation Act* de 1651 la première étape des mesures politiques de construction de l'empire britannique. Ils soulignent bien que le *Navigation Act* n'entrait pas dans un plan global mais était clairement orienté contre les Pays-Bas, qui sont alors leur principal concurrent commercial[72]. De plus, cette vision idyllique de lignes d'opération coordonnées, mises en œuvre par un cabinet bien huilé, ne résiste pas à un examen approfondi des sources primaires, comme en témoignent certains épisodes que nous étudierons, où le terme de « bricolage » n'est pas exagéré pour décrire la réalité. Cela étant, il ne faut pas sous-estimer les défis colossaux auxquels furent confrontés les différents cabinets britanniques.

Aussi, tout en remettant en perspective les tensions et frictions de l'impérialisme britannique, il conviendra de les prendre en compte dans l'étude de notre conflit puisqu'elles eurent un réel impact. Elles relativisent par ailleurs la pertinence de la théorie dite du « rouleau compresseur ». Cette dernière avance que dans la majorité des conflits coloniaux, les Britanniques l'auraient emporté en jouant uniquement sur le nombre, sans réelle imagination. Les autres pré-supposés de cette théorie sont une tactique indigente et une stratégie inadaptée. C'est une vision simpliste, mais surtout fausse, puisqu'elle nie les nombreuses adaptations (à tous les niveaux) qu'une étude détaillée permet de mettre en évidence. Certes, et contrairement à la majorité des conflits coloniaux, le rapport de forces local fut systématiquement en faveur des Britanniques en Nouvelle-Zélande (avec une seule exception : l'attaque de Kororareka en 1845). Pour autant, est-ce uniquement le nombre de moyens qui a joué, ou plutôt une meilleure utilisation de ces derniers ? Cela nous amène à la question de la conduite du conflit. À Londres, le conflit concerne trois principaux acteurs (dont l'importance relative ressort dans la proportion des sources d'archives utilisées) : le *War Office*, le *Colonial Office* et l'Amirauté[73]. On peut également mentionner l'*India Office*, mais il n'est qu'indirectement lié, en tant que principal réservoir de forces au sud-ouest du globe. Or, ces acteurs ont des préoccupations et des buts différents. Que nous apprennent les *New Zealand Wars* de la coordination de ces différents acteurs ? Plus spécifiquement, comment l'outil militaire britannique a-t-il évolué (sur le plan terrestre, mais aussi naval) pour s'adapter aux besoins stratégiques de l'Empire, dans un contexte toujours changeant ?

[72] Voir par exemple Robert R. Palmer, Joel Colton et Lloyd Kramer, *A History of the Modern World* (9e édition), 2002 [1950], New York, McGraw-Hill Companies, 1191 p, p. 152.
[73] Pour une étude des instruments de puissance britanniques et leur coordination dans le cadre de l'impérialisme, voir Lawrence James, *The Rise and Fall of British Empire*, New York, Saint Martin Press, 1995, 704 p ou John A. Hobson, *Imperialism, A Study*, New York, Cosimo Classics, 2015 [1902], 396 p. Pour une perspective historique de cette problématique, voir Julian Corbett, *England in the Seven Years War: A Study in Combined Strategy*, volume I, Londres, Longman Green and Co., 1907, 476 p.

Un troisième type d'explication, dont la critique sera au cœur de notre travail, met en avant la culture guerrière des Maoris. Cette dernière rejoint les commentaires enthousiastes (mais réducteurs) à propos des performances de l'équipe nationale de rugby à XV néo-zélandaise, les *All Blacks*. En questionnant la notion même de culture guerrière, il s'agit de déterminer dans quelle mesure elle fut, ou non, un facteur déterminant. Cette notion a en effet la même ambivalence que le mot culture (à la fois expérience et substrat). Ainsi, l'adaptation tactique est-elle la négation de la culture guerrière ou au contraire un signe de dynamisme de cette dernière ? Pour Levi-Strauss, les différences anthropologiques majeures entre les peuples sont leur rapport à la nature d'une part, et le rapport au temps d'autre part[74]. Pour le premier point, l'élément central est l'immanence du sacré. En découle ce que l'on pourrait appeler une soumission aux forces naturelles, que l'on peut schématiquement opposer à l'anthropocentrisme et au positivisme occidentaux. Pour la seconde différence, il s'agit de s'interroger sur le sens que revêtent la planification et l'anticipation, dès lors que la représentation du temps n'est pas linéaire ? Cela rejoint le questionnement de Dumont d'Urville sur ces peuples qu'il pense « sans histoire » : « *Ecriture, histoire, tout cela y est inconnu*[75] », estime-t-il. Or, les Maoris étaient, certes, un peuple sans histoire écrite, mais absolument pas « sans histoire ». Au contraire, cette dernière est omniprésente : dans les sculptures, sur les tatouages, mais aussi dans la toponymie[76]. Cela s'explique en partie par la transmission orale de cette histoire[77], mais cela est à considérer plus largement dans le cadre de la transmission des savoirs. Une autre question sous-jacente sera de savoir si l'on peut transposer le modèle de progrès défini par Levi-Strauss en tant que produit des contacts interculturels au domaine militaire ? Hew Strachan montre par exemple l'effet sensible des campagnes coloniales sur la doctrine et la tactique britannique, que ce soit en matière de

[74] Claude Levi-Strauss, *Le regard éloigné*, *op. cit.*, p. 50.

[75] Près de quinze ans se sont écoulés entre ses deux voyages en Nouvelle-Zélande (respectivement effectués en 1826 et 1840), auxquels il faut ajouter celui effectué en 1824 comme second de Duperrey. Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome « *Anthropologie* », p. 201.

[76] Sur ce sujet, voir par exemple Murdoch Riley, *Maori Place Names explained*, Paraparaumu, Viking Sevenseas, 2008, 84 p. Il montre que de nombreuses villes côtières conservent ainsi dans leur nom même le souvenir de l'arrivée des premiers canoés, comme Tauranga (« le mouillage du canoe », p. 33), Opunake (« l'endroit de la proue du canoé », p. 37) ou Turanga (« le grand endroit où s'est arrêté Kiwa », p. 42). Iwikatea (« os blanchis », p. 78) conserve quant à elle le souvenir d'une bataille entre tribus vers 1750 dont les victimes furent laisées sur place, tout comme Kaitangata (« nourriture humaine », p. 78), bataille suivie d'un festin cannibale. Le passé lointain - presque légendaire - auquel ces noms se rapportent, explique également les interprétations multiples des noms de certains lieux, comme Hokitika (p. 64), qui signifie « s'en retourner directement » mais dont la cause de ce demi-tour est discutée : à la suite d'une simple exploration, d'une noyade ou du fait d'un *pa* trop bien défendu.

[77] Dans son essai sur les cultures traditionnelles du Pacifique, Michel Onfray établit une corrélation directe entre la transmission orale de l'histoire et son omniprésence. Il écrit notamment que « *la mémoire est plus vive dans un peuple dont la civilisation fut orale que dans celle qui fait confiance à ses livres* ». Michel Onfray, *Le désir ultramarin, les marquises après les Marquises*, Paris, Gallimard, 2017, 119 p, p. 74.

troupes légères ou de logistique[78]. Pour les Maoris plus spécifiquement, il s'agira d'évaluer le rôle de leur culture propre dans ce processus d'apprentissage et de transformation[79].

Les difficultés britanniques sont aussi attribuées au mépris qu'ils auraient eu pour leurs adversaires, avec l'accusation rétrospective sous-jacente de racisme. Il est facile de mettre le doigt sur des passages teintés d'ethnocentrisme deux siècles plus tard. D'une part, c'est une tautologie, puisque cela revient à dire que les acteurs étaient « de leur époque ». D'autre part, cela n'apporte pas de réelle plus-value à la recherche, si ce n'est pour y identifier (dans certains cas bien précis) l'antichambre d'un excès de confiance funeste. Ce type d'arguments est le plus souvent rattaché au commandement, avec en toile de fond une vision caricaturale de l'officier régulier arrogant, méprisant colons et autochtones. Dans le cas de la Nouvelle-Zélande, les sources primaires contredisent notablement ce genre de critiques, comme en témoignent les multiples exemples de louanges quant aux qualités guerrières des Maoris. Dans un compte rendu au *War Office* rédigé en avril 1864, le général Cameron loue à plusieurs reprises le courage et la valeur des Maoris[80]. On peut y voir une volonté d'embellir ses succès mais ce n'est absolument pas ce qui ressort de la lecture de l'ensemble de son compte rendu (ni de ses autres courriers). Ce soi-disant mépris sera étudié en détail, principalement dans le paragraphe consacré au premier conflit mais observons dès à présent que les très nombreuses études détaillées et croquis de *pa* réalisés par des officiers du génie n'étaient nullement destinés à des cabinets de curiosité, mais avaient une application militaire directe[81]. Ils montrent, plus que tout autre élément, que le problème militaire constitué par les *pa* était pris très au sérieux par les troupes impériales et, à travers les *pa*, les capacités guerrières des Maoris.

De même, il est de bon ton aujourd'hui de fustiger les stéréotypes qui parsèment les récits des acteurs. Pourtant, malgré l'existence de ces stéréotypes (là encore, communs et liés à l'époque), beaucoup de ces explorateurs, marins et officiers étaient très conscients des

[78] Voir Hew Strachan, *European Armies and the Conduct of War*, *op. cit.*, chapitre 6 : « *Colonial Warfare, and its Contributionto the Art of War in Europe* », p. 75-87 et Hew Strachan, *From Waterloo to Balaclava: Tactics, Technology and the British Army, 1815-1854*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, 196 p, *passim*.
[79] Nous définirons la transformation militaire comme une modification de l'organisation des troupes ou des procédures de combat, se traduisant par un changement significatif de la façon dont les troupes opèrent sur le champ de bataille, avec comme objectif une plus grande efficacité.
[80] WO 32/8278, p. 6-7. Compte rendu de Cameron au *War Office*, 4 avril 1864.
[81] Voir par exemple les nombreux croquis du capitaine Brooke (*Royal Engineers*), WO 78, sous-série 5714.

changements que leur contact provoquait sur les sociétés traditionnelles[82]. « *Assez curieusement, la pensée anthropologique semble d'ailleurs avoir été précédée dans cette voie par certaines œuvres littéraires […]*[83] », souligne Raoul Girardet. Dumont d'Urville, qui peut comparer l'évolution des sociétés du Pacifique entre ses deux voyages, est même nostalgique. Durant un office religieux en Nouvelle-Zélande, il se réjouit de voir au milieu des fidèles vêtus à l'européenne « *[…] quelques-unes de ces nobles figures de guerriers, dont le tatouage fin et serré attestait le rang et la dignité […], dernier reste d'une génération qui s'éteint*[84] ». Pétri de philosophie rousseauiste, un certain nombre évoquait même la « perversion » des sociétés traditionnelles par les Européens, rejoignant en cela les écrits futurs d'artistes tels que Melville ou Gauguin. Les écrits de Gauguin offrent même une perspective indigène de la colonisation : « *Les hordes barbares se déplaçaient hier à pied et à cheval ; aujourd'hui, elles se déplacent en chemin de fer, en navire à vapeur*[85] ». Lors de son second passage à Tahiti, Dumont d'Urville est frappé de ne pas trouver les autochtones plus industrieux et de constater chez eux un certain nombre de travers « européens », tels que l'alcoolisme. Selon lui, il s'agissait de la « *[…] suite nécessaire de la civilisation apportée par des hommes qui n'obéissent qu'à des sentiments d'égoïsme*[86] ». Il porte d'ailleurs le même jugement sur les habitants de Nuku Hiva qui « *malheureusement, par suite de leur contact avec les Européens, […] n'ont acquis que les vices de leurs hôtes*[87] ». Il pense bien sûr aux marchands qui sont, plus encore que les missionnaires, la principale interface des sociétés européennes avec les habitants des îles.

Afin de se démarquer de l'ethnocentrisme qu'il dénonce dans l'historiographie, James Belich utilise à dessein le terme de « généraux[88] » (de préférence à celui de chef) pour parler de Titokowaru et Te Kooti. Le terme « chef » dont sont le plus souvent affublés les chefs de guerre tribaux traduit, certes, l'idée de charisme, mais pas celle de science. Toutefois, mû par

[82] Roquemaurel, compagnon de Dumont d'Urville, écrit ainsi à propos de la demeure du roi Mapoutea (à Mangareva) qu'il « *regrette déjà de trouver ce mode de clôture dans un pays où l'on croirait quelquefois voir régner l'âge d'or* ». *In* Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome III, p. 356.
[83] Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France*, Paris, La Table Ronde, 1972, 506 p, p. 236.
[84] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome IX, p. 185.
[85] Paul Gauguin, *in* Bengt Danielsson, *op. cit.*, p. 265.
[86] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 82.
[87] *Ibid.*, tome IV, p. 8. Cet avis est partagé par son compagnon d'expédition Roquemaurel, selon qui les Naturels, dans leur marche vers la civilisation, « *n'ont que peu à gagner du contact avec les marchands* ». *In* Jules Dumont-d'Urville, *op. cit.*, tome III, p. 417.
[88] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War, New Zealand 1868-1869*, Wellington, Bridget William Books, 1989, 322 p, p. 282.

sa volonté de mettre en avant les qualités (réelles) des Maoris, James Belich frôle parfois lui aussi la mythologie : parlant de la bataille de Waireka par exemple, il évoque les « snipers[89] » maoris. Or, ce jour-là, les pertes totales britanniques sont de douze hommes tués ou blessés, malgré plusieurs heures de combat, ce qui fait une bien piètre moyenne pour des « snipers ». En octobre 1865, le lieutenant-colonel Trevor se félicite quant à lui de ne pas avoir subi de pertes lors d'une récente escarmouche près de Wereroa, alors que l'ennemi était « *[…] à une portée permettant une précision acceptable*[90] ». Un autre exemple fourni par Gorton est éloquent quant aux capacités réelles des protagonistes (et, plus encore, de l'armement) de l'époque : il cite l'exemple d'une embuscade maorie ratée, alors que les tireurs se trouvent à une trentaine de mètres de leurs cibles, qui sont pourtant des cavaliers progressant au pas[91]. Ce type de mythologie est une sorte de constante s'agissant des troupes légères ou irrégulières. On la retrouve par exemple pour les troupes légères employées en Amérique du Nord aux XVII[e] et XVIII[e] siècles[92], ainsi que dans un certain nombre de conflits coloniaux. On peut par exemple lire chez Geoffrey Regan à propos du combat de Bronkers Spruit (lors de la première Guerre des Boers en 1880) que « *le tir de précision boer était ahurissant*[93] ». Il s'agira donc, par une approche critique permanente, de naviguer entre les dangereux écueils de l'hagiographie et de l'idéalisation ou, à l'inverse, de l'ethnocentrisme et de la condescendance. « *Les raisons qu'on m'oppose sont toujours tirées de quelque Paris, de Londres ou de quelque autre petit coin du monde* ». *[…] Chacun ne fait guère, sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays*[94] », avertissait déjà Jean-Jacques Rousseau.

Il découle de ces éléments deux questionnements principaux, à savoir :

- Quelle a été la part des facteurs locaux dans la victoire britannique, par rapport aux facteurs plus globaux et liés à l'évolution des structures impériales ? Le développement de la navigation à vapeur et du télégraphe eurent en effet peu d'impact sur le quotidien du simple

[89] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit*., p. 84.
[90] WO 33/16, p. 578. Lettre du lieutenant-colonel Trevor au *Deputy Assistant Quarter Master General* de Wanganui, 22 octobre 1865.
[91] Edward Gorton, *op. cit*., p. 33.
[92] Voir à ce sujet Laurent Nerich, *La petite guerre et la chute de la Nouvelle-France*, Outremont, Athéna, 2009, 246 p.
[93] Geoffrey Regan, *Great Military Blunders*, Londres, Seven Oaks, 2016 [1991] 272 p, p. 119.
[94] Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Gallimard, 1965 [1755], 189 p, p. 145 et 172.

soldat britannique déployé aux confins de l'empire. Au niveau systémique en revanche, ces nouveaux moyens permirent des bascules d'effort rapides, au gré des multiples troubles et conflits qui voyaient successivement le jour.

- Le second questionnement central concerne la notion de culture guerrière : dans quelle mesure cette notion permet-elle d'expliquer la rapidité et la pertinence des adaptations mises en œuvre par les Maoris[95] ? Quels en ont été les ressorts et comment s'articule-t-elle entre pragmatisme et conservatisme ?

Par ailleurs, nous avons choisi de ne pas retenir le mépris qu'auraient eu les Britanniques pour leurs adversaires comme hypothèse de travail et ce, pour plusieurs raisons. D'une part cette hypothèse est en elle-même le reflet d'un stéréotype quant à la prétendue suffisance systématiquement associée aux officiers réguliers. De plus, les sources ne confirment absolument pas cela. Enfin, l'argument a peu de sens pour une série de conflits qui dure plus de trente ans et au cours desquels les Britanniques sont étrillés à plusieurs reprises. Tout au plus pourrait-elle être mise en évidence pour le premier conflit et ce sera donc un point d'attention particulière. Les travaux de Michael Barthrop[96] sont, à ce titre, d'autant plus précieux pour ce questionnement qu'ils se fondent sur des témoignages issus du premier conflit.

c) Méthodologie

La question des sources et de leur utilisation a déjà été abordée et il s'agit dans cette partie d'expliciter la démarche intellectuelle et scientifique suivie dans le cadre de cette recherche, dont le fil rouge est donc l'adaptation mutuelle des protagonistes (qui est un processus continu). Or, ces derniers font face à des problématiques très différentes.

[95] Dans son ouvrage de référence (en langue française) sur l'adaptation militaire, Michel Goya explique notamment que l'accélération du progrès technique requiert une agilité intellectuelle proportionnelle, afin que la culture n'empêche pas le changement rapide des habitudes et pratiques. Michel Goya, *S'adapter pour vaincre, comment les armées évoluent*, Paris, Perrin, 2019, 432 p, *passim*. C'est à ce grand défi auquel sont confrontés les peuples indigènes opposés aux armées européennes.
[96] Voir notamment Michael Barthrop, *To Face the Daring Maoris: Soldiers' Impressions of the First Maori War, 1845-1847*, Londres, Hodder and Stoughton, 1979, 237 p.

Pour les Britanniques, la problématique centrale est celle de la traduction locale de leur puissance impériale. Dans le cadre d'une analyse systémique à grande échelle, le rapport de forces entre l'empire britannique et les tribus maories en lutte est bien évidemment écrasant. Winston Churchill traduit parfaitement cette réalité dans le passage suivant :

> « *On peut dire sans exagération que la moitié environ des membres des tribus qui ont attaqué à Malakand pensaient que les soldats qui s'y trouvaient étaient les seuls dont disposait le gouvernement. Que savaient-ils des régiments que les fils télégraphiques convoquaient de l'extrême sud de l'Inde ? Pouvaient-ils se rendre compte du fait qu'ils avaient mis le monde en alerte ? Que depuis l'Angleterre, par les terres et par les mers, des officiers parcouraient 12 000 kilomètres pour rejoindre les cantonnements au milieu des montagnes ? Qu'à partir de dépôts lointains, des trains interminables acheminaient vers le front munitions, matériel et provisions ?*[97] »

S'agissant de la zone Pacifique, Dumont d'Urville a une remarque similaire lorsqu'il observe finement que la démonstration d'artillerie à laquelle il s'est livrée aux îles Viti (Fidji) est une double démonstration de puissance car les habitants ont été fortement impressionnés par la quantité de poudre brûlée, qui leur donne un aperçu des ressources (et donc de la puissance) des Européens[98].

Toutefois, une des limites de l'analyse systémique est qu'elle « fige » des processus évolutifs et dynamiques. De plus, les choses apparaissent beaucoup plus équilibrées dès lors que l'on s'intéresse à l'aspect local, d'où la nécessité de tenir compte des apports de la micro-histoire. Comme le souligne Raoul Girardet, « *les chefs de poste ou de colonne ne doivent guère compter que sur la hardiesse de leurs initiatives et la vigueur de leurs coups de sabre*[99] ». En outre, faire du facteur systémique ou impérial le facteur prépondérant serait à la fois réducteur et reviendrait à accréditer, pour les *New Zealand Wars*, la théorie du « rouleau compresseur ». C'est notamment pour cette problématique qu'une distinction claire entre les trois différents « niveaux de la guerre » nous apparaît particulièrement utile, d'autant plus que les termes qui les désignent sont passés dans le langage courant et s'en sont trouvés galvaudés. De manière schématique, la doctrine militaire définit trois niveaux de la guerre :

[97] Winston Churchill, in François Kersaudy, *Winston Churchill, le pouvoir de l'imagination*, Paris, Tallandier, 2015, 699 p, p. 70.
[98] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome IV, p. 47.
[99] Raoul Girardet, *op. cit.*, p. 97.

tactique, opératif et stratégique. Le niveau tactique est celui de la bataille, avec unité de lieu et de temps. Le niveau opératif est celui des campagnes (succession de manœuvres et de batailles), dans le cadre d'un théâtre d'opérations, ici la Nouvelle-Zélande. Enfin, le niveau stratégique est celui de la combinaison des différents instruments de pouvoir que sont, par exemple, l'économie, la diplomatie, la culture et la dimension militaire[100]. Pour les *New Zealand Wars*, le niveau stratégique est coordonné au niveau du cabinet britannique depuis Londres. Il y a donc une différence de nature, en plus d'une différence de degré entre ces différents niveaux. Un tel découpage n'est pas qu'un raffinement typologique et s'avère précieux pour notre problématique, car il permet de bien dissocier les différents facteurs à l'œuvre et les rapports de causalité entre les différents phénomènes observés. Il s'agira ainsi d'alterner entre l'étude des batailles proprement dites (aspect tactique), l'impact de la convocation des milices (aspect opératif) et la grande stratégie britannique, qui doit répartir ses moyens dans le monde entier (aspect stratégique).

Il est en revanche nécessaire de débuter par une étude du phénomène impérial dans sa globalité, afin d'en appréhender les caractéristiques, tendances et ruptures. En somme, comment les états ont-ils combiné leurs différents instruments de pouvoir sur le temps long pour constituer leurs empires ? A cet effet, les ouvrages d'histoire comparative tels que ceux de Henri Wesseling, Pierre Singaravélou et Jacques Frémeaux offrent une mise en perspective précieuse[101] et permettent d'appréhender la diversité des modèles de formation des empires. Une fois ce cadre posé et mieux maîtrisé, la recherche doit se recentrer sur l'impérialisme britannique proprement dit, avec notamment « l'école de Manchester », afin de bien mesurer la prépondérance du facteur naval dans la puissance britannique[102]. Le point commun de ces différents ouvrages est d'inscrire leur analyse dans la durée, démarche nécessaire avant

[100] A noter également que le niveau dit « opératif », niveau charnière et intermédiaire, est encore aujourd'hui l'objet de vifs débats doctrinaux. Nous retiendrons pour cette étude l'acception et le découpage détaillés supra. Même si le terme opératif lui-même n'est véritablement conceptualisé et utilisé au début du XX^{e} siècle, nous avons choisi de l'utiliser car il désigne clairement le niveau charnière entre la bataille et la guerre qu'est la campagne. Pour des développements théoriques sur le sujet, voir notamment Vincent Desportes, *Comprendre la guerre*, Paris, Economica, 2001, 399p, qui y consacre la première partie de son ouvrage, ou encore Hervé Coutau-Bégarie *Traité de stratégie*, Paris, Economica, 2011 [1999], 1200 p, qui y consacre le livre I, chapitre I, section II. En langue anglaise, voir également Michael Krause et Cody Phillips (dir.), *Historical Perspectives of the Operational Art*, Washington, Center of Military History of the United States Army, 2005, 495 p.

[101] Henri Wesseling, *Les empires coloniaux européens (1815-1919)*, Paris, Gallimard, 2009 [2004], 554 p ; Pierre Singaravélou (dir.), *Les empires coloniaux, XIXe-XXe siècle*, Paris, Le Seuil, 2013, 480 p ; Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire ?*, Paris, CNRS Editions, 2014 [2010], 592 p.

[102] Sur le rôle de la *Royal Navy*, voir notamment Paul Kennedy, *The Rise and Fall of the British Naval Mastery*, London, Penguin Books, 2006 [1976], 405 p ou James Cable, *The Political Influence of Naval Force in History*, Londres, MacMillan, 1998, 213 p.

d'entamer une analyse locale et précise du conflit. Articulées autour de la notion centrale d'hyper-expansion impériale, ces visions à long terme (« canon » historique des dernières décennies du XX^{e} siècle) ont peu à peu été complétées par l'émergence de la micro-histoire.

S'agissant des spécificités, l'apport de la micro-histoire est en effet fondamental pour mieux apprécier les enjeux locaux. Comme en témoigne notre bibliographie, nous nous appuierons également sur nos précédentes recherches portant sur les conflits coloniaux en Amérique du Nord au XVIII^{e} siècle, car un certain nombre de schémas se reproduisent en Nouvelle-Zélande et peuvent être une aide précieuse à la compréhension du phénomène colonial en général. Ainsi, à travers son étude de l'empire britannique en Amérique du Nord et sa déclinaison dans la région de l'Ohio, Eric Hinderaker a montré que dans leurs « marges », les empires étaient bien davantage des processus que des structures, processus dont le moteur reste la négociation interculturelle dans le cadre d'interactions plus ou moins pacifiques[103]. En somme, l'enjeu sera de confronter la vision « macro » de l'impérialisme en tant que structure avec la réalité dans les confins de l'empire. C'est tout l'intérêt de la dialectique entre histoire globale et micro-histoire, que l'on retrouve dans les dialectiques entre centre et périphérie, ou entre acculturation et déculturation.

Pour les Maoris, la problématique centrale sera celle de la dynamique culturelle. *Quid* de la production, et surtout de la diffusion, des savoirs de guerre chez un peuple de tradition orale ? En l'absence d'écrits tels que des traités ou des manuels, ces savoirs se cantonnent à des récits, forme dévalorisée par le manque d'analyse et de scientificité qu'on lui prête[104]. Après un examen historique plus approfondi, force est de constater que les récits sont une vraie source d'enseignements, d'enseignements concrets de surcroît. Dans le domaine militaire, la somme des récits forme en effet un ensemble de savoirs qui s'apparentent à un recueil de bonnes pratiques ou d'erreurs à ne pas connaître, ce que l'on appellerait aujourd'hui une doctrine informelle. Avant d'entamer l'étude du conflit proprement dit, il convient donc de préciser les contours de la culture maorie, puis d'en faire ressortir les traits caractéristiques

[103] Eric Hinderaker, *Elusive empires: Constructing Colonialism in the Ohio Valley, 1673-1800*, New York, Cambridge University Press, 1997, 320 p.

[104] De nos jours, la transmission orale des savoirs est souvent perçue négativement, alors qu'elle était au centre de la culture des sociétés traditionnelles, comme en témoigne ce dialogue du roman « *Le cri de la terre* » à propos des *rongoa*, plantes médicinales : « *Cela guérit le mal de gorge. On peut aussi en extraire du miel. – Pourquoi ne notes-tu pas tout ça ? s'étonna Gloria. […] Si on le note, on conserve le savoir pour la postérité. – C'est ce que pensent les* Pakeha. *Vous voulez tout conserver, tout noter. Et vous l'oubliez d'autant plus vite. Nous nous conservons le savoir en nous* ». Sarah Lark, *Le Pays du long nuage blanc*, tome III: « *Le cri de la terre* », Paris, Editions de l'Archipel, 2015, 701 p, p. 420.

liés à notre problématique. Le truchement de l'ethnologie sera utilisé à cet effet. Cette discipline cherche d'une certaine manière à entrer dans la culture de l'Autre afin de voir le monde à travers ses yeux, sans toutefois verser dans un relativisme culturel facile. Cela inclut l'examen de leur mythologie et des qualités de leurs héros. Si, à l'instar de Levi-Strauss, on définit la « pensée sauvage » comme une science du concret[105], elle serait donc *a priori* moins encline à verser dans le positivisme militaire, par un retour aux sources de la stratégie : la dialectique entre fins, moyens et champ des possibles.

S'agissant du processus d'apprentissage, Jean-Jacques Rousseau lie le progrès au commerce (au sens de contacts) entre les sociétés[106], préfigurant en cela le « processus cumulatif », mis en évidence comme moteur de la dynamique culturelle par Levi-Strauss[107]. Ce dernier rappelle d'ailleurs que l'histoire cumulative n'est absolument « *[…] pas le privilège d'une civilisation ou d'une période de l'histoire*[108] ». Pour les Maoris, ce processus a duré plusieurs siècles et s'est articulé en trois étapes. Il s'est tout d'abord appuyé sur les échanges avec le monde océanien, puis sur les contacts avec les Européens durant la période pré-coloniale. Enfin, les *Musket Wars* ont été un véritable catalyseur d'innovations. Ainsi, on observe au début des *Musket Wars* une corrélation entre la puissance militaire des groupes tribaux et leur quantité d'échange avec les Européens (corrélation qui explique l'essor des *Nga Puhi*), puis un phénomène de rattrapage, comparable d'ailleurs à ceux que l'on observe dans la sphère économique dans le cadre des « remontées de filières ». Ce phénomène sera au cœur de notre étude.

---

[105] Il intitule ainsi le premier chapitre de son ouvrage éponyme. Claude Levi-Strauss, *La Pensée Sauvage*, *op. cit.*, p. 3-47.

[106] Jean-Jacques Rousseau, *op. cit.*, p. 62-63.

[107] Levi-Strauss consacre à ce sujet le chapitre 9 de son ouvrage *Race et Histoire*, intitulé « *La collaboration des cultures* ». Afin d'illustrer l'aspect cumulatif du progrès, il utilise l'image très parlante du jeu de la roulette : « *il nous faut enfin envisager notre problème sous un dernier aspect. Un joueur comme celui dont il a été question aux paragraphes précédents qui ne parierait jamais que sur les séries les plus longues (de quelque façon qu'il conçoive ces séries) aurait toute chance de se ruiner. Il n'en serait pas de même d'une coalition de parieurs jouant les mêmes séries en valeur absolue, mais sur plusieurs roulettes et en s'accordant le privilège de mettre en commun les résultats favorables aux combinaisons de chacun. Car si, ayant tiré tout seul le 21 et le 22, j'ai besoin du 23 pour continuer ma série, il y a évidemment plus de chances pour qu'il sorte entre dix tables que sur une seule. Or cette situation ressemble beaucoup à celle des cultures qui sont parvenues à réaliser les formes d'histoire les plus cumulatives. Ces formes extrêmes n'ont jamais été le fait de cultures isolées, mais bien de cultures combinant, volontairement ou involontairement, leurs jeux respectifs, et réalisant par des moyens variés (migrations, emprunts, échanges commerciaux, guerres) ces* coalitions *dont nous venons d'imaginer le modèle* » Claude Levi-Strauss, *Race et Histoire*, *op. cit.*, p. 69-70.

[108] *Ibid.*, p. 39.

Enfin, la chronologie et le détail des évènements des *New Zealand Wars* étant déjà bien établis, nous nous concentrerons donc sur un certain nombre d'engagements révélateurs des adaptations mise en œuvre d'un côté comme de l'autre. Ces jalons de notre travail feront l'objet de paragraphes spécifiques, avec la présentation suivante : « Bataille X ».

CHAPITRE I : ELEMENTS DE CONTEXTE

Ce chapitre aura pour objet de préciser le cadre spatio-temporel de notre étude, à savoir le Pacifique Sud, durant la période de l'essor de l'impérialisme britannique au XIX^{e} siècle. Il détaillera aussi la société maorie, afin de pouvoir entamer l'étude des aspects plus spécifiquement militaires dans les parties suivantes.

1) Le Pacifique Sud et l'impérialisme britannique

Il s'agit ici de relier le Pacifique Sud et les *New Zealand Wars* à l'histoire politique et diplomatique plus globale (en dépit de leur grande singularité), en identifiant les ressorts de l'impérialisme qui aboutissent à l'annexion de la Nouvelle-Zélande et aux conflits armés avec les Maoris.

a) L'époque de la découverte

On oublie souvent que le Pacifique couvre un tiers de la surface terrestre. Appelé le plus souvent « Mers du Sud » ou « Grand Océan », le Pacifique avait fait l'objet d'une vive concurrence entre le Portugal et l'Espagne depuis le XVI^{e} siècle (avec pour toile de fond le commerce des épices), principalement dans la zone que recouvre désormais l'appellation Asie du sud-est. Les Provinces Unies, à leur tour, parviennent à s'implanter dans la zone. Pour l'Espagne, le Pacifique était une route commerciale alternative vers l'Asie orientale et les îles à épices[109], d'autant plus importante que Portugais et Néerlandais étaient implantés au Timor et dans les Moluques. L'intérêt stratégique du Pacifique pour l'Espagne perdure[110] : il

[109] Cette vision assez « utilitaire » explique pourquoi il n'a pas réellement d'exploration systématique par l'Espagne.

[110] En 1815, les révolutionnaires argentins envoyèrent leurs corsaires, commandés par William Brown, s'en prendre au commerce espagnol dans l'est du Pacifique, approche indirecte qui cause une vive inquiétude à leurs ennemis. Guillermo A. Oyarzabal, *William Brown, an Irish Seaman in the River Plate*, Buenos Aires, Libreria Historica, 2008 [2006], 405 p, p. 91-103. William Brown fut le premier amiral argentin. Nous aimerions

explique son attentisme au début de la Guerre de Sept Ans, comme le rappelle Fred Anderson[111]. À partir du dernier tiers du XVIII[e] siècle, cette concurrence est supplantée par la rivalité entre l'Angleterre et la France, qui s'intéressent toutefois davantage au Pacifique Sud. La période qui suit la Guerre de Sept Ans est en effet marquée par une première vague de voyages d'exploration : citons côté britannique John Byron, Samuel Wallis, Philip Carteret, Francis Crozier et, bien sûr, James Cook. Tous ont pour objet principal le « continent austral », censé se trouver au sud de l'océan Pacifique. En arrière-plan, on trouve toujours la recherche d'îles réputées riches en épices ou en métaux précieux, mais l'objectif principal reste la découverte. Le décret de l'Assemblée Nationale du 24 février 1791 concernant l'expédition de d'Entrecasteaux envoyée à la recherche de La Pérouse précise que cette expédition sera également « *[…] utile et avantageuse à la navigation, à la géographie, au commerce, aux arts et aux sciences*[112] ». Le lien que le décret établit entre les différents domaines est intéressant et tout à fait caractéristique de l'époque.

Ce sont les trois voyages de James Cook, effectués entre 1768 et 1779, qui auront l'influence la plus déterminante. En même temps qu'ils mettent fin au mythe du « continent austral », ils aboutissent à une connaissance beaucoup plus précise du l'Océan Pacifique, notamment dans la partie sud qui nous intéresse ici. Côté français, au premier tour du monde (français) effectué par Bougainville succèdent les voyages de Marc-Joseph Marion-Dufresne, Joseph-Antoine Bruni d'Entrecasteaux puis Etienne Marchand. Le dernier voyage de la période vers cette zone est celui de Nicolas Baudin. Grâce aux connaissances issues de ces explorations, le Pacifique Sud entre peu à peu dans les routes commerciales. Absente de l'économie mondiale jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, ce qui ne s'appelle pas encore l'Océanie voit son importance s'accroître via, principalement, le commerce baleinier. Après les expéditions de Cook et l'annexion de la Nouvelle-Galles du Sud en 1788 pour en faire une colonie pénale, « *tout tendait à prouver que la Grande-Bretagne était la future puissance dans l'Océan Pacifique*[113] ».

---

remercier notre camarade le capitaine de corvette Fernando Romero Lopez pour nous avoir fait découvrir les problématiques liées à la zone sud-est du Pacifique et offert une perspective argentine inédite sur la compétition séculaire entre les puissances dans cette zone moins connue (en France).

[111] Fred Anderson, *The War that made America: A short Story of the French and Indian War*, New York, Penguin Books, 2005, 293 p, p. 221.

[112] « *Décret de l'Assemblée Nationale du 24 février 1791 concernant l'expédition relative à la recherche de M. de La Pérouse* ». *In* Joseph-Antoine Bruni d'Entrecasteaux, *Voyage de d'Entrecasteaux envoyé à la recherche de La Pérouse*, édité par Elisabeth-Paul-Edouard de Rossel, tome I, Paris, Imprimerie impériale, 1808, 704 p, p. XVIII.

[113] John Dunmore, *La vie de La Pérouse, L'appel d'un destin*, Toulouse, Privat, 2006, 429 p, p. 76.

Les récits de voyage remportent un franc succès littéraire en Europe. François Moureau explique que « *de fait, dans une civilisation européenne qui avait épuisé le charme de se contempler elle-même, l'exotisme, qui ne portait pas encore ce nom, était une ressource contre le "spleen"* [114] ». De plus, explique-t-il, la destruction de légendes telles que les géants patagons ou le continent austral aura pour conséquence l'émergence du mythe d'un nouvel Eden. Les explorateurs crurent arriver dans un état de nature rousseauiste[115], mais c'était bien davantage celui de Hobbes, marqué par la violence. Pour La Pérouse notamment, cette prise de conscience fut une grande désillusion, désillusion qu'il est important de comprendre pour mieux appréhender les représentations qui prévalent :

> « *Leurs corps étaient couverts de cicatrices, ce qui prouvait qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle, et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes ; la Nature avait sans doute laissé l'empreinte pour avertir que malgré les académies qui couronnent les paradoxes des philosophes, l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les loups et les tigres des forêts […] Je suis mille fois plus en colère contre les philosophes qui exaltent tous les sauvages que contre les sauvages eux-mêmes. Le malheureux Lamanon qu'ils ont massacré me disait, la veille de sa mort, que ces hommes valaient mieux que nous*[116] ».

On trouve des passages similaires chez Dumont d'Urville qui, lors de son passage aux Tonga, note les « *[…] plaies et cicatrices qui s'accordent mal avec la réputation qu'on leur a faite d'hommes pacifiques*[117] ». Au XIX[e] siècle, les écrits de Hobbes et Rousseau demeurent donc bien les « *[…] creusets intellectuels des représentations que nous nous faisons des sociétés primitives*[118] ». De longue date d'ailleurs, les conceptions hobbesiennes irriguent également la

---

[114] François Moureau, « *La percée de l'Europe sur les océans, vers 1690-vers 1790* », *Revue d'histoire maritime*, octobre 1997, numéro spécial, Etienne Taillemite et Denis Lieppe (dir.), actes du colloque de documentation historique de la Marine, 299 p, p. 136.

[115] Le caractère pacifique de l'état de nature avait été décrit par Jean-Jacques Rousseau avec des phrases comme celle-ci : « *L'homme sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature* ». Jean-Jacques Rousseau, *op. cit.*, p. 159.

[116] Cité par John Dunmore, *op. cit.*, p. 360-363.

[117] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 123-124.

[118] Lawrence Keeley, *op. cit*., p. 25. Cela se retrouve par exemple chez Thor Heyerdahl, qui décrit de façon lyrique un insulaire de Fatu Hiva qu'il a rencontré lors de son expedition sur l'île « *Tei Tetua n'avait pas de chaussures […] Sa seule garde robe était un simple pagne, qu'il portait parfois en guise d'étui pénien, mais il était propre et se comportait comme s'il possédait le monde. Le vieux philosophe grec Diogène, cherchant en vain des hommes avec sa lanterne, sur la place du marché remplie de monde, en aurait trouvé un en la personne de Tei Tetua. Diogène lui aurait donné une place au soleil à côté de lui dans son tonneau et aucun roi, aucun marchand, ni aucun professeur de quelque nation que ce soit n'aurait pu améliorer son existence* ». Thor

pensée politique : « *si les hommes étaient des anges, aucun gouvernement ne serait nécessaire* », peut-on lire dans le *Federalist Paper 51*[119].

L'aspect physique des insulaires était un premier motif de curiosité, qui se traduisait au niveau scientifique par l'essor des disciplines telles que la craniologie et la phrénologie (études des crânes et réalisation de moulages de visages), qui visaient à comparer la taille et la forme du crâne des différents types humains. Une collection de bustes issus de ces études, et pour certains réalisés par Dumoutier (compagnon de Dumont d'Urville sur l'Astrolabe), est visible aujourd'hui au Musée de l'Homme à Paris. Le scientifique Charles Pickering avait quant à lui été particulièrement impressionné par la stature des habitants des Samoa. Lyrique et pétri de culture classique, il raconte avoir parfois croisé :

> « *[…] des individus véritablement de proportions herculéennes. L'âge des héros existe encore danc ette partie du globe, et je suis porté à penser que les héros d'Homère auraient eu probablement à souffrir de la comparaison avec quelques-uns des hommes de Samoa et Tongatabou* [Tonga][120] ».

La cruauté que l'on prêtait aux peuples primitifs[121] était également un important motif de curiosité. Ainsi, Dupetit-Thouars raconte avec force détails les cruautés infligées par les Maoris à leurs ennemis, en des termes qui font écho à ceux utilisés par Bougainville à propos des Amérindiens près d'un siècle auparavant :

> « *Les cruautés que les Nouveaux-Zélandais exercent pendant la guerre vont au-delà de tout ce que l'on peut imaginer, le plus ordinairement ils obligent les ennemis qui tombent entre leurs mains à couper le bois et allumer le feu qui doit les rôtir […]. On*

Heyerdahl, *Fatu Hiva, Back to Nature*, New York, The New American Library, 1976 [1974], 293 p, p. 225. « *Un petit poisson et un petit poi, et les voilà contents* », écrit quant à lui Dumont d'Urville à propos des habitants d'Hawaï. Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome « *Anthropologie* », p. 80.

[119] James Madison, *Federalist Paper* n°51, 1788. Site Internet de la *Yale University Law School Library*, consulté le 12 septembre 2019. https://avalon.law.yale.edu/18th_century/fed51.asp

[120] Charles Pickering, *in* Dumont d'Urville, *op. cit*., tome « *Anthropologie* », p. 83.

[121] L'usage de l'adjectif « primitif » dans cette étude se fonde sur l'acception littérale du mot, sans connotation péjorative. Il est du reste employé par Claude Levi-Strauss lui-même, avec une mise en garde systématique quant à l'absence de connotation péjorative dans l'emploi qu'il en fait. Les termes de peuples « traditionnels » ou « autochtones » désignent en outre des réalités différentes.

exerce encore sur elles, avant de les faire mourir, mille autres barbaries qui font frémir, comme de leur arracher les yeux, de leur couper les oreilles, le nez, etc.[122] ».

La société mondaine restait friande de ce type de récits (souvent de seconde main) ainsi que des gravures qui les accompagnaient[123]. Les exemples sont nombreux et nous ne citerons ici que les gravures « *Manière d'étrangler un coupable aux îles Sandwich* » et « *Supplice aux îles Sandwich* », qui accompagnent l'ouvrage *Promenade autour du monde*, publié en 1822 par Jacques Arago[124]. Toutefois, gravures et récits de voyage n'expliquaient pas la portée symbolique ou l'origine de tels actes. Le « fonctionnalisme absolu » des sociétés traditionnelles, mis en évidence par Bronislaw Malinowski[125], était peu perçu et il faut se souvenir du succès des théories évolutionnistes à cette époque : ces dernières expliquaient les différences de coutumes et de comportements par le fait que les peuples se trouvaient à différents stades de civilisation, avec comme pré-supposé un modèle de développement (idéal et unique) à l'européenne.

Les expéditions navales de découverte et cet essor du commerce vers le Pacifique cessent avec les guerres de la Révolution et de l'Empire, qui accaparent les ressources des états et leurs marines. La chute définitive de Napoléon I[er] en 1815 et le retour de la paix en Europe vont permettre la reprise des grands voyages d'exploration, comme après le traité de Paris de 1763. Comme l'explique Georges-Gustave Toudouze, « *lorsque le baron de Portal prit le portefeuille de la Marine en 1819, il employa tous ses efforts à arrêter la déchéance imminente […], tandis que ses marins renouvelaient à travers le monde les prouesses des grands navigateurs du siècle précédent*[126] ». Pour la France donc, cette reprise des voyages lointains se concrétise par l'expédition de Freycinet, qui lève l'ancre en septembre 1817. Viennent ensuite Duperrey, Dumont d'Urville ou encore Laplace. À ces expéditions « répondent » en quelque sorte celles de Krusenstern et Kotzebue pour la Russie. Comme au

[122] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 127. Les propos de Bougainville sur les Amérindiens peuvent être trouvés dans Louis-Antoine de Bougainville, *Ecrits sur le Canada : mémoires, journal, lettres,* publiés par Roland Lamontagne, Sillery, Editions du Pélican, 1993, 455 p. Autre passage qui rappelle les propos de Bougainville, toujours circonspect quant aux comptes rendus de reconnaissances des Amérindiens : « *Une bonne dose de flou accompagne toujours les comptes-rendus des Natifs* », souligne Robert Parris, alors assistant du *Native Secretary* en 1863. WO 32/8260, p. 16. Rapport d'enquête du district de Taranaki, 1863.

[123] Albert Montémont, par exemple, termine son récit du passage de Duperrey en Nouvelle-Zélande par cette phrase éloquente : « *quittons maintenant ces rivages inhospitaliers et barbares* ». Albert Montémont, *op. cit.*, tome III, p. 159.

[124] *In* Etienne Taillemite, *Les découvreurs du Pacifique : Bougainville, Cook, Lapérouse*, Paris, Gallimard, 2010 [1987], 176 p, p. 136.

[125] Point de hasard dans les cultures traditionnelles, démontre-t-il dans Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1989 [1922], 606 p, *passim*.

[126] Georges-Gustave Toudouze (dir.), *Histoire de la Marine* (2 tomes), Paris, L'Illustration, 1966, 654 p, tome I, p. 241.

XVIII[e] siècle, le rôle scientifique de ces expéditions perdure[127] : c'est une expédition portant sur le champ magnétique terrestre qui aboutit à la découverte du volcan Erebus en Antarctique par James Ross en 1841. Dans l'Océan Pacifique, Dumont d'Urville poursuit et complète l'œuvre cartographique de Cook et c'est à lui que l'on doit le découpage de la zone en trois sous-ensembles : Polynésie, Mélanésie et Micronésie[128]. On peut également voir au muséum d'histoire naturelle de Paris un squelette de baleine à bec d'Arnoux ramené d'Akaroa par la corvette « Le Rhin » commandée par le capitaine de vaisseau Auguste Bérard. Ce dernier passe trois ans à la station navale d'Akaroa, petit établissement français établi sur la côte est de l'Ile du Sud de la Nouvelle-Zélande par la Compagnie nanto-bordelaise. Ce séjour prolongé lui permet de bien analyser les problèmes fonciers croissants entre colons et autochtones. Il détaille aussi avec une grande perspicacité les conséquences locales de l'effondrement du cours de la laine à Londres, à savoir la spéculation foncière et les faillites. Pour Etienne Taillemite, la richesse et la diversité des compte rendus de Bérard illustrent l'utilité « stratégique » des stations navales[129]. Ajoutons aussi leur utilité pour la recherche historique.

b) Un enjeu économique croissant

Bien souvent, pêcheurs ou commerçants étaient les premiers à interagir avec les peuples autochtones, pour le meilleur et pour le pire. Comme l'écrit Melville,

> « *Depuis combien et combien d'années dans le passé la voile du baleinier a-t-elle été l'aile de l'explorateur, l'étendard du pionnier s'avançant à la découverte, fouillant et furetant partout dans les coins les plus reculés et les plus inconnus de la terre ?*[130] »

Le commerce baleinier[131], dans l'enfance à la fin du XVIII[e] siècle (le « *Mémoire du Roi*[132] » de 1791 comportant les instructions de d'Entrecasteaux, par exemple, ne fait pas

[127] Sur l'aspect iconographique des observations scientifiques françaises dans le Pacifique, voir par exemple Christine Hemming, *L'art des voyages français en Polynésie, 1768-1846*, Paris, Somogy éditions d'art, 2013, 159 p.
[128] Geoffrey Clark, « *Dumont d'Urville's Oceania* », *Journal of Pacifif History* 2003, vol. 38, n° 2, p. 155-161.
[129] Etienne Taillemite, *Histoire ignorée de la Marine française*, Paris, Perrin, 2010 [1988], 639 p, pp. 347-355.
[130] Herman Melville, *Moby Dick*, Paris, Phébus, 2005 [1851], 816 p, p. 189.

mention de la pêche à la baleine), avait pris une importance considérable dans les premières décennies du XIX[e] siècle. Les consignes données à Dupetit-Thouars ne souffrent d'aucune ambiguïté : « *la protection de la pêche à la baleine, premier objet de votre mission, exigera de votre part une sollicitude particulière*[133] ». Dans sa lettre d'instructions pour la seconde expédition de Dumont d'Urville dans le Pacifique, datée du 26 août 1837, le ministre de la Marine et des Colonies Rosamel mentionne ainsi à quatre reprises le commerce baleinier : « *vous visiterez un grand nombre de points qu'il est très important d'étudier sous le rapport des ressources qu'ils peuvent offrir à nos navires baleiniers*[134] », notamment dans la région du détroit de Cook. Ce développement important et l'enjeu économique lié expliquent l'intérêt des grandes nations maritimes pour la Nouvelle-Zélande[135].

Afin de mieux capter ce commerce baleinier en plein essor, les Maoris vont construire de véritables magasins d'approvisionnement, notamment sur les bords de la rivière Kawa-Kawa, où les navires effectuent leur mouillage dans la Baie des Iles. « *On reconnaît bien là combien la création de ces magasins a été judicieuse et utile à leurs fondateurs, dont elle a fait la fortune*[136] », apprécie Dupetit-Thouars. Peu à peu, les différents peuples du Pacifique adaptent leur offre aux demandes des navires, avec une augmentation de leur production de lin et l'élevage de porcs en plus grand nombre. La variété de lin néo-zélandaise, *phormium tenax*, était en effet particulièrement recommandée pour la confection de cordages, ou encore de filets de pêche et de vêtements. Un rapport de la société d'horticulture de Paris de 1832 liste les cultures essentielles à réaliser en Algérie, parmi lesquelles le « *[…] phormium tenax, qui serait d'un si grand secours pour la Marine*[137] ». C'est une explication supplémentaire de l'intérêt économique que peut constituer la Nouvelle-Zélande à l'époque pour des nations maritimes comme la Grande-Bretagne ou la France.

---

[131] Sur les intérêts baleiniers français, voir Thierry Du Pasquier, *Les Baleiniers français au XIX[e] siècle, 1814-1868*, Grenoble, Terre et Mer 4 Seigneurs, 1982, 256 p ou, plus spécifique à notre zone d'étude, Nicolas Poirier, *Les baleiniers française en Nouvelle-Zélande*, Paris, Les Indes Savantes, 2003, 168 p.

[132] « *Mémoire du roi pour servir d'instruction particulière au sieur Bruni d'Entrecasteaux, chef de division des armées navales, commandant les frégates La Recherche et l'Espérance* ». *In* Joseph-Antoine Bruni d'Entrecasteaux, *op. cit.*, p. XIX-XLIV.

[133] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit.*, tome I, p. XIV.

[134] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome I, p. XI-XII.

[135] Pour John Hobson, les motivations économiques étaient, de façon générale, le principal moteur de l'impérialisme. John A., *Imperialism, A Study*, *op. cit.*, *passim*.

[136] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 132.

[137] Daniel Lefeuvre, *Pour en finir avec la repentance coloniale*, Paris, Flammarion, 2008, 230 p, p. 99.

Dumont d'Urville souligne par ailleurs la « *provision précieuse* » que constituent les cochons pour les équipages[138], comme l'atteste l'anecdote suivante. Lorsque Freycinet arrive à Hawaï (archipel alors appelé îles Sandwich) en 1819, le roi Kamehameha I[er] est mort quelque temps auparavant, avec pour conséquence que « *la presque totalité des cochons de l'île avait été égorgée à l'occasion de ses obsèques, selon l'usage du pays ; ce fut un véritable contretemps pour le ravitaillement de la corvette*[139] ».

Certaines tribus abandonnèrent même la production de lin pour se concentrer sur celle, beaucoup plus lucrative, des pommes de terre et des cochons[140], avec une véritable spécialisation dans ces deux marchandises très demandées par les navires au mouillage[141]. Ces changements sont intéressants en ce qu'ils illustrent une capacité à s'adapter en prenant en compte à la fois les paramètres actuels et les effets à long terme, base du raisonnement stratégique. Comme nous le verrons, les Maoris transposeront par la suite avec succès ces capacités dans le domaine militaire. La focalisation sur ces produits d'échange fut même à l'origine de famines, explique Frederick Maning, car les cultures de subsistance étaient parfois délaissées[142]. On retrouve d'ailleurs ce phénomène dans toutes les îles qui, de par leur positionnement sur les principales routes maritimes, recevaient de fréquentes visites de navires. Une autre conséquence de l'augmentation du nombre de visites est l'augmentation des prix : Dumont d'Urville se plaint que les cochons soient devenus rares et chers à Tahiti en raison du monopole exercé par les missionnaires anglais[143], contrairement à Nuku Hiva (Marquises) où ils sont bien meilleur marché[144].

Il faut préciser ici que l'enrichissement n'est pas recherché pour lui-même mais comme voie d'accès privilégiée aux armes à feu. Au début du XIX[e] siècle, un mousquet s'échange contre une tonne de lin (sans même parler de la poudre et des munitions)[145]. Les changements apportés par les Maoris à la structure de leurs échanges économiques leur

[138] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome IV, p. 113.
[139] Albert Montémont, *op. cit.*, tome III, p. 88.
[140] Voir notamment Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 133. Au cœur du secteur primaire néo-zélandais aujourd'hui, les ovins ne font alors pas partie de l'offre de marchandises en Nouvelle-Zélande : ils sont progressivement introduits dans la première moitié du XIX[e] siècle par les colons européens, dont le résident britannique James Busby.
[141] Voir par exemple le récit de ce phénomène dans la baie d'Hauraki (futur emplacement d'Auckland) par Abel Dupetit-Thouars, *op. cit.*, tome III, p. 135.
[142] Frederick Maning, *Old New Zealand, a tale of good old times*, *op. cit.*, p. 82.
[143] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome IV, p. 75-76.
[144] *Ibid.*, tome IV, p. 38-39. À Nuku Hiva en 1838, cinq cochons s'échangent contre vingt livres de poudre.
[145] Frederick Maning, *op. cit.*, p. 162.

permirent donc de se doter d'une grande quantité d'armes à feu modernes. Pour cette raison, on observe une concurrence croissante entre les tribus pour le commerce avec les navires européens. D'ailleurs, même les conversions entraient parfois dans ce calcul politique. Dans la Baie des Iles par exemple, les trois tribus qui peuplent la région « *[…] rivalisent entre elles et se disputent la fourniture des bâtiments qui fréquentent les mouillages de la baie*[146] », explique Dupetit-Thouars, qui ajoute que le commerce sexuel est le principal instrument de cette concurrence. Les différentes tribus se livraient même parfois à de la publicité, comme l'atteste une anecdote rapportée par Dumont d'Urville après son passage à Hiva Oa (Marquises) en 1838. Il est ainsi invité à déplacer son navire vers un autre village. En effet, raconte-t-il,

> « *ils m'ont assuré que j'y trouverais beaucoup de cochons, de patates, de bananes, de femmes, appuyant sur ce dernier mot avec une intention très marquée, comme des gens persuadés que c'était là l'argument le plus puissant pour me déterminer*[147] ».

Cette concurrence était souvent exacerbée par des marchands peu scrupuleux et à l'origine de conflits intertribaux[148] : elle fut un des principaux ressorts des *Musket Wars*. La description peu flatteuse faite des baleiniers par Armel Guerne dans sa préface de <u>*Moby Dick*</u> n'est pas de nature à faire mentir cette affirmation. Il est question « *[…] des pires brutes, des plus grossiers voyous, des êtres les plus affreusement dessalés et suspects qui composaient alors les équipages des baleiniers*[149] ». En 1814, le major-général Lachlan Macquarie, gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, dût ainsi prendre des mesures sévères contre le trafic d'armes à destination des Maoris[150]. Compte tenu des problèmes qu'il avait rencontrés ou qui lui avaient été rapportés, Dumont d'Urville interdit aux membres de son expédition de vendre de la poudre aux habitants des îles : « *le commerce de la poudre serait sévèrement interdit, à moins qu'il n'eût pour but d'obtenir des provisions de bouche pour les tables*[151] ». Cette question de l'impact des trafics sur la situation sécuritaire des colonies n'était d'ailleurs pas nouvelle. On l'observait déjà plus de cent ans auparavant au Canada. Dans un mémoire de

[146] Abel Dupetit-Thouars, op. cit., tome III, p. 103.
[147] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome III, p. 224.
[148] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 139.
[149] Armel Guerne, *in* Herman Melville, *Moby Dick*, Paris, Phébus, 2005 [1851], 816 p, p. 22.
[150] Tom Gibson, *op. cit.,* p. 19.
[151] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome III, p. 225.

1757 rédigé suite à l'attaque d'un poste français, Bougainville avait évoqué la problématique du commerce des armes entre les pêcheurs de morue et les Esquimaux :

> « *Il faudrait que le ministre de la Marine fît défendre sous les peines les plus sévères aux Malouins, Normands et autres français qui pêchent dans les mers de trafiquer avec les Esquimaux ni armes à feu, ni poudre, ni balles. Quand ces barbares n'auront plus de poudre, les fusils qu'ils ont leur deviendront inutiles*[152] ».

Contrairement à l'image d'Epinal, les attaques de navires de commerce furent rarissimes en Nouvelle-Zélande. Smith mentionne l'exception de la prise du *Boyd* en décembre 1809 à Whangaroa, par un parti majoritairement composé de membres de la tribu des *Ngati Pou*. Cet évènement servit d'ailleurs de point de repère temporel pour les Maoris durant tout le premier tiers du XIX^{e} siècle[153], ce qui illustre en creux le caractère exceptionnel de cette attaque. Néanmoins, suite à cette capture et en guise de précaution, seuls cinq Maoris furent admis à bord des bateaux lors des phases de commerce et ce, jusqu'aux années 1820-1830[154]. Avec le recul, ces précautions s'avérèrent superflues, car les différentes tribus étaient très conscientes de l'intérêt du commerce avec les navires. Dupetit-Thouars mentionne même les représailles internes vis-à-vis des tribus qui nuisent au commerce par leur agressivité. Ainsi, la tribu qui avait attaqué le *Boyd* en 1809 fut détruite par un chef de la Baie des Iles qui cherchait à développer le commerce avec les Européens[155]. La zone « *[…] était autrefois un des points de la côte les plus redoutés ; aujourd'hui, c'est un de ceux où la civilisation a fait le plus de progrès et où les relations sont les plus fréquentes* ». Dupetit-Thouars explique par exemple que le grand chef Pomaré, avec qui il converse paisiblement, est « *[…] le petit-fils de celui qui, autrefois, mangea le capitaine Marion*[156] ». Si le christianisme explique en partie la diminution des conflits intertribaux et l'adoucissement des mœurs, l'autre facteur est que les tribus étaient très conscientes que l'insécurité nuisait au commerce[157]. Après son passage en Nouvelle-Zélande en 1824, Duperrey écrit même que « *[…] les Européens ne doivent qu'à*

[152] Louis-Antoine de Bougainville, *Ecrits sur le Canada : mémoires, journal, lettres*, publiés par Roland Lamontagne, Sillery, Editions du Pélican, 1993, 455 p, p. 99.
[153] Stephenson Percy Smith, *op. cit*., p. 49 et 57.
[154] Frederick Maning, *op. cit.*, p. 165.
[155] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 125.
[156] *Ibid.*, p. 14. Il s'agit du capitaine Marc Joseph Marion-Dufresne, tué et mangé dans cette baie le 12 juin 1772.
[157] *Ibid.*, tome III, p. 125-126.

ces sortes d'échanges la sécurité qu'ils trouvent sur ces rivages habités par des cannibales[158] ».

À cet intérêt économique s'ajoutait un intérêt stratégique, les « relâches » étant une nécessité vitale à l'époque de la marine à voile. Le lien entre ces deux aspects est bien présent dans le *Mémoire du Roi* remis à d'Entrecasteaux avant son départ pour les Mers du Sud. Il s'agit d'une part d'ouvrir « *de nouveaux canaux au commerce des nations européennes* ».

> D'autre part, *« […] ce seroit procurer un grand avantage aux navigateurs qui traverseront cet océan que de leur faire connaître de nouveaux points de relâche : en multipliant leurs ressources, on les garantiroit, par l'effet de la concurrence, d'un surhaussement dans les prix des subsistances, qui deviendroit inévitable si l'ancien archipel des Amis concentrait dans lui seul tout le trafic des denrées*[159] *».*

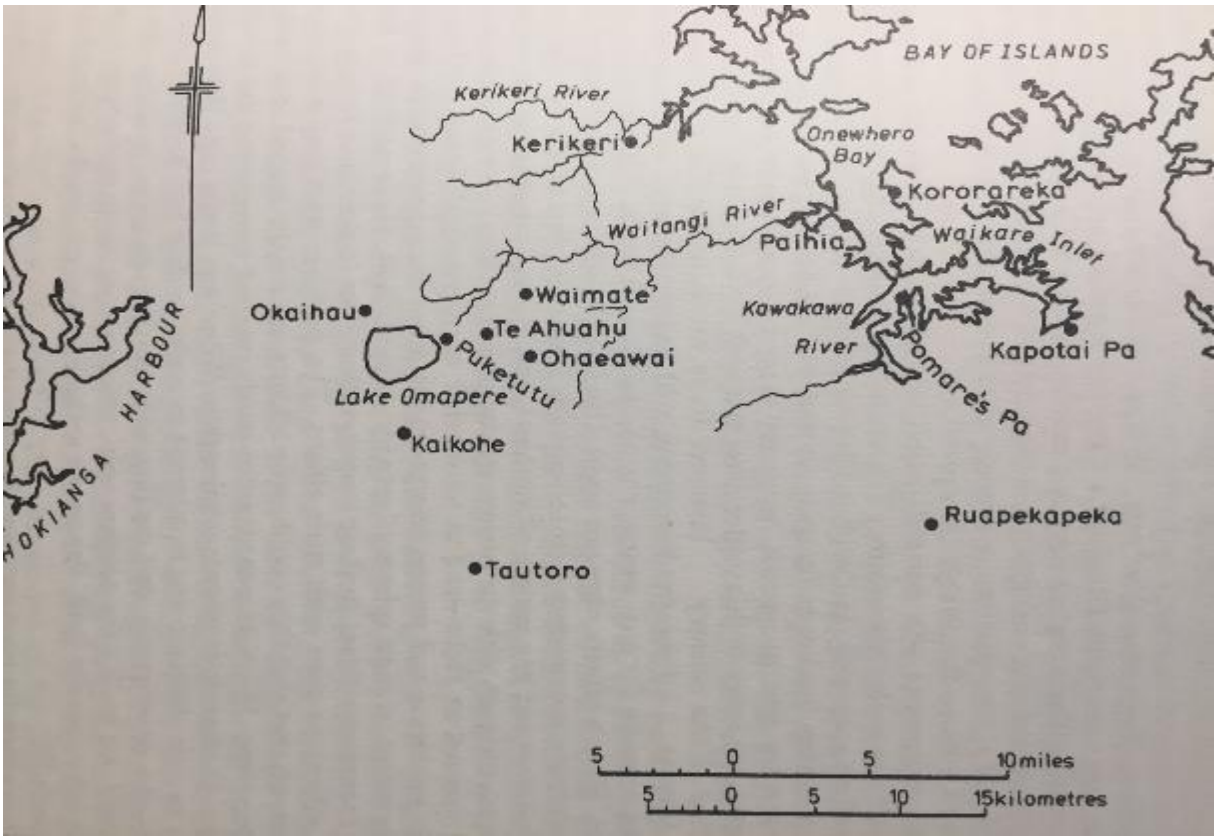
Le mémoire fournit même la description des sites de relâche possibles pour la future expédition. Le problème des fréquentes pénuries d'eau est d'ailleurs présent dans tout le tome I du récit de son expédition (ainsi que dans la quasi-totalité des récits de marins). En Nouvelle-Zélande, « *la relâche à la Baie des Iles est, dès à présent, une des meilleures de l'Océan Pacifique ; nous nous y procurâmes avec une grande facilité, et à des prix raisonnables, des cochons, des pommes de terre, même des bœufs*[160] », souligne Dupetit-Thouars. Outre l'absence de réelle insécurité, il était donc possible d'y trouver l'ensemble des ressources nécessaires aux équipages. C'était un changement important car, en 1769, la Nouvelle-Zélande n'était absolument pas considérée comme propice pour le ravitaillement, comme l'illustrent les difficultés de l'expédition dirigée par de Surville. Malgré un équipage déjà très affaibli quand il avait abordé la Nouvelle-Zélande, il avait dû faire voile jusqu'en Amérique du Sud pour trouver une relâche convenable référencée[161]. En 1840, Privat (capitaine du navire baleinier *Le Havre*) confirme également à Dumont d'Urville que les côtes

[158] Louis Duperrey, *in* Albert Montémont, *Histoire des voyages modernes, effectués par terre ou par mer dans les cinq parties du monde depuis 1800 jusqu'à nos jours*, tome I, Paris, Société reproductive des bons livres, 1838, 476 p, p. 151.
[159] Joseph-Antoine Bruni d'Entrecasteaux, *op. cit.*, p. XXVII, XXXI, XXXVII et XXXVIII.
[160] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit.*, tome III p. 114.
[161] Etienne Taillemite, *Histoire ignorée de la Marine française*, *op. cit.*, p. 330.

plus hospitalières de Nouvelle-Hollande et Nouvelle-Zélande sont désormais préférées à celles du Chili[162].

La Baie des Iles (voir la carte ci-dessous) devient donc la plaque tournante du commerce en Nouvelle-Zélande. Dans les six premiers mois de l'année 1839 par exemple, pas moins de 36 navires britanniques (dont 23 navires baleiniers), 35 navires américains (dont 34 baleiniers) et 9 navires français (dont 7 baleiniers) font ainsi escale dans la Baie des Iles[163]. Comme l'illustre le nombre et la proportion de navires américains dans ce décompte, les intérêts des Etats-Unis dans la zone sont réels, ce qui ressort également dans deux lettres officielles que le consul américain à Sydney adresse aux autorités britanniques après le traité de Waitangi où, tout en prenant acte de l'extension de la juridiction de la Nouvelle-Galles du Sud à la Nouvelle-Zélande, il s'enquiert des conséquences que cela aura sur le commerce avec les Etats-Unis et les droits de propriété antérieurement acquis[164].

[162] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IX, p. 124-125. En décembre 1815 par exemple, le corsaire William Brown (alors au service de la révolution argentine) s'était ravitaillé en cochons sauvages sur l'île de Mocha, au large des côtes chiliennes. Guillermo A. Oyarzabal, *William Brown, an Irish Seaman in the River Plate*, *op. cit*., p. 91.
[163] FO 58/2, p. 32. Lettre de Busby au *Colonial Secretary* de la Nouvelle-Galles du Sud, 11 juillet 1839.
[164] FO 58/2, p. 103B, 105, 106B et 107. Lettres du consul des Etats-Unis datées du 15 et du 22 juin 1840.



- Carte de la Baie des Iles.

Outre la zone clé de Kororareka (avec la rivière Kawa-Kawa et le *pa* de Pomaré), elle présente les lieux des principales batailles de la *Northern War* : Puketutu, Te Ahuahu, Ohaeawai et Ruapekapeka. On constate la relative exiguité de la future zone d'opérations, qu'il faut toutefois relativiser par la praticabilité limitée de certaines zones densément boisées (notamment celle autour de Ruapekapeka, choisie à dessein). (*In* James Belich, *The New Zealand Wars […]*, *op. cit.*, p. 31.)

c) L'impérialisme britannique en construction

La situation stratégique après 1815 est celle d'une domination sans partage des mers par la *Royal Navy*, avec un rapport de forces naval totalement favorable aux Britanniques, qui ont mis à profit les guerres de l'Empire pour étendre encore davantage leurs possessions outre-mer. Si bien qu'on peut lire dans l'*Histoire de la Marine* dirigée par Georges-Gustave Toudouze que :

« *Dans les principaux points stratégiques du monde : Gibraltar, Malte, les Antilles, Le Cap, l'Inde et l'Ile de France, jalonnant les routes des vaisseaux britanniques, le*

globe terrestre demeurait enserré entre les griffes du lion héraldique de la vieille Angleterre[165] ».

Quel rôle les voyages d'exploration du XIX^e^ siècle jouèrent-ils dans les politiques de puissance ? En effet, « *on pourrait croire que ces voyages vers l'inconnu se font dans une insouciance rêveuse et qu'à tout le moins, les explorateurs, esclaves à l'espace, sont maîtres de leur temps. C'est faux. Il y a concurrence, donc urgence*[166] ». Contrairement aux voyages du XVIII^e^ siècle, la dimension géo-stratégique est plus marquée et l'intérêt beaucoup plus ciblé. Dumont d'Urville évoque le cas des Louisiades (actuellement en Papouasie Nouvelle-Guinée) : « *ces terres, depuis leur découverte par Bougainville, n'avaient été revues par aucun des navigateurs qui avaient sillonné l'Océan Pacifique et marqué leur passage par des travaux sérieux*[167] ». Désormais, dans les entreprises impérialistes, « *se retrouvent aussi les préoccupations de prestige, le souci déterminant de ne pas se laisser distancer par les autres [...]*[168] » : cela est particulièrement vrai dans la zone Pacifique. C'est pourquoi les voyages d'explorations formaient ce qu'Isabelle Surun a appelé un « empire informel », construction intellectuelle qui précède l'existence de l'empire lui-même[169].

Les instruments diplomatiques d'alors sont assez génériques. Dans le cadre des manœuvres de « séduction » des différentes puissances, les congrégations religieuses sont régulièrement utilisées comme relais par leurs gouvernements. D'ailleurs, on retrouve souvent un enchaînement entre la découverte d'un territoire, l'installation de missionnaires, puis la prise de possession du territoire. Le site de Balade (au nord-est de la Nouvelle-Calédonie) présente d'ailleurs la particularité d'une unité de lieu entre ces trois étapes[170]. Le temps de « latence » entre découverte et colonisation correspond donc le plus souvent à la période d'installation des congrégations missionnaires. En Nouvelle-Zélande, comme dans d'autres îles du Pacifique, un certain nombre de conversions furent d'ailleurs initiées par les chefs pour des raisons politiques. Sarah Mohammed-Gaillard explique que « *la hiérarchisation des*

[165] Georges-Gustave Toudouze (dir.), *op. cit.*, p. 240.
[166] Jean-Christophe Rufin, *in Aventuriers du monde, 1866-1914*, Pierre Fournié (dir.), L'Iconoclaste, 2003, 306 p, p. 53.
[167] Jules Dumont-d'Urville, *op. cit.*, tome IX, p. 208.
[168] Raoul Girardet, *op. cit.*, p. 25.
[169] Isabelle Surun (dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des empires, 1850-1860*, Paris, Atlande, 2012, 701 p, *passim*.
[170] C'est James Cook qui découvre la Nouvelle-Calédonie le 4 septembre 1774 mais la France qui prend possession de l'île le 24 septembre 1853.

sociétés aboutit, de fait, à une réminiscence du principe "cujus regio, ejus religio"[171] » dans la zone Pacifique. La présence des missionnaires était en effet associée au commerce avec leur pays d'origine et, indirectement, à une certaine protection.

On pourrait, dans certains cas, ajouter aux trois étapes données ci-dessus une étape intermédiaire de compétition entre les communautés religieuses et, à travers elles, entre les états eux-mêmes. « *C'est une opinion communément admise […] que celui qui porte la croix du Christ sur les terres lointaines y porte en même temps, explicitement ou implicitement, le pavillon de son pays*[172] », rappelle Girardet. Les congrégations se retrouvaient donc parfois au cœur de rivalités temporelles et leur protection (par la dissuasion essentiellement) était une des missions des navires de guerre lors de leur passage. Ainsi, lorsqu'il repart de Nouvelle-Zélande en direction de l'Australie, Dupetit-Thouars veille à effectuer une démonstration de force pour l'évêque catholique, monseigneur de Pompalier : « *nous le saluâmes de neuf coups de canon, afin de lui assurer par cette marque de déférence, la seule protection qu'il nous fût possible de lui laisser en partant*[173] ». Les missionnaires furent d'autant plus étroitement associés à l'impérialisme en construction, notamment en Nouvelle-Zélande, qu'ils furent (avec les marins et marchands) les principaux interlocuteurs des populations autochtones entre la période de la découverte et celle de la colonisation. Dumont d'Urville dénoncera même ouvertement la propagande anti-française des missionnaires anglais, que ce soit à Tahiti ou en Nouvelle-Zélande. Ils ont notamment « *[…] cherché à vouer tous les Français à l'aversion des naturels, en exploitant habilement le souvenir de la vengeance que tirèrent les vaisseaux de Marion du massacre de cet infortuné navigateur et de ses gens*[174] ».

Pour autant, peut-on dire qu'une vision cohérente sous-tend le processus d'impérialisme britannique ? Comme le montrent, par exemple, Jack Snyder pour la Grande Bretagne et Julie d'Andurain pour la France, le terme de « parti colonial » laisse penser à une unité de vues, alors qu'il s'agit en réalité d'un agrégat d'intérêts économiques, diplomatiques et militaires aux motivations très diverses[175]. Pour la France, explique Raoul Girardet, on ne

---

[171] Sarah Mohamed-Gaillard, *op. cit*., p. 61.
[172] Raoul Girardet, *op. cit*., p. 37.
[173] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 165.
[174] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IX, p. 188.
Sur la question missionnaire en Polynésie et, plus généralement, le rôle des congrégations religieuses dans les processus d'impérialisme, voir Claire Laux, *Les théocraties missionnaires en Polynésie au XIX^e siècle. Des cités de Dieu dans les mers du Sud ?*, Paris, L'Harmattan, 2000, 382 p.
[175] Jack Snyder, *Myths of Empire, Domestic Politics and International Ambition*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, 330 p. Julie d'Andurain *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2016, 446 p.

peut pas réellement parler de grand dessein colonial mis en œuvre avec cohérence et continuité.

> « *Il s'agit, bien au contraire, d'initiatives multiples et dispersées, ne s'intégrant dans aucun système général de doctrine ou de pensée, répondant à des préoccupations momentanées, liées elles-mêmes aux modalités les plus diverses de la conjoncture intérieure et extérieure*[176] ».

Il cite comme exemple de cet état de fait de la conquête de l'Algérie. Utilisant une approche épistémologique, Olivier Zajec montre quant à lui toute la complexité de l'émergence d'une pensée stratégique dans sa biographie de Nicholas Spykman[177]. Cette vision de l'impérialisme comme idée d'un seul homme était toutefois dans l'air du temps au XIX^e^ siècle : « *on peut trouver l'origine de tous les grands évènements de notre époque, de toutes les villes, de toutes les colonisations, dans un seul cerveau*[178] », écrit par exemple Emerson.

D'un point de vue théorique en effet, la doctrine impériale était un colosse au pied d'argile. Comme le rappelle la *Cambridge History of the British Empire*, « *le mercantilisme était l'expression économique du nationalisme militant qui avait découlé des changements politiques et sociaux du XVI^e^ siècle*[179] ». Le concept continua pourtant d'influencer en profondeur la stratégie et la politique étrangère britanniques au cours des siècles suivants. Parfois présenté comme le socle théorique de la grande stratégie britannique, le mercantilisme n'était aucunement une doctrine bien établie, mais bien davantage un présupposé idéologique. De même, Julian Corbett n'écrit qu'à la fin du XIX^e^ siècle à propos de la stratégie d'effets cumulatifs visant à exploiter la puissance navale. Très vraisemblablement, les Britanniques faisaient, tel monsieur Jourdain, « du Corbett sans le savoir » depuis le XVIII^e^ siècle, mais l'idée est de souligner une fois de plus la fausseté de l'analyse *a posteriori* sur la cohérence.

---

[176] Raoul Girardet, *op. cit.*, p. 24-25.
[177] Olivier Zajec, *Nicholas Spykman, l'invention de la géopolitique américaine*, Paris, PUPS, 2016, 603 p.
[178] Ralph Waldo Emerson, *in* Oscar Wilde, *Le portrait de Dorian Gray*, Paris, Flammarion ; 1995 [1890], 320 p, p. 298. Emerson développe notamment cette idée dans De l'utilité des grands hommes. On peut aussi mentionner Thomas Carlyle, *The Great Man Theory : On Heroes, Hero Worship and Heroic in History*, publié en 1840.
[179] Collectif, « *The Cambridge History of the British Empire* », volume II : « *The Growth of New Empire, 1783-1870* », édité par John Holland Rose, Arthur Percival Newton et Ernest Alfred Benians, Cambridge, University Press Cambridge, 1940 [1929], 1096 p, p. 561.

Dans la pratique, on constate de plus que le gouvernement britannique avait été en quelque sorte précédé par les colons et les marchands et il faut y voir une version néo-zélandaise du processus de « colonisation privée » (ou « semi-privée ») par les compagnies, que l'on retrouve le plus souvent dans l'empire britannique. La *British East India Company* (la fameuse « Compagnie des Indes ») utilisa à la fois des troupes britanniques et des troupes locales indiennes afin de protéger et étendre ses intérêts : elle se lança en effet dans la conquête des nombreux royaumes qui composaient alors le sous-continent indien. Elle fit face à deux reprises (1845-1846 et 1848-1849) et avec succès aux Sikhs, qui furent par la suite incorporés dans ses rangs. Elle fut confrontée à des difficultés d'administration croissantes, lorsque le territoire contrôlé devint immense (au cours du XIX^{e} siècle) : de l'administration de comptoirs, la compagnie avait alors en charge un véritable empire, peuplé de plusieurs millions d'habitants. La Couronne britannique dut finalement prendre en charge l'administration directe de l'Inde après la Révolte des Cipayes de 1857-1858. Ainsi, « *[…] Ces entreprenants capitalistes ont secondé et devancé le gouvernement dans des entreprises où le succès devait un jour assurer l'agrandissement de la puissance, du commerce et de la richesse nationale*[180] », explique Dumont d'Urville. Néanmoins, il y avait, on l'a vu, un certain nombre d'inconvénients à ce modèle.

De plus, pour une part non négligeable de la population, l'utilité même d'un empire aussi vaste était discutable. Si certains y voyaient une solution possible aux périodes de récession économique, beaucoup voyaient dans la colonisation un gaspillage de ressources. Dès les premières réflexions sur ce qui ne s'appelle pas encore impérialisme, la problématique de l'hyper-expansion est présente. Montaigne écrit par exemple la phrase suivante à propos des explorations et conquêtes : « *j'ai peur que nous ayons les yeux plus gros que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité*[181] ». Montesquieu fait également dire à Uzbek que « *l'effet ordinaire des colonies est d'affaiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie […]. On peut comparer les empires à un arbre dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc et en servent qu'à faire de l'ombrage*[182] ». Cette question reste au cœur des débats de politique intérieure britannique et ce, jusqu'au XX^{e} siècle. « *Je ne*

[180] Jules Dumont-d'Urville, *op. cit.*, tome IX, p. 192.
[181] Michel de Montaigne « *Des Cannibales* », « *Des Coches* », extraits des Essais, Paris, Ellipses, 1994, 96 p, p. 23.
[182] Charles de Montesquieu, *Lettres Persanes*, Paris, Hachette, 2006 [1721], 464 p, lettre CXXI, p. 312 et 315.

vois guère de gloire dans un empire maître des mers, mais incapable de vider ses égouts[183] », écrit ainsi Winston Churchill en 1901. L'économiste Jean-Baptiste Say, qui s'opposait à la conquête de colonies, disait que les états devaient tenir « *sur pied pour leur conservation une marine dispendieuse*[184] ». Toutefois, la Grande-Bretagne pouvait s'appuyer sur sa puissance navale et le processus de colonisation apparaît dans son cas, comme la suite logique de sa maîtrise des mers[185]. Du fait de son insularité, la Grande-Bretagne pouvait en effet envisager et utiliser la *Royal Navy* comme un outil de défense autant que comme un vecteur d'expansion[186], sans avoir (comme la France, par exemple) à fortifier et défendre l'ensemble de ses frontières terrestres.

Raoul Girardet parle même d'un « *climat d'indifférence [...] à l'égard du fait colonial*[187] » en France, à la fin du Second Empire. Cela n'est pas spécifique à la France et la littérature victorienne fournit, à cet égard, un éclairage précieux quant aux mentalités qui prévalent alors[188], notamment au sein du microcosme qu'est la grande bourgeoisie. Ainsi, Jane Austen parle de la *Royal Navy* comme d'un « *[...] corps qui se distingue autant, s'il est possible, par ses vertus domestiques que par son importance nationale*[189] ». À propos du roman intitulé *Persuasion*, Henri Plard écrit que « *la guerre, dont il est souvent question, apparaît sous un aspect tout pratique et, pour ainsi dire, terre-à-terre*[190] » : avancement, enrichissement, perspective du veuvage, vieillissement prématuré. On retrouve d'ailleurs cet aspect pratique dans les autres romans de Jane Austen, dont *Les Watson*, où elle fait dire à un de ses personnages : « *au milieu de tant d'officiers, vous ne manquerez guère de cavaliers*[191] ». Ces éléments relativisent la croyance en un empire comme principal sujet de préoccupation de la société britannique, à laquelle une vision *a posteriori* pourrait donner lieu,

[183] Lettre de Churchill au président de l'association conservatrice des Midlands, 23 décembre 1901, *in* François Kersaudy, *op. cit.*. p. 105.
[184] Jean-Baptiste Say, *in* Raoul Girardet, *op. cit*., p. 27.
[185] Comme l'explique Jacques Frémeaux, la France capitalise plutôt sur la puissance de son armée de Terre, qui est son principal outil d'expansion coloniale. Jacques Frémeaux, *op. cit*., *passim*.
[186] Voir par exemple James Cable, *The Political Influence of Naval Force in History*, Londres, MacMillan, 1998, 213 p, ou Paul Kennedy, *The Rise and Fall of the British Naval Mastery*, London, Penguin Books, 2006 [1976], 405 p.
[187] Raoul Girardet, *op. cit.*, p. 23.
[188] C'est, du reste, la démarche d'Edward Said dans *Culture et Impérialisme*, Paris, Fayard, 2000, 554 p, même si son approche avant tout polémique n'est pas la nôtre.
[189] Jane Austen, « *Persuasion* », in Romans, tome 2, Paris, Omnibus, 1996, 1023 p, p. 822.
[190] Henri Plard, notes sur « *Persuasion* », in Jane Austen, Romans, *op. cit.*, p. 991.
[191] Jane Austen, « *Les Watson* », *in* Romans, *op. cit.*, p. 825.

et expliquent la célèbre phrase de John Robert Seeley : « *il semble que nous ayons conquis et peuplé la moitié du monde par inadvertance*[192] ».

[192] John Robert Seeley, *The Expansion of England – Two Courses of Lectures*, Boston, Little, Brown & Company, 1922 [1883], 359 p, p. 10.

2) Les Maoris, « Vikings des antipodes[193] »

Avant de débuter l'analyse des *New Zealand Wars*, il est indispensable de mieux connaître l'organisation sociale et la culture des Maoris de Nouvelle-Zélande. Une fois ce cadre posé, une étude des *Musket Wars* permettra de dégager un certain nombre d'éléments caractéristiques de la culture guerrière des Maoris.

a) Qui sont les Maoris ?

La première question que se posèrent les découvreurs fut l'origine de ces peuples insulaires, ce qui donna lieu à une profusion de théories plus ou moins farfelues, certains allant jusqu'à faire des Maoris les fameux Atlantes. En 1947, Thor Heyerdahl entreprend sa fameuse expédition de huit mille kilomètres sur le radeau de balsa *Kon Tiki* afin de démontrer l'origine sud-américaine des Maoris[194], dont il entend apporter la preuve en s'appuyant sur les capacités nautiques des embarcations ancestrales et les courants marins. Il réussit à atteindre les Tuamotu, pensant avoir validé son hypothèse. Cette dernière sera par la suite invalidée par les progrès de la génétique[195]. L'origine austronésienne du peuple maori ne fait aujourd'hui plus débat, ni le point de départ des grandes migrations maories (l'Asie du sud-est). Néanmoins, grâce à son approche pluri-disciplinaire (mêlant notamment botanique, linguistique et anthropologie), Heyerdahl fut le premier à apporter la preuve des contacts entre la Polynésie et le continent sud-américain. Non sans humour, il avait en effet écrit qu'« *une graine résistante à l'eau peut voyager seule, pas un nom*[196] ».

---

[193] Peter Buck, *Vikings of the Sunrise*, New York, Frederick Stokes Company, 1938, 335 p. La formule truculente de Peter Buck traduit bien la représentation générique du peuple maori, des guerriers et des navigateurs. Cette représentation –justifiée - se retrouve notamment dans les œuvres de fiction modernes. Alan Duff écrit ainsi : « *Abe se demande à haute voix si leurs ancêtres maoris avaient livré de grandes bagarres sur ces eaux, dans leurs canots […] et Jake répondit : Ouais, c'est évident, tes ancêtres, mon garçon, c'étaient des combattants* ». Alan Duff, *L'Ame des Guerriers*, Arles, Actes Sud, 1996 [1990], 313 p, p. 157. « *Nous étions explorateurs !* », s'exclame quant à elle le personnage éponyme du film d'animation « *Vaiana* » lorsqu'elle découvre l'histoire de ses ancêtres, découverte qui initie sa quête. « *Vaiana, la légende du bout du monde* », film d'animation de par Ron Clements et John Musker, 2016. Le passage est à 25 minutes.

[194] Thor Heyerdahl, *L'expédition du* Kon Tiki, Paris, Phébus, 1985 [1948], 306 p.

[195] Erik Thorsby, *Genetic Evidence for a Contribution of Native Americans to the Early Settlement of* Rapa Nui *(Easter Island)*, site *Frontiers - Open Science Platform*, rubrique paleo-écologie, 14 octobre 2016, https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fevo.2016.00118/full. Consulté le 03 août 2019.

[196] Thor Heyerdahl, *Fatu Hiva, Back to Nature*, New York, The New American Library, 1976 [1974], 293 p, p. 256.

Depuis l'Asie du sud-est donc, d'importantes migrations ont lieu autour de – 1000, avec le peuplement des Fidji. Suivent les Tonga et Samoa vers l'an zéro de notre ère. Ce n'est qu'ensuite qu'a lieu le peuplement de la Polynésie, d'Hawaï, de l'île de Pâques[197] et enfin (après l'an mille), de la Nouvelle-Zélande. Le « triangle maori » était désormais constitué. L'arrivée des premiers habitants dans leur flottille de sept pirogues traditionnelles - appelées *waka* - revêt une dimension quasi-mythique dans la culture maorie, d'où une transmission scrupuleuse de la *whakapapa* (généalogie)[198], qui doit remonter jusqu'à l'embarcation avec laquelle sont arrivés les ancêtres de chaque clan. George Goulven Le Cam explique que

> « *les dieux n'étaient presque jamais figurés dans le bois. La grande majorité des personnages sculptés représentaient en effet les ancêtres de l'*iwi *(tribu) ou du* hapu *(clan). D'autre part, même lorsqu'ils naissaient sous l'outil du sculpteur, les dieux ne s'intégraient pas à une scène mythique mais fonctionnaient uniquement comme ancêtres, c'est-à-dire comme maillons d'une chaîne qui s'étendait sans interruption jusqu'au présent humain*[199] ».

Confirmant cette origine commune, le docteur Jacquinot explique que « *les Nouveaux-Zélandais ont conservé intact le type polynésien ; aucune différence un peu tranchée ne saurait les distinguer des naturels qui habitent les archipels situés au nord et à l'est*[200] ». Les différents peuples polynésiens se considèrent tous comme originaires de la mythique terre d'Hawaiki. Pour Douglas Austin, « *il serait toutefois futile d'essayer d'identifier une île ou un groupe d'îles comme étant la Hawaiki originelle. Pour les* Maori*, Hawaiki est un royaume physique et spirituel à la fois, le lieu lointain d'où vient notre peuple et où nos esprits retournent après la mort*[201] ».

---

[197] Dumont d'Urville voit dans les habitants de l'Ile de Pâques les « *[…] derniers rejetons de la race polynésienne, singulièrement égarés et isolés* ». Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome III, p. 110.

[198] A ce sujet, Henry Bouillier écrit dans son introduction aux *Immémoriaux* que « *[…] le langage est un instrument magique créateur d'être et mainteneur de cultures […] dont le rôle primitif est d'être un conservatoire de dieux* ». Henry Bouiller, *in* Victor Segalen, *Les Immémoriaux*, *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, Robert Laffont, 1995 [1907], p. 101-286, p. 104.

[199] Georges-Goulven Le Cam, *Mythe et stratégie identitaire chez les Maoris de Nouvelle-Zélande*, Paris, L'Harmattan, 1992, 240 p, p. 157-158.

[200] Docteur Jacquinot, *in* Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome « *Anthropologie* », p. 144.

[201] Douglas Austin, *in La pierre sacrée des* Maori, Arles/Paris, Musée du Quai Branly-Jacques Chirac/Actes Sud, mai 2017, 174 p, p. 18. Douglas Austin est le conservateur maori du *Museum of New Zealand Te Papa Tongarewa* de Wellington. On peut comparer Hawaiki au royaume mythique de Shambala dans la culture tibétaine.

Levi-Strauss souligne quant à lui « *[…] l'unité culturelle de l'ensemble. Il est donc légitime de traiter l'ensemble comme un tout*[202] ». Cette proximité linguistique[203] et culturelle entre les « *[…] peuplades qui occupent les îles du Grand Océan*[204] » fut bien perçue par le navigateur Etienne Marchand, qui explore une partie du Pacifique à la fin du XVIII[e] siècle. S'il met en garde contre la tentation de vouloir « *trop particulariser*[205] », il évoque également un risque inverse, engendré par la place de Tahiti dans les esprits : « *peut-être pourroit-on reprocher à ces voyageurs que, trop pénétrés de ce qu'ils ont vu et étudié à Taïti, ils voient Taïti partout et tout dans Taïti*[206] ». On trouve le même type d'avis chez Dumont d'Urville qui écrit ainsi en septembre 1838 (au moment où son expédition se dirige vers Tahiti) :

> « *Tous mes compagnons, séduits par les portraits flatteurs qu'en ont faits les navigateurs, sont impatients de visiter cette soi-disant reine de l'Océanie. Pour moi qui avais déjà bien rabattu de ces beaux contes quinze ans auparavant, je me montre moins empressé, et je n'éprouve d'autre désir que celui d'observer les changements qui se seront opérés depuis cette époque […]*[207] ».

La civilisation maorie, civilisation océanique, va se nourrir des échanges internes à ce triangle, mais aussi externes, principalement avec l'Amérique du Sud. Un certain isolement prévaut néanmoins dans les îles. En effet, les échanges se font principalement au sein des archipels et, dans une moindre mesure, au sein du triangle maori. Il faudrait donc plutôt parler de contacts que d'échanges soutenus, notamment avec l'Amérique du Sud, car il n'y pas de pas de route commerciale régulière. Cet isolement explique aussi pourquoi les virus et bactéries européennes feront des ravages lors des principales vagues d'exploration ou de colonisation. On pourrait aussi évoquer les maladies vénériennes, « *mal que les Européens ont apporté aux sauvages comme un premier et sans doute essentiel élément de civilisation*[208] ». Stephenson Percy Smith mentionne ainsi deux grandes épidémies qui ont décimé les tribus

---

[202] Claude Levi-Strauss, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, 398 p, p. 216.
[203] Il existe alors un Nouvelle-Zélande un certain nombre de dialectes maoris locaux, mais ils varient peu par rapport à la langue maorie proprement dite (les variations portent surtout sur la prononciation).
[204] Etienne Marchand, *Voyage autour du monde pendant les années 1790, 1791, 1792*, tome III, Paris, Imprimerie de la République, 1800 (1797), 434 p, p. 328. Le voyage autour du monde d'Etienne Marchand, effectué entre 1790 et 1792, avait un objectif clairement économique : établir un commerce de pelleteries entre l'Amérique du Nord et la Chine. Son récit offre une image des Marquises à la fin du XVIII[e] siècle, avec des réflexions intéressantes (pour la problématique qui est la nôtre) sur la part excessive de Tahiti dans les représentations occidentales du Pacifique.
[205] *Ibid.*, tome III, p. 328.
[206] *Ibid.*, tome I, p. 85.
[207] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome III, p. 51.
[208] Bengt Danielsson, *op. cit.*, p. 103.

maories : la première en 1790 et la seconde après 1810[209]. Elles correspondent à des périodes d'augmentation des contacts avec les Européens[210].

A partir des années 1790 en effet, un nombre toujours plus important de baleiniers, chasseurs de phoques et autres négociants font escale en Nouvelle-Zélande. Un nouvel essor a lieu en 1810, illustrant l'enjeu économique croissant de la zone. Du fait des interactions qui en résultent, ces contacts initient des transformations au sein de la société maorie. Ces transformations s'accélèrent après l'arrivée des missionnaires et les mouvements de conversion. Dupetit-Thouars juge les habitants de l'île du Sud plus « arriérés » que ceux de l'île du Nord. L'explication qu'il en donne est levi-straussienne avant l'heure : il écrit que cela est dû aux contacts plus tardifs et moins nombreux qu'ils ont eus avec les Européens[211]. Il est vrai que la perception uniquement guerrière que nous avons de la civilisation maorie en complique l'interprétation. Le concept d'*utu*, par exemple, uniquement assimilé à la vengeance, avait un sens plus général de réciprocité, qu'elle soit positive (contre-don) ou négative (représailles). Or, c'est la seconde acception que l'on retrouve dans les textes d'époque : Dumont d'Urville évoque la « *[…] vengeance qui est un devoir*[212] ». Dupetit-Thouars admet, quant à lui, sa difficulté à identifier la nature, guerrière ou non, des danses traditionnelles (qu'elles soient interprétées ou sculptées), dont le « *[…] caractère quelquefois guerrier, quelquefois érotique, était toujours animé* »[213]. C'est pourquoi « *les Européens prirent d'abord cette cérémonie pour une insulte et ils y répondirent par des coups de fusils ou même par des boulets […]*[214] ».

Les deux éléments au cœur de la société maorie sont : la hiérarchie et la logique collective. « *Sous le rapport politique, les Nouveaux-Zélandais sont classés en tribus qui rappellent les anciens clans d'Ecosse*[215] » peut-on lire chez Albert Montémont. Malgré la truculence de la phrase, elle est une simplification car la société maorie est plus complexe encore que ne l'étaient les clans écossais. S'agissant de la hiérarchie, le statut social est le plus

[209] Stephenson Percy Smith, *op. cit*., p. 59.
[210] Sur les maladies, voir notamment l'ouvrage très original d'Andrew Clark, *The Invasion of New Zealand by People, Plants and Animals*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1949, 465 p.
[211] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit.*, tome III, p. 120.
[212] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.,* tome IV, p. 250.
[213] *Ibid.,* tome III, p. 25 et 111.
[214] Albert Montémont, *op. cit.*, tome I, p. 261.
[215] *Ibid.*, p. 265.

souvent associé au *mana*, notion complexe que nous traduirons ici par « *force spirituelle* »[216], comparable à l'*orenda* des Amérindiens[217] (notamment ceux des forêts). Le statut ne se manifeste pas par le fait de vivre dans un palais : les maisons de chefs se distinguent davantage par les sculptures qui les ornent que par leur taille (rarement plus du double des habitations ordinaires)[218]. C'est, entre autres, le tatouage facial (appelé *moko*) qui indique le rang. Le *moko* est aussi un élément fort de l'identité car la lignée y est en général figurée par des motifs spécifiques. C'est pourquoi on le retrouve souvent sur les représentations sculptées d'ancêtres, qui ornent les *wharenui* (maisons communes). La technique de tatouage maorie était particulière (et douloureuse), puisqu'elle impliquait le creusement de sillons dans la peau pour y introduire la substance colorante[219]. On y retrouvait souvent des motifs en spirale, qui s'inspiraient des fougères en développement. Plus généralement, les différents objets - du quotidien comme de la guerre- comportent le plus souvent une figure humaine, image des ancêtres protecteurs. Le tatouage facial fut d'ailleurs une composante importante du renouveau culturel maori dans les années 1970 et redevint ainsi un véritable signe identitaire[220].

L'art oratoire est une composante à part entière de l'autorité, ce qui explique que des armes soient manipulées lors des discours, phénomène que l'on retrouve dans toute l'Océanie[221]. L'étude des attributs des chefs offre également un certain nombre de clés de compréhension quant aux qualités dont ils devaient faire preuve. C'est le cas des hausse-cols traditionnels des îles de la Société (attribut réservé aux chefs, notamment lors des combats). Il est intéressant de noter que leur valeur n'était pas seulement fonction de la dextérité de l'artiste, mais aussi et surtout fonction des matériaux utilisés, qui illustraient les réseaux commerciaux auxquels le commanditaire avait accès[222]. Il s'agit là de considérations que nous qualifions aujourd'hui de stratégiques, qui montrent également que la renommée d'un chef

[216] Peter Brunt et Nicholas Thomas (éd.), *Oceania*, *op. cit.*, p. 300. Douglas Austin insiste davantage sur l'aspect interpersonnel du *mana* et traduit quant à lui le terme par « *pouvoir, prestige et renommée* ». *In La pierre sacrée des* Maori, *op. cit.*, p. 154.
[217] Franck Raymond Secoy, *Changing Military Patterns of the Great Plains Indians*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992 [1953], 128 p.
[218] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit.*, tome III, p. 19.
[219] L'autre technique traditionnelle des îles du Pacifique était le tatouage au martelet.
[220] Il réapparaît au départ dans les gangs urbains tels que dépeints dans la série de films « *L'Ame des Guerriers* » :« *Once Were Warriors* », par Lee Tamahori, 1994 (il s'agit de l'adaptation cinématographique du roman d'Alan Duff) ; « *Once Were Warriors II* », par Ian Mune, 1999.
[221] La collection permanente du musée du quai Branly-Jacques Chirac présente un modèle de hache-ostensoir en jade de Nouvelle-Calédonie, réalisé au XIX^{e} siècle. Numéro d'inventaire 71.1937.10.1.
[222] Peter Brunt et Nicholas Thomas (éd.), *Oceania*, *op. cit.*, p. 304.

n'était pas uniquement limitée à ses capacités guerrières ou, en d'autres termes, qu'il fallait aussi être un bon stratège pour être considéré comme un bon chef. Une autre manifestation du rang est le port d'armes particulières réservées aux chefs, comme la *tewhatewha*, le *mere pounamu*[223] ou encore le *kotiate*[224]. Ces dernières restent, encore aujourd'hui, des symboles forts. Ainsi, le logo de la franchise néo-zélandaise de *Rugby Championship* à XV des « *Waikato Chiefs* », illustré page suivante, comporte un *kotiate* (arme courte à une main sculptée dans un os de baleine), attribut emblématique des chefs maoris.

En ce qui concerne la logique collective, elle s'exprime principalement au sein de deux entités sociales : les *iwi* et les *hapu*. Le terme d'*hapu* peut être rendu par celui de « tribu », avec l'idée d'une unité de lieu (le village principalement). On trouve à sa tête un chef, le *rangatira*. L'*iwi* est un regroupement de tribus. Une traduction d'*iwi* pourrait être « groupe tribal », réparti sur une zone géographique plus large et dirigé par un grand chef, l'*ariki*. Comme le rappelle Georges-Goulven Le Cam, « *c'étaient néanmoins les hapu qui assumaient les responsabilités politiques et sociales les plus larges relatives à l'utilisation des terres […]*[225] », les *iwi* étant davantage des regroupements pour les temps de guerre.

L'identité des groupes tribaux repose à la fois sur le partage d'une terre (dont le « cœur » est considéré comme incessible) ainsi que sur des ancêtres communs, d'où l'importance du lignage fondateur[226]. Il faut se souvenir que le cadastre n'existe pas dans les sociétés traditionnelles. Le terme même de propriété est inadapté, surtout au niveau individuel. Ce n'est qu'avec la colonisation que cela va faire son apparition, avec l'arpentage des terres par les Européens, mais aussi la délimitation des terres coutumières par les tribus[227].

---

[223] « *Pour les* Maori*, les mere (armes à manche court) faits en pounamu sont des symboles inégalés du* mana », précise Douglas Austin. *In* Collectif, *La pierre sacrée des* Maori, *op. cit*., p. 154.
[224] Le paragraphe 1-c) du chapitre III comporte une explication détaillée de l'armement maori. Se référer également au glossaire des mots maoris utilisés en fin de document.
[225] Georges-Goulven Le Cam, *op. cit.*, p. 169.
[226] Cette représentation de la lignée est une constante de l'art polynésien, comme l'illustre la statue de la divinité *A'a* issue des îles Australes et présentée au musée du Quai Branly-Jacques Chirac du 12 mars au 7 juillet 2019 dans le cadre de l'exposition *Oceania*. Elle comporte sur le corps de la divinité lui-même trente figures en relief, qui représentent les générations reliant la divinité au chef commanditaire de l'œuvre.
[227] Entretien avec le grand chef coutumier Kawa Bergé réalisé le 29 octobre 2012 à Petit-Couli (Nouvelle-Calédonie).

- Logo de la franchise de rugby à XV des *Waikato Chiefs*.
Site Internet des *Waikato Chiefs*. https://www.chiefs.co.nz

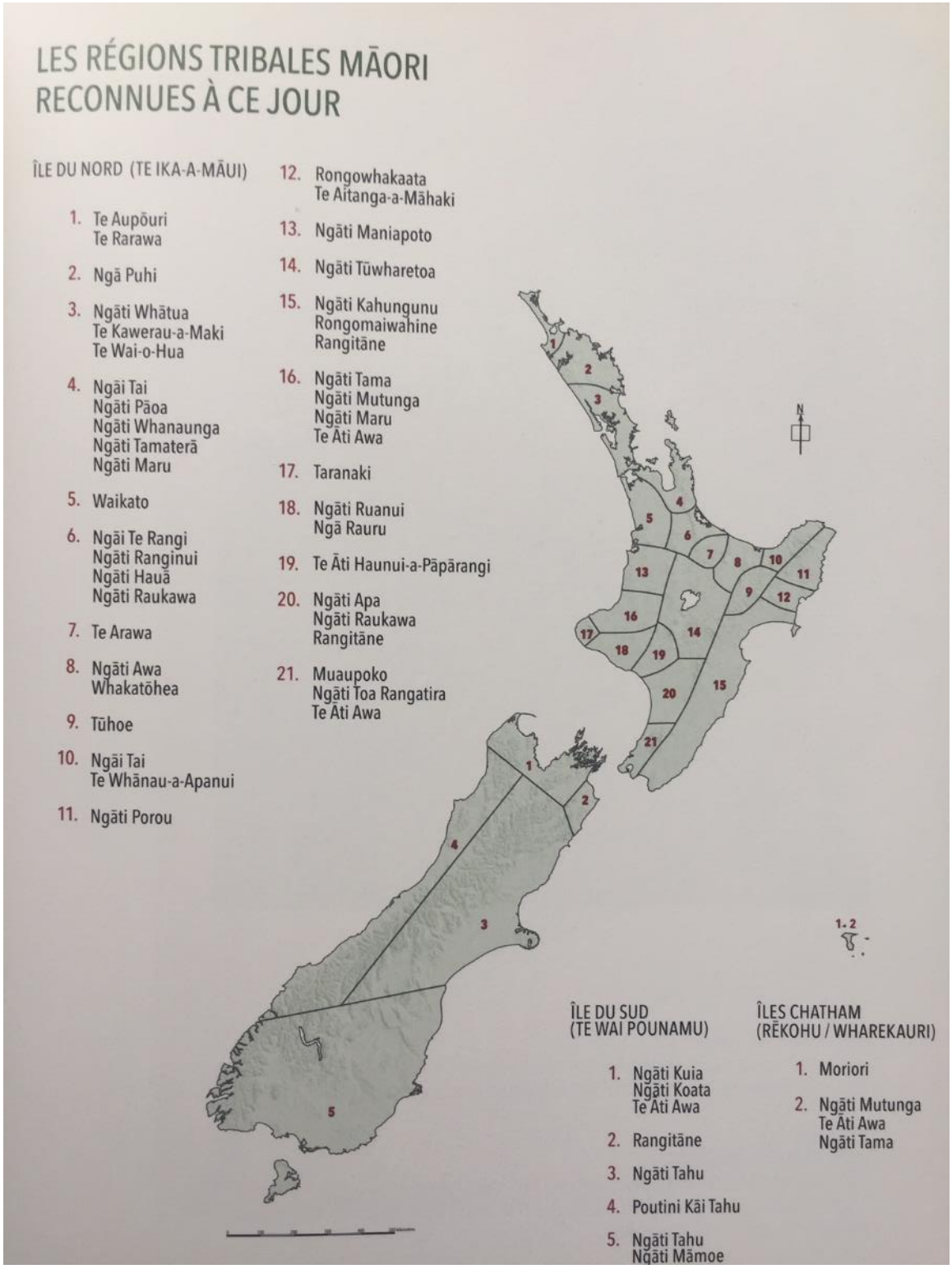
On retrouve une distinction similaire chez les Kanaks de Nouvelle-Calédonie, avec les termes de « grand chef » (de groupe tribal) et « petit chef » (de village/tribu). Les *iwi* sont donc l'entité sociale la plus large de la société maorie. Pas plus que chez les Amérindiens ou les Gaulois, on ne trouve d'entité ou de lien supra-tribal. Dumont d'Urville souligne que « *les chefs* [des différents groupes tribaux] *de la Nouvelle-Zélande ne sont unis par aucun lien politique ou civil ; ils sont complètement étrangers les uns aux autres et à tout ce qui a pu être dit ou écrit à ce sujet, en leur nom collectif*[228] ». Le déroulement des *New Zealand Wars* lui donnera raison. C'est aussi pour cela que les mouvements d'unification, qu'ils soient de nature politique comme le *Kingitanga* (ou *King Movement*) ou religieuse comme le *Paï Marire*, susciteront autant d'inquiétude chez les Britanniques.

[228] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.,* tome IV, p. 53.

Le sentiment communautaire est également renforcé par des rites de passage, tels que le tatouage[229]. C'est un rite qui se retrouve dans la majorité des îles du Pacifique, comme au Samoa, où le tatouage masculin aux Samoa, appelé *pe'a* et allant de la taille aux genoux, marquait le passage à l'âge adulte[230]. Toujours dans le cadre de cette logique collective, les danses traditionnelles et autres *haka* étaient une forme de drill, explique William McNeil[231]. Cet aspect chorégraphique se retrouve dans de nombreuses danses de guerre traditionnelles du Pacifique, comme le *Sipi Tau* des Tonga. Le deuxième couplet comporte par exemple la phrase « ne faisant qu'un, piétinant à l'unisson » (« *Taha, Mo E Tokotoa* »)[232]. Ajoutées aux récits traditionnels, elles permettaient en effet l'assimilation de normes (que la théorie sociologique a coutume de définir comme des comportements attendus), aspect tout à fait transposable au domaine guerrier. L'importance des valeurs guerrières est en effet un autre trait caractéristique de la société maorie, comme en témoigne la notion d'*inga toa* (mentionnée par Maning) et qui pourrait être traduite par « réputation martiale », différente donc du *mana*[233].

> « *Les Nouveaux-Zélandais ont une si haute idée de la valeur guerrière que le nom de Bonaparte, arrivé jusqu'à eux par un de leur chef venu en Europe, n'est prononcé qu'avec admiration dans l'île. Ils ont même récemment donné ce nom à un de leur plus fameux guerriers*[234] » (il s'agit du grand chef Te Rauparaha, surnommé le « Napoléon de Nouvelle-Zélande[235] »).

[229] Notons toutefois que l'autre objectif des tatouages était d'impressionner l'ennemi, en donnant au porteur un air féroce ou en faisant ressortir sa musculature.
[230] Peter Brunt et Nicholas Thomas (éd.), *Oceania*, *op. cit*., p. 293.
[231] William H. McNeil, *Keeping Together in Time: Dance and Drill in Human History*, Cambridge, Harvard University Press, 1997, 216 p.
[232] Traduction fournie par Terahitiari Ariioehau. Entretien réalisé à Paris VII le 13 avril 2018.
[233] Frederick Maning, *Old New Zealand, a tale of good old times*, *op. cit.*, p. 152.
[234] Albert Montémont, *op. cit.*, p. 267.
[235] Voir notamment Thomas Lindsay Buick, *An Old New Zealander, or Te Rauparaha, the Napoleon of the South*, Sydney, Wentworth Press, 2016, [Wellington, Whitcombe & Tombs Limited, 1911], 392 p.



- Répartition des différents *iwi* (groupes tribaux) de Nouvelle-Zélande.

Carte réalisée par Robert Neich et Te Warena Taua en 1996.

(*In* Collectif, *La pierre sacrée des* Maori, *op. cit.*, p.41.)

Dumont d'Urville, mentionne également le cannibalisme encore en vigueur en Nouvelle-Zélande et, du reste, commun à l'Océanie. Il précise cependant que les Maoris « *[…] ne dévorent que leurs ennemis*[236] ». Il s'agit donc d'un exo-cannibalisme de nature avant tout guerrière, puisqu'il s'agit de s'emparer du *mana* de son ennemi. La pratique disparait peu à peu au cours du XIX^e^ siècle, du fait notamment du christianisme[237]. Pour Albert Montémont, c'est une des principales raisons qui explique que le christianisme fut si bien accueilli par le peuple des îles Sandwich (Hawaï aujourd'hui) puisque la religion nouvelle « […] *le débarrassait de bien des tyrannies et de biens des atrocités, surtout des sacrifices humains*[238] ».

b) Les *Musket Wars*

Le terme de *Musket* Wars désigne les trois décennies de conflit intertribaux qui ont précéde les *New Zealand Wars*. La prolifération des armes à feu est à la fois une cause et une conséquence des *Musket Wars*, qui déciment les tribus maories dans le premier tiers du XIX^e^ siècle. Frederick Maning, témoin direct des évènements, analyse de manière très pertinente les ressorts de ces conflits : dès l'acquisition d'armes à feu par des Maoris, les tribus se livrèrent à une véritable course aux armements pour rattraper leur retard ou maintenir leur avance. Comme nous l'avons vu précédemment, cette course aux armements passait prioritairement par le commerce sexuel, ainsi que par une sorte de spécialisation économique dans les produits demandés par les Européens (comme le lin). Cette focalisation se faisait au détriment de l'agriculture de subsistance d'où l'apparition de famines. Ces dernières engendraient des raids pour s'approprier les ressources des tribus voisines qui, à leur tour, réclamaient vengeance[239]. Toute la société maorie se trouva déséquilibrée par cet engrenage. À noter que l'on retrouve la même dynamique de conflit dans d'autres îles du Pacifique, comme les

[236] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.,* tome IV, p. 251.
[237] César Desgraz, compagnon de Dumont d'Urville, loue ainsi l'action des missionnaires qui, selon lui, « *[…] auront détruit d'horribles coutumes, le cannibalisme, les sacrifices humains, la guerre perpétuelle* », vision pour le moins hobbesienne des sociétés traditionnelles. César Desgraz, *in* Jules Dumont-d'Urville, *op. cit*., tome III, p. 149.
[238] Albert Montémont, *op. cit.*, p. 97.
[239] Frederick Maning, *Old New Zealand, a tale of good old times*, *op. cit.*, p. 82.

Marquises, par exemple : en 1838, Dumont d'Urville évoque ainsi la guerre constante entre les différentes vallées de l'île de Nuku Hiva du fait de leur attrait des fusils[240].

En Nouvelle-Zélande, le chef de guerre Hongi Hika (appelé « Shonghi » dans les écrits français[241]), avait été le premier à mesurer tout le potentiel des armes à feu. Dès le début du XIX^{e} siècle, les *Nga Puhi* furent le premier groupe tribal à être doté d'armes à feu, en quantité limitée toutefois. Cela n'empêcha pas la sanglante défaite de Moremo-Nui en 1807 (première véritable bataille rangée entre Maoris livrée avec des armes à feu), où ils furent littéralement décimés par les *Ngati Whatua* : la bataille fut même surnommée « le festin des mouettes » (*Te Kai A Te Karoro*) par les vainqueurs, du fait de la grande quantité de cadavres. Hongi Hika conclut néanmoins que c'est la situation tactique qui avait provoqué ce désastre, et nullement les armes à feu. Il restait toujours aussi convaincu de leur potentiel et déterminé à en acquérir une grande quantité afin d'assoir la suprématie de sa tribu, ce qui atteste de capacités prospectives[242]. En 1820, il se décida donc à entreprendre un voyage en Grande-Bretagne à cet effet. Les armes à feu modernes qu'il pût acquérir lui permirent d'obtenir sa grande revanche en 1825, à Te-Ika-A-Ranganui, où il anéantît quasiment les *Ngati Whatua*[243]. Il joue donc un rôle important dans le déclenchement et la dynamique des *Musket Wars*.

Ces dernières furent en effet initiées par les tribus du Nord - au premier rang desquelles les *Nga Puhi* - qui voulaient profiter de leur monopole en matière d'armes à feu. Elles seront imitées par les autres tribus de l'île, pour qui l'acquisition d'armement apparaissait comme une véritable question de survie, d'où un phénomène de réaction en chaîne. Outre le facteur armement, « *les naturels de la côte Ouest ont eu l'avantage dans ces combats, car ils sont les plus nombreux*[244] », ajoute Dupetit-Thouars. Ce cycle de la violence mit l'île du Nord à feu et à sang pendant plus de deux décennies. Passage obligé entre l'isthme nord et le Waikato, la région du Manukau (la future zone d'implantation de la ville d'Auckland) souffrit beaucoup durant la période[245]. Au cours des années 1820-1830, neuf expéditions majeures (comptant parfois plus de mille guerriers) furent ainsi lancées contre les tribus du Taranaki et s'avérèrent dévastatrices. Les magnifiques dioramas du musée de

[240] Jules Dumont-d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 11.
[241] Par exemple, Abel Dupetit-Thouars, tome III, *op. cit.*, *passim*.
[242] Si on avait jugé les chars d'assaut à l'aune de leur première utilisation…
[243] Stephenson P. Smith, *op. cit*., p. 48-49.
[244] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 134-135.
[245] *Ibid*., tome III, p. 158.

Tawhiti, fondé par l'historien néo-zélandais Nigel Ogle à Hawera (Nouvelle-Zélande), donnent une image saisissante de ces colonnes de guerriers progressant aux milieux des forêts de l'île du Nord, au milieu des fougères arborescentes. « *On peut dire que l'île du Nord était, à cette époque, un grand camp d'hommes armés*[246] », écrit même Stephenson Percy Smith. Européens et Américains furent les témoins, épisodiques, des *Musket Wars*. Ces dernières préfigurent bien des aspects des *New Zealand Wars* et, nonobstant le problème de sources encore accru, leur étude est incontournable pour une véritable analyse des adaptations maories.

La bataille de Toka-a-Kuku (côte Est) en 1836 est le dernier engagement majeur de ces conflits intertribaux, qui prennent fin du fait, selon Smith, de deux causes principales : l'épuisement des tribus et de la diffusion du christianisme[247]. Dans de nombreux endroits du Pacifique, l'arrivée des armes à feu (et les conflits liés) et les épidémies causées par l'augmentation sensible des contacts avec les Européens avaient été à l'origine d'une véritable dépopulation. Pour Dumont d'Urville, qui mentionne les nombreuses ruines observées à Nuku Hiva lors de son passage en 1838, il ne fait aucun doute que la population était autrefois bien plus nombreuse[248]. C'est une démonstration empirique, certes, mais qui s'ajoute à d'autres sources et confirme les récits recueillis ultérieurement.

S'agissant du christianisme, on estime que deux tiers des Maoris étaient devenus chrétiens en 1845[249]. À ce titre, « *les Britanniques prennent possession d'un pays déjà d'une certaine manière occidentalisé*[250] », écrit Claire Laux. On trouve ainsi dans le récit de Dumont d'Urville l'expression éloquente de « *demi-sauvages de Taïti*[251] ». Le terme d'acculturation est en effet une notion variable, car la norme varie avec le temps[252], comme le souligne Levi-Strauss à propos des Aborigènes d'Australie : « *[…] un état d'acculturation*

[246] Stephenson Percy Smith, *op. cit.*, p. 18.
[247] *Ibid*., p. 474. Cet avis est également celui de Dupetit-Thouars. Voir par exemple Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 155.
[248] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 19 et 31 notamment.
[249] Margaret Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, Sydney, University of New South Wales Press, 1996 [1995], 274 p, p. 16.
[250] Claire Laux, *Le Pacifique au XVIII^e et XIX^e siècles, une confrontation franco-britannique […], op. cit.*, p. 172.
[251] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 65.
[252] Lors de son passage à Mangareva en 1838, Dumont-d'Urville assiste à un office dominical, dont l'apprence des fidèles est particulièrement hétéroclite : des robes missions côtoient des femmes aux seins nus et des personnes tatouées. Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, *Atlas Pittoresque*, planche 44 : « *Messe célébrée par Monseigneur l'évêque de Nilopolis* ».

différait fort, en 1910, d'un état d'acculturation quarante ans plus tard[253] ». On pourrait ajouter que l'altérité demeure, sous une forme sous une autre : les divers syncrétismes religieux rappellent l'importance de la prise en compte de ce que l'on pourrait appeler les « forces invisibles » : l'immanence du sacré est un paramètre essentiel de l'appréhension de ces peuples. Suite à l'action de plusieurs tribus maories, la rivière Whanganui a ainsi été officiellement reconnue comme une personne juridique à part entière le 15 mars 2017[254]. C'est une première mondiale, en même temps qu'une traduction inédite de la notion d'immanence du sacré, qui irrigue la vision non anthropocentrique du monde des Maoris. Dans son ouvrage *Fatu Hiva*, Thor Heyerdahl conduit une intéressante réflexion à propos du syncrétisme, qu'il observe au travers du sacristain Tioti[255].

Outre l'acculturation progressive, ces conflits internes vont amener de profonds changements dans les tactiques utilisées par les Maoris. Frederick Maning rapporte les propos d'un vieux guerrier maori décrivant des batailles de l'époque pré-coloniale en dessinant les dispositifs dans le sable, avant de souligner que « *depuis l'apparition des armes à feu, les natifs ont entièrement modifié leurs tactiques et adopté un système adapté aux nouvelles armes et à la nature du pays*[256] ». À l'image des *Doppelsöldner* lansquenets, des « coureurs rapides » avaient pour mission de partir en avant du corps principal afin de sonner un maximum d'ennemis, que le reste des guerriers achèverait. Cet emploi particulier de combattants disparaît durant les *Musket Wars*. Le vieux guerrier atteste aussi que les batailles anciennes, au corps-à-corps, étaient plus meurtrières encore que celles livrées avec des armes à feu.

En plus de la tactique en général, les fortifications maories vont se transformer sensiblement. On observe ainsi une obsolescence progressive des anciens *pa*. Avec la prolifération des armes à feu, les défenseurs de leurs plateformes de combat surélevées deviennent des cibles faciles. Le cas échéant, les hauteurs qui les dominent permettent même

---

[253] Claude Levi-Strauss, *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, 398 p, p. 93.
[254] Eleanor Roy, « *New Zealand River grated same legal rights as human being* », site *The Guardian.com*, March, 16th 2017. Consulté le 22 juin 2018. https://www.theguardian.com/world/2017/mar/16/new-zealand-river-granted-same-legal-rights-as-human-being
[255] Il rapporte notamment de manière cocasse un épisode au cours duquel, terrifié par une tempête qu'il croit être l'action d'un diable vengeur, Tioti manque de faire chavirer l'embarcation sur laquelle se trouve Heyerdahl, qui s'étonne : « *Un sacristain qui croyait aux tabous !* ». Thor Heyerdahl, *Fatu Hiva*, *op. cit.*, p. 128.
[256] Frederick Edward Maning (publié sous le nom de *Pakeha Maori*), *op. cit.*, p. 147. Pour Dumont d'Urville, les conflits de jadis étaient livrés « *[…] à coups de lances, de pierres et de massues, et l'affaire cessait d'ordinaire quand un ou deux champions avaient succombé* ». Jules Dumont-d'Urville, *op. cit.*, tome III, p. 160.

de tirer à l'intérieur du *pa*. Se développent peu à peu ce que l'on appelle des *gunfighter's pa*, construits le plus souvent sur une hauteur et au sein desquels des tranchées seront ajoutées, voire préférées, aux palissades. Dupetit-Thouars visite le *pa* de Pomaré (un des principaux chefs de la Baie des Iles) en 1838 et précise qu'il est construit « *[…] avec une intelligence remarquable pour la défense ; des angles saillants ménagés à dessein se projetaient en dehors de la ligne d'enceinte de manière à pouvoir battre de flanc et à protéger une grande partie de la palissade, de même que dans une fortification régulière les bastions défendent et protègent les courtines*[257] ». Dès cette période, on retrouve donc des emplacements de tir qui peuvent s'appuyer[258] mutuellement et sont, à dessein, disposés pour le tir en enfilade. La date à laquelle Dupetit-Thouars observe ce *pa* rappelle que ce dernier intégrait donc les leçons et innovations issues des *Musket Wars*, qui ont été à la fois un laboratoire et un catalyseur des innovations tactiques. Ces changements amènent à s'interroger sur la culture guerrière, puisque cette dernière était au cœur du processus.

En quoi la culture guerrière des Maoris a-t-elle accéléré ou freiné ce mouvement de transformation[259] ? Comment s'est-elle adaptée après la mise en œuvre de ces changements ? Avant de consacrer une étude spécifique à la culture guerrière maorie (dans la partie suivante), il apparaît tout d'abord indispensable de s'attarder à la notion de *martial race*, en français « race martiale ». On pourrait en effet considérer les *Musket Wars* comme un symbole du fait que les Maoris soient une race martiale ou, à l'inverse, considérer que c'est ce type de conflits qui (avec ses nombreuses leçons) produit les races martiales. Nonobstant la connotation raciale, on retrouve donc dans le terme de race martiale une ambivalence, déjà discutée à propos du mot culture, qu'il incombe de questionner. L'enjeu est ici de déterminer si cette notion est valide et utile en tant qu'hypothèse de recherche ou un dangereux raccourci ? Comme l'explique Heather Streets dans son ouvrage *The Military, Race and Masculinity in British Imperial culture, 1857-1914*[260], la notion de *martial race* est à l'origine une classification issue de l'armée britannique des Indes et une sorte de prétexte pour justifier les réformes mises en œuvre en termes de recrutement, d'encadrement, et d'organisation des

[257] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 17. L'emplacement du *pa* est indiqué sur la carte de la page 44.
[258] En terminologie militaire, « appuyer » signifie apporter son soutien par le mouvement ou par le feu. Dans le cadre de retranchements, c'est le second aspect qui est le plus prégnant.
[259] La culture (guerrière ici) d'une société peut en effet avoir un effet accélérateur sur l'innovation ou, à l'inverse, constituer un frein.
[260] Heather Streets, *The Military, Race and Masculinity in British Imperial culture, 1857-1914*, Manchester, Manchester University Press, 2004, 241 p, *passim*.

unités. Les différentes ethnies indiennes y avaient été référencées et classées en fonction de leurs capacités guerrières passées ou supposées. À noter qu'elle ne concernait pas que des peuples d'outre-mer puisque les *Highlanders* étaient considérés comme tels par les autorités militaires britanniques depuis le XVIII[e] siècle[261]. Dans son étude de la version française de cette notion, Stéphanie Soubrier s'accorde avec Streets pour y voir avant tout un outil pseudo-scientifique lié à la stratégie de recrutement[262]. La définition qui en était faite s'appuyait en effet sur des éléments empiriques (au mieux) ou des préjugés. Elle était également un produit du polygénisme, théorie fondée sur la notion de types humains qui postulait que les différentes races humaines avaient été créées séparément.

Or, c'est un concept qui a perduré dans les représentations voire, de manière sous-jacente, dans l'historiographie, avec une sorte d'idéalisation. Autre héritage intellectuel des visions coloniales, ce concept s'accordait en effet avec le social-darwinisme, en vogue à la fin du XIX[e] siècle. Pourtant, il apparaît comme une représentation fondée sur l'appréciation *a posteriori* de succès militaires obtenus, plutôt que sur des facteurs objectifs bien identifiables. Sous l'égide de Shaka et « *en l'espace de dix ans (1818-1828), les Zoulous devinrent le peuple le plus puissant et le plus redouté de la région*[263] », peut-on par exemple lire chez Henri Wesseling. Centré sur son sujet, il ne donne pas les raisons de ce changement de statut (démographie, stratégie, armement ?) et le facteur explicatif qui ressort par défaut est donc le fait que les Zoulous seraient une race martiale. D'ailleurs, une rapide étude tactique comparative des principaux peuples qui reçurent ce qualificatif montre le nombre limité de facteurs récurrents. À l'instar des Maoris, les unités tactiques de base des Zoulous (appelées *ibutho*), étaient fondées sur les structures claniques. L'organisation socio-politique complexe formait également le socle de l'encadrement et de l'administration militaire. En revanche, ils furent incapables de trouver des solutions pérennes à la puissance de feu britannique. Les Zoulous durent s'en remettre à la mobilité et la surprise, les deux principaux traits de leur

[261] Ainsi, en 1758, les *Highlanders* représentent plus de 17 % de l'armée régulière britannique engagée contre la France en Amérique du Nord : Stephen Brumwell écrit même que « *de tous les bataillons britanniques qui formaient l'armée d'Amérique, aucun ne connut un service plus difficile ni n'acquit une plus grande réputation que ceux composés de* Highlanders ». Stephen Brumwell, *Redcoats : The British Soldier and War in the Americas (1755-1763*), Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 349 p, p. 264-266 (citation page 264).
[262] Stéphanie Soubrier, « *"Races guerrières" : armée, science et politique dans l'empire colonial français (années 1850-1918)* », thèse de doctorat soutenue le 25 novembre 2019 à Paris I, sous la direction de Dominique Kalifa.
[263] Henri Wesseling, *Les empires coloniaux européens (1815-1919)*, Paris, Gallimard, 2009 [2004], 554 p, p. 188.

mode de combat (avec habileté et succès comme à Isandlwana) mais sans réelle innovation, d'où leur défaite finale[264].

Pour notre sujet, cette explication simpliste apparaît notoirement insuffisante et il convient de réfléchir quelque peu à ce que pourrait être des critères objectifs, autres que le simple succès, pour valider l'utilisation d'un tel concept. Le premier critère qui se dégage est celui de la promotion, voire de la glorification, de la guerre et des guerriers à travers les valeurs ou les statuts. Le Cam cite un récit mythique maori (*He Mana Toa*, de James Ritchie), où le dieu de la guerre Tu rappelle : « *en fait, je n'ai pas besoin de vous ordonner de m'écouter, parce que je suis en chacun de vous à tout moment. Personne parmi vous ne peut m'échapper. Car je suis la guerre*[265] ». L'autre critère est celui de la rusticité : pour cette raison notamment, Winston Churchill avait écrit qu'il aurait souhaité « *[…] qu'on employât des troupes indiennes* » pour faire campagne contre les Boers[266]. Cela rejoint un certain mythe pastoral ou montagnard, les gens de la campagne ou vivant en montagne étant réputés faire de meilleurs combattants (assertion qui se retrouve dès l'Antiquité d'ailleurs). Ces deux critères ne semblent pas faire débat, mais ils restent très généraux et insuffisants en tant que facteurs explicatifs.

Une race martiale est-elle alors un peuple dont le processus cumulatif - dans le domaine guerrier- est plus rapide que les autres, ou un peuple dont l'innovation est centrée sur le domaine guerrier ? A ce sujet, Duperrey écrit par exemple à propos de son passage en Nouvelle-Zélande en 1824 que « *leur superstition sanguinaire et l'état d'hostilité dans lequel ils se complaisent ne les engagent à puiser dans nos arts que les moyens de s'entredétruire plus facilement ; aussi la poudre et les armes à feu sont-ils les principaux articles qu'ils demandent en échange des productions de leur sol […]*[267] ». Si un certain nombre d'assertions sont discutables (comme « l'état d'hostilité » sans motif), il met toutefois en évidence un processus d'adaptation beaucoup plus marqué dans le domaine guerrier que dans les autres domaines. La médecine moderne, par exemple, faisait le plus souvent l'objet d'un rejet en

[264] Pour une étude approfondie de ce sujet, voir par exemple John Laband, *The Rise and Fall of the Zulu Nation*, Londres, Arms and Armour Press, 1997, 517 p.
[265] Georges-Goulven Le Cam, *op. cit.,* p. 96.
[266] Winston Churchill, *op. cit.*, p. 468.
[267] *In* Albert Montémont, *op. cit.*, p. 151.

bloc[268], pour des raisons essentiellement religieuses : « *des habitudes superstitieuses de leur ancienne religion les éloignent de tout ce qu'il faudrait faire pour se guérir quand ils sont malades*[269] », écrit Bérard. Cette définition d'une race martiale par sa capacité à innover peine toutefois à expliquer pourquoi ce qualificatif fut attribué à des peuples qui se distinguèrent sans pour autant se livrer à une transformation de leur mode de combat. Ainsi, les guerriers zoulous « *n'utilisaient les armes à feu que comme armement secondaire et se reposaient sur l'*assegai [sagaie] *et le bouclier, armes autour desquels étaient bâties leur structure régimentaire et leur doctrine tactique éprouvée*[270] ».

S'agit-il d'un peuple au sein duquel les femmes jouent un rôle plus important dans les affaires militaires (ce qui induirait un aspect socio-culturel plus prégnant encore) ? Les femmes maories occupaient effectivement des fonctions très diverses lors des conflits : aux rôles classiques liés à la logistique tels que porteuse ou cuisinière, s'ajoutaient des rôles de messagères, espionnes mais aussi et surtout un rôle actif de combattantes au cours de certaines opérations. On pourrait avancer que ce rôle de combattantes n'était pas un rôle traditionnel et qu'il s'expliquait par la situation critique dans laquelle se trouvaient les Maoris au cours des *New Zealand Wars*. Or, la lecture des ouvrages de Stephenson Percy Smith et de Frederick Maning[271] semblent indiquer qu'un tel rôle avait déjà été observé au cours des *Musket Wars*, même si les sources manquent pour quantifier précisément le nombre d'occurrences de ce rôle actif avant la période coloniale. On pourrait contester que le rôle actif soit un critère décisif avec l'exemple spartiate : les femmes ne prenaient aucune part directe aux opérations mais contribuaient pourtant grandement à l'ethos de la cité, comme en témoigne, par exemple, la phrase souvent rapportée « reviens avec ton bouclier ou dedans » (qui, d'après la légende était dite à chaque guerrier partant en guerre). Le rôle des femmes dans les opérations maories valide donc davantage le caractère de « guerre totale » de leurs conflits que la pertinence du concept de race martiale.

L'existence d'un tel concept appartenait surtout aux représentations que les Européens se faisaient des Maoris et expliquaient la crainte dont ces derniers faisaient l'objet. Ces représentations caricaturales expliquent aussi la surprise des Britanniques confrontés à des

[268] Une des exceptions à cette tendance était Wiremu Tamihana qui, en 1844, écrit à l'abbé Selwyn afin de requérir un médecin pour les *Ngati Haua*, décimés par les maladies. Evelyn Stokes, « *Te Wararoa, Wiremu Tamihana Tarapipi* », 2006, *DNZB Online – Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies/1t82/te-waharoa-wiremu-tamihana-tarapipi

[269] Auguste Bérard, *in* Etienne Taillemite, *Histoire ignorée de la Marine française*, *op. cit.*, p. 351. Sur le refus de la médecine, voir aussi Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., p. 128.

[270] Hew Strachan, *European Armies and the Conduct of War*, *op. cit*., p. 77.

[271] Frederick Maning, *Old New Zealand, a tale of good old times*, op. cit., et Stephenson Percy Smith, *op. cit*.

modes d'action défensifs et des lignes de tranchées alors qu'ils pensaient faire face à des charges frénétiques. Ces diverses considérations semblent toutefois insuffisantes pour valider la pertinence d'un tel concept pour la recherche, si ce n'est comme élément indirect des représentations. En outre, il donne l'impression d'une unité entre les Maoris, qui n'existe pas à cette époque et qui de plus, est battue en brèche par les classifications qu'opéraient les Britanniques entre les différentes tribus : « *les Waikato étant les plus influents et belliqueux de toutes les tribus natives, peuvent être considérés comme les champions de leur race […]* [272]», peut-on lire dans un rapport de 1863. Du reste, on retrouvait une distinction comparable (et tout aussi fallacieuse) entre les Amérindiens au XVIII[e] siècle (avec comme critère de différenciation le fait que les tribus soient converties ou non, les premières étant réputées moins violentes).

Aussi, nous ne retiendrons pas cette notion en tant qu'hypothèse de travail et lui préfèrerons une approche en termes de « culture guerrière », qui est d'une part moins déterministe, et prend bien mieux en compte l'aspect incrémental du phénomène d'adaptation.

c) Premières considérations sur la culture guerrière des Maoris

Comme son nom l'indique, la culture guerrière d'un peuple est un dérivé de sa culture (au sens large) et de ses différentes composantes, que sont par exemple les mythes. L'influence de la religion sur les phénomènes sociaux est, depuis les écrits de Max Weber, communément admise. On peut établir un lien similaire entre culture stratégique et religion. Jean-Paul Mayer explique ainsi que cette dernière influe, entre autres, sur la représentation de l'ennemi via « *l'inconscient collectif*[273] ». La prise en compte du facteur religieux permet donc une analyse plus fine de la genèse des cultures stratégiques, mais aussi de l'ethos guerrier des sociétés, là où ce sont souvent les préjugés qui tiennent lieu d'analyse (par exemple, les Polynésiens n'ont pas peur de la mort). Il incombe toutefois de distinguer culture guerrière et culture stratégique, malgré un certain nombre d'éléments communs.

[272] WO 33/16, p. 171. Rapport du lieutenant-colonel Gamble, *Deputy Quartermaster General*, 3 octobre 1863.
[273] Jean-Paul Mayer, *Dieu de colère, stratégie et puritanisme aux Etats-Unis*, Paris, Addim, 1995, 237 p, p. 218. Il applique son raisonnement à la doctrine nucléaire américaine, mais l'approche peut être généralisée.

Hervé Coutau-Bégarie consacre un chapitre entier à la question de la culture stratégique dans la somme que constitue son *Traité de stratégie*[274]. Pour lui, « *dire que la culture stratégique est le produit d'une situation géographique ou géopolitique relève du truisme*[275] ». Il préconise donc de s'intéresser au phénomène de transmission intergénérationnelle, qui s'effectue le plus souvent « *[…] non par un enseignement formel, mais par imprégnation*[276] ». Enfin, il précise que son étude implique de solides connaissances historiques et sociologiques. Si les deux notions concernent donc le rapport à la guerre, considérons que la culture stratégique concerne davantage l'entité politique et la culture guerrière les individus ou le groupe (au sens sociologique et non politique). C'est cette dernière qui nous intéresse particulièrement dans le cadre de cette étude puisque, remarque Dumont d'Urville, « *malgré leurs nouvelles croyances, on voit que ces peuples ont conservé un grand penchant pour la gloire militaire*[277] ». Une sorte de syncrétisme permet d'ailleurs à un certain nombre de croyances de subsister, en tant que récits « historiques » : certains dieux ou demi-dieux sont désormais vénérés comme des ancêtres, à l'instar de Maui[278]. L'importance de Maui pour les Maoris de Nouvelle-Zélande est soulignée par Dumont d'Urville en aout 1838 : « *Mawi [Maui], divinité célèbre à la Nouvelle-Zélande, jouait aussi un rôle dans leur mythologie*[279] ». En effet, dans la cosmogonie maorie, il avait pêché l'Ile du Nord (que les Maoris nomment par conséquent *Te Ika a Maui*, « le poisson de Maui »), ainsi que Mangareva (archipel des Gambier).

C'est en appui de cette problématique que l'étude des mythes peut être particulièrement éclairante, notamment en ce qu'ils éclairent les postulats culturels inconscients définis par Edgar Schein. Même s'il ne peut être l'unique « *[…] clé d'une pensée* », le mythe reste un précieux « *[…] champ d'exploration d'une pensée primitive* », souligne Le Cam. Il aide incontestablement à mieux « *[…] cerner une singularité*[280] ». On s'aperçoit que les mythes polynésiens ne livrent en aucun cas de « recettes », mais plutôt une façon d'appréhender les problèmes. Levi-Strauss écrit même qu'« *un mythe polynésien propose deux manières convenables de résoudre un même problème pratique*[281] », alternative

[274] Hervé Coutau-Bégarie, *op. cit.*, p. 433-479.
[275] *Ibid*., p. 439.
[276] *Ibid*., p. 435-436.
[277] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome IV, p. 137.
[278] Du fait de cette complexité, Albert Montémont parle du « *dédale inextricable* » de la religion maorie. Albert Montémont, *op. cit*., p. 275.
[279] Jules Dumont-d'Urville, *op. cit.*, tome III, p. 166.
[280] Georges-Goulven Le Cam, *op. cit.*, p. 14 et 214.
[281] Claude Levi-Strauss, *Le Regard éloigné*, *op. cit*., p. 215 et 219.

basée sur une fine appréciation des possibles. Le demi-dieu Maui, par exemple, n'est pas que fort et courageux ; il est aussi astucieux et rusé. Il utilise successivement l'une ou l'autre de ses qualités en fonction de la situation[282], faisant preuve d'une « *[…] faculté d'adaptation toute pragmatique*[283] », qui se traduit par le recours à une démarche expérimentale. Cette dernière est illustrée par Maui, qui « *[…] ne se jette pas dans l'action comme un vulgaire étourdi mais prend le temps de juger*[284] ». On est bien loin de la charge frénétique à laquelle on associe volontiers les Maoris… On peut d'ailleurs interpréter l'épisode de la vie de Maui narré par Le Cam comme un petit traité de stratégie. Il décrit sa façon de pénétrer des « *tapu* privatifs », que l'on pourrait comparer à des positions défensives : « *les techniques employées contre les dieux étrangers […] combinent une approche dissimulée (jusqu'au dernier moment, Maui reste invisible à ses adversaires) avec une épreuve de force […]*[285] ». *Tapu* signifie sacré mais sa traduction concrète consiste en un certain nombre d'interdits (sens que l'on retrouve d'ailleurs dans le mot tabou), le plus souvent associés à des lieux. Le tabou était parfois utilisé pour des motifs profanes : Dumont d'Urville refuse par exemple la proposition qui lui est faite par un chef de Nuku Hiva d'imposer le tabou sur les eaux de l'aiguade où ses navires font leur ravitaillement en eau, afin que habitants de l'île ne s'y baignent pas[286].

En archéologie, on parle de période maorie « classique » avant l'arrivée des Britanniques dans le troisième tiers du XVIII[e] siècle[287] : les mythes ne seront toutefois consignés par écrit qu'à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle, de surcroît par des Européens, d'où une première altération possible. En cela, et en dépit de sa qualité indéniable, « *Polynesian Mythology* [de George Grey] *ne constitue donc pas, loin s'en faut, l'unique étalon des histoires tribales*[288] » maories. Lawrence Keeley fait une mise en garde intéressante et plus générale encore contre deux écueils fréquents des récits d'explorateurs : si les premiers contacts ont lieu avec des sociétés traditionnelles non encore influencées par les Européens, le poids des préjugés est important dans le regard porté sur ces sociétés à l'état de nature. Les contacts ultérieurs permettent, quant à eux, une connaissance plus fine et plus

[282] Les figures hermaphrodites de type *Uli* de Nouvelle-Guinée avaient pour objet de représenter la nécessaire polyvalence des chefs, qui devaient maîtriser un ensemble de qualités de nature différente. Exposition *Oceania*, présentée au musée du Quai Branly-Jacques Chirac du 12 mars au 7 juillet 2019. Prêt de l'Universiteitsmuseum Groningen, numéro d'inventaire TM-61562.
[283] Georges-Goulven Le Cam, *op. cit.*, p. 133.
[284] *Ibid.*, p. 127 et 132.
[285] *Ibid.*, p. 57.
[286] Jules Dumont-d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 26.
[287] Georges-Goulven Le Cam, *op. cit,* p. 19.
[288] *Ibid.,* p. 21.

rationnelle des sociétés traditionnelles, mais ces dernières ont d'ores et déjà été modifiées[289]. C'est le sens profond de la phrase « *je hais les voyages et les explorateurs* », par laquelle débute *Tristes Tropiques*[290] de Levi-Strauss, qui entend par là se démarquer de la simple curiosité « touristique » pour entrer dans la compréhension. Seul un « regard éloigné », pour paraphraser le titre d'un autre ouvrage de Levi-Strauss, permet de pallier ce paradoxe de l'objectivité. Pour Le Cam, cela n'est pas rédhibitoire s'agissant de l'utilisation des mythes comme outils de compréhension, puisqu'« *un mythe doit au contraire être perçu comme l'ensemble synchronique de ses manifestations*[291] ». Il souligne de plus « *l'absence d'un terrain mythique unifié* », car les trois types de récits ont une « *sélectivité graduée* » : on trouve ainsi des versions ésotériques réservées aux *tohunga*, des généalogies, et enfin des histoires circulant « *[…] librement le soir au coin du feu* », telles que celle de Maui[292]. La troisième catégorie de récits mythiques semble donc, *a priori*, celle qui avait le plus de part dans l'*ethos* des guerriers, du fait de sa transmission par capillarité au sein d'une même communauté. Elle redonne toute sa place au récit dans la production des savoirs de guerre[293], alors que cette forme de transmission est le plus souvent dévalorisée (en Europe) par rapport au traité ou au manuel. L'étude de la première forme de récits peut également être très intéressante au sujet des aspects stratégiques et des grands enjeux politiques auxquels les chefs doivent faire face.

Plus généralement, les récits étaient un vecteur essentiel de transmission des savoirs. Pour les *Ngati Waewae* par exemple, l'histoire de Poutini faisait figure de carte géologique. Ayant enlevé Waitaiki (femme d'un certain Tamaahua) durant son exploration à la recherche de richesses, Poutini fut pourchassé sans relâche par ce dernier. C'est pourquoi « *chacun des nombreux arrêts que fit Tamaahua à la recherche de Waitaiki marque l'emplacement d'une*

[289] Lawrence Keeley, op. cit., p. 50.
[290] Claude Levi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 2014 [1955], 498 p, p. 1.
[291] Georges-Goulven Le Cam, *op. cit.*, p. 21. Cette analyse rejoint l'avalyse de Levi-Strauss, qui utilise un extrait de Parsifal pour expliquer sa vision des mythes : « *Tu vois mon fils : ici, l'espace et le temps se confondent* ». Pour Levi-Strauss, « *ces paroles, qu'au premier acte Gurnemanz adresse à Parsifal tandis que la scène se transforme sous les yeux des spectateurs, offrent sans doute la définition la plus profonde qu'on ait jamais donnée du mythe* ». Claude Levi-Strauss, *Le regard éloigné*, *op. cit.*, p. 301.
[292] Georges-Goulven Le Cam, *op. cit.*, p. 153-155.
[293] On pourrait objecter que cette forme de transmission ne peut se concevoir que pour des problèmes simples. Pourtant, Cécile Godé montre qu'elle se retrouve dans un domaine aussi technique et complexe que l'aéronautique militaire. Elle explique ainsi que les bars d'escadron jouent un rôle clé dans la « *dynamique d'échange informel des expériences* » et permettent in fine d'améliorer la performance du groupe. Cécile Godé, *La coordination des équipes en environnement extrême: pratiques de travail et usages technologiques en situation d'incertitude*, Londres, ISTE Editions, 2015, 147 p, p. 71-73. Plus généralement, la littérature managériale offre des pistes de réfléxion intéressantes, en appui de l'analyse de ces problématiques.

importante source de pierres, qu'il s'agisse d'obsidienne (roche volcanique vitreuse), de basalte, d'argilite ou de pounamu. *Ainsi, on peut voir dans ce récit l'équivalent d'une carte géologique des principales carrières du pays. […] En l'absence de langage écrit, ce récit en particulier permettait de mémoriser et de transmettre assez facilement, de génération en génération, un grand nombre de connaissances* [294] », explique Douglas Austin.

La sélectivité graduée dont il est fait mention se retrouve dans la distinction entre *tohunga* et *kaumatua*, les seconds ayant un rôle éducatif beaucoup plus large. En l'absence de sources qui étayent cette hypothèse, on ne peut se prononcer avec certitude sur l'existence ou non de débats (tactiques ou stratégiques) au sein des *iwi* et *hapu* maories, d'autant que l'expérience acquise par les aînés durant les *Musket Wars* était plus que conséquente[295]. En revanche, on peut avancer que la répartition des rôles au sein des tribus (les chefs politiques ne sont pas forcément les chefs de guerre et les *tohunga* diffèrent donc des *kaumatua*[296]) était de nature à favoriser une vision holistique des problèmes. Au niveau politique, ces débats prenaient la forme de conseils[297].

S'agissant des guerres tribales avant la période coloniale (que l'on a coutume d'appeler « guerre primitive »), il convient de tordre le cou à un certain nombre d'idées préconçues -et fausses- concernant ce type de guerre. On trouve d'ailleurs une expression de ces idées dans les récits des explorateurs, qui évoquaient bien souvent la violence quelque peu anarchique qu'ils pouvaient observer. Eugène Dubouzet, compagnon de la seconde expédition de Dumont d'Urville, explique par exemple que la population de la région d'Akaroa a été décimée « *[…] par un de ces massacres si communs à la Nouvelle-Zélande, fait par un de ces chefs puissants, affamés de sang et de carnage, dans le seul but de dévorer ses victimes*[298] ». Les buts de guerre qu'ils prêtent aux Maoris sont très réducteurs. En somme, explique

[294] Douglas Austin, *in La pierre sacrée des* Maori, *op. cit.*, p. 18-19.
[295] La tenue d'un conseil de guerre est attestée après l'arrivée de Heke à Ruapekapeka, mais ce conseil est davantage une réunion décisionnelle visant à décider de l'abandon de la position qu'un débat à proprement parler.
[296] Callwell nuance la supériorité individuelle des irréguliers en notant l'« *[…] absence d'organisation et d'une chaîne judicieusement établie de responsabilités* », ce qui n'est donc pas le cas chez les Maoris. Charles Callwell, *op. cit.*, p. 138.
[297] Le biographe de Tawhiao explique que l'influence de son conseil différa de plusieurs années la décision du roi maori d'accepter les propositions du premier ministre Grey pour la résolution politique du conflit. R.T. Mahuta, « *Tawhiao Tukaroto Matutaera Potatau Te Wherowhero* », 2011 [1993], *DNZB Online-Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies/2t14/tawhiao-tukaroto-matutaera-potatau-te-wherowhero
[298] Eugène Dubouzet, *in* Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome XIX, p. 292.

Christina Thompson, la représentation la plus fréquente des Maoris au début du XIX[e] siècle était celle d'« *un peuple dangereux dont la seule occupation est la guerre*[299] ».

L'ouvrage de Lawrence Keeley *Les Guerres Préhistoriques* fournit un éclairage précieux sur la guerre tribale et primitive, au cœur de notre questionnement sur la culture martiale maorie. Pour les peuples primitifs (et par extension les Maoris) explique-t-il, la guerre est tout aussi politique que les guerres que se livrent les Européens[300]. On peut prendre pour exemple les raids destinés à augmenter la quantité de provisions avant l'hiver, les raids visant à capturer des femmes dans les tribus voisines pour pallier un déficit démographique ou encore les actions visant à envoyer un message clair aux autorités coloniales quant à leur politique foncière. Ces différents exemples montrent que pour les peuples primitifs, la guerre est également une « *continuation de la politique par d'autres moyens*[301] », pour reprendre la célèbre définition de Clausewitz. « *Les Maoris ne s'affrontent jamais pour une querelle soudaine : la guerre est chez eux un acte solennel, seulement initié après de multiples délibérations*[302] », explique Charles Dilke. L'alternance entre épisodes de magnanimité et épisodes de grande violence procède aussi d'un calcul politique par les chefs tribaux. Même le fameux « cycle de la vengeance » entre dans cette définition. Outre sa justification culturelle ou philosophique par le concept d'*utu* (qui signifie réciprocité, mais aussi équilibre), l'essence de la vengeance est une idée de dissuasion conventionnelle : l'exercice de la vengeance doit inviter l'ennemi à reconsidérer à l'avenir ses calculs de coût et bénéfice avant une éventuelle agression.

Plus généralement, les facteurs à l'œuvre lors des *Musket Wars*, détaillés précédemment (démographie, course aux armements, jeux d'alliances et équilibre des pouvoirs), sont aussi ceux des conflits européens. On retrouve en effet dans les *Musket Wars* des schémas tout à fait comparables à ce que l'on observe en Europe lors de l'époque moderne. La recherche d'un équilibre des pouvoirs entre les tribus y est également le principal moteur de la dynamique des alliances et des conflits. Smith cite l'exemple de la petite tribu

[299] Christina Thompson, « *A Dangerous People Whose Only Occupation is War: Maori and Pakeha in 19th century New Zealand* », *Journal of Pacific History*, 1997, vol. 32, n° 1, p. 109-119.
[300] Lawrence Keeley, *op. cit.*, *passim*. Fred Anderson fait d'ailleurs la même remarque à propos des Amérindiens. Fred Anderson, *The War that made America: A short Story of the French and Indian War*, *op. cit.*, p. 235.
[301] Carl von Clausewitz, *op. cit.*, p. 87.
[302] Charles Dilke, *Greater Britain – A Record of Travel in English-Speaking Countries during 1866 and 1867*, New York, Harper & Brothers Publishers, 1869, 547 p, p. 257. Les chapitres II à VII de la partie 2 sont consacrés à la Nouvelle-Zélande, qu'il visite au moment de la mise en place de la *Self Reliance Policy*.

des *Roroa*, qui s'allie aux *Ngati Whatua* quand les *Nga Puhi* deviennent trop puissants[303] (dans les premières années du XIX[e] siècle). Si l'on remplace *Roroa* par Provinces Unies, *Ngati Whatua* par Angleterre et *Nga Puhi* par la France, on obtient la situation qui prévaut à partir de la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

D'ailleurs, les théories classiques de la dissuasion permettent d'expliquer l'arrêt des *Musket Wars* par une sorte de « destruction mutuelle assurée » avant l'heure, puisque toutes les tribus disposaient alors d'armes à feu. En somme, il y a là tout autant de « rationalité » dans les motifs de guerre que dans les conflits européens. Le placement des *pa* est, lui aussi, tout sauf le fruit du hasard et ce, même avant la période coloniale. Ainsi, le *pa* de Karaka (aujourd'hui Karaka Point à Picton, dans l'Ile du Sud de la Nouvelle-Zélande) est situé de façon à surveiller le débouché du canal de la Reine Charlotte, artère stratégique entre le détroit de Cook et l'Ile du Sud[304]. Par ailleurs, les peuples primitifs recherchaient eux aussi une victoire claire. En cela, note Keeley, « *la tête d'un ennemi vaincu était également le signe non équivoque de la victoire remportée sur lui*[305] ».

Stephenson Percy Smith mentionne également des comportements chevaleresques de la part des Maoris. Il relate, par exemple, une bataille des *Musket Wars* livrée en 1821 entre les *Ngati Toa* de Te Rauparaha et les *Waikato* de Wherowhero (futur et premier roi maori) au cours de laquelle ces derniers sont étrillés par les *Ngati Toa*, qui se reposent sur leurs armes à feu. Un chef Waikato interpelle alors Te Rauparaha en pleine bataille : « *Ce résultat n'est-il dû qu'aux armes de l'homme blanc ? Tu ne vas pas utiliser d'armes maories ?*[306] ». Pour maintenir son honneur, Te Rauparaha ordonne à ses guerriers de cesser d'utiliser leurs armes à feu et de se battre de manière traditionnelle. Ce geste lui coûte la victoire mais son honneur est sauf. Le pragmatisme maori en matière d'armes à feu n'empêchait pas le courage de rester une vertu cardinale. L'autre signification de cet épisode est que les armes à feu apparaissent

[303] Stephenson Percy Smith, *op. cit*., p. 20-30.
[304] Les panneaux présents sur le site expliquent que la garnison (dépourvue d'armes à feu) a été massacrée par les *Te Ati Awa* au cours des *Musket Wars*. Témoignage personnel de l'auteur.
[305] Lawrence Keeley, *op. cit.*, p. 155.
[306] Stephenson Percy Smith, « *An Instance of Maori Chivalry* », *Journal of Polynesian Society*, 1915, vol. 24, n° 94, p. 70-71. Cet exemple de réaction d'essence morale à l'innovation est le seul que nous avons rencontré dans l'ensemble des sources et de la bibliographie consultée. Elle n'est pas sans rappeler un passage de l'*Iliade*, dans lequel Diomède apostrophe Pâris : « *Archer, bouffon […], quand d'en venir aux mains tu te croiras capable, ton carquois et ton arc seront d'un faible appui* ». Homère, *Iliade*, volume I, Paris, Didier et Compagnie, 1868, 394 p, chant XI, p. 347. En dépit de la sophistication de l'armement, ce sont les mêmes représentations que l'on retrouve à l'œuvre, avec le pré-supposé que les armes de jet ne sont pas honorables.

d’autant plus incontournables. On peut aussi mentionner les suites de la bataille de Gate Pa, où les soldats britanniques blessés furent soignés par les Maoris.

Ces différents points illustrent à la fois la richesse, mais aussi la complexité de l’ethos guerrier maori. Ce dernier va bientôt avoir à s’exprimer pour la première fois face aux Britanniques.

CHAPITRE II : PREMIERS CHOCS

Cette partie détaillera successivement la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par les Britanniques, les causes du déclenchement des *New Zealand Wars* ainsi que la *Northern War*, le premier conflit majeur. Une étude thématique des principales caractéristiques de ce conflit mettra en lumière leur récurrence tout au long de la période.

1) Vers la guerre ouverte

Alors que la France[307] et les Etats-Unis[308] augmentent graduellement leur présence dans le Pacifique Sud, le *statu quo* outre-mer apparaît de plus en plus inenvisageable pour la Grande-Bretagne. L'expédition de Charles Wilkes – conduite entre 1838 et 1842 - est un des signes qui traduisent l'extension progressive des intérêts américains dans le Pacifique[309] (au premier rang desquels le commerce baleinier), alors même que leur expansion continentale « d'un océan à un autre » n'est pas encore achevée. Les agissements français à Akaroa sont également l'objet d'une vive inquiétude de la part du cabinet britannique. Ainsi, en mars 1840, alors que la prise de possession a eu lieu (sans toutefois que le rapport ne soit parvenu à Londres), le *Foreign Office* envisage une enquête du *Colonial Office* à propos des intentions des Français, qui ont envoyé le navire *Comte de Paris* à Akaroa avec à son bord des colons[310]. De façon systématique, les Britanniques suivent avec une grande attention les évènements dans les îles de la Société et, plus généralement, les « *French Annexations and Protectorates*[311] » dans le Pacifique[312]. De nombreux territoires sont perçus comme sur le

[307] En janvier 1840, la France revendique officiellement la Terre Adélie, en Antarctique.
[308] Albert Montémont rappelle que David Porter est « *[…] le premier qui ait signalé la puissance des Etats-Unis sur mer* ». Albert Montémont, *op. cit.*, tome I, p. 2.
[309] En septembre 1842, Palmerston fait part à John Russell de ses craintes quant au fait que le récent traité avec les Etats-Unis ne leur donne « un plus grand pouvoir d'arrogance et la tentation de jouer les importuns ». PRO 30/22/4C, folio 15v. Lettre de Palmerston à John Russell, 24 septembre 1842.
[310] FO 58/2, p. 1-2. Projet de courrier du *Foreign Office* au *Colonial Office*, 11 mars 1840.
[311] Voir notamment FO 687/7.
[312] Cette concurrence constante outre-mer n'empêche pas certaines phases de coopération active autour d'intérêts communs, comme lors lors de la crise du River Plate en 1845 (Voir notamment le chapitre XVIII : « *The Anglo-French Intervention* » de Guillermo A. Oyarzabal, *William Brown, an Irish Seaman in the River Plate*, *op. cit*,

point de « basculer » dans le giron des puissances concurrentes (à l'instar de Tahiti), d'où des actions pouvant paraître soudaines, voire irréfléchies. Claire Laux parle ainsi d'un « *partage empirique du Pacifique*[313] ». C'est le cas pour l'annexion de la Nouvelle-Zélande, comme l'avait très bien perçu Dumont d'Urville. Citant l'Australie et la Nouvelle-Zélande, il explique que « *ces îles avaient été envahies par ses sujets avant que le gouvernement britannique eût fait une démonstration ; et le jour où il a pu éprouver la crainte que cette proie ne lui échappât, il s'est hâté d'en prendre possession*[314] ». Il y voit même de l'habileté. L'instauration du statut de protectorat français sur Tahiti en 1842 est une réponse directe à Waitangi. La prise de possession par la France de la Nouvelle Calédonie en 1853 et l'annexion de Clipperton en 1858 entrent quant à elles dans un schéma plus classique de compétition où, comme pour la Nouvelle-Zélande, des intérêts convergents font craindre une prise de possession par d'autres puissances maritimes.

L'ère victorienne alterna en effet périodes d'expansion quelque peu « désordonnée » et périodes de prudence. Les comportements irrationnels étaient d'autant plus présents quand l'agressivité d'un autre pays « activait » la fibre nationaliste, processus qui explique par exemple la marche à la guerre de Crimée. Jack Snyder insiste quant à lui sur l'importance, voire la primauté, des considérations de politique intérieure dans ce qui pourrait passer pour des « errements » de la politique impérialiste. Il établit même un lien direct entre la cartellisation des gouvernements britanniques du XIX^{e} siècle et leur expansionnisme, du fait de l'idéologie et du marchandage d'appuis (« *logrolling* ») qui caractérisent les gouvernements cartellisés. Il explique par exemple que le *Reform Act* de 1832, en augmentant la taille et la diversité du corps électoral, a renforcé les enjeux de propagande en faveur de l'empire. « *Ainsi Palmerston a convaincu les classes moyennes britanniques que l'impérialisme était une activité « libérale » […] avec l'appui des Tories pour le* statu quo *domestique* » [315]. Palmerston fut le premier ministre britannique entre 1855 et 1858 puis entre

p. 349-368) ou durant la Guerre de Crimée : une circulaire interne du *Foreign Office* envoyée aux consuls en février 1854 souligne qu'au cours des négociations qui ont précédé le conflit, les gouvernements français et britanniques ont « *[…] agi ensemble sincèrement et cordialement* ». FO 687/7, pièce 1008, page 1.

[313] Claire Laux, *Le Pacifique au XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, une confrontation franco-britannique […], op. cit*., p. 137.

[314] Jules Dumont-d'Urville, *op. cit.*, tome IX, p. 191-192.

[315] Jack Snyder, *op. cit*., p. 203, 207-211 et 311-313, citation p. 313.

1859 et 1865[316]. C'est durant son second mandat que les conséquences des points mentionnés ci-dessus seront les plus manifestes en Nouvelle-Zélande. Snyder ajoute qu'« *en dépit de la popularité apparente de la politique étrangère ambitieuse de Palmerston, il n'y avait pas de prépondérance évidente du sentiment pro-impérialiste dans le corps politique durant ces années du milieu de l'ère victorienne*[317] ». À noter que c'est aussi à Palmerston que l'on doit le « *Better Government in India Act* ». Nous y reviendrons dans la partie consacrée à l'évolution de la gouvernance britannique en Nouvelle-Zélande.

Le journal d'époque *The Spectator* est une source particulièrement intéressante pour l'étude des mentalités et représentations de l'impérialisme. D'une part, il rendait compte avec force détails de l'actualité de l'empire britannique. D'autre part, il était lu par une grande partie des élites britanniques, et notamment par les officiers, comme l'atteste Winston Churchill, qui (se remémorant ses années au *Royal Military College* de Sandhurst) raconte que ce journal était lu très attentivement par les cadets[318]. Dans un article intitulé « la colonisation et les conservateurs », les rédacteurs du journal ironisent sur l'*hybris* croissante qui s'empare des milieux conservateurs : « *la grandeur de l'Angleterre a augmenté et ne peut que s'étendre en proportion de la grandeur de l'empire*[319] ». Traduction de cette *hybris*, le cabinet britannique se livre à une véritable propagande, analysée en détail par Jack Snyder. Ce dernier met en évidence un certain nombre de thèmes récurrents, largement utilisés : on retrouve notamment le thème de l'Eldorado, ainsi que les notions de « Thermopyles géostratégiques » ou encore de fenêtre d'opportunité[320]. Compte tenu de l'éloignement (et du relatif isolement) de la Nouvelle-Zélande, la notion de Thermopyles n'avait pu être invoquée. En revanche, l'argument pressant de la fenêtre d'opportunité a joué un rôle important et a directement contribué sinon à précipiter, du moins à accélérer la décision britannique.

En 1833, James Busby est nommé résident, c'est-à-dire représentant permanent du royaume britannique en Nouvelle-Zélande. Sous l'impulsion de Busby, une confédération

[316] La correspondance suivie entre Palmerston et John Russell, conservée dans la sous-série PRO 30/22/4C des archives britanniques est aussi riche que précieuse, de par les fonctions (passées et futures) des deux hommes politiques.
[317] Jack Snyder, *op. cit*., p. 207.
[318] Winston Churchill, *op. cit.*, p. 67.
[319] *The Spectator*, 25 avril 1840.
[320] Jack Snyder, *op. cit*., p. 171.

informelle de tribus (la *Confederacy of United Tribes* comme il l'appelle) prend forme. Cette dernière n'est qu'une première étape puisqu'en octobre 1835, il fait également rédiger une « *Declaration of Independance of the United Tribes of New Zealand* » (déclaration d'indépendance des tribus unies de Nouvelle-Zélande, *He Whakaputanga o te Rangatiratanga o Nu Tirene* en maori) afin de s'opposer aux vues françaises[321]. On peut à juste titre y voir un prélude à la prise de possession, en ce sens que les Britanniques veulent apparaître comme les protecteurs du peuple maori, avec tout ce que cela implique de puissance relative[322].

a) Le traité de Waitangi

Sir George Gipps, gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud rend compte de l'arrivée de Hobson à Sydney à bord de l'*HMS*[323] *Druid*, puis de son départ vers la Nouvelle-Zélande le 19 janvier à bord de l'*HMS Herald* avec un mandat très clair : la prise de possession de ce territoire. D'ailleurs, les termes qu'il emploie évoluent à l'intérieur du courrier : Gipps, parle ainsi de l'arrivée du « capitaine Hobson » en Australie, du départ du « lieutenant-gouverneur Hobson » vers la Nouvelle-Zélande, puis de l'arrivée du « gouverneur Hobson ». Un sergent et quatre soldats de la police montée accompagnent ce dernier. Ils seront la première armée permanente en Nouvelle-Zélande[324].

Préparé par James Busby, résident britannique en Nouvelle-Zélande depuis 1833, le traité de Waitangi est signé le 06 février 1840 par les principaux chefs tribaux du nord de l'île dans sa propriété de Waitangi. Certains « signent » même en dessinant le tracé de leur *moko* (tatouage facial), « *[…] chose la plus voisine de l'écriture que j'ai jamais vue parmi les*

[321] Claudia Orange, « *James Busby* », 1990, *DNZB Online-Te Ara*. https://teara.govt.nz/en/biographies/1b54/busby-james. La biographie de ce personnage permet de mieux comprendre les facteurs à l'œuvre au cours de la période qui précède la prise de possession britannique.
[322] Il est d'ailleurs assez piquant de constater le jeu diplomatique des puissances qui s'attachent à défendre l'indépendance des insulaires quand un concurrent affiche ses prétentions. On imagine aisément les morceaux d'éloquence (et de mauvaise foi) auxquels ces épisodes pouvaient donner lieu.
[323] HMS est l'acronyme de *Her Majesty Ship*, en français « navire de sa majesté ». C'est l'appellation traditionnelle des navires britanniques.
[324] FO 58/2, p. 74-75. Lettre de George Phips à lord John Russell, 09 février 1840. Parmi le petit détachement qui accompagne Hobson, se trouve aussi un certain Felton Mathew, en tant qu' « *Acting Surveyor General of New Zealand* », ce qui en dit long sur la prééminence de l'aspect foncier. La troisième pièce-jointe de la lettre contient d'ailleurs des consignes précises quant à la nécessaire « validation royale » pour tout achat de terres.

Polynésiens, pratique tout à fait inconnue ailleurs », selon le naturaliste Charles Pickering[325]. Les premiers soldats impériaux affectés en tant que garnison permanente arrivent en Nouvelle-Zélande dès le 16 avril 1840 : il s'agit de deux compagnies du *80th Regiment*, soit environ 150 soldats commandés par le major Thomas Burnbury. Ils sont surnommés la « *red tribe* » (tribu rouge) par les Maoris du fait de la couleur de leurs tuniques. Avant même la fin de l'année 1840, la Nouvelle-Zélande est officiellement dissociée de la Nouvelle-Galles du Sud (le 16 novembre 1840)[326]. Si, pour les Britanniques, la finalité du traité est très claire, le débat demeure quant à la perception par les Maoris de ce qu'ils faisaient en le signant (du fait d'une traduction biaisée du terme de souveraineté en maori) : le texte stipulait, *in fine*, que les Maoris étaient désormais des sujets britanniques[327]. Jean-Jacques Rousseau décrit bien le processus d'aliénation politique par des artifices juridiques, prétendument censés « *[…] garantir de l'oppression* » et évoque d'ailleurs « *[…] les abus inévitables d'une telle constitution, […] ceux qui étaient chargés de veiller à sa conservation y étaient eux-mêmes les plus intéressés*[328] ». C'est le cas pour le traité de Waitangi.

De plus, les documents officiels britanniques internes montrent que comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande était considérée par le *Colonial Office* comme une colonie acquise par « *[…] l'occupation de territoires vides*[329] ». Or, si l'Australie n'était pas vide (d'où le conflit larvé avec les Aborigènes qui va durer plusieurs décennies), la Nouvelle-Zélande l'est encore moins, notamment l'Ile du Nord. Ce n'est pas le lieu de poursuivre ce débat, qui se prolonge d'ailleurs au niveau juridique en Nouvelle-Zélande, dans le cadre du *Waitangi Tribunal* : créé en 1975 par le *Treaty of Waitangi Act*, il se consacre aux réparations des entorses faites au traité originel, principalement dans le domaine foncier. Ses rapports sont intéressant pour les historiens dans la mesure où ils visent une forme de consensus historique, en prenant en compte les différentes visions[330].

[325] Charles Pickering, *in* Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome « *Anthropologie* », p. 151.
[326] CO 881/1, chapitre XVIII, « *Australian Colonies* », p. 6 : « *New Zealand was erected into a separate colony, by letters patent, in 1840* ».
[327] Claudia Orange, *The Treaty of Waitangi, op. cit.*, *passim*.
[328] Jean-Jacques Rousseau, *op. cit*., p. 105-107 et 115. Citation p. 105 et 115.
[329] CO 881/1, chapitre III : « *Australian Legislatures* », p. 4. Document du *Colonial Office* daté du 10 mai 1849.
[330] Site du *Waitangi Tribunal*, consulté le 8 octobre 2019. https://www.waitangitribunal.gov.nz
Toujours dans ce cadre, un *Minister for Treaty of Waitangi Negotiations*, subordonné au ministre de la Justice, a même été créé à partir de 1995.

Observons néanmoins que si un certain nombre de chefs refusèrent de signer le traité, il fut assez bien accueilli par la majorité d'entre eux. En effet, il induisait un contrôle des achats de terres par la couronne britannique et, par conséquent, un arrêt espéré des marchés douteux[331]. Pour Claire Laux,

> « *l'*indirect rule *britannique fonctionne ici pleinement : le système colonial se fonde sur un certain juridicisme et une domination qui prétend passer par les autorités locales traditionnelles. Le cas néo-zélandais fait alors d'une certaine manière figure de modèle pour le Pacifique britannique*[332] ».

Il y a par ailleurs un parallèle entre les clauses du traité de Waitangi - notamment son article numéro 2 - et la proclamation royale de George III en octobre 1763, qui (faisant suite à la Guerre de Sept Ans) limite de façon drastique l'installation de colons à l'ouest des Appalaches[333], avec une préoccupation clairement sécuritaire. En effet, comme en Amérique du Nord un siècle plus tôt, l'afflux de colons ne manquerait pas de provoquer des tensions foncières, dont les conséquences sécuritaires potentielles inquiètent les autorités, qui mesurent la fragilité de la colonie naissante sans toutefois pouvoir s'opposer à l'arrivée massive de colons. C'est pourquoi une des premières action d'Hobson est d'édicter un certain nombre de règlements. Dumont d'Urville s'amuse ainsi du fait qu'un magistrat anglais qu'il a invité à dîner se joigne aux récriminations des Français à propos des nombreux « *[…] règlements administratifs qui avaient marqué l'arrivée de M. Hobson*[334] ». Plus généralement, selon Dumont d'Urville, la proclamation d'Hobson a été mal accueillie par les habitants, mis à part « *[…] les missionnaires anglais et les propriétaires de terres [qui] acceptèrent son autorité avec empressement*[335] ». Il ajoute : « *je puis assurer qu'au moment de notre passage à Kororareka* [fin avril 1840, soit plus de deux mois après la prise de possession], *il existait en général, parmi les Européens*, *une grande irritation contre les actes du gouvernement anglais*[336] ». Les évènements lui « *[…] firent vivement regretter de ne pas avoir les*

[331] Dumont d'Urville, déjà, avait bien analysé les conséquences sécuritaires des marchés douteux, écrivant que « *ces sauvages, en effet, confondent dans une même haine tous les Européens quand ils ont appris à s'en plaindre* ». Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 190. Plus généralement, les escroqueries et malversations de certains marchands étaient bien souvent à l'origine de l'hostilité des naturels dans les différentes îles du Pacifique vis-à-vis des Européens. Voir César Desgraz, *in* Jules Dumont-d'Urville, *op. cit.*, tome III, p. 149.
[332] Claire Laux, *op. cit.*, p. 140.
[333] Fred Anderson, *The War that made America: A short Story of the French and Indian War*, *op. cit.*, p. 210-212.
[334] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IX, p. 181-182.
[335] *Ibid.*, p. 171-174 (citation page 174).
[336] *Ibid.*, p. 173.

instructions nécessaires pour rendre notre passage utile à nos compatriotes[337] » consigne-t-il. L'absence de communications rapides rendait d'autant plus efficaces les politiques fondées sur le fait accompli.

Durant le reste de l'année 1840, Thomas Bunbury, major au *80th Regiment*, participe aux tournées « diplomatiques » visant à obtenir la signature du traité de Waitangi par les chefs des tribus éloignées. Cette mission lui donne une bonne vision de la situation qui prévaut en Nouvelle-Zélande. Il explique ainsi que « *les Natifs à travers le pays sont bien fournis en mousquets et munitions, l'emplacement de leurs forts est […] savamment choisi et bien adapté aux besoins de la défense*[338] ». Dans une lettre à Hobson datée du 02 août 1841, il souligne par ailleurs deux points importants : la dispersion des forces rend possible une défaite locale. Or, une défaite aurait pour conséquence une perte de prestige telle pour les troupes britanniques qu'elle pourrait inciter l'ensemble des Maoris à se révolter[339]. Il faut également se souvenir qu'à cette période, il n'y a qu'environ 2000 Européens en Nouvelle-Zélande.

Hobson est remplacé par Robert Fitzroy en 1843. Le mandat du gouverneur Fitzroy, de 1843 à 1845, illustre bien la situation qui prévaut alors dans les colonies lointaines et « secondaires ». Ces dernières sont quasiment livrées à elles-mêmes, tant financièrement que militairement, malgré une situation instable. Il illustre aussi le hiatus (croissant et durable) entre les intérêts privés des colons et les intérêts impériaux, obligeant les autorités à des concessions vis-à-vis des Natifs afin d'éviter l'apparition de troubles. Le fait qu'il tente de faire appliquer équitablement les clauses du traité de Waitangi lui vaudra une grande impopularité auprès des colons et, bien sûr, de la puissante *New Zealand Company*. « *Ses compatriotes disent qu'il est plus maori qu'anglais*[340] », rapporte Bérard à propos de la bienveillance de Fitzroy. C'est un schéma courant : à l'issue de la *French and Indian War*, le Quaker Israel Pemberton fut l'homme le plus détesté des colons de Pennsylvanie du fait des concessions faites aux Amérindiens alors que les Britanniques venaient de s'établir dans

[337] *Ibid.*, p. 174.
[338] Thomas Burnbury, *Reminiscences of a veteran*, Uckfield, Naval and Military Press, 2009 [1861], 348 p, p. 137.
[339] Thomas Burnbury, *op. cit*., p. 137.
[340] Etienne Taillemite, *Histoire ignorée de la Marine française*, *op. cit*., p. 352.

l'Ohio après en avoir expulsé les Français[341]. Les promesses de la *New Zealand Company* attirèrent en effet de nombreux colons britanniques malgré la distance de la colonie. Désormais en cale sèche et transformé en musée, le navire *Edwin Fox* (conservé à Picton, dans l'Ile du sud de la Nouvelle-Zélande) donne une idée de la promiscuité et des conditions éprouvantes que devaient connaître les émigrants[342].

Par ailleurs en 1843, en raison notamment du durcissement progressif de la position maorie quant aux cessions de terres, la situation financière de la *New Zealand Company* est mauvaise[343], ce qui la conduit à augmenter la pression vis-à-vis des chefs maoris afin d'acquérir des terres pour les colons, qui commencent à arriver en nombre. Malgré les engagements de la Couronne britannique, l'afflux de colons maintient la demande de terres à un haut niveau, obligeant les autorités coloniales et leurs intermédiaires à recourir à des expédients. Les marchés déséquilibrés persistent et, assez rapidement, plusieurs chefs éprouvent le sentiment d'avoir été floués par le traité et le ressentiment va croissant.

b) « L'incident » de Wairau

À la suite des migrations, invasions et exodes qui ont accompagné les *Musket Wars*, les *Ngati Toa* s'étaient trouvés répartis de part et d'autre du détroit de Cook, qui sépare l'île du Nord de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande. Or, en 1843, les intermédiaires de la *New Zealand Company* et les colons de Nelson (Ile du Sud) négocièrent l'achat de terres avec les anciens occupants, trop heureux de pouvoir s'enrichir au détriment de ceux qui les avaient dépossédés de leurs territoires. Ayant appris cette transaction, les *Ngati Toa* refusent catégoriquement de quitter leurs terres, indûment acquises par les colons. Le chef des *Ngati Toa* est alors le vieux chef Te Rauparaha, un des chefs les plus influents de Nouvelle-Zélande,

[341] Fred Anderson, *The War that made America: A short Story of the French and Indian War*, *op. cit*., p. 174.
[342] Parmi les autres richesses historiques de la région de Picton, la petite baie de Ship Cove est l'endroit où, par deux fois (1770 et 1773), James Cook fit étape afin de sa ravitailler et réparer ses navires. Un mémorial y a été construit mais l'endroit est bien préservé. Témoignage personnel de l'auteur.
[343] Les difficultés financières de la compagnie permirent aux autorités coloniales de la mettre progressivement au pas, en échangeant des subsides contre un droit de regard accru sur ses activités. Sur la question complexe de la *New Zealand Company*, voir le très bon article de Miles Fairburn, « *Edward Gibbon Wakefield* », 1990, *DNZB Online-Te Ara.* https://teara.govt.nz/en/biographies/1w4/wakefield-edward-gibbon

qui est un vétéran de très nombreux combats et dont l'action passée a en quelque sorte préservé son peuple de la destruction pendant les *Musket Wars*[344]. C'est à lui que l'on doit le *haka* « *Ka Mate* », rendu célèbre par les *All Blacks* et composé alors qu'il venait d'échapper à un groupe de guerriers qui le traquaient pour le tuer.

Le 17 juin 1843, des colons armés accompagnés de soldats et dirigés par Arthur Wakefield (frère du dirigeant de la *New Zealand Company* Edward Gibbon Wakefield) se rendent sur les terres contestées avec l'intention d'arrêter Te Rauparaha. On imagine aisément que cela n'impressionne nullement le vieux briscard, d'autant plus qu'il est sûr de son bon droit et accompagné du chef de guerre Te Rangihaeta, son gendre, et de plusieurs dizaines de guerriers. Le face-à-face dégénère en escarmouche. Durant ce bref échange de coups de feu, Rongo, fille de Te Rauparaha et femme du chef Te Rangihaeata, est tuée d'une balle perdue. Furieux, Te Rangihaeata assouvit immédiatement sa vengeance et tue neuf colons prisonniers en guise de représailles, dont Arthur Wakefield. Au total, l'affrontement cause la mort de 22 colons et 4 Maoris. Les *New Zealand Wars* viennent de commencer. Si l'historiographie qualifie l'évènement d'« incident », colons et médias utilisent à dessein le terme de « massacre ». Après une enquête de plusieurs mois, ils sont finalement désavoués publiquement par le gouverneur Fitzroy, qui souligne la responsabilité des colons et du journal local dans cette montée aux extrêmes, ainsi que l'illégalité de la vente. Ce geste du gouverneur, ainsi que l'action conciliatrice de Te Rauparaha (qui, en fin stratège, sait que son peuple a tout à perdre d'un conflit ouvert avec les Britanniques[345]) évite l'embrasement. L'évènement jette cependant le discrédit sur les méthodes de la *New Zealand Company* et conforte l'intention du gouverneur d'exercer un contrôle plus étroit sur ses activités. Il a également un grand retentissement dans les différentes tribus maories, d'autant plus qu'un nombre croissant d'entre elles s'interroge sur les bienfaits réels du traité de Waitangi, de plus en plus perçu comme un marché de dupes.

[344] Voir notamment l'article à son sujet dans le *Dictionary of New Zealand Biography Online – Te Ara*. Steven Oliver, « *Te Rauparaha* », 1990, *DNZB Online-Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies/1t74/te-rauparaha

[345] Très tôt, Te Rauparaha avait fort bien perçu l'utilité du commerce pour asseoir sa domination sur les autres tribus du sud de l'Ile du Nord.

Dans un document de 1849[346], le *Colonial Office* rappelle le schéma colonial « classique » en trois étapes : 1) Établissement d'un gouverneur désigné par le souverain. 2) Création d'un conseil de la colonie nommé par le souverain. 3) Création d'une assemblée élue, via un acte du Parlement britannique. C'était en général lors des deuxièmes et troisièmes phases que les troubles s'amplifiaient. C'est d'ailleurs ce phénomène qui se produit au cours des années 1850 et aboutit à la Première Guerre du Taranaki. En mai 1856 en effet, le premier gouvernement de Nouvelle-Zélande est formé autour d'Henry Sewell, après des élections générales. La représentation de leurs intérêts permettait désormais aux colons d'influencer directement la politique foncière par l'intermédiaire des nouvelles structures[347]. C'est pourquoi Grey, administrateur sagace, ne cessait de souligner la nécessité que les *Native Affairs* restent une prérogative du gouverneur, compte tenu de leur « sensibilité »[348].

De manière schématique, les ministres coloniaux incarnaient une ligne dure vis-à-vis des populations autochtones, alors que les gouverneurs préconisaient en règle générale une approche plus mesurée, compte tenu des enjeux sécuritaires. Alors que Grey est le plus souvent présenté comme le pire ennemi de la cause maorie[349], ses dissensions avec les premiers ministres (Domett notamment) au sujet des *Native Affairs* relativisent grandement sa responsabilité exclusive. On peut mettre en évidence un phénomène similaire durant la période coloniale britannique en Amérique du Nord au cours des XVII^{e} et XVIII^{e} siècle[350]. Pour Londres, un des buts des politiques de *Self Reliance* - tout spécialement en Nouvelle-Zélande - était d'inviter les colonies à plus de mesure dans leur politique foncière. Ce point fait ressortir une caractéristique de l'impérialisme britannique, avec une faible présence militaire dans les colonies secondaires (ce que l'on nomme aujourd'hui le « *light footprint* »).

On ne peut toutefois mettre en évidence un lien direct entre le développement des armées coloniales et l'affirmation de leur ambition vis-à-vis des populations indigènes. C'est bien davantage le processus politique d'autonomisation et son corollaire de l'influence croissante des colons qui explique l'apparition de troubles. L'autre caractéristique de

[346] CO 881/1, chapitre III : « *Australian Legislatures* », p. 3. Document du *Colonial Office* daté du 10 mai 1849.
[347] La *New Zealand Company* est alors moribonde. Elle clôture définitivement ses activités par un rapport final rédigé en 1858. L'influence des colons s'avèra tout aussi déstabilisatrice, comme l'illustre la situation dans le Taranaki.
[348] Guy Scholefield (dir.), *Dictionnary of New Zealand Biography*, Wellington, *Department of Internal Affairs*, 1940, tome I, 571 p, p. 328.
[349] Voir notamment James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit*., *passim*.
[350] Voir par exemple Fred Anderson, *Crucible of War: the Seven Years' War and the Fate of Empire in British North America: 1754-1766,* New York, A. Knopf, 2000, 862 p.

l'impérialisme britannique dans ce type de territoires (qui est aussi, comme dans cet exemple, une cause directe de troubles) est le rôle joué par les compagnies privées : l'exemple le plus célèbre est bien sûr l'*East India Company* mais c'est un phénomène récurrent et que l'on retrouve avec la *New Zealand Company*. Ces dernières, mues par des intérêts particuliers et spéculatifs, en oubliaient parfois l'aspect sécuritaire et cela obligeait les troupes impériales à jouer un rôle de pompier. Ainsi, du fait de la montée perceptible des tensions dans l'île du Nord, un détachement de 109 hommes du *96th Regiment* arrive d'Australie en mars 1844, sous les ordres du lieutenant-colonel William Hulme[351].

c) Aptitudes des protagonistes

Alors que les premiers coups de feu viennent d'être tirés à Wairau, dans l'Ile du Sud, il nous paraît important de détailler les caractéristiques principales des protagonistes, au niveau de leur armement tout d'abord, puis de manière plus générale. La quasi-parité déjà mentionnée en matière d'armement d'infanterie n'empêche pas un certain nombre de différences, qui auront une incidence (au niveau tactique) sur les opérations.

Outre son impact sur la tactique, l'étude de l'armement des Maoris est important pour ce qu'elle révèle de leur ethos guerrier. Pour les Maoris, la force de leurs armes provient de Tumatauenga (dieu de la guerre) lui-même et les armes sont donc un lien supplémentaire avec le sacré. Dumont d'Urville évoque des « *armes surchargées d'ornements ; chez ces hommes dont la guerre fut presque l'unique occupation, tout le luxe de l'industrie se reporte sur les armes qu'ils ne quittent à peu près jamais*[352] ». On retrouve par la suite cet aspect ornemental avec les armes à feu utilisées par les Maoris, qui gravaient ou sculptaient fréquemment la crosse de leur fusil, autre facette du syncrétisme dont ils feront preuve en matière d'armement. Le détail fourni par Dumont d'Urville quant à l'armement qu'il a pu observer est également intéressant : principalement des « *haches de pierre et [d'] une sorte de massue droite, presque en forme d'épée, dont on se sert avec les deux mains […] La javeline et l'arc*

[351] Thomas Lindsay Buick, *New Zealand first war, or the rebellion of Hone Heke*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011 (1926), 304 p, p. 20.
[352] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 260.

des Polynésiens tropicaux paraissent y être inconnus[353] ». Premier élément important donc, jusqu'à l'arrivée des armes à feu, l'arsenal maori ne comporte pas d'armes de jet. On y retrouve en revanche les deux grandes catégories d'armes traditionnelles que sont les massues et les lances, avec de nombreuses variantes et spécificités. Intéressons-nous tout d'abord à la famille des *patu*, armes courtes à une main, assimilables à des massues. Cette famille inclut les *mere* et leurs variantes *pounamu*, *meremere* ou *kotiate*. La différence principale entre ces variétés est le matériau avec lequel elles sont fabriquées, qui peut être du bois, de la pierre (*meremere*), de la néphrite (*pounamu*) ou encore de l'os de baleine (*kotiate*), les deux dernières matières étant plus spécialement destinées aux chefs[354]. Du fait de sa préciosité et de son caractère sacré pour les Maoris, la *pounamu* est aujourd'hui protégée[355]. Bien que rudimentaires, elles requéraient une vraie expertise du fait de la très courte distance et étaient prioritairement utilisées pour achever les ennemis, plutôt que la *taiaha* pour ne pas risquer de casser cette dernière. On retrouve également des p*atiti*, version locale des tomahawks. Ce n'était toutefois pas une arme traditionnelle, car elle comportait du fer.

S'agissant des armes longues, la *taiaha* était quant à elle une sorte de lance sculptée entièrement en bois. La maniabilité de la *taiaha* leur donnait un avantage considérable au corps-à-corps, même face à des troupes équipées de baïonnettes. En outre, la symbolique de cette dernière en faisait bien davantage qu'une simple lance sculptée[356]. D'une part, les sculptures d'yeux sur les quatre faces de l'arme étaient censées conférer une protection au guerrier. D'autre part, elles représentaient un ancêtre prodiguant conseils et encouragements, d'où le port près de l'oreille lors des phases d'observation. Nous avons déjà indiqué que certaines armes indiquent le rang. C'est le cas de la *tewhatewha*, arme longue destinée aux chefs et dont la large plate est utilisée pour indiquer des commandements. Cela indique

[353] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome « *Anthropologie* », p. 150. On reconnaît dans cette description le *mere* et la *taiaha*.
[354] Charles Dilke avait lui aussi constaté que « *les chefs portaient des massues en jade ou en os* ». Charles Dilke, *Greater Britain – A Record of Travel in English-Speaking Countries during 1866 and 1867*, New York, Harper & Brothers Publishers, 1869, 547 p, p. 252.
[355] « *L'authentification des ventes de* pounamu *par un certificat est une activité récente. Cette procédure […] garantit qu'il a été prélevé légalement et avec le consentement de la tribu* ». explique Douglas Austin. *In La pierre sacrée des* Maori, *op. cit.*, p. 28. C'est la tribu des *Ngati Tahu* qui est considérée comme la gardienne traditionnelle du *pounamu* (voir carte page 56 pour la localisation de cette tribu de l'Ile du Sud).
[356] Un dialogue du film « *L'Ame des Guerriers* » traduit la place que revêt la *taiaha* dans l'ethos maori : « *Tu te sens suffisamment homme pour tenir une* taiaha *? […] Les Britanniques croyaient que la baïonnette était la plus redoutable des armes de combat, jusqu'à ce qu'ils aient affronté nos guerriers, qui se battaient à la* taiaha ». « *Once Were Warriors* » (titre français : « *L'Ame des Guerriers* »), film de Lee Tamahori, 1994. Le passage est à 48 minutes.

d'ailleurs une forme de discipline, tribale certes, mais bien réelle. Les plumes sous la partie large devaient symboliquement tester les vents et, à travers eux, les auspices. On retrouve donc dans les armes traditionnelles des maoris les notions précédemment évoquées de hiérarchie (l'arme indique le rang), de logique collective (un guerrier portant une *taiaha* ne se « sent » jamais seul), et d'immanence du sacré et c'est ici qu'une meilleure compréhension de ces aspects ethnologiques prend tout son sens.

La photographie de la page suivante présente les principales armes courtes utilisées par les Maoris. On peut y observer (dans le sens de rotation horaire) le *kotiate*, le *mere pounamu*, trois *patu* et un *meremere*. À dessein ou pas, les conservateurs ont placé les armes réservées aux chefs au dessus de l'ensemble.

- Armes courtes utilisées par les Maoris.

New York Museum of Natural History, « *Margaret Mead Hall*[357] *of the Pacific Peoples* », photographie prise par l'auteur.

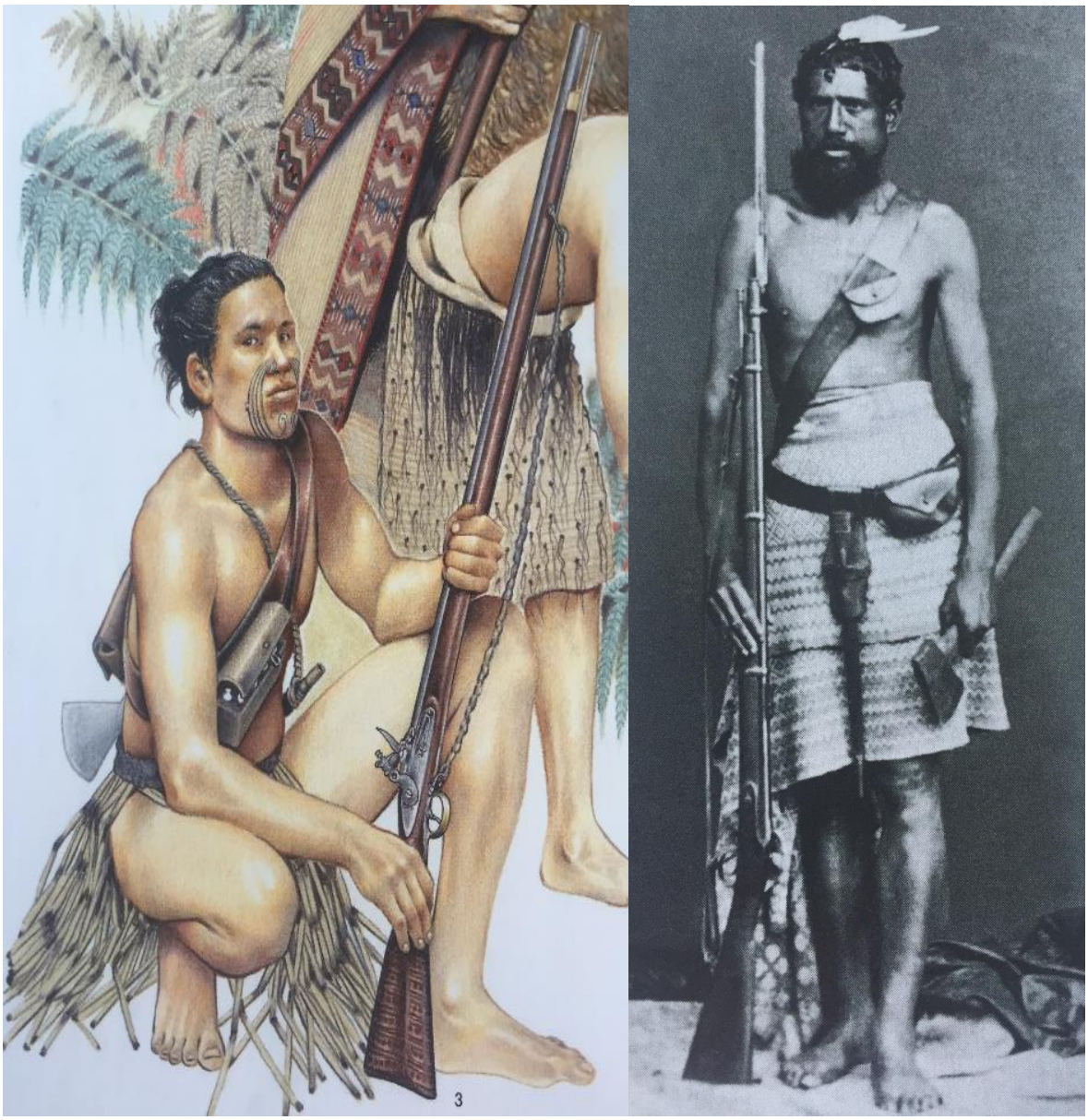
[357] La salle a été renommée ainsi en hommage à cette grande anthropologue, qui a consacré sa vie à l'étude des peuples du Pacifique. En France, son œuvre la plus célèbre est Margaret Mead, *Mœurs et sexualité : au cœur des sociétés traditionnelles des Iles Samoa et de Nouvelle-Guinée*, Paris, Pocket, 2016 [1963], 640 p. Il s'agit d'un recueil de plusieurs de ses ouvrages sur le sujet.

- Armes longues utilisées par les Maoris.
New York Museum of Natural History, « *Margaret Mead Hall of the Pacific Peoples* », photographie prise par l'auteur.

On retrouve deux *taiaha* et une *tewhatewha* (dont la partie avec les plumes est bien visible).

Dans le domaine des armes à feu, l'arsenal est encore plus divers. Dans la première moitié du XIX[e] siècle, on trouve divers modèles de fusils de traite à la qualité très inégale, ainsi que de nombreux modèles de *Brown Bess*. D'ailleurs, au fur et à mesure des échanges, les habitants des îles se montrent (logiquement) de plus en plus exigeants quant à la qualité de l'armement qu'ils acquièrent : « *Quelques mousquets de rebut que j'avais fait embarquer pour servir d'objets d'échange ont été constamment refusés pas les naturels, qui ne les ont point trouvé assez solides*[358] », se souvient Dumont d'Urville après son passage à Nuku Hiva en 1838. Par la suite, on retrouve également des armes récupérées sur les champs de bataille, dont des fusils Enfield à partir de la Première Guerre du Taranaki en 1860. On observe également un nombre important de fusils de chasse à double canon (appelés *tupara*), certes peu précis, mais avec une puissance de feu très intéressante à courte distance. Enfin, à partir des années 1860, des carabines et fusils à chargement par la culasse font leur apparition.

[358] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 30.



- GAUCHE : Guerrier maori typique du milieu du XVIII^{e} siècle, avec cartouchière et cornet à poudre.

(*In* Ian Knight, *The New Zealand Wars, 1820-72*, Oxford, Osprey, 2013, 48 p, planche B [detail]).

- DROITE : le guerrier *kupapa* Mihaka Tumuakuingi, années 1860.

(*In* Ian Knight, *The New Zealand Wars, op. cit.*, p. 34.)

Innovation importante, le chargement des armes par la culasse permettait de recharger son arme à couvert, voire couché. Même s'ils ne disposèrent que d'une quantité limitée de ces armes (le plus souvent récupérées sur les champs de bataille), les Maoris sauront très bien exploiter leurs atouts micro-tactiques - qu'il ne faut pas négliger - en les couplant à une utilisation judicieuse du terrain. Le général Pratt avait, par exemple, souligné la réelle capacité des Maoris à maintenir un feu continu tout en restant dissimulés[359].

En revanche, cette grande diversité de l'armement n'ira pas sans poser les problèmes logistiques que l'on imagine au niveau des balles et des cartouches et, de manière générale, de la poudre. L'échelle des conflits aggravera encore le problème de ravitaillement en munitions et en poudre noire. C'est pourquoi dès les *Musket Wars*, les *Pakeha* Maoris, déserteurs et autres renégats européens sont affectés à la confection artisanale de poudre noire. Dupetit-Thouars cite l'exemple d'un déserteur de la garnison d'Australie qu'une tribu de la région de Rotorua utilisait à cet effet. Toutefois, la poudre produite était de si mauvaise qualité qu'il fallait, précise-t-il, une « *[…] quantité de six charges pour obtenir la force d'une seule*[360] ». Appelées *hamanu*, les cartouchières artisanales creusées dans du bois et recouvertes d'une pièce de cuir étaient aussi fort répandues. Cette pratique de renommer les pièces de l'équipement européen (que l'on observe entre autres avec les mots *tupara*, *patiti* ou *hamanu*) est une preuve supplémentaire qu'elles n'étaient pas utilisées comme des « gadgets » mais véritablement intégrées à la culture de guerre maorie, via cette appropriation sémantique.

Il faut également mentionner l'utilisation de conques, appelées *putatara*, pour appeler les guerriers aux armes, pratique qui est également attestée aux Viti (Fidji) et aux Tonga par Dumont d'Urville[361].

Côté britannique, le principal armement utilisé lors de la *Northern War* est le fusil à percussion et chargement par la bouche « *Pattern 42* ». À partir de la fin des années 1850, il est peu à peu remplacé par le fusil « *Enfield Pattern 1853* ». Mesurant 1,44 mètre de long, auquel on pouvait ajouter une baïonnette de 53 centimètres, il pesait quatre kilogrammes. Alors que les autres fusils utilisés sur le théâtre n'étaient plus précis au-delà de cent mètres, l'Enfield conservait ses capacités balistiques jusqu'à plus de deux cents mètres. Aussi, un

[359] Lettre du major-général Pratt au « *Military Secretary* », London Gazette, 15 février 1861, p. 644-646, p. 644.
[360] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit.*, p. 141.
[361] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome IV, p. 261.

soldat expérimenté avait-il de bonnes chances d'atteindre sa cible même à plus de cent mètres. Il fut aussi très utilisé par les deux protagonistes de la Guerre de Sécession. En revanche, c'était toujours un fusil à chargement par la bouche, qui nécessitait donc de se tenir debout et statique lors des phases de rechargement. C'est pourquoi en 1861, le gouvernement néo-zélandais commanda des carabines courtes « *Calisher and Terry* » aux fabricants éponymes, installés à Birmingham. Les précédents combats contre les Maoris avaient en effet mis en lumière le besoin d'une carabine adaptée aux combats dans une végétation dense. Elle devint l'arme favorite des *Forest Rangers*, de par sa longueur réduite, son faible poids et surtout, le fait qu'elle pouvait être rechargée par un homme couché à terre ou en déplacement. C'est grâce à cet avantage micro-tactique qu'ils purent transformer Orakau en victoire décisive, en poursuivant les Maoris en fuite sur plus de dix kilomètres le long de la rivière Puniu.

Il faut aussi mentionner à partir des années 1860 le développement des armes à chargement par la culasse, qui devinrent l'équipement standard des *Constabulary*. Cette innovation, qui se traduit également par l'utilisation de carabines *Snider*, redonnait une certaine avance technologique aux Britanniques en matière d'armement d'infanterie. En effet, explique Hew Strachan, le remplacement des fusils Enfield par les Snider eut pour conséquence une multiplication par deux de la cadence de tir (avec une moyenne de six coups par minute pour des troupes bien entraînées)[362]. En 1865, un rapport de l'*Ordnance Select Committee* avait ainsi conclu sans équivoque que le système Snider était le meilleur des systèmes testés et qu'il fallait en développer l'expérimentation à plus grande échelle[363].

Un certain nombre de revolvers étaient également utilisés, principalement par les officiers (à l'exception des *Forest Rangers* pour qui ils étaient un armement standard). Le revolver le plus répandu était le « *Beaumont–Adams .44* » à cinq coups. On trouvait aussi le « *Colt Navy .36* » modèle 1851 : précis et léger, le Colt avait la faveur des *Forest Rangers*.

En revanche, certains facteurs externes viennent relativiser l'avantage logistique britannique en matière d'armement. Geoffrey Regan mentionne certaines régulations impériales rigides qui obligeaient à n'ouvrir les caisses de munitions de réserve qu'une à une (même en plein combat), la nécessité d'utiliser un outil particulier à cet effet, ainsi que la

[362] Hew Strachan, *European Armies and the Conduct of War*, *op. cit*., p. 109.
[363] WO 33/16, p. 100. *Report* n° 3956 du *8th November* 1865, *in* « *Abstract of Proceedings of the Ordnance Select Committee for the Quarter ending 31st December 1865* ».

difficulté de leur ouverture proprement dite. Cet aspect est un facteur aggravant dans la défaite des Britanniques face aux Zoulous à Isandlwana en 1879[364]. Pour mémoire, l'augmentation de la dotation individuelle en munitions avait été une des premières mesures consécutives à l'embuscade d'Uzbeen subie par les troupes françaises en Afghanistan en 2009, preuve supplémentaire que ce sujet est loin d'être anecdotique. Cette étude détaillée permet également de mettre en évidence la pertinence et le pragmatisme des adaptations britanniques au niveau tactique.

Il faut enfin mentionner l'artillerie, qui est un facteur de supériorité important pour les Britanniques. L'ensemble des calibres est représenté : du canon léger de 4 livres aux canons plus lourds de 12, 18 et 24 livres, et même des canons de marine de 32 livres. L'utilisation de mortiers de siège courts de 114 millimètres « Coehorn » (du nom de leur inventeur hollandais Menno von Coehorn) est également à souligner, tout comme celle de fusées « Congrève » (du nom de leur inventeur également), ou encore d'un canon de marine de 110 livres lors du siège de Gate Pa en 1864 : ce sera d'ailleurs la première utilisation de ce type de canon à terre. On est donc bien en présence de la gamme complète de l'artillerie de siège britannique, ce qui montre que le caractère principal du conflit n'est en rien celui de la « petite guerre ».

Pour Callwell, « *individuellement, […] le hardi nomade ou le sauvage téméraire peuvent tenir tête ou même être supérieurs au soldat européen ; dans l'ensemble*[365] ». C'est pourquoi « *il faut toujours éviter les corps à corps, car le Zoulou avec sa sagaie ou le Pathan avec son poignard peuvent très bien tenir tête au soldat instruit armé de sa baïonnette*[366] ». Il est d'ailleurs très clair quant à la supériorité individuelle des combattants irréguliers sur les soldats réguliers : « *les enseignements de la cour de caserne ne lui donnent pas la ruse et la vigilance instinctive de son adversaire. Il a l'avantage de l'armement et rien de plus*[367] ». Or en Nouvelle-Zélande, le différentiel d'armement est, on l'a vu, plus réduit que dans la plupart des autres conflits coloniaux de la période. Il y a en outre un écart de rusticité entre Maoris et Britanniques, qui va jouer lors des opérations en terrain difficile. Les Britanniques peuvent néanmoins s'appuyer sur le nombre, la discipline, ainsi que l'entraînement de leurs troupes

[364] Geoffrey Regan, *Great Military Blunders*, Londres, Seven Oaks, 2016 [1991] 272 p, p. 195.
[365] Charles Callwell, *op. cit*., p. 82.
[366] *Ibid.*, p. 350.
[367] *Ibid.*, p. 324.

régulières. Cela explique qu'en plus des raisons politiques, leur culture les poussera à rechercher une bataille rangée décisive. À propos de discipline, cette dernière est même très sévère au sein de l'armée britannique et les châtiments corporels sont fréquents[368]. C'est précisément cela qui poussa le fameux Kimble Bent à déserter.

On pourrait mettre en avant l'absence de leçons apprises par les Britanniques lors de leurs différents conflits coloniaux, et surtout transmises aux forces déployées aux quatre coins du monde. Pour James Belich, la vision et l'explication biaisées de ces conflits est la cause principale des enseignements limités que les Britanniques en tirèrent. En mettant uniquement en avant le courage des Maoris, les Britanniques limitaient leur appréciation globale des facultés guerrières de leurs ennemis, notamment en matière de poliorcétique[369] : c'est donc une conséquence de la « *Victorian interpretation* » au centre de son ouvrage. Belich montre par exemple que les leçons en matière de fortifications passagères ne furent pas intégrées au cursus du *Royal Military College* de Sandhurst (en charge de la formation initiale des officiers d'infanterie et de cavalerie de la *British Army*), malgré le fait que ses deux gouverneurs entre 1866 et 1884 avaient tous deux servi en Nouvelle-Zélande, dont le général Cameron lui-même[370]. Faut-il y voir une faille organisationnelle ? Daniel Marston explique que le niveau auquel s'appliquent les enseignements (compagnie, division, armée) est de nature à en limiter leur généralisation[371]. Le principal facteur explicatif est fourni par la lecture de Callwell, qui illustre de manière frappante la diversité des conflits coloniaux de la période, que ce soit au niveau des ennemis[372] ou de l'armement, ou encore du terrain. On parcourt en le lisant des terrains désertiques, montagneux, boisés et, souvent, une combinaison de ces caractéristiques. On y rencontre des ennemis à cheval, disposant d'artillerie ou, pour d'autres, équipés uniquement d'armes de corps à corps.

[368] Ils ne seront supprimés que vers la fin des années 1860, dans le cadre des réformes mises en œuvre par le secrétaire d'Etat à la Guerre Edward Cardwell.
[369] James Belich, *The New Zealand Wars […]*, *op. cit.*, p. 319.
[370] *Ibid.*, p. 318. Nos recherches ne nous ont pas permis d'élargir ce constat au cursus de la *Royal Military Academy* de Woolwich, en charge de la formation des officiers de l'artillerie et du génie.
[371] Daniel Marston, « *The Rise of the Phoenix : The XIVth Army in the Burma Campaign* », *in* Peter Dennis (dir.), *The Skill of Adaptability: the Learning Curve in Combat – Proceedings of the 2017 Australian Chief of Army History Conference*, Newport, Big Sky Publishing, 2018, 296 p, p. 154-179, p. 172.
[372] Pour un aperçu de la diversité des ennemis auxquels l'empire britannique eut à faire face, voir par exemple la série *Queen Victoria's Enemies* de Ian Knight chez Osprey, et plus spécialement le tome 4, qui traite de l'Australasie. Ian Knight, *Queen Victoria's Enemies, tome 4 : Asia, Australasia and the Americas*, Oxford, Osprey, 1990, 48 p.

Un bon aperçu de cette diversité des ennemis et de leur armement est d'ailleurs fourni par le *British Army Museum*, à Londres, dont les collections de l'espace consacré au XIX[e] siècle comprennent des dagues sikhes, des casques mahdistes, ainsi que des boucliers et des *assegai* (sagaies) zoulous. Cette diversité explique la structure de l'ouvrage *Small Wars*, découpé en nombreuses rubriques thématiques. Un travail de synthèse et une diffusion de ce dernier apparaît donc comme une véritable gageure pour les Britanniques. Pour ces derniers, les plus grands défis étaient donc de trouver une juste mesure dans l'emploi de la force et de s'adapter à la grande diversité d'ennemis, défi mis en lumière par Sir Neville Lyttleton, qui écrit à propos de la différence entre les batailles d'Omdurman (1898) et Colenso (1899) :

> « *Dans la première, 50 000 fanatiques ont déferlé vers une mort certaine à découvert sans se préoccuper de couvert, tandis qu'à Colenso, je n'ai pas vu un seul Boer de toute la journée jusqu'à ce que la bataille soit terminée, et c'était cette fois nos hommes qui étaient les victimes*.[373] »

En outre, les régiments envoyés en Nouvelle-Zélande depuis l'Australie y avaient, dans leur immense majorité, tenu des fonctions assez mornes de garnison. Ils étaient peu, voire pas du tout, préparés au type de guerre qui les attendait face aux Maoris. Ils firent en revanche preuve d'une belle capacité d'adaptation[374]. Lors des conflits suivants, les vétérans de la Guerre de Crimée apportèrent une expertise bienvenue en matière de sièges et de fortifications. Bien entendu, tout cela n'est pas codifié dans des traités, mais les leçons apprises ressortent dans les sources d'époque et les courriers, que ce soit les méthodes d'investissement des *pa* ou encore les divers rapports sur la maîtrise du feu croisé par les Maoris[375].

---

[373] Hew Strachan, *European Armies and the Conduct of War*, *op. cit*., p. 77-79, citation p. 77.

[374] Le phénomène rejoint ici la définition de Peter Mansoor, selon qui il n'est pas nécessaire de complexifier outre mesure le propos : « *parvenir à la solution idoine rapidement en plein cœur de la guerre, voilà ce qu'est l'adaptation militaire* » écrit-il dans Peter Mansoor, « *What lessons do wars of the 20th century offer armies in the 21st* », *in* Peter Dennis (dir.), *The Skill of Adaptability: the Learning Curve in Combat, op. cit.*, p. 13-32, p. 13.

[375] Après l'attaque contre le *pa* de William King, le colonel Gold insiste particulièrement sur ce point dans son rapport au gouverneur Browne. CO 881/2, p. 13. Lettre du colonel Gold au gouverneur Browne, 19 mars 1860.

2) La *Northern War* (ou *Flagstaff War*)

Sous l'égide d'Hone Heke (Heke), la tribu des *Nga Puhi* fut parmi les premières à signer le traité de Waitangi. Cinq ans plus tard, c'est ce même Heke qui est à l'origine de la *Northern War*. Le déclenchement du conflit est donc l'histoire d'un retournement, dont il est important de bien comprendre les causes. On peut mettre en évidence deux raisons principales pour expliquer ce revirement : d'une part, l'absence de ressources suffisantes à disposition du gouverneur l'empêchait d'exercer son monopole quant à l'achat de terres aux Maoris (comme stipulé dans les termes du traité de Waitangi), d'où la persistance du mécontentement quant à l'appétit foncier des colons et les agissements souvent douteux de la *New Zealand Company*. D'autre part, Heke entendait protester contre le transfert progressif du pouvoir et du commerce vers la région d'Auckland. Observant le développement et le potentiel de la baie d'Hauraki (qui deviendra Auckland) Dupetit-Thouars avait, à juste titre, estimé qu'elle était « *[…] destinée, par les nombreux avantages qu'elle possède, à devenir le siège d'une colonie importante*[376] ».

Il est important de garder à l'esprit que pour les Maoris, l'objectif des ventes de terres était aussi d'avoir des colons européens comme voisins, afin de commercer plus facilement. La vente de terres était donc au cœur d'une véritable stratégie et, on l'a vu, d'une compétition entre les différentes tribus. Dans son ouvrage sur le traité de Waitangi, Claudia Orange établit également un lien direct (décroissant) entre conversion précoce et esprit d'indépendance[377]. Dans le cas présent, cela n'empêcha le « retournement » de certaines tribus suite aux appétits fonciers croissants des colons.

Nous retiendrons l'appellation de *Northern War*, de préférence à celle de *Flagstaff War*. Si l'abattage du mât de la Flagstaff Hill par Heke fut un évènement déclencheur hautement symbolique, le conflit fut également une lutte pour la prééminence au sein des tribus du nord de la Nouvelle-Zélande entre les chefs Tamati Waka Nene (Nene) et Heke. Les enjeux étaient donc plus larges qu'une simple contestation de la souveraineté britannique. Ce premier conflit est (comparativement aux suivants) un conflit limité, dans le temps, dans l'espace et au niveau des effectifs respectifs. Néanmoins, on y observe la quasi-totalité des

[376] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., p. 134.
[377] Claudia Orange, *The Treaty of Waitangi, op. cit.*, *passim*.

schémas qui prévaudront lors des conflits ultérieurs, comme l'utilisation de stratagèmes par les Maoris ou le rôle des tribus alliées aux Britanniques : l'action de Nene contre Heke eut en effet un impact décisif sur le conflit. Il est aussi marqué par la surprise que constituent les *pa* dits « modernes ». L'étude de ce premier conflit permettra donc d'identifier les caractéristiques communes à l'ensemble des *New Zealand Wars*. Tout d'abord, il n'y a pas de consensus entre les différentes tribus maories, loin s'en faut. Certains groupes tribaux se rangent aux côtés des Britanniques, d'autres se scindent même durant le conflit. C'est le cas des *Nga Puhi*, qui se séparent en factions sous l'égide d'Heke ou de Nene. Nous avons déjà mentionné que les *New Zealand Wars* furent aussi, pour les Maoris, une guerre civile. C'est particulièrement vrai pour ce conflit, où des factions d'un même *iwi* s'affrontent sans répit. La persistance des conflits intertribaux ne s'explique pas seulement par une différence d'appréciation de la tutelle britannique. Ils sont aussi la continuation des luttes pour l'hégémonie qui avaient causé les *Musket Wars* quelques décennies plus tôt. Pour Stephenson Percy Smith notamment, les querelles de leurs parents trente ans plus tôt expliquent en grande partie pourquoi Nene s'est allié aux Britanniques contre Heke. Un parent de ce dernier avait en effet tué et mangé les yeux de Te Tiki (un parent de Nene) lors d'un conflit dans la région d'Hokianga en 1813[378].

a) Le déroulement du conflit

L'affaire de Wairau avait été un avertissement pour les Britanniques. Du fait de la persistance de marchés déséquilibrés, le ressentiment maori se transforme en une véritable défiance à l'égard du pouvoir impérial. Cette défiance se concrétise par des actions d'abord symboliques de la part d'Heke : ce dernier abat par trois fois le pavillon britannique qui flotte sur Flagstaff Hill, au-dessus de Kororareka (aujourd'hui Russell). Représenté page suivante, son acte symbolique ne cherche pas à remettre en cause la souveraineté britannique en tant que telle, mais à provoquer une inflexion de la politique foncière et un rééquilibrage des relations commerciales par rapport à la région d'Auckland.

[378] Stephenson Percy Smith, *Maori wars of the nineteenth century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011 [1910], p. 54.

- « *Heke fells the flagstaff at Kororareka* ». :

Lithographie d'Arthur David McCormick. Conservée à l'Alexander Turnbull Library (bibliothèque nationale de Nouvelle-Zélande), à Wellington.

Cela rejoint le propos de Fred Anderson lorsqu'il écrit que « *loin d'avoir comme objectif la destruction de l'autorité impériale, les rébellions indiennes et la résistance coloniale traduisaient un désir de réajuster les relations impériales*[379] ». Cette remarque à propos de l'Amérique du Nord est tout à fait transposable à la Nouvelle-Zélande, comme l'illustre notamment le déclenchement de la *Northern War*. Elle correspond aux intentions d'Heke qui, ne l'oublions pas, a signé de plein gré le traité de Waitangi.

En mars 1845, leurs actions étant restées sans réponse, la situation atteint un point de non retour : Heke et son allié Te Ruki Kawiti (Kawiti) décident d'assaillir la ville avec environ 400 guerriers. Cet acte marque le début du premier conflit majeur des *New Zealand Wars*.

Kororareka (11 mars 1845) :

Le jour de l'attaque, le 11 mars 1845, le *HMS Hazard* mouille dans la baie, portant le total des forces britanniques à 250 soldats. Kororareka est la seule « bataille » des *New Zealand Wars* où les Maoris sont en supériorité numérique. L'attaque est soigneusement préparée et coordonnée : le vétéran Kawiti est en charge de la diversion sur la ville, pendant que le fougueux Heke attaque la redoute qui protège désormais Flagstaff Hill, objectif principal de l'attaque. Alors que les premiers coups de feu éclatent dans la ville, la panique et la confusion s'installent chez les habitants, qui se réfugient dans les redoutes et sur les navires. Dans la ville, les Maoris se heurtent à une résistance plus importante que prévu du fait de la présence de l'équipage du *HMS Hazard* et des tirs d'artillerie de ce dernier. Toutefois, ils réduisent rapidement au silence les coccupants de la redoute de Flagstaff Hill et abattent une nouvelle fois le pavillon britannique. Leur objectif est atteint. Au total, 20 Britanniques ont été tués et 23 autres blessés. Les Maoris ont des pertes comparables. Voyant que les assaillants n'ont pas l'intention de s'en prendre à eux, les civils reviennent dans la ville et des scènes de pillage se produisent pendant plusieurs heures. Pour parachever leur action, les Maoris incendient la ville et se retirent.

De leur côté, les navires britanniques font alors voile vers Auckland, avec la population de Kororareka à leur bord. La nouvelle de la prise et de la mise à sac de la ville provoque une véritable panique au sein des habitants d'Auckland, qui pensent être la

[379] Fred Anderson, *The War that made America: A short Story of the French and Indian War*, *op. cit.*, p. 242.

prochaine cible. Après l'attaque de Kororareka, Fitzroy est donc déjà sous pression, tant de la part de la presse que de la population coloniale[380]. Côté maori, un certain nombre de tribus du nord réagissent négativement au geste de Heke. Elles craignent en effet que cela ne mette un terme au commerce avec les Européens, déjà soumis à une forte concurrence de la part de la région du Manukau. Même au sein des *Nga Puhi*, la tribu d'Heke, de fortes dissensions se font jour. Nene y voit en outre une occasion de porter un coup à son rival et prend fait et cause pour les Britanniques.

Dès le 22 avril 1845, 215 soldats du *58th Regiment* arrivent d'Australie[381]. L'expédition « punitive » commandée par le lieutenant-colonel Hulme part d'Auckland. Au niveau militaire, les trois principales offensives britanniques de ce conflit sont « *[...] si distinctes qu'elles sont en elles-mêmes des campagnes miniatures*[382] » : la première se conclut par Puketutu, la seconde par Oheawai et la troisième par Ruapekapeka. La carte de la page 52 présente le théâtre des opérations, dont on constate qu'il est assez réduit (environ quinze kilomètres sur quinze kilomètres), à l'exception de l'expédition vers Ruapekapeka.

Puketutu (8 mai 1845) :

La première bataille de la *Northern War* est livrée le 8 mai 1845 autour du *pa* de Puketutu, sur les bords du lac Omapere. Ayant tout à fait conscience de leur infériorité numérique (ils ne sont guère plus de 200 contre plus 400 Britanniques), Kawiti et Heke mettent au point un plan astucieux, basé sur un appui mutuel de leurs forces. Ils avaient bien identifié que leur mobilité tactique serait le facteur clé pour tenter de résister aux Britanniques. Heke est chargé d'attirer les Britanniques vers le *pa* avec une petite force. Dirigé par Kawiti, le gros des forces maories doit quant à lui servir de force mobile et attaquer les Britanniques de flanc lorsqu'ils exerceront trop de pression sur le *pa*. La garnison devra quant à elle effectuer une sortie si les Britanniques engagent toutes leurs forces contre la colonne mobile. C'est un plan audacieux qui exige une étroite coordination pour prévenir le risque de se faire battre « en détail ». Il fonctionne fort bien : communiquant au moyen de drapeaux, les deux forces maories parviennent à enlever la pression qui s'exerce successivement sur chacune d'elles. Lorsque les troupes d'Hulme atteignent les abords du *pa*,

[380] Tom Gibson, *op. cit*., p. 36.
[381] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit*., p. 41.
[382] *Ibid*., p. 29.

elles sont assaillies de flanc par les guerriers de Kawiti. Tentant de repousser ce dernier en concentrant leurs forces contre lui, les troupes impériales sont désorganisées par une sortie de la garnison. En grande infériorité numérique, les défenseurs du *pa* ne peuvent guère faire plus que détourner momentanément l'attention des Britanniques. Cela est néanmoins suffisant pour permettre à Kawiti de réorganiser son détachement et lancer une seconde attaque de flanc. Décontenancé par la mobilité tactique des Maoris, Hulme ne parvient pas à reprendre l'initiative et, à la fin de l'après-midi, ordonne à ses troupes de cesser le combat. Le bilan des pertes est de 14 tués et 38 blessés pour les Britanniques, contre 47 tués et 80 blessés pour les Maoris. C'est néanmoins un revers pour les Britanniques, qui n'ont pas été capables de porter un coup décisif. Hulme est remplacé par le lieutenant-colonel Henry Despard.

Puketutu est également intéressante en ce qu'elle illustre la réaction maorie pragmatique face à de nouvelles armes et leur volonté de tirer le maximum de leçons de ce premier engagement, également marqué par la première utilisation de roquettes Congrève[383] en Nouvelle-Zélande. Heke s'avance en première ligne pour observer les premiers tirs et l'effet de cette arme inconnue. Quand il s'aperçoit que les deux premières roquettes ont manqué leur cible et n'ont eu pour seul résultat que de faire fuir les chiens du *pa* par leur bruit assourdissant, il interpelle ses compagnons d'armes : « *quel bénéfice peut-on obtenir avec cette arme ?* », phrase qui deviendra une bravade maorie à propos des armes européennes. Un esclave s'enfuit également du *pa* à ce moment là et, quand il fait un compte rendu terrifié à Kawiti (parlant d'une arme « *effrayante, rugissant avec des flammes* »), il reçoit pour réponse de la part du vétéran : « *je connais tout à propos de toutes les sortes d'armes. Toutes les armes peuvent tuer, et toutes les armes peuvent manquer leur cible car c'est la nature des armes. Mais si tu dis un mot de plus, je te casse la tête avec mon tomahawk !*[384] ». Si la fin de sa réponse a surtout pour objet d'éviter d'instiller la crainte parmi ses guerriers, le début de sa réponse montre l'analyse pragmatique qui est la sienne. Cette réaction est emblématique de la façon dont les Maoris appréhendent la technologie militaire et s'attachent à identifier l'apport réel plutôt que l'aspect novateur en tant que tel.

[383] Conçues au début du XIX^e^ siècle, les roquettes Congrève étaient des sortes de fusées construites à partir d'un tube de fer. Leur utilisation causait une importante fumée et un bruit strident. Elles étaient par ailleurs assez imprécises.
[384] Frederick Maning, *History of the war in the north of New Zealand against the chief Heke in the year 1845*, *op. cit.*, p. 37.

Pour Callwell, « *les Sauvages et les troupes dont le moral est inférieur ne connaissent généralement pas le principe de manœuvrer sur les lignes intérieures, ou de profiter des avantages d'un adversaire qui divise ses forces*[385] ». La bataille de Puketutu illustre au contraire la maîtrise du combat dit « distribué » par les Maoris et ce, dès le début des *New Zealand Wars*. C'est d'autant plus notable que ce type de combat requiert non seulement de la mobilité, de la coordination, mais aussi un vrai sens de l'opportunité tactique. Malgré le succès, les pertes maories sont toutefois conséquentes. Ils vont tirer toutes les leçons de ce premier engagement face à la puissance de feu des troupes impériales. « *Rarement l'ennemi combat avec la même ardeur quand il a tâté des armes et des méthodes d'une armée régulière*[386] », écrit Callwell. Ici, le résultat n'a pas été la peur mais une adaptation immédiate et drastique des tactiques utilisées. Jamais plus, au cours des *New Zealand Wars*, les Maoris n'acceptèrent de livrer bataille aux Britanniques en terrain découvert. Or, selon Callwell pour battre des irréguliers « *[…] d'une façon décisive, il est presque toujours nécessaire de les attraper en terrain découvert. […] Dans les guerres contre les Cafres, les Maoris et les Birmans, la grosse difficulté a généralement été d'arriver à une action décisive*[387] ». Ce sera là tout le problème des Britanniques, à qui les Maoris refusèrent systématiquement une « bataille rangée décisive ». Cela eût pour effet de générer chez les Britanniques un sentiment d'impatience et de frustration, qui rendît d'autant plus efficace les stratagèmes maoris basés sur le défi.

Heke ne peut toutefois pas exploiter sa victoire car il doit faire face aux factions maories alliées aux Britanniques. Le 12 juin 1845, son *pa* de Te Ahuahu est pris par les guerriers de Makoare Te Taonui. C'est un sérieux revers pour Heke, qui perd en outre trente de ses guerriers. Gravement blessé au cours du combat, il se retire à Kaikohe et ne pourra combattre à nouveau qu'à Ruapekapeka, à la fin de l'année 1845. La bataille de Te Ahuahu, aux conséquences pourtant capitales sur la campagne, est quasiment absente de l'historiographie britannique, qui minimise systématiquement le rôle joué par les *kupapa*[388].

[385] Charles Callwell, *op. cit*., p. 222.
[386] *Ibid*., p. 93.
[387] *Ibid.,* p. 92 et 189.
[388] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit.*, p. 46. On retrouve ce schéma dans l'historiographie de la *French and Indian War* et plusieurs travaux récents s'attachent à faire justice au rôle clé joué par les Iroquois. Voir par exemple Peter McLeod, *Les Iroquois et la guerre de Sept Ans*, Montréal, VLB éditeur, 2005 [2000], 288 p.

« *La guerre des races a commencé*[389] » en Nouvelle-Zélande, se désole le *Spectator* du 19 juillet 1845, lorsque la nouvelle des évènements parvient à Londres. Le 29 novembre 1845, le journal consacre un article particulièrement incisif à la guerre qui fait rage à l'autre bout du monde. L'article est intitulé « *Progrès du bain de sang en Nouvelle-Zélande* » : pour les rédacteurs, « *du fait de la politique des officiels britanniques , Heke a été transformé en une sorte d'Abd-el-Kader et la Nouvelle-Zélande en une petite Algérie*[390] ». Il s'agit aussi d'une critique de lord Stanley, alors secrétaire d'Etat aux colonies. Au niveau politique, c'est une période de transition marquée par une importante agitation : aux critiques à l'égard de la Première Guerre des Sikhs et de la *Northern War*, s'ajoutent les vifs débats économiques qui aboutiront à l'abolition des *Corn Laws* en 1846. L'année 1846 verra aussi le retour au pouvoir des libéraux avec lord John Russell, autant d'éléments d'environnement qu'il incombe de ne pas sous-estimer.

Après avoir pansé ses plaies et reçu des renforts (notamment 250 alliés maoris menés par Nene) la colonne britannique, forte de plus de 630 soldats impériaux et désormais aux ordres du lieutenant-colonel Despard, se remet en marche le 1er juin 1845. Le 23 juin, leur camp est installé à proximité du *pa* d'Oheawai, construit par Kawiti au cours des mois précédents.

Ohaeawai (23 juin 1845 – 1er juillet 1845) :

Il faut d'emblée souligner que le plus grand secret a entouré la construction de ce *pa* par Kawiti. Les Maoris étaient en effet très conscients de l'importance du secret dans l'obtention de la surprise. Dupetit-Thouars avait ainsi consigné les recommandations faites par le chef Tola-Roa aux membres de son clan peu avant sa mort : « *Souvenez-vous de moi, qui n'ai jamais été battu ! … ; et surtout, ne laissez jamais pénétrer vos intentions ni connaître vos plans avant de les mettre à exécution…*[391] ». Le siège d'Ohaeawai va être le lieu d'une surprise à la fois technique, tactique et stratégique pour les Britanniques. Dominé par des collines, le *pa* apparaît très vulnérable aux tirs d'artillerie, qui commencent rapidement et durent pendant toute une semaine. Une sortie maorie, doublée d'une provocation avec un drapeau britannique, achève de convaincre Despard d'attaquer, malgré la récente arrivée

[389] *The Spectator*, 19 juillet 1845, p. 4.
[390] *The Spectator*, 29 novembre 1845, p. 11 : « *Progress of Bloodshed in New Zealand* ».
[391] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit*., tome III, p. 133.

d'une pièce d'artillerie de siège de gros calibre (32 livres). Le 1er juillet, il ordonne l'assaut du *pa*, pensant la garnison sinon neutralisée, du moins totalement démoralisée par la semaine de bombardements. Or, ce premier bombardement des *New Zealand Wars* a fait assez peu de dégâts. Les abris enterrés (que les Maoris nomment *rua* et comparent à des calebasses) creusés à l'intérieur de la fortification permirent en effet à la garnison de sortir quasiment indemne de ce bombardement, tant physiquement que moralement. Belich évoque une première mondiale quant à l'utilisation de ces abris enterrés[392], véritables bunkers anti-artillerie avant l'heure.

En sus des *rua*, plusieurs innovations tactiques dans l'art maori de la fortification jouèrent pleinement leur rôle, notamment le *pekerangi* (écran constitué de palissades légères destinées à ralentir et désorganiser les assaillants). « *La totalité de ces* pa *étaient couverte de deux ou trois couches de feuilles vertes de lin néo-zélandais qui, si elles ne pouvaient pas stopper une balle d'Enfield tirée à courte distance, en modifieraient assurément la trajectoire*[393] ». Comme l'explique le général Carey, outre le camouflage induit, la couche de lin ajoutée au *pekerangi* provoquait une importante perte d'énergie cinétique non seulement des balles, mais aussi et surtout des projectiles d'artillerie, dont le tir ne pouvait en outre pas être concentré sur une zone pour créer une brèche. Il est donc quelque peu sévère de mettre en avant la suffisance de Despard comme principale cause du désastre, alors qu'il fait face à une surprise stratégique. Le *Spectator* lui reproche par exemple une mauvaise zone de déploiement de son artillerie, un assaut frontal précipité et conclut que sa surprise « *[…] quant à la solidité de la forteresse sauvage, [et] son étonnement à la vue de la réserve de pommes de terre prouvent qu'il n'était pas préparé à sa tâche et ignorant de son ennemi*[394] ». Brocardé d'une manière comparable, Despard n'est pourtant pas lord Chelmsford, dont l'excès de confiance jeta les bases du désastre d'Isandlwana face aux Zoulous en janvier 1879[395].

De manière plus conjoncturelle, la colonne d'assaut avait, il est vrai, commis l'erreur d'attaquer dans un secteur concave de la fortification, véritable « *kill zone* » conçue à dessein pour prendre les assaillants entre deux feux. Les Britanniques essuient une terrible fusillade à courte distance de la palissade et perdent 114 tués et blessés, soit un cinquième de leur force. « *En règle générale, dans les combats contre des guerriers irréguliers, les pertes causées par*

[392] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit.*, p. 52.
[393] Robert Carey, *The Second Maori War, 1860-1861*, Driffield, Leonaur, 2007 [1863], 124 p, p. 76.
[394] *The Spectator*, 29 novembre 1845, p. 11.
[395] Adrian Greaves, *op. cit.*, *passim*.

le feu de l'ennemi ne sont pas très considérables. Il n'y a pas cette rafale dévastatrice de projectiles […][396] ». On imagine le choc et la surprise que constitua la salve meurtrière d'Ohaeawai. En effet, les Maoris avaient fort bien perçu l'« *avantage de réserver le tir pour les très petites distances*[397] ». Heureusement pour Heke, toujours hors d'état de combattre, ce revers britannique a pour conséquence de stopper leurs opérations pendant plusieurs mois, d'autant plus que la période hivernale bat son plein[398]. L'abandon du *pa* par Kawiti le 11 juillet permet néanmoins aux Britanniques de présenter l'expédition comme victorieuse, alors que les forces ennemies sont presque intactes.

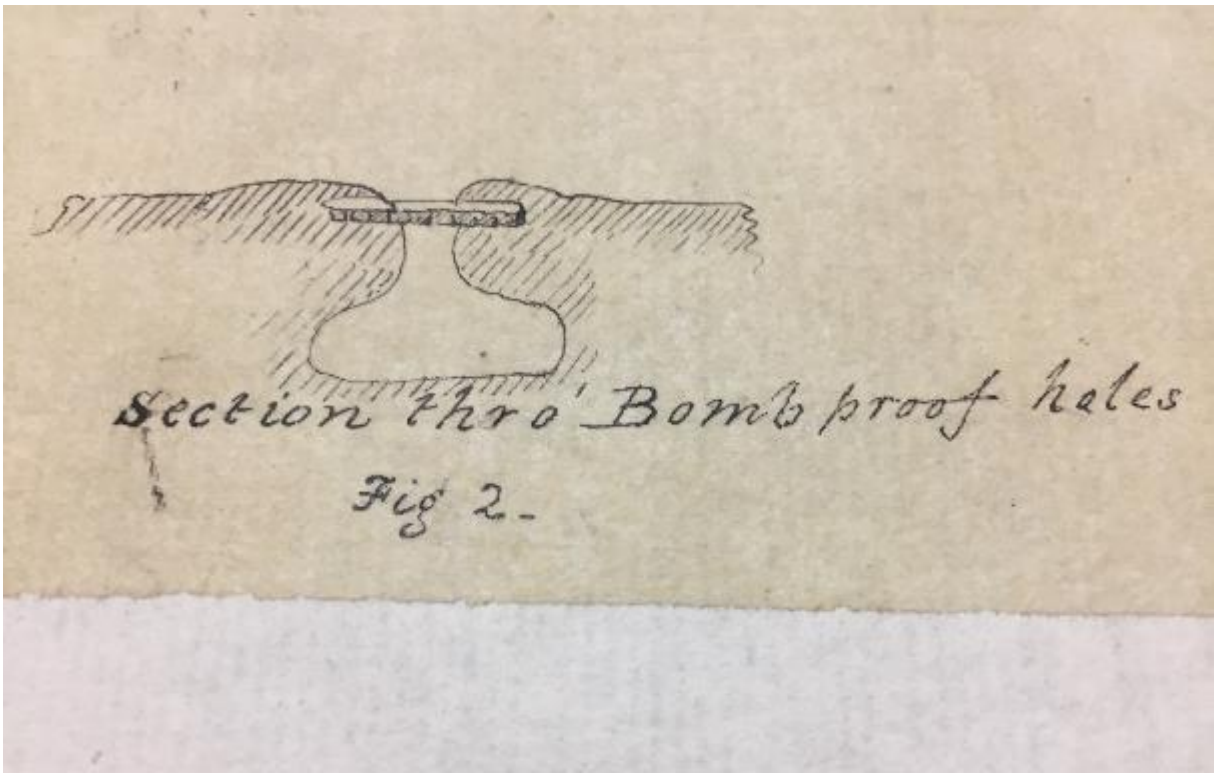
Le gouverneur Fitzroy fut la victime collatérale de ce revers, d'autant plus que sa gestion était vivement critiquée depuis Londres. Soulignant à la fois le défaut de compte rendu de Fitzroy (avec pour conséquences de longues périodes de silence qui ont accompagné son mandat, même durant les épisodes de crise) et l'échec de sa politique indigène, un courrier du *Colonial Office* conclut à son sujet qu'« *il n'a pas les qualités requises pour l'exercice de sa fonction*[399] » de gouverneur et demande son rappel immédiat. S'il était visiblement dépassé par les évènements, il fit office de bouc-émissaire quant au déclenchement de la *Northern War*, alors qu'il s'était toujours montré mesuré dans le domaine foncier (comme l'illustrent ses courriers et avis après Wairau) et avait entamé des négociations de paix avec les Maoris pour mettre un terme au conflit.

Le 18 novembre 1845, George Grey est nommé gouverneur général de Nouvelle-Zélande. Malgré son jeune âge (il n'a que trente-trois ans lors de sa nomination), c'est un homme déterminé qui possède déjà une belle expérience : ancien officier, explorateur, il vient d'occuper la fonction de gouverneur de l'Australie-Méridionale, où il a eu à s'occuper de problèmes fonciers avec les Aborigènes. Le nouveau gouverneur n'ignore pas que la situation reste épineuse mais, en désaccord avec les propositions de paix avantageuses faites aux Maoris par Fitzroy, il décide l'envoi d'une troisième expédition, cette fois en direction du *pa* de Ruapekapeka, dont le nom maori signifie « le nid de chauve-souris ».

[396] Charles Callwell, *op. cit*., p. 264.
[397] *Ibid*., p. 273.
[398] Compte tenu de sa localisation dans l'hémisphère sud, l'hiver a lieu entre juin et août en Nouvelle-Zélande. C'est un paramètre à prendre en compte dans l'étude des sources.
[399] CO 881/1, chapitre XXVI : « *Colonial Office Statements* », p. 7-10, 11 avril 1845.

Ruapekapeka (27 décembre 1845 - 11 janvier 1846) :

Le « modèle » constitué par le *pa* d'Ohaewai, avec ses tranchées, ses meurtrières ainsi que ses abris enterrés (qui sont une petite « révolution » militaire), est reproduit à Ruapekapeka, dont la construction a duré quasiment six mois. Du fait de l'absence d'opérations britanniques, les Maoris ont pu employer une main d'œuvre nombreuse pour la construction et c'est un redoutable obstacle qui se dresse sur le chemin des Britanniques, d'autant plus qu'il est défendu par Kawiti.



MPG 1/619 : détail d'un abri anti-artillerie du *pa* de Ruapekapeka.

Ce croquis réalisé par un officier du génie britannique est emblématique de la minutie avec laquelle les Britanniques étudient les *pa* modernes. Il comporte ainsi de nombreux détails sur les palissades, les abris et leur combinaison, ainsi que des notes manuscrites. La quantité de documents de ce type invalide un peu plus les accusations de suffisance ou de légèreté.

« *Chaque maison dans le pa était entourée d'une palissade renforcée avec de la terre […]. De nombreuses maisons étaient équipées d'abris anti bombes dans lesquels se retirer durant les canonnades. Les trous étaient recouverts d'une double rangée d'arbres recouverte de terre*[400] ». On remarque une nouvelle fois la minutie avec laquelle le rédacteur consigne tous ces détails. Comme le montre également le tableau de Cyprian Bridge intitulé « *Ruapekapeka, 1846* », le *pa* est adossé à une forêt pour son chemin de repli. Il est par ailleurs construit à dessein dans une zone reculée et difficile d'accès, à plus de vingt miles du théâtre principal des opérations. Néanmoins, les Britanniques ont reçu de nombreux renforts depuis la défaite d'Ohaeawai et ce sont plus de 1700 soldats, ainsi que des *kupapa* commandés par Nene, qui reprennent l'offensive. L'artillerie a également été considérablement renforcée puisque l'on trouve des canons de 12, 18 et même 32 livres. On pourrait y voir une réponse dénuée d'imagination au problème des *pa* modernes, mais le fait est qu'il est difficile de parler d'excès de confiance et de légèreté à la vue de ce déploiement de moyens.

Les troupes britanniques atteignent le *pa* juste avant Noël, après une progression lente et difficile du fait de la végétation. Quelques jours plus tard, le 27 décembre, un intense feu d'artillerie commence. Il va durer près de deux semaines. Pendant cette période, Heke (enfin rétabli de sa blessure) réussit à rejoindre le *pa* avec plusieurs dizaines de guerriers, ce qui atteste que le cordon des assiégeants est tout sauf hermétique. Il tient un conseil de guerre avec Kawiti, au cours duquel ils prennent la décision d'abandonner le *pa*, du fait de leur grande infériorité numérique et de la quantité d'artillerie déployée par les Britanniques. L'absence d'un « état-major maori » et le fait que les chefs maoris s'occupent des différents domaines peut être présenté à la fois comme un avantage et un inconvénient. On peut mettre en avant le risque de surcharge cognitive ou, à l'inverse, louer l'unité d'action qui en résulte. Couverts par une action d'arrière-garde de Kawiti, les Maoris parviennent à s'échapper, malgré la tentative britannique de les stopper.

Ce dénouement « heureux » permet au gouverneur Grey de proposer un armistice tout en sauvant les apparences de la victoire. Il veille à ne pas imposer de confiscations de terres pour les groupes qui ont pris les armes. De ce fait, et malgré leur désir de poursuivre la lutte, les Maoris acceptent finalement la proposition de Grey. En effet, la durée du conflit a durement éprouvé leur économie, en mobilisant leurs guerriers pendant une longue période,

[400] MPG 1/619. Notes manuscrite accompagnant un croquis détaillé du *pa* de Ruapekapeka.

au détriment des activités agricoles. C'est donc une paix de compromis. D'ailleurs, le drapeau au-dessus de Flagstaff Hill ne fut réinstallé qu'en 1858, après la mort de Heke et Kawiti. Certains des groupes ayant pris les armes migrent toutefois vers le sud suite au conflit, et c'est par leur truchement que les leçons de la *Northern War* bénéficieront aux tribus du Taranaki, notamment en matière de fortifications. Autre conséquence, c'est le Waikato qui apparaît désormais comme le centre de gravité maori. En effet, le conflit a aggravé le déclin relatif de la zone et, ironie de l'histoire, c'est le fils de Heke qui remet en place le pavillon sur Flagstaff Hill en 1858, car il a besoin des Britanniques pour sortir sa tribu de la misère grandissante.

La paix apparait toutefois fragile, car elle ne s'appuie pas sur une (nécessaire) reconnaissance de la défaite. Or, les Maoris n'ont pas subi de véritable revers, même à Puketutu. Illustration du *statu quo* qui prévaut, Grey refuse de renvoyer les troupes venues d'Australie au motif officiel qu'Heke et Kawiti restent dangereux et que leur révolte risque de faire des émules[401]. Officieusement, il entend surtout profiter de la présence de ces troupes pour affirmer l'autorité impériale dans certaines régions contestées. 800 soldats sont ainsi envoyés dans la région de Wellington, où les problématiques foncières ont ravivé les tensions avec les *Ngati Toa*[402].

Ainsi, en février 1846, les habitants d'un village maori établi dans une zone contestée de la Hutt Valley - située à l'est de la ville de Wellington - sont expulsés et leur village brûlé. En représailles, la tribu locale harcèle les colons et pille plusieurs fermes au cours du mois de mars suivant. Le 16 mai, ce sont 200 Maoris menés par le chef Te Mamaku qui attaquent le poste de Boulcott's Farm. Les Britanniques perdent sept soldats (appartenant au *58th Regiment*) dans cet engagement mais parviennent à repousser l'assaut. Il leur apparaît néanmoins nécessaire de construire une structure plus solide, avec l'érection du fort de Paremata. Une canonnière à vapeur patrouille également le long de la côte. En réponse, Te Rangihaeata construit un *pa* à Paua-Taha-Nui, sur un site qu'il sait hors de portée de la canonnière. Compte tenu des effectifs déployés par les Britanniques (et sans doute aussi du fait de l'arrivée de l'hiver), il abandonne finalement la position et se réfugie dans le *bush*. Grey attribue la responsabilité de ces évènements à Te Rauparaha, compte tenu de l'influence de ce dernier. Te Rauparaha est arrêté le 23 juillet 1846, jeté en prison après un simulacre de

[401] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit*., p. 69.
[402] Les terres où s'était établie la colonie de Wellington avaient en effet été achetées en septembre 1839 auprès du chef Te Warepouri, de la tribu rivale des *Te Ati Awa*.

procès, puis maintenu en résidence surveillée jusqu'en 1848. Etonnamment, cette détention arbitraire ne ravive pas les troubles.

Entre avril et juillet 1847, c'est la région de Wanganui[403] qui connaît à son tour des troubles. En avril, un civil (John Gillfillan) et trois de ses enfants sont assassinés par un parti de maraudeurs maoris. À noter que ce sont les groupes maoris locaux eux-mêmes qui procèdent à l'arrestation des auteurs (dont quatre sont pendus) ce qui illustre à nouveau que pour les Maoris, la comparaison entre les coûts et bénéfices d'un conflit est très nettement en faveur de la paix. Malgré cela, plusieurs escarmouches indécises ont lieu dans les mois qui suivent autour de la ville de Wanganui. Le *Spectator* du 15 janvier 1848[404] relate ainsi la flambée de violence ayant eu lieu du 19 au 24 juillet 1847 : la date de la recension (janvier 1848) donne une idée du délai de transmission des informations et donc, indirectement, du délai de réaction de Londres en cas de dégradation de la situation.

C'est pourquoi dès 1846, et malgré ses moyens limités, la colonie se met en état de défense afin de se prémunir contre une reprise des hostilités à plus grande échelle. Plusieurs redoutes et baraquements sont construits et de nombreux autres envisagés dans les principales zones de peuplement[405]. À partir de 1847, un système spécifique de colonisation est également mis en œuvre en guise d'expédient pour augmenter indirectement les capacités de défense des établissements : les *Royal New Zealand Fencibles*, le plus souvent appelés *Fencibles* (dont le nom dérivait de l'adjectif « *defensible* »). Les soldats britanniques en fin de contrat se voyaient proposer des terres (une acre et un cottage) afin de les inciter à s'installer dans la colonie. L'idée de manœuvre était de disposer parmi la population de colons d'hommes connaissant le maniement des armes et pouvant être rappelés en cas de crise. On retrouve donc la notion de « frontière armée » qui caractérise l'Amérique du Nord, même si on ne peut pas parler de front pionnier en Nouvelle-Zélande, mais plutôt de centres de colonisation. Cette structure eut un succès mitigé, car seuls 850 soldats (au total, sur plusieurs années d'existence) se portèrent volontaires pour ce système. Ils étaient en outre dispersés dans de nombreux établissements, comme Panmure ou Onehunga. Les *Fencibles* ne furent

[403] Orthographié ainsi (Wanganui), il s'agit de la ville. Le nom propre Whanganui désigne quant à lui la rivière.
[404] *The Spectator,* 15 janvier 1848, p. 9.
[405] Voir notamment la sous-série MPH 1/681 des archives britanniques, qui contient de nombreux croquis et plans des constructions réalisées ou envisagées au cours de cette période.

mis en alerte qu'une seule fois, en avril 1851, quand un groupe maori se dirigea sur Auckland pour laver un affront. Les talents diplomatiques de Grey permirent d'éviter l'escalade.

Grey se livre en effet à une intense activité diplomatique au cours de la période et on peut mettre à son crédit d'être parvenu à maintenir la paix durant toute la première moitié de la décennie 1850. En 1855, seuls deux régiments britanniques en sous-effectifs sont encore stationnés en Nouvelle-Zélande, soit 1250 soldats britanniques « seulement ». Alors que leur retrait est prévu pour la fin de l'année 1855, le nouveau gouverneur Gore Browne obtient que l'un d'entre eux soit envoyé à New Plymouth, où les colons craignent un regain de tension.

b) L'innovation des « *pa* modernes »

Afin de mettre en perspective l'évolution des *pa*, il est nécessaire de se souvenir des nombreux changements survenus pendant les *Musket Wars* en matière de fortifications, détaillés précédemment, avec l'émergence des *gunfighter's pa*. Très tôt, on l'a vu, les *pa* maoris sont l'objet d'un vif intérêt de la part des explorateurs. Dans ce domaine également, l'étude des journaux de bord s'avère précieuse. Elle nous apprend, par exemple, que l'utilisation de labyrinthes à l'entrée des *pa* était une pratique de longue date pour les Maoris. Lors de sa tournée diplomatique qui suit la prise de possession, le major Burnbury observe que bien souvent, « *l'intérieur de ces forts contient un labyrinthe complet de petites redoutes et de parapets autour des huttes*[406] ». Fin 1838 déjà, Dupetit-Thouars décrit ainsi le *pa* de Pomaré (qui est alors un des chefs les plus puissants de la Baie des Iles), situé à l'embouchure de la Kawa-Kawa, non loin de Kororareka :

> « *Il n'y avait point de porte pour pénétrer dans ce pâha ; mais au retour d'un angle, un pieu mobile que l'on enlevait le jour et que l'on replaçait la nuit, laissait un passage étroit par lequel nous entrâmes en montant sur une tête de pieu qui servait de marchepied. Dès que nous eûmes pénétré dans le pâha, nous nous trouvâmes comme dans un labyrinthe : nous suivîmes un sentier étroit et tortueux, resserré entre deux palissades, car chaque maison est elle-même entourée d'une palissade particulière, moins élevée cependant et moins forte que celle de l'enceinte générale, mais dans*

[406] Thomas Burnbury, *op. cit.*, p. 138.

laquelle on ne peut également entrer que par des passages extrêmement étroits et difficiles[407] ».

Les nombreux détails qu'il fournit permettent de bien appréhender la sophistication des *gunfighter's pa*. Dupetit-Thouars mentionne également que le *pa* comporte des fossés, des angles saillants, ou encore des meurtrières. Il est amusant de noter qu'il souligne à la fois les qualités défensives de la structure et le fait qu'elle ne soit pas « *[…] construite d'après les règles de l'art*[408] », remarque qui n'est pas sans rappeler celle de Pyrrhus lors de sa campagne en Italie : « *je ne sais qui sont ces barbares […], mais la disposition de cette armée n'est aucunement barbare*[409] ». Lors de son passage aux îles Viti (Fidji), Dumont d'Urville examine avec un grand intérêt la citadelle du roi Tanoa, sorte de fortin sur pilotis. Comme à son habitude, il tâche d'éviter l'ethnocentrisme et, plutôt que d'insister sur l'aspect rudimentaire de la structure, il observe finement qu'« *avec les moyens d'attaque que possèdent ces insulaires, la position est inexpugnable, et le feu ou la faim pourraient seuls la réduire*[410] ».

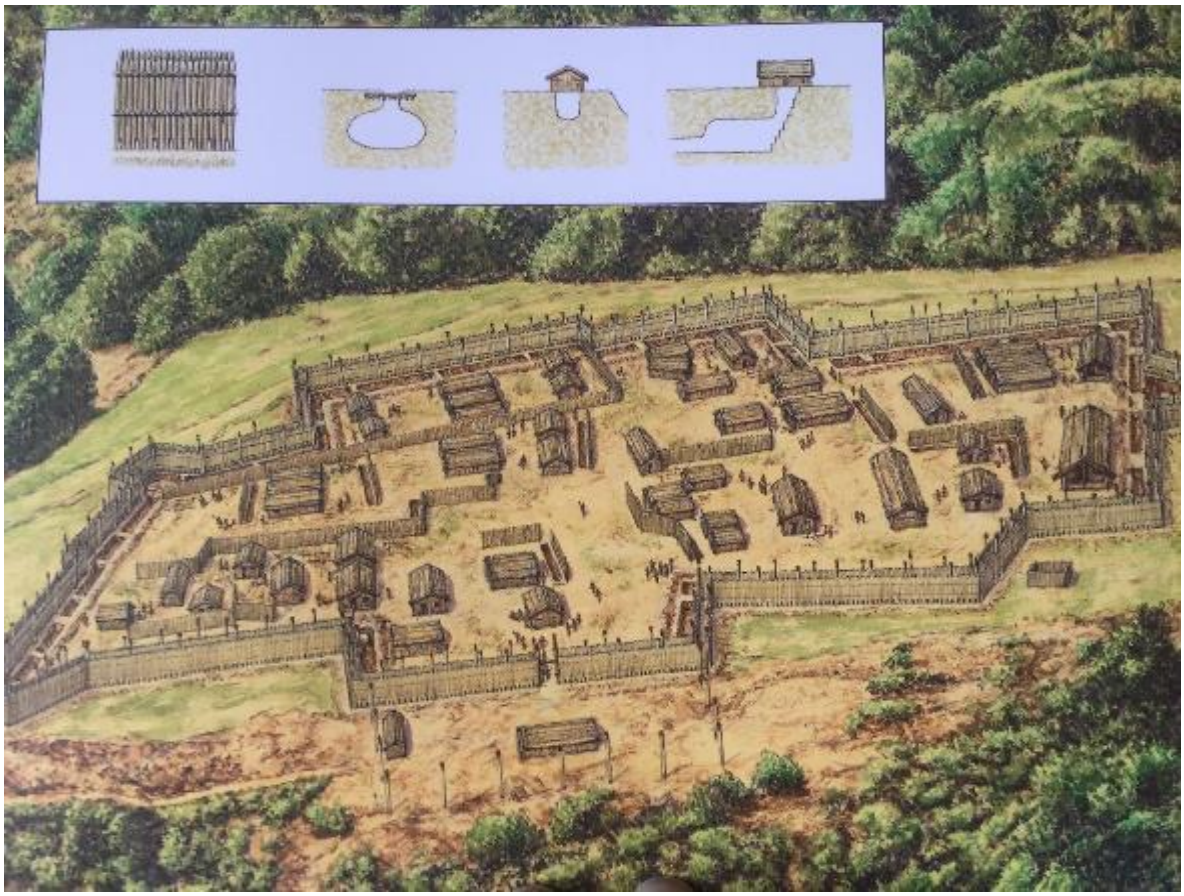
La plupart des innovations se limitent (au départ) au niveau tactique, en ce sens qu'elles n'influent que sur les batailles proprement dites. Les *gunfighter's pa* n'étaient donc qu'une première étape, car au niveau logistique, ce nouveau type de *pa* reposait toujours sur le fait de disposer sinon de champs de *kumara* à proximité, du moins de stocks de provisions importants. En 1836, les assiégeants du *pa* de Toka-A-Kuku sont ainsi mis en échec grâce aux stocks de *kumara* dont dispose la garnison[411]. Le tableau de Cyprian Bridge intitulé *Gunfighter Pa* (peint vers 1845) est particulièrement intéressant car il représente tous les points clés mentionnés ci-dessus : il montre notamment les cultures de pommes de terre qui jouxtent le *pa*, ainsi que les *pekerangi*. On y voit aussi les « meurtrières[412] » ainsi que la structure et ses angles concaves, destinés à maximiser le champ de tir. L'importation (depuis l'Amérique du Sud) de patates douces, plus faciles à cultiver que les *kumara*, va renforcer sensiblement la capacité des Maoris à mener des opérations dans la durée, augmentant non

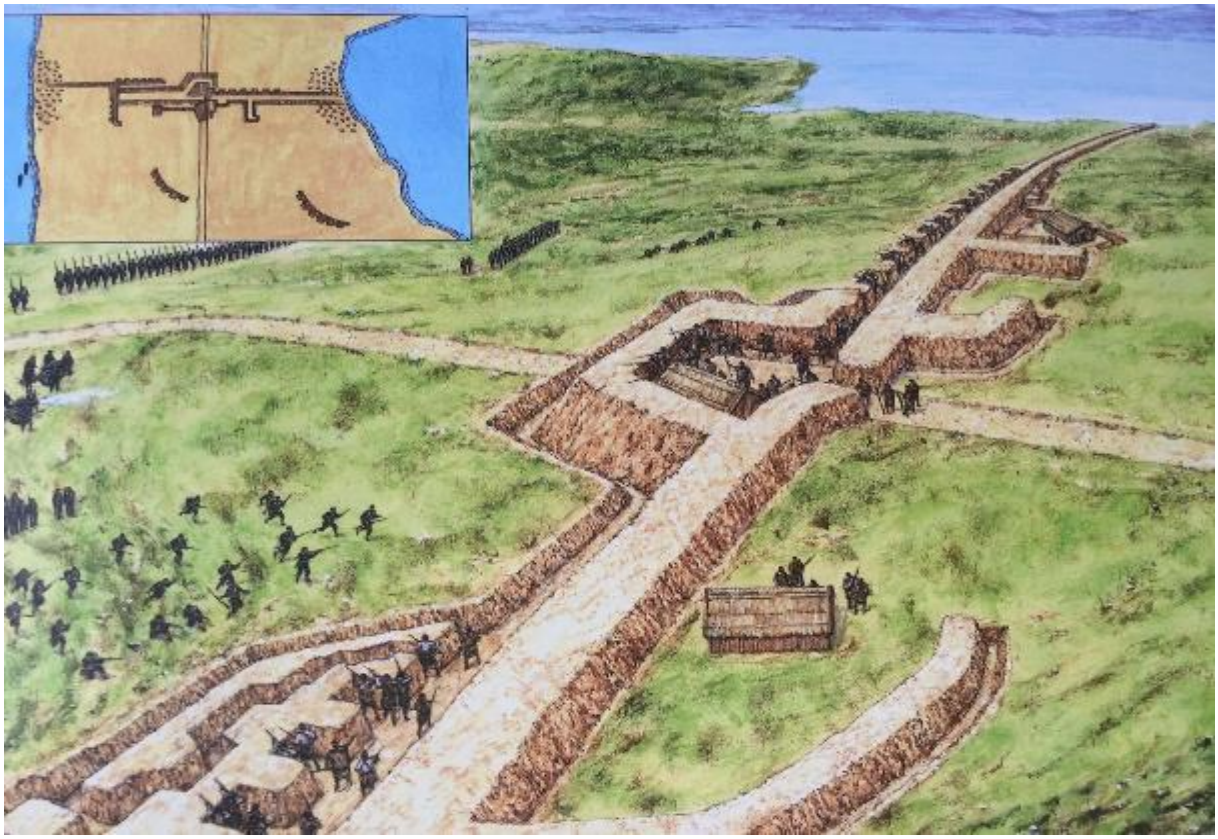
[407] Abel Dupetit-Thouars, *op. cit.*, tome III, p. 17.
[408] *Ibid.*, tome III, p. 16.
[409] *In* Michel de Montaigne*, op. cit.*, p. 23.
[410] Jules Dumont d'Urville, *op. cit*., tome IV, p. 192.
[411] Stephenson Percy Smith, *Maori wars of the nineteenth century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011 [1910], p. 475.
[412] Bridge les représente également très distinctement dans son autre tableau « *Hone Heke's pa at Ohaeawai* » (peint vers 1845 également), ce qui montre qu'elles étaient loin d'être un détail du point de vue militaire.

seulement les capacités défensives de leurs *pa*, mais aussi l'ampleur (tant géographique que temporelle) de leurs opérations. Indirectement, les patates douces favorisent donc l'émergence des *pa* dits « modernes »[413], puisque ces derniers n'ont plus besoin d'être construits à côté de vastes zones agricoles[414]. Plus généralement, Thor Heyerdahl observe que « *le voyageur polynésien inconnu qui a ramené la patate douce d'Amérique du Sud a fait la plus importante contribution individuelle au Pacifique Sud* [415] ». Cette considération logistique va avoir des conséquences opératives, puisque les *pa* devinrent peu à peu des points de fixation temporaires et non plus des « donjons ». Ce point est mis en avant par Stephenson Percy Smith, qui observe une augmentation du nombre de constructions temporaires durant les campagnes[416], à l'image des *patrol bases* et autres *combat outposts* d'aujourd'hui.

La page suivante présente les évolutions successives des *pa* modernes, avec les exemples de Ruapekapeka (construit en 1845) et Rangiriri (construit en 1863) issus de l'ouvrage de Ian Knight consacré aux fortifications maories[417]. Les différentes innovations sont détaillées dans le paragraphe en cours mais on retrouve dans ces illustrations les points clés suivants : l'arasement progressif des ouvrages (comparable à celui des châteaux-forts à partir du XV^{e} siècle), l'utilisation de tranchées et d'emplacements de tir protégés. Pour la première illustration, on constate que l'innovation la plus importante (les abris enterrés) n'est absolument pas visible par un observateur extérieur, même placé sur une hauteur : cela explique d'autant plus la surprise de Despard à Ohaeawai.

[413] Sur l'impact de la patate douce sur les élongations des expéditions et l'art de la guerre maori (ainsi que sa modification au cours de la période), voir le très intéressant ouvrage de Ron Crosby, *The Musket Wars : A History of Inter-Iwi Conflict, 1806-1845*, Auckland, Oratia Media, 2014 [1999], 432 p.
[414] Parmi les aspects de la géographie physique qui déterminent en partie la culture guerrière, il faut ici mentionner le climat. Albert Montémont note fort à propos les « *provisions d'hiver* » réalisées par les Maoris. Albert Montémont, *op. cit*., p. 156. L'obligation de réaliser de tels stocks était de nature à générer un sens de la logistique.
[415] Thor Heyerdahl, *Fatu Hiva, Back to Nature*, *op. cit.*, p. 248.
[416] Stephenson Percy Smith, *op. cit.*, p. 28.
[417] Ian Knight, *Maori Fortifications*, *op. cit.*, p. 34 et 42.





« *La pierre est le fondement technologique de la culture* maori *avant l'introduction du métal par les Européens à leur arrivée à la fin du XVIII*[e] *siècle*[418] », rappelle Douglas Austin. L'utilisation d'outils en fer fut un autre facteur qui a permis l'émergence des *pa* modernes, dont la construction devait être rapide. Les Maoris avaient déjà prouvé, par le passé, leur capacité à intégrer les matériaux européens à leurs techniques ancestrales, comme en témoignent le bricolage d'outils rudimentaires pour confectionner des pirogues, qui étaient le plus souvent de « *simples morceaux de fer emmanchés en guise d'herminette*[419] », observe Dumont d'Urville. Plus généralement, les Maoris étaient très conscients de l'efficacité, et donc de l'utilité potentielle, des outils européens. C'est l'objet de ce passage des *Immémoriaux*, où Segalen écrit que les Européens « *[…] descendaient en grand nombre du navire, débarquant ces outils de fer brillants qui façonnent le bois comme une mâchoire écorce le* uru ; *ces haches effilées dont le tranchant vient à bout des plus gros arbres ; ces clous qui unissent, mieux que des tresses* napé, *les bordages de* pahi[420] ».

L'innovation que constituent le *pa* modernes est le plus souvent étudiée de façon restrictive, à savoir uniquement au travers de leurs conséquences tactiques. Or, c'est au niveau opératif qu'ils constituaient une véritable révolution, par rapport à la culture guerrière des Maoris justement. Les opérations ne seraient plus centrées sur leurs foyers de peuplement mais sur ces fortifications temporaires. Ce changement est à comparer avec l'avènement des fortifications dites « de campagne » et James Belich n'exagère que peu quand il écrit que les Maoris ont inventé la guerre de tranchées[421]. La décorrélation croissante des *pa* avec les zones d'habitation, observée dès les *Musket Wars*, correspondait à une volonté des *hapu* de minimiser l'impact des conflits sur leurs populations. Ce principe fut quasiment systématisé au cours des *New Zealand Wars* car cette co-localisation apparaissait comme une véritable vulnérabilité critique des Maoris.

En somme, les *pa* jetables sont la réponse à un grand nombre d'impératifs : 1) Tout d'abord, provoquer les Britanniques, notamment lorsqu'ils sont construits à une proximité intolérable des positions britanniques. 2) Eviter d'attirer les troupes britanniques dans les zones de peuplement. 3) Causer de l'attrition, démarche au cœur de la stratégie maorie.

[418] Douglas Austin, *in La pierre sacrée des* Maori, *op. cit.*, p. 19.
[419] Jules Dumont d'Urville, *op. cit.*, tome IV, p. 154.
[420] Victor Segalen, *Les Immémoriaux*, *op. cit.*, p. 122.
[421] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit*., p. 294.

4) User les Britanniques tant physiquement que moralement, notamment lorsqu'ils sont construits dans des zones difficiles d'accès. Le général Carey avait souligné ces différents points dans son analyse de la ceinture de *pa* qui encerclent New Plymouth, qu'ils peuvent se permettre d'abandonner puisqu'ils « […] *n'ont pas de valeur pour eux*[422] ».

Callwell, évoquant les fortifications de campagne utilisées dans les petites guerres, écrit : « *il est rare que leurs types de fortifications résistent au feu de l'artillerie, que l'ennemi ne connaît généralement pas* », ce qui souligne la valeur et la qualité relative des *pa* maoris. Ces derniers répondaient en outre à tous les impératifs des fortifications de campagne identifiés par Callwell, comme le tracé irrégulier pour le flanquement, l'utilisation d'obstacles pour briser l'élan[423] (rôle dévolu au *pekerangi*), autant de techniques adoptées et maîtrisées par les Maoris.

> « *Dans ces petites guerres, les fortifications construites par l'ennemi confèrent aux troupes régulières l'important avantage d'augmenter considérablement les chances de combattre. En effet, si l'adversaire se donne la peine de construire des ouvrages, il essaiera probablement de les défendre*[424] ».

Cette assertion de Callwell se vérifie ici, mais le dénouement d'Ohaeawai (entre autres) illustre qu'en Nouvelle-Zélande, ce processus est délibéré de la part des Maoris, dont le but est uniquement de provoquer de l'attrition. D'ailleurs, un élément clé des *pa* modernes est la route de repli, et c'est pourquoi ils sont quasi-systématiquement adossés à un couvert végétal ou une élévation, comme à Te Arei par exemple[425]. Ils seront l'expression privilégiée de la notion de « défi », au cœur de la culture guerrière maorie, afin d'obtenir et de forcer l'évènement. Cela fonctionne d'autant mieux face à un adversaire qui, comme les Britanniques, recherche l'affrontement direct et décisif, et dont l'impatience l'empêche bien souvent de se renseigner suffisamment. Il faut aussi mentionner l'emplacement judicieux des *pa,* systématiquement installés dans des points clés du terrain[426]. Cette maîtrise de la

[422] Robert Carey, *op. cit.*, p. 76.
[423] Charles Callwell, *op. cit.*, p. 362-367, citation p. 367.
[424] *Ibid*., p. 368.
[425] Capitaine Mercer, lettre du 30 mars 1861 au major-général Pratt, *London Gazette*, numéro 22533, 26 juillet 1861, p. 3042-3044, p. 3042.
[426] Parmi les multiples exemples, citons le *pa* d'Omata qui, construit sur une hauteur, commande la route de New Plymouth à l'endroit où elle traverse une rivière. CO 881/2, p. 24 (pièce jointe à la pièce 8). Croquis du *pa* d'Omata et de ses environs.

castramétation[427] est une autre des caractéristiques à mettre au crédit des capacités guerrières des Maoris.

Que nous enseignent ces innovations quant au rapport au progrès des Maoris et leur processus d'apprentissage ? Pour Rousseau, le propre de l'Homme est en effet sa capacité à changer ses habitudes, en somme sa « *[...] faculté de se perfectionner*[428] » : « *c'est ainsi qu'un pigeon mourrait de près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits ou de grain*[429] ». À propos de la courbe d'apprentissage, Levi-Strauss note que chez les peuples dits primitifs, « *ce souci d'observation exhaustive et d'inventaire systématique des rapports et des liaisons peut aboutir, parfois, à des résultats de bonne tenue scientifique […]*[430] ». Les cartes de navigation polynésiennes (réalisées en fibres, bois et coquillages) sont un exemple de cette « bonne tenue scientifique »[431]. Elles figuraient non seulement la position des îles, mais aussi la direction et la force des courants[432]. Cook lui-même fut très impressionné par les connaissances maritimes et géographiques du navigateur Tupaia, originaire de Raiatea[433]. Commerson décrit lui aussi cette capacité d'association et de déduction, qu'il a pu observer directement à Tahiti:

> « *[…] Ils ont voulu qu'on leur rendît raison de chaque plat, un légume leur sembloit bon, ils en demandaient aussitôt de la graine, en la recevant ils s'informoient où et comment il falloit la planter, dans combien de temps elle viendroit en rapport. Notre pain leur a paru excellent mais il leur a fallu montrer le grain dont on le faisoit, les moyens de le pulvériser, la manière de mettre la farine en pâte, de la faire fermenter et de la cuire. Tous ces procédés ont été suivis et saisis dans le détail, le plus souvent*

[427] Ce mot ancien désignait la science entourant le choix de l'emplacement des camps et autres fortifications.
[428] Jean-Jacques Rousseau, *op. cit.*, p. 36. Cette phrase est aussi un moyen pour Rousseau de mettre en lumière le biais ethnocentrique de la notion de « sociétés parfaites » (qui accompagne la vision polygéniste), manière de nier leur humanité.
[429] *Ibid.*, p. 34.
[430] Claude Levi-Strauss, *La pensée sauvage*, *op. cit.*, p. 17. Il ajoute que « *[…] la raison elle-même est, comme Durkheim et Mauss l'avaient compris, un produit plutôt qu'une cause de l'évolution culturelle* ». Claude Levi-Strauss, *Le Regard Eloigné*, *op. cit*., p. 60.
[431] La collection permanente du musée du Quai Branly possède un exemple de carte de navigation, réalisée aux îles Marshall au XIX^{e} siècle. Numéro d'inventaire 70.2013.2626.
[432] Soulignant « *l'immense patrimoine maritime polynésien* », Olivier de Kersauzon explique en connaisseur que « *les pêcheurs […] sont à eux seuls des sommes encyclopédiques maritimes* », même si cette culture orale est selon lui en danger. Olivier de Kersauzon, *Ocean's Songs*, Paris, Le Cherche Midi, 2008, 246 p, p. 142 et p. 134-135.
[433] Peter Brunt et Nicholas Thomas (éd.), *Oceania*, *op. cit.*, p. 28 et 113.

même il suffisoit de leur dire la moitié de la chose, l'autre étoit déjà prévenue et devinée[434] ».

Comme l'illustre l'évolution des *pa*, cette faculté est d'autant plus développée dans le domaine militaire. Furneaux, capitaine de l'*Adventure* (deuxième navire de l'expédition de Cook), raconte l'attaque subie par une de ses chaloupes partie en reconnaissance le 17 décembre 1773 dans le canal de la Reine-Charlotte, dont les dix hommes d'équipage sont tués et découpés pour être mangés. Pour lui, « *ce qui encouragea les Néo-Zélandais, c'est qu'ils avaient remarqué qu'un fusil n'est pas infaillible, qu'il peut manquer son but, et qu'une fois déchargés il faut les recharger avant de s'en servir, ce qui donne du temps dont ils avaient appris à profiter*[435] ». Toutefois, Claude Levi-Strauss insiste sur la distinction à établir entre diffusion et amélioration :

« *On doit donc distinguer avec soin la transmission d'une technique d'une génération à une autre, qui se fait toujours avec une aisance relative grâce à l'observation et à l'entraînement quotidien, et la création ou l'amélioration des techniques au sein de chaque génération. Celles-ci supposent toujours la même puissance imaginative et les mêmes efforts acharnés de la part de certains individus, quelle que soit la technique particulière que l'on ait en vue*[436] ».

En effet, au-delà de ce raisonnement par association issu de l'observation (tel que décrit ci-dessus par Commerson ou Furneaux), l'exemple d'Ohaeawai atteste l'existence de véritables capacités prospectives.

c) Le rôle des *kupapa*

Le terme de *kupapa* désigne les tribus maories alliées aux Britanniques avec, au départ, une dimension péjorative de la part des Maoris « rebelles ». Comme nous l'avons vu précédemment, leurs motivations étaient très diverses[437]. Trois raisons principales se dégagent

[434] Philibert Commerson, in Denis Diderot, *op. cit*., p. 120.
[435] *In* James Cook, *Relations de voyages autour du monde*, Paris, La Découverte, 1998 [1774], 455 p, p. 299.
[436] Claude Levi-Strauss, *Race et Histoire*, *op. cit*., p. 60.
[437] Pour une étude complète des *kupapa*, voir Ron Crosby, Kupapa*: The Bitter Legacy of Maori Alliances with the Crown*, Auckland, Penguin Books, 2015, 504 p.

néanmoins. Il y a tout d'abord la poursuite des luttes d'influence intertribales. Cet aspect était assez bien perçu par les contemporains, dont certains soutenaient même que l'action des *kupapa* n'était pas le fruit de la loyauté, mais de leur volonté de solder de vieilles querelles. La deuxième raison est davantage économique, avec l'association entre la présence britannique et un fructueux commerce. À l'été 1857, pour le colonel Wynyard qui commande alors les troupes impériales en Nouvelle-Zélande estime « *la majorité* [des Maoris] *est très consciente des avantages que leur procurent les contacts avec les Anglais pour les remettre en question avant longtemps*[438] ». La troisième raison est quelque peu paradoxale, car elle est similaire à celle des tribus « rebelles » : il s'agissait aussi pour les *kupapa* de préserver leurs terres ancestrales. Pour eux, la meilleure façon d'éviter les spoliations était de soutenir les Britanniques, qui ne s'en prendraient pas à des alliés. Une même intention de sauvegarde des territoires ancestraux pouvait aboutir à des actes opposés ou, pour utiliser une terminologie empruntée à la stratégie[439], une même fin pouvait être atteinte par des voies différentes. C'est ce type d'exemples qui explique et justifie le scepticisme de certains chercheurs en relations internationales quant à la pertinence des intentions comme facteur analytique ou prédictif[440].

Ces trois raisons amenaient un certain nombre de colons à relativiser la véritable allégeance des *kupapa*. Ainsi à Wanganui en 1864, le projet d'érection d'un monument en témoignage de gratitude envers les *kupapa* locaux (dont les faits d'armes avaient protégé la ville d'une attaque) rencontra une vive opposition, qui avançait ce type d'arguments pour remettre en cause leur loyauté désintéressée [441]. Elles illustrent en tout cas que la stratégie maorie était tout sauf irrationnelle, comme nous l'avons vu précédemment à propos de leurs buts de guerre. La diplomatie complexe qui en résultait n'avait rien à envier à celle des cités italiennes durant la Renaissance. Dans son ouvrage de référence, Fred Anderson souligne également la grande subtilité de la diplomatie amérindienne, dont la plupart des choix étaient cruciaux pour l'avenir des tribus[442], autant d'éléments qui vont à l'encontre de l'assertion précédemment discutée selon laquelle les peuples autochtones avaient un comportement erratique et étaient uniquement mus par la violence.

---

[438] WO 32/8252, p. 13. Point de situation du colonel Wynyard au *Military Secretary*, 18 juin 1857.
[439] Les facteurs clés de la stratégie sont en effet le triptyque fins (toujours de nature politique)-voies-moyens, en plus de la dimension temporelle.
[440] Par exemple Sebastian Rosato, « *The Inscrutable Intentions of Great Powers* », *International Security*, vol. 39, n° 3, hiver 2014-2015, p. 48-88. Il leur préfère le triptyque préoccupations-intentions-actions.
[441] Article « *Moutoa Gardens New Zealand Wars Memorial* », site *New Zealand History*, consulté le 14 juin 2019. https://nzhistory.govt.nz/media/photo/moutoa-gardens-nz-wars-memorial
[442] Fred Anderson, *Crucible of War: the Seven Years' War and the Fate of Empire in British North America: 1754-1766*, *op. cit.*, *passim*.

Pour les Britanniques, les avantages de disposer de *kupapa* étaient multiples : tactiques, opératifs et stratégiques. Equipés de manière quasi identique que les Maoris « rebelles »[443], (comme l'illustre la photographie de Mihaka Tumuakuingi présentée page 101), ils étaient particulièrement adaptés pour la guerre dans les bois. Fin 1865 par exemple, dans un compte rendu au général Chute (alors commandant en chef britannique), Waddy préconise la création d'une force de 200 natifs alliés afin de « *[…] fouiller le bush du district, car il est impossible pour les réguliers d'opérer efficacement dans un terrain aussi dense*[444] » que le sud du Taranaki. Cette similitude au niveau de l'apparence et de l'équipement fut à l'origine d'un certain nombre de tirs fratricides, comme celui ayant causé la mort du guide maori Spain à Otapawa le 14 janvier 1866[445].

De nombreux *kupapa* servirent de guides locaux lors de campagnes dans des régions reculées. Les Britanniques les utilisaient également en guise d'éclaireurs afin de prévenir les embuscades en zone boisée car, selon Gorton, des guides maoris détecteraient facilement « *[…] un mouvement inhabituel des fougères* [446] ». L'utilisation de fougères pour se camoufler était assez répandue, comme l'illustre la peinture de Gustavus von Tempsky précédemment évoquée : « *A Maori Ambush, Wanganui* ».

Pourtant, il est réducteur de limiter l'utilité des *kupapa* à sa dimension tactique, à savoir leur capacité à se déplacer et combattre dans un terrain aussi confiné que l'épaisse forêt néo-zélandaise (capacité illustrée, entre autres, lors de la prise du *pa* d'Otapawa en janvier 1866). Au niveau opératif en effet, ils étaient des combattants à temps plein, aspect important dans un conflit de type insurrectionnel en dépit de la charge financière que cela représentait[447]. Les conflits ultérieurs mettront bien en évidence cet aspect de mobilisation dans la durée. En juillet 1865, le secrétaire d'Etat aux Colonies Edward Cardwell écrit que « *[…] beaucoup de nos succès récents ont été dus à la fidélité et au courage des Natifs*

[443] Ian Knight écrit même que la seule différence est la présence plus importante de fusils et cartouchières « militaires » chez les *kupapa*. Ian Knight, *The New Zealand Wars, 1820-72*, *op. cit.*, p. 34. La comparaison des deux illustrations de la page 89 rend bien compte de cet état de fait.
[444] WO 33/16, p. 577. Lettre de Waddy à Chute, 20 octobre 1865.
[445] Robert Stowers, *Von Tempsky and the Forest Rangers: History of the Forest Rangers during the New Zealand Wars*, *op. cit.*, p. 226.
[446] Edward Gorton, *op. cit.*, p.117.
[447] Les sources que nous avons consultées, listées à la fin de cette étude, ne permettent toutefois pas de comparer précisément le coût relatif des *kupapa* par rapport à celui d'unités régulières britanniques.

alliés[448] ». Il souligne l'utilité des *kupapa* en matière de prévention des conflits et de couverture du territoire, expliquant que même lorsque l'effectif des troupes impériales avait doublé, il n'avait pas été possible d'empêcher toutes les attaques[449]. L'utilisation de canoés pour transporter le ravitaillement durant la campagne du Waikato est également attestée[450]. Ils étaient des compléments précieux aux transports vapeur, très sollicités. L'importance de ces alliés ressort très nettement dans les sources d'époque ainsi que les représentations graphiques du conflit, comme par exemple les tableaux « *Battle for Puketutu Pa* » et « *Hone Heke's Pa at Ohaeawai* » de Cyprian Bridge, qui représentent systématiquement les détachements de *kupapa*. Leur rôle s'accroît encore davantage à la fin des années 1860 (après le départ des troupes britanniques) et l'on peut même affirmer que l'armée coloniale sera dans une large part maorie. Ce sont d'ailleurs des *kupapa* qui tirent les derniers coups de feu des *New Zealand Wars*, lors de l'ultime bataille livrée contre Te Kooti le 14 février 1872 (en l'occurrence la deuxième compagnie de l'*Arawa Flying Column*, unité atypique sur laquelle nous reviendrons dans le quatrième chapitre). Comme évoqué précédemment, un monument leur est d'ailleurs consacré dans les Moutoa Gardens à Wanganui, en hommage à leur victoire du 14 mai 1864 à Moutoa, qui sauve la ville de Wanganui d'une attaque de partisans *Hau Hau*. Il est alors le premier monument commémoratif d'un évènement guerrier de l'histoire de la Nouvelle-Zélande[451]. De la même manière, c'est la loyauté de nombreuses troupes locales (et l'absence d'un effort global) qui a permis aux forces britanniques de prévaloir lors de la Révolte des Cipayes en Inde. C'est au niveau de l'historiographie que leur rôle sera peu à peu minoré. Pour James Belich, « l'interprétation victorienne » de ces conflits a empêché une vision objective des facteurs à l'œuvre. Il consacre un chapitre passionnant à cette question (qui est, du reste, le sous-titre de son ouvrage de référence), listant les nombreux biais d'interprétation qu'il incombe de corriger. Tous sont déjà présents après la *Northern War*.

On retrouve donc dès la fin de la *Northern War* un certain nombre de caractéristiques qui vont perdurer tout au long des *New Zealand Wars*, à savoir : 1) la nécessité de solutions

[448] WO 32/8285, p. 28. Lettre de Cardwell à Grey, 26 juillet 1865. Cardwell fut secrétaire d'Etat aux Colonies du 07 avril 1864 au 26 juin 1866. Il devint par la suite secrétaire d'Etat à la Guerre (de décembre 1868 à février 1874).
[449] WO 32/8285, p. 30. Lettre de Cardwell à Grey, 26 juillet 1865.
[450] WO 33/16, p. 169. Rapport du *Deputy Quartermaster General.*
[451] Article « *Moutoa Gardens New Zealand Wars Memorial* », site *New Zealand History*, consulté le 14 juin 2019. https://nzhistory.govt.nz/media/photo/moutoa-gardens-nz-wars-memorial

politiques durables. 2) La capacité d'innovation maorie, tout particulièrement dans le domaine de la poliorcétique. 3) Le rôle clé des *kupapa*.

Dans la mesure où la *Northern War* fut un conflit limité, tant au niveau des effectifs engagés que de sa durée, les Britanniques ne purent donc que très peu s'appuyer sur leur puissance impériale. Cette dernière était du reste encore limitée, voire balbutiante, comme en témoignent les problèmes de transport maritime depuis l'Australie : les renforts qui arrivent en avril 1845 (215 soldats du *58th Regiment*) n'avaient pu être envoyés plus tôt à cause du coût prohibitif de leur transport[452], malgré les comptes rendus alarmants au sujet de la dégradation de la situation. Ce sont donc des facteurs locaux, au premier rang desquels l'action des *kupapa*, qui furent déterminants dans le dénouement heureux du conflit pour les Britanniques. On peut clairement attribuer un rôle décisif aux groupes qui combattirent aux côtés des Britanniques (et de manière autonome) sous l'égide de Nene. Cet aspect ressort de manière frappante dans la simulation historique *Maori Wars : The Land Wars, 1845-1872*, conçue par John Poniske[453] : en raison du rapport de forces initial, il est impossible pour les Britanniques de gagner le scénario consacré à la *Northern War* (intitulé « *Heke's Challenge : the Flagstaff War, 1845-1846* ») sans nouer de solides alliances. Ce point nous amène à un petit aparté méthodologique. Les jeux de simulation historique et autres jeux de guerre ne sont pas considérés comme des outils de recherche à part entière. À tort ! Leur utilité va en effet bien au-delà de l'exploration des « *what if ?* ». Ils permettent en effet une compréhension fine des mécanismes à l'œuvre dans tel ou tel conflit, ainsi que la mise à l'épreuve d'un certain nombre de présupposés. Pour leurs afficionados, le principal critère d'évaluation est, outre leur jouabilité, le rendu historique[454]. Ils sont désormais considérés comme des outils de formation à part entière dans l'enseignement militaire supérieur français ou américain[455]. Il est à souhaiter que leur utilisation se développe également au sein du milieu universitaire.

[452] Tom Gibson, *op. cit.*, p. 36.
[453] John Poniske, *Maori Wars: The Land Wars, 1845-1872*, Legion Wargames LLC, 2018. Dans le microcosme des concepteurs de jeux de simulation historique, John Poniske est le spécialiste mondial des conflits coloniaux livrés aux confins des empires, lors desquels Européens et autochtones - « rebelles » et alliés - s'affrontent. On lui doit également *King Philip's War* (Multi-Man Publishing, 2010), *Blood on the Ohio: Washington's Indian War, 1789-1794* (Compass Games, 2018) ou encore *Pontiac's Uprising, 1763-1766* (Compass Games 2020).
[454] Voir par exemple les articles du magazine *Vae Victis*, le magazine des jeux d'histoire, bimestriel publié par Cerigo Editions.
[455] Les scolarités de l'Ecole de Guerre-Terre (Paris) et de l'*United States Marine Corps Command and Staff College* (Quantico) intègrent ainsi des modules où ils sont utilisés comme supports principaux de la réflexion. Témoignage personnel de l'auteur.

Les groupes maoris « rebelles » s'étaient quant à eux montrés capables d'une adaptation aussi rapide que radicale de leurs modes de combat, ce qui leur a permis d'éviter une défaite militaire. Pour Churchill, la victoire d'Omdurman en 1898 avait été remportée grâce à « *[…] une remarquable sous-estimation de la puissance des armes modernes*[456] » par les Mahdistes. C'est un travers dans lequel les Maoris ne tombèrent pas, comme l'illustre leur réaction après Puketutu. Par ailleurs, il est frappant de constater que les premières utilisations de l'artillerie ne produisirent pas l'effet de démoralisation escompté chez les Maoris, alors qu'ils n'avaient pu avoir aucune phase d'accoutumance préalable. Aggravé par un certain excès de confiance britannique, ce point fut directement à l'origine de la défaite d'Ohaeawai en 1845. Toutefois, ils n'étaient pas encore en mesure de mener des opérations prolongées. C'est principalement la durée « anormalement longue » du conflit qui avait conduit les Maoris, inquiets des conséquences agricoles de la campagne, à accepter l'armistice proposé par le gouverneur Grey[457]. Le déroulement du conflit suivant dans le Taranaki, près de quinze ans plus tard, montre qu'ils ont pris conscience de ce problème.

Il faut faire ici un petit aparté anthropologique pour mieux comprendre la structure des sociétés traditionnelles du Pacifique et l'impact que cela pouvait avoir sur les opérations. Ces sociétés n'étaient pas tri-fonctionnelles, en ce sens que les hommes y étaient en même temps travailleurs et guerriers. La théorie de la tri-fonctionnalité établit en effet trois ordres de la société : les *bellatores* (ceux qui combattent), les *oratores* (ceux qui prient) et les *laboratores* (ceux qui travaillent). On doit cette typologie à Georges Dumézil, qui en fait un trait caractéristique des sociétés indo-européennes[458]. Dans la majorité des sociétés traditionnelles non indo-européennes, les travailleurs étaient aussi les guerriers, ce que l'on mesure par le fait que le mot désignant un homme est souvent synonyme du terme de guerrier (comme le mot maori *toa*). Ce fut là tout le problème des Maoris quant à leur capacité à mobiliser dans la durée un grand nombre de guerriers, puisqu'il leur fallait prendre en compte l'impact sur les récoltes de l'emploi de leur force militaire. En somme, et alors qu'ils étaient des guerres « périphériques » vus d'Europe, les conflits coloniaux étaient le souvent des guerres « totales » pour les peuples colonisés, obligés de mobiliser la quasi-totalité de leur main

[456] Winston Churchill, *in* François Kersaudy, *op. cit.,* p. 83. L'apparition des mitrailleuses augmentera considérablement la puissance de feu.
[457] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit*., p. 67 et 70.
[458] Voir notamment Georges Dumézil, *Essai sur la conception indo-européenne de la société et sur les origines de Rome*, Paris, Gallimard, 1941, 264 p, ou Georges Dumézil, *L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, Gallimard, 1968, 672 p.

d'œuvre. C'est sur ce point précis qu'aux niveaux opératif et stratégique, les troupes professionnelles étaient particulièrement précieuses et leur impact décisif.

On retrouve également dans ce schéma du faible au fort les deux modes d'action génériques du camp le plus faible dans les guerres asymétriques : tout d'abord, il va chercher à limiter les atouts du plus fort, ce que l'on nomme aujourd'hui le « nivellement capacitaire » (ici, au moyen des abris anti-artillerie par exemple), tout en cherchant à gagner en puissance (via la diplomatie en direction d'autres tribus ou, plus tard, avec le *Kingitanga*). La victoire « décisive » apparaissant hors de portée pour le plus faible, son objectif va donc être d'affaiblir, d'user ou de lasser suffisamment le plus fort pour obtenir un compromis. Le schéma devient donc celui d'un conflit d'attrition, où la capacité à durer est un facteur primordial. En ce sens, le qualificatif de « guerre totale » employé précédemment n'est pas usurpé, notamment si l'on se réfère aux deux principaux critères de la guerre totale donnés par Raymond Aron : les ressources employées et les enjeux. Ces enjeux aboutissent à une « *[..] mobilisation sans répit des ressources nationales et la compétition à propos des nouvelles inventions*[459] », phénomènes que l'on observe très nettement lors des *New Zealand Wars* (même si le terme d'innovations serait plus approprié ici que celui d'inventions *stricto sensu*). En outre, les *New Zealand Wars* furent un conflit asymétrique d'autant plus atypique que leur premier visage a été celui d'une guerre de sièges. Cette « re-symétrisation » est à souligner car elle est, on l'a vu, le fruit d'une stratégie délibérée des Maoris.

[459] Raymond Aron, *The Century of Total War*, Boston, Beacon Press, 1966 [1954], 379 p, p. 19-20.

CHAPITRE III : L'APOGEE

Cette partie aura pour objet les conflits paroxystiques du milieu de la période *New Zealand Wars*, lors desquels chacun des deux protagonistes engagera toutes ses forces disponibles dans la bataille.

Ancien gouverneur de l'Australie-Méridionale, le nouveau gouverneur George Grey s'inspire des principes fondateurs de la colonie australienne (que l'on retrouve dans les lettres patentes qui l'établissent en 1836[460]) envers les Aborigènes pour sa politique vis-à-vis des Maoris. C'est un succès, au moins au départ. Grey était, en outre, un fin connaisseur de la culture maorie et avait de ce fait bien pris en compte l'aspect indirect de la hiérarchie tribale entre *iwi* et *hapu* : il permettait ainsi aux grands chefs tribaux des *iwi* d'exercer un droit de veto sur toute vente d'une parcelle appartenant à leur clan. Ce procédé fut peu à peu oublié par son successeur Gore Browne et par son responsable du « *Native Land Purchase Department* », Donald McLean, pressé par la demande toujours plus importante de terres.

La colonie connaît en effet une croissance rapide, tant économique que démographique. Au niveau économique tout d'abord, la colonie s'est beaucoup développée, si bien qu'« *à partir des années 1850, la laine de Nouvelle-Zélande, et plus encore d'Australie, représentait une grande part des importations européennes de ce produit*[461] », note Paul Bairoch. Il ajoute que les exportations de matières premières pour l'industrie textile représentaient 16,9% du total des exportations en provenance du « tiers-monde » entre 1815 et 1914 (le deuxième solde), ce qui illustre en creux l'enjeu économique que constituaient ces produits[462]. Du fait des opportunités économiques, un nombre croissant de colons arrive en Nouvelle-Zélande. Ainsi, alors que l'on y trouve environ 2 000 Européens au moment de la

[460] *Letters Patent establishing the Province of South Australia*, 19 février 1836. Elles stipulent ainsi que « *[…] Nothing in those our Letters Patent contained shall affect or be construed to affect the rights of any Aboriginal Natives of the said Province to the actual occupation or enjoyment in their own Persons or in the Persons of their Descendants of any Lands therein now actually occupied or enjoyed by such Natives* ».
[461] Paul Bairoch, *Mythes et paradoxes de l'histoire économique*, Paris, La Découverte, 1999 [1993], 289 p, p. 195.
[462] *Ibid.,* p. 101.

prise de possession[463], on dénombre 26 000 Européens installés en Nouvelle-Zélande en 1851. Le plus gros établissement regroupe 9 000 d'entre eux, les autres étant « dispersés »[464]. En 1859, le nombre d'Européens égale le nombre de Maoris, soit environ 60 000 chacun. Cet accroissement de la pression démographique des colons, et donc de la demande de terres, porte en germe les conflits futurs, notamment dans le Taranaki. Il faut se souvenir que le traité de Waitangi stipulait que tout achat de terres devait recevoir une « *validation royale*[465] ». Si ce point rassura au départ les Maoris, ils constatèrent qu'il était de façon croissante l'objet de délégations assez généreuses, quand il n'était pas purement et simplement ignoré.

[463] Les colonies d'Australie passent quant à elles de 15 000 colons en 1840 à un million en 1860. Henri Wesseling, *op. cit.*, p. 230.
[464] CO 881/1, ch. XXX: *New Zealand* "*Provincial Councils Ordnance*", p. 2-3. Lettre du gouverneur Grey au Earl Grey, 30 août 1851.
[465] FO 58/2, p. 75. Pièce jointe (numéro 3) d'une lettre de George Gipps (gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud) à lord John Russell, 9 février 1840.

1) Les mouvements d'unification maoris et la Guerre du Taranaki

a) Le *King Movement* et le *Pai Marire*

Kingitanga est le nom maori du *King Movement*. Depuis un certain nombre d'années, une plus grande unité des tribus était apparue comme une nécessité pour mettre un terme aux spoliations de terres et aux marchés douteux. En effet, les autorités coloniales ou provinciales tentaient de façon croissante de faire pression directement sur les *hapu* afin d'obtenir des terres, au mépris des clauses du traité de Waitangi. Il y a d'ailleurs un parallèle intéressant avec les pratiques diplomatiques actuelles de la République Populaire de Chine, qui privilégie les relations bilatérales, dans lesquelles son statut et un certain rapport de forces peuvent peser davantage qu'au sein des organisations internationales ou régionales telles que l'*Association of South-East Asian Nations* (ASEAN).

Plus généralement, les Maoris constatent depuis plusieurs années que leur influence s'émiette. Prélude à la formation d'un gouvernement, la création d'un parlement colonial[466] à la suite du *New Zealand Constitution Act* (signé le 30 juin 1852) et l'augmentation des prérogatives conférées aux provinces étaient autant d'intermédiaires entre eux et la Couronne britannique, censée être leur interlocuteur direct. L'importante réunion de mai 1854 à Manawapou visant à faire bloc contre les ventes de terres avait amené une première prise de conscience de la nécessité d'un interlocuteur « égal » à la reine d'Angleterre. Wiremu Tamihana Tarapipi Te Waharoa (Wiremu Tamihana), surnommé le « *Kingmaker* » (« faiseur de roi ») par les Européens, mettait systématiquement en avant le besoin de solidarité entre les Maoris. L'ampleur de la menace perçue était telle que pour la première fois, les Maoris envisageaient la création d'une structure supra-tribale. L'idée de roi fait alors son chemin. Les premières rencontres à ce sujet entre les différentes tribus ont lieu dès 1856. En avril 1857, après des mois de discussions entre les différentes tribus de l'île, le choix se porte sur un chef Waikato : Potatau Te Wherowhero. Premier roi maori, il est intronisé à Pukawa en avril 1857. Vieux guerrier renommé au *mana* indiscutable, c'est une figure très respectée : chef de guerre durant les *Musket Wars*, il est le fils du grand chef Te Rauangaanga. Son choix traduit aussi la

[466] Après des élections en 1853, la première session parlementaire a lieu en 1854. La mise en œuvre du *New Zealand Constitution Act* et l'organisation des premières élections législatives en 1853 avaient été les derniers chantiers majeurs du premier mandat de George Grey comme gouverneur.

prééminence qui est désormais celle des Waikato, prééminence qui conduit en retour un certain nombre de tribus à s'allier avec les Britanniques pour rétablir un certain équilibre des puissances entre les différentes tribus. Wiremu Tamihana joue un rôle crucial dans la désignation de Potatau Te Wherowhero et dans le processus global car un certain nombre de tribus se montrent fort réticentes[467], du fait notamment de rivalités anciennes avec les tribus du Waikato. Compte tenu de la menace perçue sur leurs terres, les Maoris durent se résoudre à laisser au second plan les anciennes querelles pour tenter de préserver leurs terres ancestrales. Wiremu Tamihana avait coutume d'utiliser l'image, comparable à un dolmen, de deux colonnes (représentant respectivement le roi maori et la reine d'Angleterre) supportant un socle (Dieu) pour expliquer la relation qu'il entendait mettre en place. C'est pourquoi le 2 mai 1859 lors d'une cérémonie, il plaça une Bible au-dessus de la tête de Potatau Te Wherowhero, afin de confirmer son *mana* et donner corps à ce symbole.

Âgé, Potatau Te Wherowhero ne « régna » que trois ans puisqu'il décède en 1860. Le 5 juin 1860, le chef des *Ngati Mahuta* Tawhiao Tukaroto Matutera (Tawhiao) succéda à son père et fut à son tour proclamé roi des Maoris. Wiremu Tamihana utilisa la même Bible qu'avec Potatau Te Wherowhero pour introniser Tawhiao. Le titre de roi maori est encore attribué de nos jours et occupe une place importante dans l'identité maorie.

Si l'essence du *Kingitanga* est avant tout politique, le second mouvement d'unification est quant à lui religieux. L'émergence du mouvement *Pai Marire* (littéralement « bon et pacifique ») à partir de l'année 1864 est une surprise pour les Britanniques. Son fondateur est le prêcheur Te Ua Haumene, dont le message principal était que l'aide de Dieu allait permettre aux Maoris de récupérer leurs terres, comme une vision lui aurait indiqué. Ses fidèles seront surnommés *Hau Hau* du fait de l'invocation caractéristique qu'ils utilisaient, notamment au combat. Il ravive la résistance maorie, en y ajoutant une dimension spirituelle, voire mystique, les différents prêcheurs maoris n'hésitant pas à se référer aux épreuves bibliques du peuple hébreu arraché à sa terre. Il est d'ailleurs amusant de constater qu'au même moment, le *Risorgimento* italien s'inspire lui aussi d'épisodes de l'Ancien Testament pour catalyser l'esprit de résistance populaire face à l'empire d'Autriche, ce qui se traduit par la création d'opéras tels que *Nabucco* par Giuseppe Verdi. Outre le mysticisme, la

[467] Evelyn Stokes, « *Te Wararoa, Wiremu Tamihana Tarapipi* », 2006, *DNZB Online – Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies/1t82/te-waharoa-wiremu-tamihana-tarapipi

caractéristique principale du *Paï Marire* est (à l'instar du *Kingitanga*) de dépasser les allégeances tribales pour proposer une sorte de courant pan-maori. Un phénomène similaire avait été observé un siècle auparavant en Amérique du Nord, où les prophéties de Neolin furent un véritable catalyseur de la grande révolte amérindienne menée par Pontiac entre 1763 et 1766 contre la tutelle britannique[468]. En plus d'un retour aux sources et d'une forme de mouvement pan-amérindien, on peut y voir une volonté d'émancipation absolue vis-à-vis de « l'impérialisme culturel[469] » des Européens. Il marque aussi un éloignement des missionnaires qui, comme Selwyn ou Volkner, sont vus, sinon comme des espions, du moins comme des agents de la Couronne. Pour cette raison, le mouvement se heurta à une forte résistance de la part d'un nombre conséquent de tribus maories, pour des raisons déjà évoquées de calcul politique, mais aussi pour des motifs purement religieux (ou, plus précisément, théologiques).

Le cabinet britannique fustige quant à lui le mouvement, en qui il voit des fanatiques, qui croient que « *les Maoris sont invulnérables aux balles,* [et] *que les prêtres* Hau Hau *peuvent obtenir la victoire de leurs fidèles en prononçant vigoureusement le mot* Hau[470] ». Outre les accusations d'espionnage pour les autorités coloniales dont il faisait l'objet, l'assassinat ciblé du révérend Carl Volkner le 2 mars 1865 et les outrages envers sa dépouille indiquent une intention de désacralisation de la part des *Hau-Hau*. Cet épisode illustre également un certain retour à des pratiques ancestrales et à un symbolisme primitif : le chef Kereopa arrache et mange les yeux du révérend (pratique qui avait disparu depuis les *Musket Wars*), puis les compare à la reine d'Angleterre pour le premier, et au parlement colonial pour le second[471]. La harangue de Titokowaru avant l'attaque sur Turuturu Mokai est également sans ambiguité : « *Tuez les ! Mangez les ! Ne les laissez pas s'échapper !*[472] ». Charles Dilke y voit un phénomène de déculturation : « *le soudain essor du fanatisme* Hau Hau *au cours des dernières années nous a montré que la couche de civilisation qui recouvre les anciennes coutumes maories est bien fine*[473] ».

---

[468] Fred Anderson, *The War that made America: A short Story of the French and Indian War*, *op. cit.*, p. 180-181 et 236.
[469] Formule empruntée à John Mackenzie, qui y a consacré une bonne partie de ses travaux. Voir par exemple John Mackenzie (dir.), *Popular Imperialism and the Military, 1850-1950*, Manchester, Manchester University Press, 1992, 272 p.
[470] CO 881/2, p. 40. Mémoire de Fairfield intitulé « *The New Zealand Question* », 13 avril 1870.
[471] Evelyn Stokes, « *Carl Sylvius Völkner* », 1990, *DNZB Online – Te Ara,* https://teara.govt.nz/en/biographies/1v5/volkner-carl-sylvius
[472] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 85.
[473] Charles Dilke, *Greater Britain – A Record of Travel in English-Speaking Countries during 1866 and 1867*, *op. cit.*, p. 261.

Ce mysticisme diffus sera à l'origine des rares exemples de « pensée magique[474] » de la part les Maoris. L'attaque infructueuse sur la redoute de Sentry Hill (Taranaki), le 30 avril 1864, fut une conséquence de cette « pensée magique » de la part des Maoris, qui succombèrent à la mystique de l'élan évoquée en note. Contrairement aux idées reçues sur le sujet, cette dernière fut bien davantage l'apanage des Européens et de leur « esprit de système » méthodique, pas seulement en Nouvelle-Zélande d'ailleurs. Comme l'illustre la bataille de Moutoa, qui sauve la ville de Wanganui d'une attaque directe, les *kupapa* seront particulièrement précieux pour contrer cette nouvelle menace, qui se répand dans toute l'Ile du Nord. Le 16 août 1865, Grey ordonne au brigadier-général Waddy d'envoyer un régiment à Napier suite à de « *très sérieux troubles*[475] » causés par les *Hau Hau* sur la côte est. À la mort de son fondateur en 1866, le courant se scinde en plusieurs courants et perd de sa force sans pour autant disparaître.

Emprunt direct aux pratiques européennes, des drapeaux font également leur apparition, en tant que symboles d'une souveraineté que les Maoris entendent désormais revendiquer[476]. Dans le sud de l'Ile du Nord, la contestation de l'autorité britannique revêt une forme plus tangible encore et, si l'on peut dire, officielle : un péage est ainsi installé à Tataraimaka (douze miles au sud de New Plymouth), auquel même l'influent abbé Selwyn est contraint de se soumettre. Gorton y voit un signe supplémentaire de la montée en puissance des mouvements *Hau Hau* et *Kingites*[477].

Le 18 juin 1857, le colonel Wynyard, qui est alors commandant en chef des forces britanniques en Nouvelle-Zélande, rend ainsi compte au *Military Secretary* que le projet de roi maori est à l'origine d'« *une agitation considérable parmi la population autochtone* ». Fort du recul que lui permet sa fonction passée de gouverneur suppléant, il se montre très prudent, compte tenu de la capacité des Maoris à mettre sur pied des offensives plus rapides que le délai nécessaire aux colons pour organiser une défense. Il préconise également des actions diplomatiques en vue de disposer de *kupapa*[478]. Son point de situation s'avère très

[474] Un exemple de ce Laurent Henninger nomme la « pensée magique » est la mystique de l'élan et du choc, qui joua à plein dans les doctrines en vigueur au début de la Première Guerre Mondiale. Laurent Henninger et Thierry Widemann, *Comprendre la guerre: histoire et notions*, Paris, Perrin, 2012, 227 p, p. 213.
[475] WO 33/16, p. 569v. Lettre du gouverneur Grey au brigadier-général Waddy, 16 août 1865.
[476] Peter Brunt et Nicholas Thomas (éd.), *Oceania*, *op. cit*., p. 305.
[477] Edward Gorton, *op. cit.,* p. 11.
[478] WO 32/8252, pp. 12-16 (citation page 12). Point de situation du colonel Wynyard au *Military Secretary*, 18 juin 1857.

perspicace, car dès janvier 1858, des troubles se produisent dans le Taranaki. Le chef Katatore est assassiné, ce qui indique que les dissensions internes des *Te Ati Awa* concernant la question des terres prennent une tournure beaucoup plus belliqueuse. L'année 1858 est aussi symbolique puisque les Européens sont désormais aussi nombreux que les Maoris en Nouvelle-Zélande. Ce n'est donc pas un hasard si la période correspond à un accroissement notable des tensions foncières.

Le meurtre de Katatore inquiète beaucoup les colons : le Superintendant ainsi que le conseil provincial de New Plymouth s'en ouvrent d'ailleurs dans un mémoire transmis au gouverneur Browne[479]. Le *Native Secretary* est rapidement informé de cette attaque, du fait de ses conséquences potentielles et un conseil exécutif de la colonie est convoqué. Il établit qu'en cas de troubles, il faudra convoquer la milice de New Plymouth (un bataillon) et concentrer « *[…] toute la force militaire disponible de la colonie à New Plymouth* »[480]. C'est peu ou prou ce qui fut mis en œuvre dans les années suivantes. Le gouverneur Gore Browne fait, lui aussi, part de son inquiétude quant aux conséquences possibles de cet évènement sur les colons du district de New Plymouth et soutient le désir du conseil provincial de mobiliser d'emblée la milice : « *la plus sûre méthode d'éviter la guerre est de convaincre les natifs que nous ne la craignons pas*[481] », écrit-il en février 1858.

Ainsi, espérant dissuader les tribus voisines de s'en prendre aux colons, il publie dès le 12 février 1858 une proclamation - en anglais et en maori - dans la *New Zealand Gazette* interdisant à toute personne armée de s'assembler à l'intérieur du district, c'est-à-dire dans un rayon de six miles autour de New Plymouth[482]. Le colonel Wynyard propose de fournir davantage de fusils pour la milice du Taranaki et de stocker l'autre moitié des fusils destinés à la milice à Auckland, depuis laquelle il sera aisé de les transporter par bateau si besoin. La dotation en munitions prévue est de 400 cartouches par fusil, ce qui est très correct[483]. Pour faire face à cette situation explosive, Wynyard suggère en parallèle qu'une demande de renforts de quatre compagnies d'infanterie et un navire à vapeur soit soumise au plus tôt au gouverneur d'Australie. Browne, faisant preuve d'un réel sens des responsabilités, estime que

[479] WO 32/8253, p.65-71. Mémoire du conseil provincial de New Plymouth, 28 janvier 1858.
[480] WO 32/8253, p. 86. Minutes du conseil exécutif dela colonie de Nouvelle-Zélande à propos des troubles dans le Taranaki, 1858.
[481] WO 32/8253, p. 125. Rapport du gouverneur Browne à Labouchère, 15 février 1858.
[482] WO 32/8253, p. 118-122. Rapport du gouverneur Browne à Labouchère, 15 février 1858.
[483] WO 32/8253, p. 25-26. Rapport du colonel Wynyard, 18 février 1858.

cela n'est pas encore nécessaire[484], d'autant plus compte tenu de la situation en Inde, qui fait alors face à la Révolte des Cipayes. Browne préconise tout d'abord un dispositif plus réactif. Ainsi, il demande au colonel Wynyard d'autoriser le commandant de la garnison de New Plymouth à demander des renforts directement au secteur de Wellington, sans arbitrage préalable d'Auckland[485].

L'autre expédient est de maintenir sur place des troupes impériales. Alors que le *58th Regiment* a déjà largement excédé son temps de service outre-mer, l'agitation en cours en 1858 et l'absence de possibilité de renforcement significative amènent plusieurs responsables à demander son maintien en Nouvelle-Zélande pour une année supplémentaire[486]. C'est un exemple de balbutiement du système impérial, soumis en 1858 à des tensions multiples. Lors d'un différend entre Grey et Cameron à propos d'une demande de renforts que le gouverneur jugeait excessive, Cameron justifia sa demande par une vision à long terme, sachant que ces renforts « *[…] ne pouvaient arriver en cinq mois*[487] ». Il écrit cela en 1865, ce qui donne une estimation minimale des délais qui étaient nécessaires une décennie plus tôt, à une période où les navires vapeur étaient encore très peu nombreux. Outre les délais de navigation, on peut aussi mentionner les délais bureaucratiques et les divers échanges de courriers que nécessite la projection de forces d'un théâtre d'opérations à un autre. L'étude des sources[488] fait particulièrement ressortir ce point et les innombrables échanges de courriers entre ministères et états-majors. Il ne s'agit pas ici de porter un jugement de valeur facile *a posteriori* mais de souligner le caractère laborieux des procédures, que n'explique pas totalement l'absence de communications modernes. À cette échelle, les facteurs organisationnels ont un réel impact systémique et stratégique.

Au début des *New Zealand Wars*, l'Australie est le réservoir de forces le plus logique et le plus commode pour renforcer ce théâtre d'opérations. L'aggravation de la situation dans

[484] WO 32/8253, p. 36-50. Lettre du gouverneur Browne à Labouchère, 25 février 1858.
[485] WO 32/8253, p. 95. Lettre du gouverneur Browne au colonel Wynyard, commandant en chef des troupes britanniques en Nouvelle-Zélande, 13 février 1858.
[486] WO 32/8252, p. 6 et 11 notamment. Courriers du 22 septembre 1858 et du 26 novembre 1858. Le *58th Regiment* quittera néanmoins la colonie en octobre 1858. (Voir notamment Robert Carey, *op. cit.*, p. 8.)
[487] WO 32/8282, p. 77. Réponse de Cameron à la *Despatch* n° 54 de Sir George Grey, (datée du 27 avril 1865 et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies).
[488] Notamment la série WO 32/8261, relative à la montée en puissance inédite en vue de la campagne du Waikato.

le Taranaki oblige toutefois Londres à recourir à des troupes stationnées en Inde : ainsi le *70th*, arrive d'Inde en 1861[489]. Les années suivantes, c'est également du « joyau de l'Empire » qu'arrivent une bonne partie des renforts destinés à la campagne dans le Waikato. Après le transfert d'autorité, l'Australie redevint la principale base d'appui de la Nouvelle-Zélande[490]. Il est important de souligner qu'elle resta en appui durant toute la période sous différentes formes : les volontaires notamment. En effet, la ruée vers l'or dans la colonie australienne du Victoria, à compter de 1851, avait généré un afflux de population considérable : la colonie était passée de 76 000 habitants en 1850 à 583 000 en 1860[491]. En résultent un taux de chômage important dans les centres urbains de Sidney et Melbourne ainsi que des déçus, qui sont autant de candidats à l'émigration vers la Nouvelle-Zélande ou de recrues potentielles comme volontaires pour le conflit néo-zélandais. On retrouve donc dans les rangs des « volontaires », mais aussi des troupes coloniales, une grande hétérogénéité des origines : Irlandais, « Australiens », Néo-Zélandais bien sûr, mais aussi Prussiens avec le personnage haut en couleurs de von Tempsky.

b) La Première Guerre du Taranaki

Malgré l'augmentation tendancielle de la menace, la colonie vit alors dans un certain sentiment de sécurité, illustré notamment par une gravure envoyée par le gouverneur à Londres en mars 1860, reproduite page suivante. Représentant la ville de New Plymouth et ses environs, on y voit notamment la ligne de fortins qui protège New Plymouth. La sensation de sécurité est encore renforcée par la hauteur des collines qui surplombent la ville, collines que l'auteur de la gravure a clairement magnifiées. Les peintures de Charles Heaphy (dessinateur officiel de la *New Zealand Company* et futur récipiendaire de la *Victoria Cross*) devaient, de même, faire la promotion du territoire[492].

[489] WO 33/16, p. 145v.
[490] Sur ce sujet, voir notamment CO 881/2, chapitre 2. « *Despatches from the Governments of New South Wales and Victoria respecting Military Assistance afforded to the Government of New Zealand in quelling the disturbances in Taranaki* ».
[491] Paul Bairoch, *op. cit.*, p. 61.
[492] On lui doit de nombreuses représentations du développement des villes, comme « *Thorndon Flat and the City of Wellington* », peint en 1841, ou encore « *Auckland Waterfront* », peint en 1852.

Le sentiment de sécurité qui prévaut conduit la colonie à accentuer la pression foncière dans la zone, dont le potentiel inexploité et les terres vierges sont vantés dans toute l'île. S'agissant des terres vierges, la perception des colons et des autorités avait été faussée par les cartes de la *New Zealand Company*, biaisées à dessein. Si elles indiquaient les « réserves maories », la manière dont elles présentaient les terres inoccupées incitait à les considérer comme une *terra nullius*[493]. L'idée était d'inciter les colons à revendiquer l'acquisition de ces terres inexploitées. C'est particulièrement le cas dans le nord du Taranaki, où les établissements sont concentrés autour de New Plymouth et où on peut clairement mettre en évidence une tension foncière.

Gravure « *New Plymouth, New Zealand* » : pièce jointe à une lettre du gouverneur Browne datée du 13 mars 1860. CO 881/2, pièce 5. Telles des publicités de promoteurs immobiliers,

[493] Par exemple MPH 1/681, p. 457. Copie d'une carte de la *New Zealand Company*, *Royal Engineer Office*, décembre 1847.

ce type de gravures avait également pour but d'inciter des colons à venir s'installer dans la zone.

A la lumière des évènements qui vont suivre, la gravure de la page précédente pourrait être intitulée « le calme avant la tempête », car sous peu, une ceinture de *pa* va encercler tout le dispositif britannique. En outre, le terrain vallonné et boisé apparaît particulièrement favorable aux Maoris, qui peuvent s'y dissimuler et bouger quasi impunément.

C'est l'achat d'un bloc de terrain dans la zone de l'embouchure de la Waitara – le fameux « *Waitara Purchase* » - qui met définitivement le feu aux poudres dans le Taranaki. Les années 1850 avaient été marquées par de fortes dissensions autour de la question des terres au sein de la tribu *Te Ati Awa*. Elles se traduisent par des escarmouches fratricides dès 1854 : ces dernières avaient eu une conséquence inattendue, puisqu'elles avaient amené l'ensemble des tribus du Taranaki à se réunir en vue de définir un front commun. Au cours de ce qui fut appelé le « serment de Manawapou », elles décidèrent de ne plus céder de terres afin d'affirmer leur statut et de rappeler aux autorités les stipulations du traité de Waitangi.

Utilisant sa bonne connaissance des us et coutumes maoris pour tenter de les diviser, Donald McLean exploitait les dissensions internes des *iwi* en passant de façon croissante par des chefs d'*hapu* pour conclure des ventes, malgré les engagements britanniques. C'est pourquoi la réponse collective des tribus maories était un acte diplomatique aussi pertinent qu'efficace, du moins au départ. En effet, McLean poursuivit ses manœuvres et obtint plusieurs ouvertures avec des chefs locaux. En représailles pour sa collusion avec les Britanniques, le chef Katatore est assassiné au début de l'année 1858. C'est un avertissement pour McLean, mais ce dernier est encouragé par Browne à poursuivre ses manœuvres d'influence, car la demande de terres des colons de New Plymouth se fait de plus en plus pressante et le gouverneur entend également, par ce biais, affirmer davantage la souveraineté britannique dans la région.

Bien qu'il connaisse parfaitement le climat explosif qui règne dans la zone, il tente (avec la bénédiction du gouverneur Browne donc) une fois de plus de diviser les clans de l'*iwi Te Ati Awa*, afin d'acquérir des terres dans la zone de la Waitara, terres très convoitées, car fertiles. Il passe ainsi par un chef local, Te Teira Manuka, pour conclure cette importante vente alors qu'il sait fort bien que dans la pratique, l'accord des chefs de l'*iwi* est nécessaire,

d'autant plus dans une zone aussi sensible. Sans doute mis en confiance par le soutien des *Kingites*, le grand chef tribal Wiremu Kingi s'oppose vigoureusement à cette vente. Le gouverneur Browne rend compte au duc de Newcastle qu'« *il est désormais clair que William King a été encouragé dans son opposition par l'assurance d'un appui important*[494] ».

L'arrivée d'arpenteurs est le catalyseur du mécontentement des Maoris. L'arpentage de terres était en effet perçu (à juste titre) comme un prélude à l'annexion et à l'arrivée de colons. Au départ, la résistance est surtout symbolique, avec l'arrachement des piquets délimitant les terres nouvellement acquises et les terres maories. Peu à peu, cette résistance laissa place à des formes beaucoup plus agressives de résistance, ici comme ailleurs. Les Britanniques furent donc contraints de construire des redoutes pour protéger les équipes d'arpentage. C'est le cas par exemple de la redoute de Turuturu Mokai[495] (sud du Taranaki). Toutefois, ces petites redoutes s'avérèrent peu adaptées aux périodes de crise, car leur exiguïté obligeait une partie de leur garnison à dormir à l'extérieur de l'enceinte : c'est ce qui coûta la vie au capitaine Ross lors d'une l'attaque surprise lancée sur Turuturu Mokai le 12 juillet 1868.

« *Ils associent notre essor à leur déclin*[496] », écrit le gouverneur Browne au duc de Newcastle. Si le gouvernement néo-zélandais et lui-même étaient en bonne partie responsables de ce sentiment des Maoris, Browne avait bien perçu qu'il s'agissait là d'un tournant : la limitation de la contestation par l'intéressement économique n'était plus suffisante. En effet, pour les Maoris du Taranaki (et un nombre croissant d'autres tribus), il était clair que le processus de colonisation était désormais un jeu à somme nulle, dont ils étaient les grands perdants. Aussi, dans la zone de la Waitara proprement dite, la situation se dégrade assez rapidement : signe de l'escalade, trois colons et deux enfants sont tués le 27 mars 1860, rapporte Browne[497]. Les Britanniques décident de construire un fortin plus conséquent dans la zone contestée : Camp Waitara. En réaction, les Maoris construisent un *pa* à Te Kohia, juste à côté de ce camp, le long de la route entre Waitara et New Plymouth.

[494] CO 881/2, p. 14. Lettre du gouverneur Browne au duc de Newcastle, 22 mars 1860.
[495] Légende du diorama « *Turuturu Mokai Military Redoubt, 1868* ». *Tawhiti Museum*, Hawera (Nouvelle-Zélande).
[496] CO 881/2, p. 15. Lettre du gouverneur Browne au duc de Newcastle, 22 mars 1860.
[497] CO 881/2, p. 21-22. Lettre du gouverneur Browne au duc de Newcastle, 30 mars 1860.

Te Kohia (17-18 mars 1860) :

C'est l'archétype du *pa* jetable, puisqu'il est construit très rapidement (en moins de vingt-quatre heures) par les Te Ati Awa pour le besoin des opérations en cours et afin de provoquer les Britanniques. Il fut surnommé le « L *pa* » en raison de sa forme particulière, qui s'explique sans doute par la rapidité avec laquelle il a été construit, qui ne permettait guère de raffinements. Au niveau opératif, il s'agit là encore d'une véritable transformation de l'art de la guerre maori : ce type de défense entre en effet davantage dans ce que l'on appelle aujourd'hui la valorisation « temporaire » du terrain et non plus dans le retranchement au sens strict. Les Britanniques passent à l'offensive à la mi-mars 1860, ce qui permet aux tribus du Taranaki de les présenter comme les agresseurs. Le *pa* est rapidement pris, grâce à l'artillerie et au rapport de force bien supérieur des Britanniques, mais ces derniers ne parviennent pas à remporter une victoire décisive car la garnison s'échappe facilement.

L'offensive se poursuit et les forces impériales passent à l'attaque du *pa* de Waireka dix jours plus tard. La carte de la page suivante fournit un aperçu de la zone des opérations.

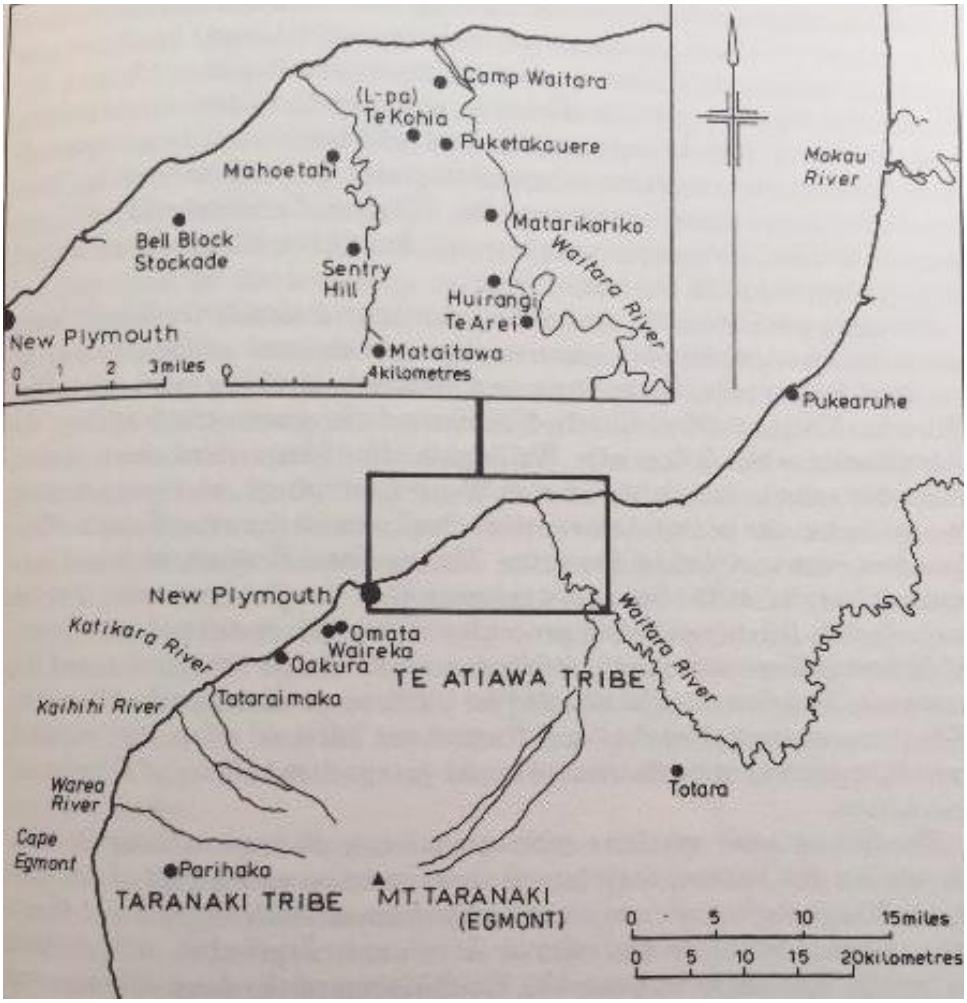
Waireka (28 mars 1860):

Si la prise de ce *pa* est une nette victoire pour les Britanniques, elle provoque la colère des tribus maories car des chefs de plusieurs tribus ont été tués au cours de la bataille.

Le soutien politique des *Kingites* se traduit par l'envoi d'un contingent d'une centaine de *Ngati Maniapoto*[498] dirigés par Epiha Tokohihi, avec un rôle officiellement diplomatique. Pour le brigadier-général Carey, il est clair que les Waikato qui avaient rejoint Wiremu Kingi n'étaient pas venus « *[…] comme alliés mais comme ses maîtres*[499] ». Il est difficile de confirmer ou infirmer son assertion. Il est clair que Wiremu Kingi a besoin d'un soutien extérieur tangible pour espérer résister aux Britanniques. En revanche, les *iwi* conservèrent leur pleine autonomie même après l'émergence du *Kingitanga*, qui n'avait pas de pouvoir coercitif et apparaissait comme une sorte de confédération. La phrase de Carey illustre toutefois la représentation britannique de la résistance qu'ils croient (ou veulent croire)

[498] Les *Ngati Maniapoto* étaient une des tribus les plus puissantes du Waikato et peuvent à ce titre être considérés comme une entité clé du *King Movement*.
[499] Robert Carey, *op. cit.*, p. 80.

unifiée, alors que ce sont à chaque fois des problématiques locales qui aboutissent au conflit ouvert.



- Carte de la zone nord du Taranaki, où se déroule la Première Guerre du Taranaki.

Un encart détaille la zone clé autour de New Plymouth.

(*In* James Belich, *The New Zealand Wars […], op. cit*., p.75.)

Selon le général Carey, l'objectif des *Kingite*s en 1860 est de « *rejeter les* Pakeha *à la mer*[500] ». Les intentions des Maoris sont-elles donc « *l'indépendance de leur race* » ou uniquement « *l'arrêt des cessions de territoires à la couronne* », comme se le demandent de manière faussement candide les dignitaires de New Plymouth dans un *Memorandum* daté du 20 mars 1860[501], qui savent pertinemment que c'est la seconde proposition.

Le soutien direct des *Kingites* amène d'autres *hapu* à prendre les armes et c'est désormais tout le nord du Taranaki qui est en ébullition. Vu de New Plymouth, la situation est d'autant plus sérieuse que les établissements du Taranaki sont dispersés et encerclés[502] : la ligne de fortins est désormais entourée d'une ceinture de *pa*, qui sont autant de menaces potentielles sur les groupes de fermes isolés. En charge de la défense du secteur, le colonel Gold rend officiellement compte que ses effectifs limités ne lui permettent pas de protéger l'ensemble des établissements. L'artillerie apparaît en premier lieu de ses demandes de renforts, ainsi que des éléments du génie pour fortifier ses positions[503].

La menace est prise très au sérieux, d'autant plus que les Maoris « *[…] ont combattu comme des soldats braves et compétents et ne sont en aucun cas un ennemi méprisable*[504] », insiste Browne dès le 31 mars 1860. Il préconise donc l'engagement de 2 000 soldats (3 000 à terme), ainsi que d'une « forte compagnie d'artillerie[505] » afin de régler la crise. Il est entendu et la machine de guerre impériale se met en route. Dès le 7 avril 1860, le général Pratt annonce à Browne l'envoi de renforts depuis Sydney : une compagnie d'infanterie (3 officiers et 128 soldats) du *12th Regiment* et une compagnie d'artillerie (1 officier et 41 artilleurs)[506]. Le 25 avril 1860, Browne rend compte au duc de Newcastle que le capitaine Cracroft va mettre à disposition de la colonie, en vue des opérations terrestres, quatre puissants canons de marine de 32 livres prélevés sur l'*HMS Elk*[507]. Il y a une réelle crainte d'un embrasement : les

[500] Robert Carey, *op. cit.*, p. 80.
[501] CO 881/2, p. 20. Pièce jointe numéro 4 à une lettre du gouverneur Browne au duc de Newcastle du datée 22 mars 1860.
[502] CO 881/2, Pièce jointe numéro 3 au courrier du 22 mars 1860 envoyé par le gouverneur Browne au duc de Newcastle, p. 19-20. Compte rendu du lieutenant-colonel Murray, 65th (en charge de la défense de New Plymouth) au colonel Gold.
[503] CO 881/2, Pièce jointe numéro 2 au courrier du 22 mars 1860 envoyé par le gouverneur Browne au duc de Newcastle, pièce 7, p. 19. Lettre du colonel Gold au gouverneur Browne, 20 mars 1860.
[504] CO 881/2, p. 22. Lettre du gouverneur Browne au duc de Newcastle, 31 mars 1860.
[505] CO 881/2, p. 16. Lettre du gouverneur Browne au duc de Newcastle, 22 mars 1860.
[506] CO 881/2, chapitre 2, p. 27. Lettre du général Pratt au gouverneur Browne, Melbourne, 7 avril 1860.
[507] CO 881/2, p. 29 (pièce 12). Lettre du gouverneur Browne au duc de Newcastle, 25 avril 1860. Le capitaine Cracroft est alors le chef de la station navale de Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire le plus haut gradé de la *Royal Navy* présent en permanence sur le théâtre d'opérations néo-zélandais.

recensions « *incorrectes* » (selon Browne, qui sait pourtant fort bien qu'il est l'agresseur) des évènements dans le Taranaki ont eu un grand retentissement dans le Waikato.

Elles y ont « *[…] considérablement excité les tribus, qui considèrent cela comme une agression de la part des Européens*[508] ». Il dépêche donc un représentant du *Native Office* pour tenter d'y remédier. En parallèle, la population mâle de la région d'Auckland est organisée en milice, pour un total de 1500 hommes répartis en trois bataillons. Il souligne toutefois les inconvénients de leur mobilisation potentielle : « *il va sans dire que la mobilisation et l'entraînement d'une si grande partie de la population auront de grands inconvénients sur les occupations ordinaires, dont dépend la prospérité et, je devrais presque dire, l'existence de la province*[509] ». Avec le changement d'échelle de la guerre, de nouvelles problématiques telles que celle-ci se font jour. Dans un rapport au *Military Secretary* rédigé en juillet 1861 après sa prise de fonction comme commandant en chef des forces britanniques en Nouvelle-Zélande, le général Cameron déplore ainsi l'absence complète d'entraînement des unités de milice depuis son arrivée, « *en dépit du danger imminent*[510] », à l'exception de la milice du Taranaki, mobilisée dès le début des hostilités dans cette région.

En effet, l'arrivée du contingent *Kingite* rend non seulement les Maoris plus audacieux, mais donne également une dimension plus globale au conflit. Wiremu Kingi reçoit aussi des renforts de la part de plusieurs tribus du sud du Taranaki, comme les *Ngati Ruanui* et les *Ngati Rauru*. La seconde phase de la Guerre du Taranaki fut donc le premier véritable affrontement entre les Britanniques et une alliance importante de tribus, agissant comme une « entité individuelle supra-tribale » dans le cadre du *King Movement*[511]. Browne, tout en percevant bien le danger de cette coopération, y voit aussi une opportunité d'écraser tous les éléments rebelles en une seule fois, afin de ramener les tribus du Waikato à la raison. Las ! Ce nouvel élan maori se traduit par une lourde défaite des Britanniques à Puketakauere, le 27 juin 1860 face à l'expérimenté Hapurona, en charge des opérations maories dans le Taranaki (Kingi étant le leader politique).

[508] CO 881/2, p. 28 (pièce 11). Lettre du gouverneur Browne au Superintendant de la province d'Auckland, 6 avril 1860.
[509] CO 881/2, pièce 18. Lettre du gouverneur Browne au duc de Newcastle, 21 mai 1860.
[510] WO 32/8259, p. 18. Rapport du lieutenant-général Cameron au *Military Secretary*, 4 juillet 1861
[511] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit.*, p. 89.

Puketakauere (27 juin 1860) :

Peu après la prise du *pa* de Te Kohia, Hapurona avait fait construitre deux *pa* dans la même zone, à Puketakauere et Onukukaitara, toujours dans le but de provoquer (ils étaient construits à un mile seulement de Camp Waitara) et d'encercler les positions britanniques. Pour la première fois, des *pa* étaient combinés et intégraient dans leur système défensif un stratagème de déception. En effet, ils devaient attirer l'assaut britannique alors que la majorité de la garnison se trouvait à l'extérieur, prête à délivrer un feu croisé à partir de positions de tir dissimulées. Puketakauere est donc la combinaison d'un stratagème opératif et d'un stratagème tactique. L'assaut est mené par un détachement composé de 350 soldats du *40th Regiment* et *Royal Marines* commandés par le major Nelson. C'est un sérieux revers pour les forces britanniques, qui déplorent 30 tués et plus de 36 blessés (soit un cinquième des forces engagées), blessés dont plusieurs sont abandonnés sur place. Les Maoris ont quant à eux cinq guerriers tués.

Gold, bien que n'ayant pas participé à la bataille, devient le bouc émissaire des difficultés britanniques : il est remplacé par le major-général Pratt, envoyé d'Australie avec de nouveaux renforts. Lorsque ce dernier arrive à New Plymouth le 3 août 1860, la ville est remplie de colons terrorisés, alors que sa garnison compte près de 1400 hommes. Les Maoris n'auraient probablement pas été capables d'assaillir avec succès la ville de New Plymouth, solidement défendue, mais ils réussirent à entretenir une menace « crédible » sur la ville et sur les implantations qui l'entouraient, notamment par des coups de mains : le 29 septembre 1860, par exemple, quatre soldats du *40th Regiment* sont tués lors d'une embuscade maorie près de Waitara[512]. Pour Callwell, il est « *[…] essentiel d'empêcher la lutte de dégénérer en « guerre décousue » qui est, pour les troupes, la forme la plus pénible et la plus fatigante que les hostilités puissent prendre*[513] ». En outre, l'absence de résultats décisifs permet à un ennemi irrégulier de s'organiser, sous réserve qu'il soit capable de se livrer à des opérations longues. Or, sous l'égide des *Kingites*, un véritable système de relève se met en place afin de soutenir dans la durée les tribus du Taranaki, sans pour autant oublier leurs propres impératifs agricoles. Le missionnaire Robert Burrows perçoit bien que cela permettra aux Maoris un effort prolongé[514], ainsi qu'un rapport de force local moins défavorable. On retrouve donc

[512] Robert Carey, *op. cit.,* p. 70.
[513] Charles Callwell, *op. cit*., p. 86-87.
[514] James Belich, *op. cit*., p. 103.

particulièrement dans ce conflit les deux principales préoccupations des troupes asymétriques définies par Guy Hubin, qui sont le « refus de la fixation » et l'économie de leurs forces (au sens de Foch)[515]. La neutralité des tribus du nord n'est alors qu'apparente car outre ces renforts, elles fournissent quantité d'approvisionnements en tous genres aux tribus insurgées de la région du Taranaki. Le gouvernement le sait pertinemment mais, « *jusqu'à l'arrivée d'importants renforts à partir de décembre 1860, il n'était pas plus en mesure de mener une guerre sur deux fronts que les Maoris*[516] », souligne James Belich.

Le détail de l'artillerie de la *Field Force* présente à New Plymouth en novembre 1860 (deux canons de 24 livres, un canon de 12 livres, un panier de roquettes de 6 livres et deux mortiers) montre que les Britanniques se sont considérablement renforcés et sont prêts à repasser à l'offensive[517]. En revanche, les consignes de Browne à Pratt sont pour le moins contradictoires. Tout en l'enjoignant à obtenir des résultats via « *un coup efficace et vigoureux*[518] », il l'avertit des conséquences désastreuses d'un nouveau revers. En somme, il lui demande des résultats probants sans en accepter les risques.

Mahoetahi (6 novembre 1860) :

Ayant divisé sa force en deux colonnes, Pratt parvient à bloquer et prendre sous un feu croisé un groupe de *Ngati Haua* (une tribu alliée des *Te Ati Awa*) retranché, avant de lancer un assaut à la baïonnette. Les Maoris subissent de lourdes pertes (estimées à 80 guerriers hors de combat, contre 4 morts ainsi que 2 officiers et 3 soldats blessés pour les Britanniques). Pratt souligne néanmoins la capacité de tir entretenu et de dissimulation des Maoris : « *nous ne connaissions leur position que du fait de la fumée de leurs fusils*[519] ». Pour Carey, la défaite de Mahoetahi constitue un véritable camouflet et une perte de prestige pour les *Kingites*[520]. Pourtant, cette nette victoire britannique n'est pas suffisante pour changer la dynamique de la campagne.

---

[515] Guy Hubin, *op. cit.*, p. 242. Dans son ouvrage de référence *Des Principes de la Guerre*, le futur maréchal Foch définit trois principes de la guerre : la liberté d'action, la concentration des efforts et l'économie des forces. Recourant à dessein à un terme économique, il entend par ce dernier principe une utilisation des forces calculée en prenant en compte le risque potentiel, le coût et le résultat espéré.
[516] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit*., p. 104.
[517] Lettre du major-général Pratt au *Military Secretary*, *London Gazette*, 15 février 1861, p. 644-646, p. 646.
[518] *In* James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit.*, p. 99.
[519] *London Gazette*, 15 février 1861. Lettre du major-général Pratt au *Military Secretary* datée du 10 novembre 1860.
[520] Robert Carey, *op. cit.*, p. 80 et 100.

Pratt décide donc de recourir à une stratégie plus méthodique, basée sur des travaux de sape qui vont nécessiter plusieurs mois. La durée des travaux, justement, irrite vivement les colons, dont les établissements continuent à être assaillis. En outre, la situation sanitaire dans New Plymouth est très mauvaise et plus de 120 personnes meurent de maladie durant cette période, du fait de la promiscuité. Le cimetière qui jouxte la *Taranaki Cathedral-Church of Saint Mary* à New Plymouth, comporte ainsi plusieurs tombes de civils morts de maladie, ainsi que des tombes de soldats[521] rappel de la période où New Plymouth était en quelque sorte devenue un avant-poste militaire assiégé.

Le fossé se creuse entre les troupes impériales et la population de la colonie. Pour les Maoris, c'est un gain de temps appréciable, mais que faire face à cette progression inexorable de la sape[522] ? L'avance régulière de Pratt contraint en effet les *Te Ati Awa* et leurs alliés à abandonner leurs *pa* de Huirangi et Matarikoriko le 31 décembre 1860. Les critiques de la part des autorités coloniales perdurent : ainsi, un membre de la *House of New Zealand* parle de « *la capture de quelques pa vides supplémentaires*[523] » pour décrire les récentes opérations. Non seulement acerbes, ces critiques étaient aussi injustes puisque ces opérations avaient produit de réels effets. En effet, leur réduit ultime de Te Arei se trouvant menacé, les *Te Ati Awa* n'ont d'autre choix que de tenter un assaut désespéré sur les positions britanniques -en l'occurrence la redoute numéro 3- le 23 janvier 1861 et sont repoussés avec de lourdes pertes (40 guerriers tués). Alors que les troupes britanniques investissent Te Arei, une trêve est conclue le 18 mars 1861.

Sans avoir écrasé la rébellion, les Britanniques peuvent prétendre à une victoire. Côté maori, la guerre a eu un effet très négatif sur les récoltes et ils n'auraient sans doute pas été en mesure de poursuivre le conflit. Le cessez-le-feu arrive donc fort opportunément pour les deux camps, même si la paix qui en résulte est fragile.

[521] On y trouve, par exemple, la tombe du *private* Francis Rooney, du *65th Regiment*, tué à Mahoetahi le 06 novembre 1860). Témoignage personnel de l'auteur, qui a visité les lieux en 2013. Pour des raisons de place et de pertinence, nous n'avons finalement pas inclus de photographies de l'endroit à notre recherche.
[522] Pour faire ressortir ce caractère inexorable, la simulation de John Poniske permet d'enlever un *pa* maori adjacent à la sape dès lors que cette dernière est mise en œuvre. John Poniske, *Maori Wars: The Land Wars, 1845-1872*, *op. cit*.
[523] Robert Carey, *op. cit.*, p. 76.

En juillet 1861, 4619 soldats impériaux sont présents en Nouvelle-Zélande (dont 2963 à Auckland), mais seuls 2300 de ces soldats sont réellement disponibles pour des opérations du fait des garnisons à laisser à Auckalnd et dans les divers établissements[524]. La situation, qui reste explosive, est également coûteuse, puisqu'elle oblige à maintenir un grand nombre d'unités sur le pied de guerre (afin de parer à une reprise des hostilités) et que les denrées proviennent toutes d'Auckland, dans la mesure où « *il n'est pas possible de trouver un seul article de nourriture à l'intérieur du pays*[525] » du fait notamment des conséquences agricoles du conflit.

Grey est donc rappelé en décembre 1861, dans l'espoir qu'il parviendra à nouveau à préserver la paix. À son retour, il découvre toutefois qu'il n'est plus « tout puissant » en tant que gouverneur, car il doit désormais composer avec le gouvernement colonial, établi en 1856. Il découvre aussi que le centre de gravité maori est désormais constitué par les tribus du Waikato, qui ont permis au conflit du Taranaki de se terminer de manière peu concluante. Dès cette époque, Pratt identifie le Waikato comme le cœur de la résistance maorie. Pour lui, cela doit être l'objectif de la prochaine campagne, mais il reconnaît ne pas en avoir les moyens à ce moment-là[526]. Or, à Londres, on ignore tout de cette menace. Au contraire, le *Spectator* du 21 septembre 1861 loue ainsi la modération de Wiremu Tamihana, même si son influence est quelque peu exagérée, car l'article prétend qu'il « *semble prendre le commandement des puissantes tribus du Waikato dans la New Zealand War*[527] ». Si Grey s'oppose au Waitara *Purchase*, qui a selon lui déclenché un conflit inutile dans le Taranaki, il ne peut ignorer l'influence qui est désormais celle du *King Movement*.

La fin de ce second conflit majeur permet une étude des schémas narratifs récurrents dans le traitement des *New Zealand Wars* par les Britanniques, que James Belich nomme la « *Victorian Interpretation of Racial Conflict* ». Le mécanisme principal qu'il met en évidence est une alternance de mépris (pour justifier la guerre) et de louanges (pour expliquer les défaites ou embellir les victoires). Les autres raisons mises en avant pour justifier les défaites ou demi-succès étaient les effectifs ennemis (surestimés), malgré le fait que les Britanniques

[524] WO 32/8259, p. 14-15. Lettre du Lieutenant-General Cameron au *Military Secretary*, 4 juillet 1861.
[525] WO 32/8259, p. 15. Lettre du Lieutenant-General Cameron au *Military Secretary*, 4 juillet 1861.
[526] Robert Carey, *op. cit.*, p. 92-93.
[527] *The Spectator*, 21 septembre 1861, p. 17. L'article est intitulé « *The Maori Deak* » (Deak était un patriote hongrois).

et leurs alliés disposèrent toujours d'un avantage numérique conséquent[528]. La supériorité organisationnelle était quant à elle invoquée pour expliquer les victoires (avec, en arrière-pensée, une certaine condescendance). Fait notable, la supériorité technique était peu, voire pas, mentionnée. Il faut aussi mentionner la surestimation systématique des pertes maories ou encore l'argument du renégat européen[529] (utilisé après Puketakauere pour tenter d'expliquer la défaite). Enfin, un autre schéma fréquent était « *une défaite humiliante, suivie par une victoire réelle, mais exagérée*[530] ». Quel meilleur moyen de faire accepter les défaites à l'opinion publique, que de les faire suivre de récits élogieux ? On retrouve notamment ce schéma à l'œuvre lors de la campagne de Tauranga, où le récit de la défaite de Gate Pa fut masqué par celui de la victoire de Te Ranga. Si les *New Zealand Wars*, fournissent un bon exemple de ces phénomènes, ces derniers ne sont pas spécifiques à la Nouvelle-Zélande, ni à l'ère victorienne : la « *Victorian interpretation* » telle que définie par Belich apparaît comme un concept quelque peu restrictif. La déshumanisation de l'ennemi, par exemple, est une pratique récurrente et qui concerne également des sociétés très proches, puisqu'on la retrouve également dans les conflits européens. La dimension inter-raciale des conflits coloniaux ne faisait que s'ajouter à ce phénomène.

c) La stratégie maorie

Malgré la relative brièveté du conflit, son étude permet de mettre en évidence un certain nombre de constantes de la stratégie maorie, à commencer par la notion de « défi » déjà évoquée. Cette dernière était une notion homothétique[531], en ce sens qu'on la retrouvait

[528] James Belich, *The New Zealand Wars […]*, *op. cit*., p. 328-330.
[529] L'utilisation récurrente de cet argument explique en grande partie la haine qui entoure le personnage de Kimble Bent chez les soldats britanniques. Ainsi, lors du massacre de Pokaikai en août 1866, il est activement recherché et un britannique est abattu par erreur du fait de sa ressemblance avec Bent. James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […], op. cit.*, p. 39.
[530] James Belich, *The New Zealand Wars […]*, *op. cit*., p. 95 et 332.
[531] La notion d'homothétie se trouve au cœur de nombreuses cultures guerrières traditionnelles. On peut ainsi lire dans le célèbre *Traité des Cinq Roues* que « *les principes qui permettent de vaincre un seul homme sont applicables pour venir à bout de mille ou dix milles ennemis. La tactique du général applique les règles des petites unités aux grandes unités, comme le charpentier éxécute une grande statue de Bouddha en partant d'un petit modèle* ». Keiko Yamanaka, *in Relire Traité des Cinq Roues de Miyamoto Musashi*, Paris, Economica, 2001, 132 p, p. 58. Les aspects homothétiques ne se limitent pas aux cultures guerrières traditionnelles. Ian T. Brown montre ainsi que les théories de John Boyd, fondées sur l'étude des combats aériens, ont servi de cadre de réfléxion aux doctrines de combat modernes du *Marine Corps* américain. Ian T. Brown*, A New Conception of War. John Boyd, the US Marines, and Maneuver Warfare*, Quantico, Marine Corps University Press, 2018, 311 p.

au niveau individuel et au niveau des groupes tribaux eux-mêmes. Les yeux écarquillés et la langue tirée qui accompagnaient (et accompagnent toujours) les *haka* avaient pour objectif premier de défier l'adversaire et de le pousser à une attaque préméditée ou irréfléchie. Le défi passait également par les discours et autres provocations orales[532] et les Maoris sauront user de ce procédé avec une grande perspicacité contre les Britanniques. Il s'agissait bel et bien de « guerre psychologique », même si le terme lui-même est d'origine récente. Une autre constante des stratagèmes maoris était en effet l'érection d'un *pa* couplée à une provocation directe de leurs adversaires, afin de les pousser à une attaque prématurée et causer un maximum d'attrition. Ces stratagèmes opératifs se doublaient de stratagèmes tactiques, avec la construction d'emplacements de tir en avant de la fortification principale pour surprendre les colonnes d'attaque britanniques. Le sergent Marjouram note bien cette évolution et détaille ce schéma récurrent d'un *pa* en apparence vide pour inciter à l'attaque, alors que la majorité de la garnison se dissimule dans les fougères environnantes, en harcelant le camp britannique si besoin[533].

Le second aspect majeur de la stratégie maorie était la prise en compte du facteur temps, qui entendait répondre à la problématique d'armée non permanente opposée à des troupes régulières. Bien que soutenues par les *Kingites*, les tribus du Taranaki avaient toujours dû honorer leurs obligations agricoles, même en plein cœur du conflit. Mi 1860, des raids sur les établissements isolés menés par de petits détachements furent donc utilisés comme diversion pour pallier leur manque d'effectif durant les périodes agricoles consacrées aux semailles. Le « resserrement » du périmètre défensif maori durant ces phases ne put donc être exploité par les Britanniques, fixés et mis sous pression par ces actions mineures, mais symboliques. Le rythme des opérations maories dans le Taranaki était d'ailleurs mis en avant pour expliquer les déboires de 1860, « *tout comme un mauvais mais téméraire joueur d'échecs arrive à prendre le dessus sur un maître de ce jeu* », peut-on lire à ce sujet dans le *London Times* du 20 décembre 1860[534]. L'image est intéressante, car elle traduit le sentiment de pression que ressentaient les Britanniques, alors que le mode d'action maori était principalement défensif.

[532] Le défi pouvait même se poursuivre après la mort des ennemis. Andrew Vayda mentionne les injures et provocations récurrentes aux têtes trophées. Andrew Vayda, *Maori Warfare*, Auckland, Polynesian Society, 1960, 141 p, p. 95.
[533] William Marjouram, *op. cit.*, p. 230-231.
[534] *London Times*, 20 décembre 1860, *in* James Belich, *op. cit.*, p. 315.

Ces modes d'action illustrent bien les leçons apprises par les Maoris au cours de la *Northern War* concernant la contrainte majeure que constituait pour eux la durée des opérations, domaine qui leur avait fait défaut. Ils y étaient parvenus au moyen d'une véritable coopération inter-tribale, mais aussi d'une organisation judicieuse au sein même des principales tribus belligérantes, au premier rang desquelles les *Te Ati Awa*. Cet aspect, ainsi que la sophistication supplémentaire des *pa* (qui intégraient en leur sein un dispositif de déception, comme celui de Puketakauere), sont une belle illustration du caractère dynamique du processus d'adaptation maori, mis en évidence dans le précédent chapitre. C'est un point très important, car il illustre que les transformations mises en œuvre par les Maoris n'étaient pas uniquement réactives ou initiées par des défaites (comme c'est le cas pour la majorité des adaptations militaires). Elles s'inscrivaient en outre dans leur stratégie globale. En somme, rappelle Jomini, « *une théorie simple, détachée de toute pédanterie, cherchant les causes sans recourir à un système absolu, en un mot, basée sur quelques maximes fondamentales, suppléera souvent au génie*[535] ».

On peut dire que les Maoris ont su s'adapter de manière drastique, sans perdre leur âme et oublier leurs points forts traditionnels. On pourrait avancer que ces adaptations rapides étaient dictées par la nécessité. Or, les Maoris ont effectué la majorité de leurs transformations sans l'aiguillon préalable de la défaite. Tant les *Musket Wars* que les *New Zealand Wars* permettent de mettre en évidence que la réaction des Maoris à l'innovation fut avant tout marquée par le pragmatisme et l'on observe que rarement le rejet initial *a priori* (pour des considérations morales), qui caractérise souvent les réactions occidentales à l'innovation – principalement technique – depuis l'Antiquité. Comme l'illustre notamment le caractère homothétique des transformations mises en œuvres par les Maoris, ils puisèrent dans leur fonds culturel et leur ethos afin de trouver les ressources intellectuelles et morales nécessaires pour faire face la tragédie dont ils étaient acteurs. Cela correspondait en effet à leur vision d'une origine divine des savoirs, assimilés à des « paniers de la connaissance » (*kete wananga* en maori) que Tane, le dieu des forêts, réussit difficilement à obtenir. « *Les précieux réceptacles renferment en effet ce qui doit être reproduit pour que s'actualise enfin notre*

[535] Antoine-Henri Jomini, *op. cit.*, p. 43.

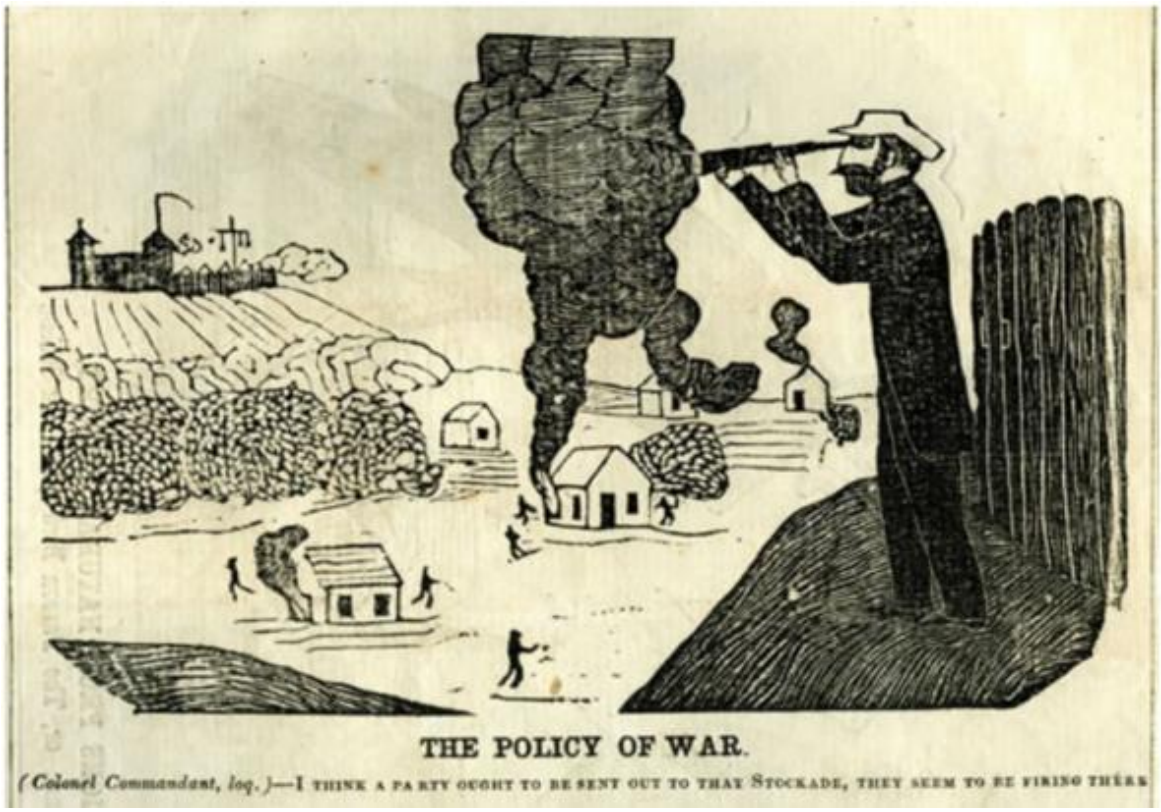
potentiel[536] ». « *Plonge toi dans la forêt de toi-même, c'est là que tu trouveras les dieux* », écrivait à ce sujet Georges Dumézil[537].

Plus important encore, ils avaient fait preuve de réelles capacités de planification, capacités que les Britanniques leur déniaient. En somme, ils avaient été capables de mettre sur pied une véritable stratégie. La campagne du Waikato fut, par la suite, une autre illustration de cette capacité. Cette dimension « temporelle » de la stratégie est d'ailleurs soulignée par Clausewitz, qui écrit que « *la guerre ne consiste pas en un seul coup sans durée*[538] ». Un des aspects les plus notables de l'adaptation des Maoris

Pensant les Maoris incapables de soutenir des efforts dans la durée, les Britanniques cherchèrent donc à transformer la nature même du conflit en guerre d'usure[539]. Pour Callwell, « *les sapes et les ouvrages en terre, les gabions et les abris ne conviennent pas aux situations créées par la guerre irrégulière*[540] ». L'utilisation de telles techniques par les Britanniques montre combien ils durent puiser dans leurs ressources intellectuelles, humaines et matérielles pour tenter de résoudre les problèmes opérationnels posés par les Maoris. Si cette approche fut finalement couronnée de succès, les effets tardèrent à se manifester et l'avance prudente de Pratt au moyen d'une sape, tout à fait pertinente au niveau tactique, fut vivement contestée par les colons (au plan stratégique donc), qui se sentaient abandonnés à leur sort, comme l'illustre la caricature de la page suivante, issue du journal *Taranaki Punch*. Elle retranscrit de manière humoristique, mais avec une grande justesse, la perception par la population néo-zélandaise de l'époque des opérations militaires méthodiques, auxquels l'efficacité des *pa* et de la stratégie maorie obligeaient à recourir. En cela, cette campagne illustre bien l'opposition qu'il peut y avoir entre des considérations stratégiques et des impératifs tactiques. Dans le même registre, le fait que le gouverneur intervienne de plus en plus directement dans la conduite des opérations (avec, donc, des considérations avant tout stratégiques) augmente le risque de solutions tactiques inadaptées. C'est la sempiternelle problématique des relations civilo-militaires durant les périodes de conflit.

---

[536] Georges-Goulven Le Cam, *op. cit.*, p. 124-125.
[537] Emmanuel Hecht, « Une dernière explication », *Les Echos.fr*, 10 février 2009, consulté le 15 janvier 2019. https://www.google.fr/amp/s/www.lesechos.fr/amp/4828762.php.
[538] Carl von Clausewitz, cité par Jean-Paul Mayer, *op. cit.*, p. 29.
[539] A la même période, durant la Guerre de Sécession américaine (1861-1865), on observe une démarche similaire de la part de l'Union. Conflit limité au départ, l'Union parvint à le transformer en guerre d'attrition, que la Confédération ne pouvait pas gagner.
[540] Charles Callwell, *op. cit.*, p. 361.



« *The Policy of War* » : dessin satirique de Garland William Woon, paru dans le *Taranaki Punch* en 1861. (Conservé au centre de recherche *Puke Ariki* de New Plymouth)

La caricaturiste fait dire au chef militaire représenté : « *je crois qu'un parti devrait être envoyé vers cette redoute, il semble qu'ils soient en train de tirer là-bas* ». Ce dessin illustre fort bien le hiatus croissant entre colons et autorités militaires à propos de la conduite des opérations.

2) La campagne du Waikato

a) Une préparation longue et minutieuse

Outre l'examen critique de leurs difficultés dans le Taranaki, c'est la crainte récurrente d'une possible union des tribus, sous l'égide du *King Movement*, qui pesa le plus dans la décision britannique de lancer une campagne décisive dans le Waikato. Que ce soit à Londres, Auckland ou Wellington, la population avait du mal à discerner le véritable but des Maoris. Les autorités avaient une appréciation beaucoup plus juste mais elles instrumentalisaient les mouvements de résistance maoris. Dans les pays anciennement colonisés, l'historiographie post-coloniale a souvent tendance à blâmer les gouverneurs, qui représentent l'autorité impériale. Or, il ne faut pas oublier qu'en Nouvelle-Zélande, un gouvernement colonial est en place à partir de 1856 et que le gouverneur n'est donc plus tout puissant. À ce titre, il faut donc bien distinguer la *Northern War* des conflits suivants. S'agissant de la campagne du Waikato, la quasi-totalité des ouvrages sur les *New Zealand Wars*[541] exonèrent le gouvernement et les colons en attribuant la responsabilité principale (voire exclusive) du déclenchement du conflit au gouverneur Grey.

Ainsi, avant la campagne du Waikato, le gouverneur Grey et le gouvernement jouèrent de concert jusqu'à l'indécence la carte de la crainte d'une attaque sur Auckland par les *Kingites*, afin d'obtenir un maximum de renforts pour l'offensive à venir[542]. Ainsi le premier ministre néo-zélandais Alfred Domett écrit, dans un mémorandum adressé à Grey qu'« *il ne fait aucun doute que les tribus de Natifs du Waikato, les plus puissantes de Nouvelle-Zélande, sont résolues à essayer d'expulser ou de détruire les Européens de l'Ile du Nord, afin d'établir un royaume maori dirigé par un roi Natif*[543] ». Les supposées velléités d'indépendance des Maoris (douteuses quand on se souvient de l'intérêt qu'ils accordaient au commerce) étaient instrumentalisées par les gouverneurs successifs pour réclamer davantage

[541] C'est le cas des deux ouvrages de référence sur le sujet, à savoir James Belich, *The New Zealand Wars […], op. cit.* et Vincent O'Malley, *The Great War for New Zealand: Waikato 1800-2000*, Wellington, Bridget Williams Books, 2016, 690 p.
[542] La surestimation des effectifs maoris était un autre phénomène récurrent : le 17 mars 1860 le *Native Secretary* Donald McLean évoque ainsi 1200 guerriers prêts à attaquer dans le nord du Taranaki (soit la totalité de la population maorie de la région). CO 881/2, p. 20. Pièce jointe numéro 5 à une lettre du gouverneur Browne au duc de Newcastle du datée 22 mars 1860.
[543] Evelyn Stokes, « *Te Wararoa, Wiremu Tamihana Tarapipi* », 2006, DNZB Online – Te Ara, https://teara.govt.nz/en/biographies/1t82/te-waharoa-wiremu-tamihana-tarapipi

de moyens pour la défense de la colonie ou, en l'occurrence, pour l'attaque du cœur de la résistance.

Grey ne veut toutefois pas se précipiter et, en 1862, il se trouve à un point de décision. Il décide de différer le projet de campagne car il sait que l'obstacle est de taille et qu'une sérieuse préparation est nécessaire, en plus de renforts conséquents. La perspective d'une résistance unifiée était en effet un tournant majeur, remettant potentiellement en cause la présence même des Britanniques en Nouvelle-Zélande. Elle battait en brèche les postulats séculaires autour desquels s'était articulée la stratégie impériale, comme en témoigne cette phrase de James Cook quand il visita l'île : « *les naturels paraissent être trop divisés entre eux pour s'unir dans la résistance*[544] ». Dans sa préparation de la campagne, Grey n'oublie pas le volet diplomatique. Il tente ainsi d'isoler les *Kingites* en négociant avec diverses tribus, mais aussi d'affaiblir le *Kingitanga*, avec un projet de représentation maorie au sein du gouvernement.

Le pic de puissance impérial entend donc répondre au pic de puissance maori que représentent les mouvements d'unification. Dans le cadre de ce pic de puissance (dix bataillons d'infanterie se trouvent dans la colonie à ce moment-là, un record), les Britanniques peuvent maintenant s'appuyer sur un système impérial plus dense et plus efficace. La diffusion du télégraphe et de la navigation vapeur permet une bien plus grande réactivité du dispositif global et ainsi, un appui mutuel des différents théâtres d'opérations. L'émergence des bateaux à vapeur aura pour conséquence une vitesse de déplacement accrue ainsi qu'une plus grande « régularité » (car ces moyens pouvaient ignorer les courants de moussons et permettaient donc ce que l'on appelle une « indépendance météorologique »). La navigation à vapeur permettait également le transport d'un tonnage plus important et, au niveau local, offrait une capacité de remontée des fleuves, particulièrement utile pour un espace cloisonné comme l'était la Nouvelle-Zélande. En revanche, les longues liaisons (transatlantiques ou autres) nécessitaient d'économiser le combustible et de disposer de stations de charbonnages[545] et ce besoin nouveau et impérieux eut, à son tour, des conséquences sur les modalités, mais aussi et surtout les objectifs de l'impérialisme britannique. Les navires à vapeur ont, en particulier, permis d'améliorer considérablement les capacités logistiques

[544] James Cook, *Relations de voyages autour du monde*, Paris, La Découverte, 1998 [1774], 455 p, p. 85.
[545] Georges-Gustave Toudouze (dir.), *op. cit.*, *Histoire de la Marine*, tome 1, Paris, L'Illustration, 1966, 654 p, p. 323 et 370.

britanniques outre-mer. Que ce soit entre l'Australie (voire l'Inde) et la Nouvelle-Zélande ou au sein du théâtre néo-zélandais proprement dit, l'utilisation de navires à vapeur s'avérait indispensable pour les Britanniques et fut donc récurrente.

Elle restait toutefois dispendieuse : « *tout est si cher dans ces colonies* », s'agace le général Pratt depuis son quartier-général de Melbourne à propos du coût du transport de troupes par navires à vapeur[546]. En Nouvelle-Zélande plus particulièrement, la rigueur de l'hiver rendait la tâche ardue pour les chevaux (qui restent d'ailleurs les principaux instruments du transport logistique terrestre jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale) et l'utilisation de navires à vapeur était d'autant plus nécessaire. En outre, ce type de moyens permettait de pallier l'absence de routes terrestres entre certaines zones d'opération et d'exploiter le maillage fluvial, finalement plus adapté. Plus généralement, Grey avait très bien perçu l'utilité de la puissance navale pour le contrôle de ce territoire, comme en témoignent ses requêtes récurrentes pour une présence permanente de la *Royal Navy* en Nouvelle-Zélande[547], qui faisaient écho aux propos du major Burnbury : « *dans un pays aux côtés si étendues et sans routes à l'intérieur, une force navale permanente toujours à disposition serait souhaitable*[548] ».

En matière de communications, la construction d'une ligne télégraphique (qui sera la première ligne de télégraphe électrique de Nouvelle-Zélande) est entamée à partir de mars 1863 en vue de l'invasion du Waikato[549] : le premier tronçon relie Auckland à la Queen Redoubt, où se trouve le quartier-général de Cameron. Plus tard dans la campagne (fin décembre 1863), le tronçon est étendu jusqu'à Rangiriri. Outre les aspects militaires positifs, c'était aussi un moyen pour le gouverneur Grey de conserver son emprise sur la campagne en cours.

Un autre aspect de l'amélioration constante du dispositif britannique est l'organisation des forces coloniales. Elle est permise par le *Colonial Defence Act* de 1862 (qui est d'ailleurs une première étape du transfert d'autorité), qui autorise la colonie à se doter d'une véritable armée coloniale. Ainsi, la *Colonial Defense Force* de Nouvelle-Zélande est officiellement

[546] WO 33/16, p. 299v. Courrier du major-général Pratt au *War Office*, 23 avril 1863.
[547] Richard Taylor, « *Matelots in Maoriland: the Waikato Flotilla and the Waikato War, 1863-1864* » (p. 36-42), *in Half a World away: seventeen papers presented to a maritime heritage conference in Auckland*, David Johnson et Peter Dennerly (éd.), Auckland, Royal New Zealand Navy Museum, 1998, 213 p, p. 41.
[548] Thomas Burnbury, *op. cit.*, p. 139.
[549] Réclamé par Cameron lui-même, le télégraphe électrique est acheminé d'Angleterre et arrive en Nouvelle-Zélande au début de l'année 1863, autre preuve de la préméditation de la campagne. WO 33/16, p. 149.

créée le 05 mai 1863, avec trois dépôts principaux : Auckland, Wellington et Napier, afin de disposer d'un maillage couvrant l'ensemble de l'Ile du Nord. Il s'agit également de donner un cadre légal et administratif plus rigoureux à l'emploi des forces issues de la colonie (principalement les volontaires, mais aussi les *kupapa*). La durée des contrats et leur mise en œuvre étaient désormais normées. En matière financière également, l'octroi de fonds à destination de ces forces se trouve grandement facilité. Les Britanniques avaient en effet tiré les leçons offertes par la première Guerre du Taranaki en la matière, car certains épisodes avaient illustré les limites du modèle précédent. Il y avait en effet une nécessaire composante administrative et organisationnelle à la guerre d'attrition qu'entendaient conduire les Britanniques. C'est un schéma récurrent des phases de mutation des conflits, que l'on retrouve par exemple lors de la Guerre de Sécession, avec l'augmentation de la durée des contrats établie en 1862 par exemple, lorsque tous réalisent que le conflit sera long.

Outre l'aspect normatif évoqué précédemment, la préparation de la campagne proprement dite a été particulièrement minutieuse : dès 1862, des sondages des différentes rivières sont effectués[550], en vue de l'utilisation de navires à vapeur sur lesquels, on l'a vu, repose une bonne partie de la logistique. Des reconnaissances sont également effectuées pour vérifier la solidité des ponts et l'état des routes (pour le passage de l'artillerie notamment). Le verrou que constitue Rangiriri est bien identifié[551]. Les unités stationnées à la *Queen Redoubt* sont même employées quotidiennement pour améliorer la Great South Road[552]. En vue des opérations d'ampleur qui s'annonçaient, deux compagnies de transport militaire avaient également été créées dès 1861. Dans un compte-rendu, leur directeur expose fort bien les avantages de disposer d'unités militaires pour le transport : malgré le fait qu'elles requièrent des soldats, elles s'avèrent tout d'abord moins coûteuses. D'autre part, elles sont plus autonomes, notamment pour les opérations « *[…] au-delà des districts colonisés* », car il n'y a pas à leur adjoindre d'unités d'escorte[553].

[550] Du fait de sa profondeur insuffisante, la rivière Piako, par exemple, est reconnue impraticable comme ligne d'opérations. WO/32/8259, p. 19.
[551] MPH 1/133: *11 maps of the Waikato area, New Zealand. Detailed descriptions are given at item level*, p. 1-6. Les sondages effectués par le capitaine Drury indiquent la profondeur en pieds de l'ensemble des bras de la rivière Waikato.
[552] WO 33/16, p. 147v, 1er novembre 1862.
[553] WO 32/8259, pp. 4-10 (citation page 8). Compte rendu de création d'un corps de transport militaire par son nouveau directeur, J. Bailey. 4 juillet 1861.

Dès l'année 1863, le commandement militaire britannique avait identifié le besoin d'unités légères mieux adaptées à la guerre dans les bois. Une compagnie de *Forest Rangers* est ainsi créée le 10 août 1863 à Papakura et placée sous le commandement du lieutenant William Jackson. Le recrutement de cette unité est très hétérogène et renforce encore davantage son caractère atypique. On y trouve de nombreux étrangers en quête d'aventure, dont le flamboyant mercenaire prussien Gustavus von Tempsky. Elle compte aussi plusieurs Maoris qui y servent de guides, comme Rawiri Mahi[554]. La solde (huit shillings par jour) y était supérieure à celle des autres unités. La constitution d'une unité de ce type répond à la volonté de porter le combat dans le *no man's land* et de rivaliser avec les Maoris sur leur propre terrain.

Elle s'illustre dès le début de la campagne du Waikato et, en novembre 1863, l'effectif de l'unité est porté à deux compagnies : la première est confiée à Jackson (promu capitaine), la seconde à von Tempsky. Dans une longue lettre au *War Office* sur les opérations en cours écrite en mars 1864, Cameron fait l'éloge des *Forest Rangers*[555]. Ils sont de toutes les campagnes jusqu'à leur dissolution en 1867, avec des effectifs somme toute limités puisque seuls 360 hommes (au total) y servirent successivement au cours de cette période de trois ans. Pour les mêmes raisons, un certain nombre de provinces levèrent également des unités de rangers, que ce soit dans le Taranaki (avec les Patea *Rangers* ou les Wanganui *Bush Rangers*), dans la région de Wellington (Wellington *Rangers*), ou dans le nord-est, à Opotiki (Bay of Plenty) avec les Opotiki *Volunteer Rangers*[556]. En 1867 donc, ces unités atypiques furent remplacées par la nouvellement créée *Armed Constabulary*.

Il est à noter que la concentration de troupes est favorisée par le calme (relatif) qui règne ailleurs dans l'empire. Ainsi, un bataillon d'infanterie supplémentaire (le *2nd/18th*) est dépêché d'Angleterre vers la Nouvelle Zélande. Une directive de l'*India Office* explique que le moyen le plus rapide pour le renforcement de la Nouvelle-Zélande est l'envoi de troupes via l'Inde. Deux autres régiments qui y étaient stationnés sont envoyés au complet en

[554] Au total, onze Maoris y servirent, selon la liste alphabétique des *Forest Rangers* établie par Robert Stowers. Robert Stowers, *Von Tempsky and the Forest Rangers: History of the Forest Rangers during the New Zealand Wars*, New Zealand, *op. cit.*, p. 203-231. La faible durée d'engagements de la plupart de ces Maoris semble indiquer qu'ils étaient recrutés temporairement comme guides locaux.
[555] WO 33/16, p. 409-411. Lettre de Cameron au *War Office*, 4 mars 1864.
[556] Pour une étude détaillée de ces unités, voir notamment Robert Stowers, *Von Tempsky and the Forest Rangers: History of the Forest Rangers during the New Zealand Wars*, *op. cit*.

Nouvelle-Zélande au lieu de rentrer en Grande-Bretagne (le *43rd* et le *68th*)[557]. Les sources traduisent bien ce renforcement constant, car il ne se passe pas une semaine sans que de nouvelles forces arrivent à Auckland et ce, même après le début de la campagne. Toutefois, le *Military Secretary* ne manque pas de mettre en avant les « lourdes dépenses » qu'une campagne de cette ampleur ne manquera pas de provoquer[558].

Grey et Cameron ont bien conscience que ces troupes ne pourront toutefois pas rester indéfiniment. Les Maoris non plus ne l'ignorent pas, et la stratégie qu'ils vont mettre en œuvre lors de cette campagne intègre parfaitement le facteur temps. Il faut souligner ici la capacité des Maoris à prendre en compte ce que l'on appellerait aujourd'hui le « niveau opératif » de la guerre, c'est-à-dire la coordination et le séquencement des actions dites « tactiques », que sont batailles, sièges et escarmouches. Les importants préparatifs détaillés ci-dessus n'ont en effet pas échappé aux Maoris et ils vont pouvoir élaborer un véritable plan de campagne.

Autre contrecoup de ces préparatifs, plusieurs foyers de résistance s'animent, du fait de ces bruits de bottes persistants. Le 4 mai 1863, sept soldats et un officier (le lieutenant Tragett) appartenant au *57th Regiment* sont assassinés par des partisans maoris à proximité de New Plymouth. L'enquête diligentée par le district de Taranaki conclut qu'ils ont pris des « *précautions insuffisantes* ». Le rapport souligne les mutilations dont ils ont été l'objet (nombreuses blessures de lance-sans doute de *taiaha*- et de tomahawk) et la violence de l'attaque, tous ayant reçu plusieurs blessures par balle et les brûlures de poudre de plusieurs d'entre eux indiquant que la bouche des fusils a dû être tenue près de leur tête[559]. Cette attaque servira de prétexte supplémentaire à Grey pour justifier l'offensive dans le Waikato, considéré comme le cœur de la révolte.

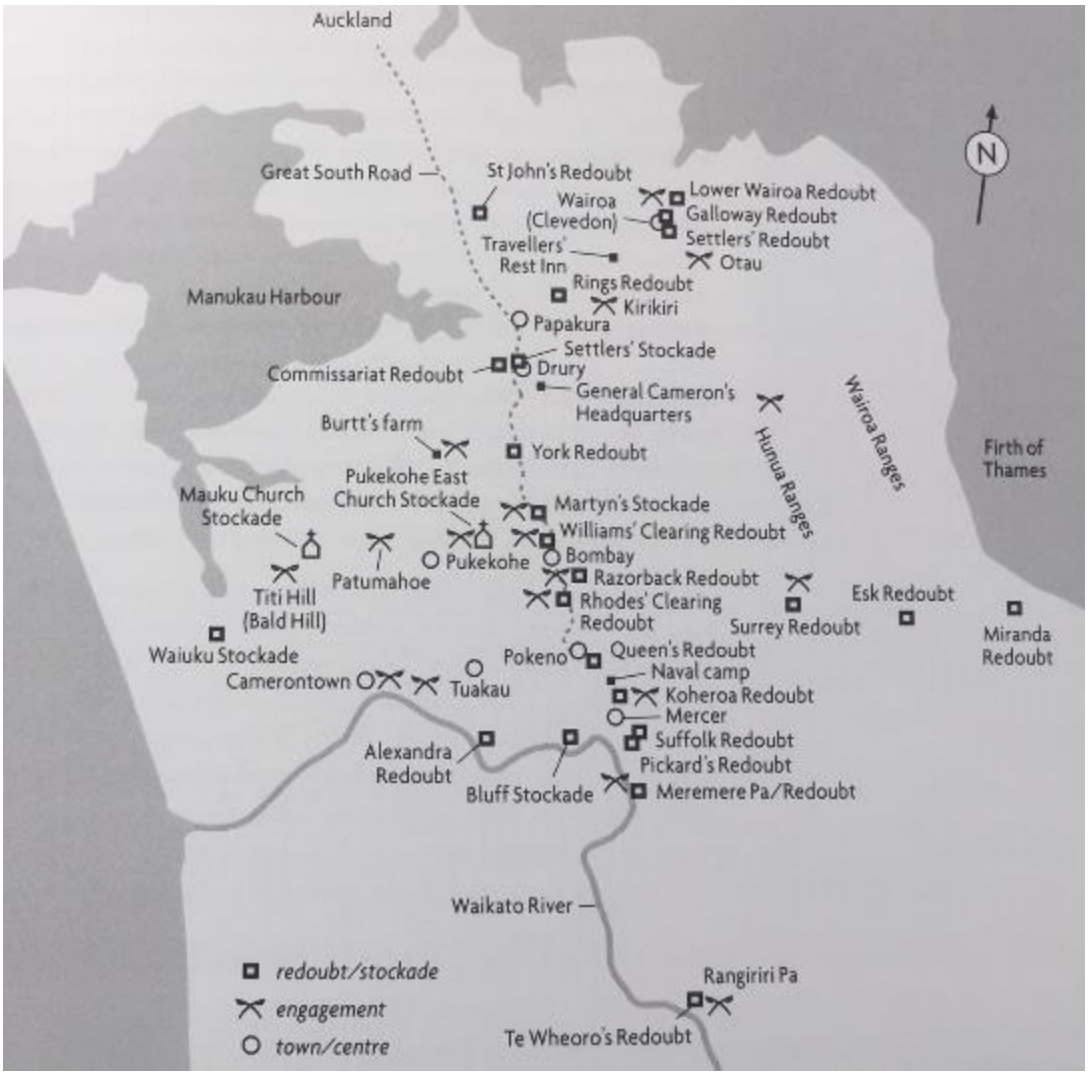
b) L'invasion du Waikato

Le 11 juillet 1863, Grey exige la soumission de Tawhiao et lui demande de prêter serment d'allégeance à la reine Victoria. Sans attendre la réponse négative (probable) du roi

[557] WO 32/8261, p. 47-49. Directive de l'*India Office* au gouverneur général de l'Inde. 8 août 1863.
[558] WO 32/8261, p. 5-8. Lettre du *Military Secretary*, 22 juillet 1863.
[559] WO 32/8260, p. 5-41 (citation p. 41). Rapport d'enquête du district de Taranaki, 1863.

maori, il donne l'ordre de déclencher l'offensive dès le lendemain. La traversée de la Mangatawhiri le 12 juillet marque symboliquement le déclenchement de l'invasion du Waikato par les troupes du général Cameron, paroxysme des *New Zealand Wars*. Côté maori, un certain attentisme prévaut pour un grand nombre de tribus, du fait du choc qui s'annonce et de l'enjeu sans précédent, « *le conflit actuel ayant revêtu l'importance […] d'un mouvement national*[560] », selon le *Deputy Quartermaster General* de la colonie. Jamais les deux camps n'ont aligné davantage de forces lors d'une campagne. Cette échelle ressort également dans la quantité de sources conservées sur le sujet (corrélation avec les effectifs) et la nature même de ces sources, avec des documents comportant des chronologies au jour le jour du fait de la « continuité » de la campagne[561]. La campagne est dirigée au cœur des territoires maoris : à cet effet, le quartier-général de Cameron est établi à la *Queen Redoubt*, à Pokeno. Un des objectifs symboliques de la campagne est la ville de Ngaruawhia, résidence du roi maori Tawhiao et centre du *Kingitanga*. Reconstruit au début du XX^{e} siècle, le *marae*[562] de Turangawaewae est encore aujourd'hui la résidence du souverain maori [563].

[560] WO 33/16, p. 171. Rapport du lieutenant-colonel Gamble, *Deputy Quartermaster General*, 3 octobre 1863.
[561] Les « *Journals of the Deputy Quartemaster General in New Zealand* » fournissent ainsi une chronologie détaillée de la campagne et des divers incidents, très précieuse pour les chercheurs. WO 33/16, p. 131-133 notamment.
[562] En Polynésie, on traduirait ce terme par sanctuaire, avec une vocation avant tout religieuse. En Nouvelle-Zélande, l'acception est plus large et possède une dimension sociale plus marquée. Le terme d'espace cérémoniel correspond donc davantage à la réalité néo-zélandaise.
[563] Il avait d'ailleurs été une étape particulièrement symbolique de la visite royale d'Elisabeth II en avril 1953.



- Carte du nord du Waikato, théâtre de la première phase de l'invasion du Waikato.

Elle couvre donc la période de janvier à novembre 1863. On y voit notamment tous les postes que Cameron dut établir pour sécuriser sa ligne de ravitaillement et toutes les attaques menées par les Maoris dans le cadre de leur stratégie retardatrice. (*In* Robert Stowers, *op. cit.*, p. 35.)

Le seul bémol de cette carte (qui est cependant la plus détaillée sur cette phase de la campagne parmi l'ensemble de la bibliographie consultée) est qu'elle ne comporte pas d'échelle. Ci-après quelques distances afin de donner aux lecteurs une idée plus précise des élongations relativement réduites et surtout, des délais qui ont été nécessaires :

Auckland - Rangiriri (du nord au sud de la carte) : 80 km.

Pokeno (d'où est lancée la campagne) – Meremere (premier objectif majeur) : 10 km.

Meremere – Rangiriri (deuxième objectif majeur) : 16 km.

Koheroa (17 juillet 1863) :

La bataille de Koheroa est le premier engagement de la campagne. Le 17 juillet 1863, 550 Britanniques attaquent une centaine de Maoris (que les Britanniques estiment entre 300 et 400) en train de se retrancher. La position maorie comptait cinq lignes de défense successives, mais ces dernières n'étaient pas achevées[564]. Cameron souligne que la retraite maorie s'effectue « sans précipitation », en s'appuyant sur des mouvements de terrain couverts de fougères, en direction d'une seconde ligne de défense préparée à l'avance. Ils sont néanmoins délogés à la baïonnette par le *40th Regiment*, commandé par le colonel Austen. Cette fois, la retraite se fait en désordre et ils perdent plusieurs guerriers suite aux tirs qu'ils subissent pendant cette phase. Des canoés, également préparés à l'avance, leur permettent de rompre définitivement le contact. Cameron dit regretter de ne pas disposer d'artillerie, qui lui aurait été fort utile pour appuyer l'attaque et couper la retraite des Maoris. Il se félicite également des pertes limitées malgré les deux heures d'engagement intenses et la prise d'assaut d'une position défensive : 6 morts et 33 blessés pour les Britanniques, contre 30 Maoris hors de combat, parmi lesquels « *plusieurs chefs, dont un oncle du roi maori* » ajoute Cameron[565]. En dépit du niveau de pertes équivalent, c'est donc un succès, mais qui n'est pas exploité.

En août 1863, renseignés de l'avance britannique vers Paparoa, les Maoris abandonnent la position avant leur arrivée (le 2 août 1863). Lorsque la progression reprend, les Britanniques sont pris en embuscade par des Maoris « *parfaitement invisibles* » embusqués le long du chemin. La colonne peut toutefois revenir en arrière sans être poursuivie par les Maoris, qui se contentent de tirer « *de la plus absurde des manières* [566] » selon Cameron, alors qu'ils sont à plus d'un mile.

Deux mois plus tard, la campagne n'a guère progressé, du fait principalement de la stratégie mise en œuvre par Tawhiao. Tout en installant un solide dispositif de coup d'arrêt avec le *pa* de Meremere, il harcèle les arrières de Cameron. Tout comme les Boers trois décennies plus tard, les Maoris avaient bien identifié la dépendance des Britanniques vis-à-vis

[564] WO 78, 5712, pièce n°6 : « *Sketch of the Koheroa Ridges, Scene of Action between Maori Tribes of the Waikato and the Troops under the Command of Lieutenant-General Cameron* », July 17th 1863.
[565] WO 32/8263, p. 6-11. Lettre de Cameron au *War Office*, 20 juillet 1863.
[566] WO 32/8266, p. 9-10. Rapport de Cameron à Grey, 3 août 1863.

de leurs lignes d'approvisionnement. Ces derniers se retrouvent ici dans une situation assez proche de celle de l'invasion d'un pays étranger, où il faut protéger ses lignes de ravitaillement. Ainsi, le 17 juillet, une attaque le long de la Great South Road cause 16 morts et blessés. Cinq jours plus tard (le 22 juillet), une escarmouche a lieu près de Keri Keri. À ces engagements s'ajoutent un certain nombre de raids menés avec de faibles effectifs.

Du fait de ces multiples attaques, Cameron est obligé de détacher des troupes pour protéger ses lignes de communication et de ravitaillement et ne peut donc concentrer suffisamment de troupes pour envisager un assaut sur Meremere[567]. En outre, Cameron est très conscient que la solidité de la position nécessite de disposer d'une artillerie conséquente, en dépit de la contrainte que cela représente au niveau du tempo de l'offensive[568] : la stratégie des Maoris fonctionne. Elle était une application des principes défensifs mis en évidence par les écrits de Jomini : « *L'armée qui défend devrait chercher à contrecarrer par tous les moyens le premier mouvement en avant de son adversaire, retardant les opérations aussi longtemps que possible sans compromettre l'issue de la guerre, et ne livrer une bataille décisive que lorsque les forces ennemies sont épuisées par le labeur ou dispersées dans le but d'occuper des provinces envahies […] ou de protéger les lignes d'opération*[569] ». Tawhiao et Rewi Maniapoto n'avaient pas lu Jomini, mais ont mis en œuvre avec succès les grands principes opératifs qu'il préconise pour la défense, confirmant en cela une autre de ses maximes : « *par d'heureuses inspirations, le génie naturel saura sans doute appliquer les principes aussi bien que la théorie la mieux étudiée*[570] ».

Les attaques sur les arrières britanniques avaient en effet deux objectifs : d'une part retarder l'avance de l'armée (action sur le facteur temps), et d'autre part l'obliger à détacher des troupes pour sécuriser ses lignes de communication (action sur le rapport de force). Le procédé consistant à effectuer un raid de diversion dans la profondeur pour favoriser l'action principale était bien connu des Maoris : ainsi, en 1813, le chef Tuoku eut recours à un procédé similaire pour amener Hongi Hika à disperser ses forces[571]. Du fait de la menace, des

[567] La sous-série d'archives du *War Office* numéro WO 32/8265 est ainsi intitulée « *New Zealand. Maori Rising: Advance up the Waikato delayed owing to establishment of posts along lines of communication: Request for reinforcements. […]* » et lie clairement les deux éléments que sont l'établissement de postes intermédiaires et le besoin de renforts.
[568] WO 32/8266, p. 5-6. Rapport du général Cameron au *War Office*, *Queen Redoubt*, 31 août 1863.
[569] Antoine-Henri Jomini, *op. cit.*, p. 160.
[570] *Ibid.*, p. 43.
[571] Stephenson Percy Smith, *op. cit*., p. 54.

« *Instructions for Outposts* » sont transmises le 20 juillet 1863. Il est expressément demandé aux chefs de poste de renforcer immédiatement leurs défenses avec des troncs d'arbres ou « *[…] n'importe quel moyen à leur disposition* », d'effectuer des patrouilles quotidiennes en direction des postes voisins et d'être en armes avant le lever du jour[572]. Ces instructions traduisent bien l'appréciation britannique des capacités maories et du niveau de la menace. La « *Alexandra Redoubt* », construite en juillet 1863 par le *65th Regiment*, est un des éléments encore visibles de la chaîne de postes construite entre Auckland et le Waikato pour sécuriser la ligne d'approvisionnement de l'armée. En septembre 1863, sa garnison, commandée par le capitaine Richard Swift, se compose de 150 hommes du *65th*. Chaque poste devait avoir un effectif plancher d'environ une centaine d'hommes, afin de ne pas devenir une cible d'opportunité du fait de sa faiblesse et être enlevé par un coup de main audacieux.

En dépit des ressources qu'il a fallu lui consacrer, la chaîne de postes entre la Thames et la Waikato a permis de se débarrasser des « *partis de maraudeurs qui l'infestaient auparavant*[573] ». La contrainte de la sécurisation de ses lignes arrières était au cœur des préoccupations de Cameron, qui avait tout à fait conscience que cela réduisait d'autant ses capacités offensives. C'est pourquoi en août 1863, il fait également défricher la végétation autour de ses lignes de communication en vue de réduire les escortes et autres postes intermédiaires utilisés pour la sûreté des convois. La ligne reste néanmoins vulnérable aux embuscades des Maoris, d'autant plus que ces derniers opèrent des coups de main audacieux et font planer une menace permanente. Le 25 août, une nouvelle escarmouche a lieu le long de la Great South Road. Le lendemain, un détachement de travailleurs constitué de 25 hommes du *40th Regiment*, sans couverture malgré les ordres donnés, est attaqué près de Williamson Clearing et déplore deux tués[574]. Le 7 septembre 1863, un autre raid des *Waikato* sur un village maorie allié et voisin du dépôt de Camerontown (à quelques kilomètres de l'« *Alexandra Redoubt* ») prend complètement au dépourvu ses défenseurs : le dépôt est presque entièrement détruit et le village subit lui aussi d'importants dégâts. Un capitaine trouve également la mort au cours de l'affrontement. Le lendemain, une escarmouche a lieu près de Drury entre les *Waikato* et les *Forest Rangers* et le poste de Razor Back Hill (le long de la Great South Road) est également harcelé, sans toutefois que l'attaque n'engendre des pertes. Le 10 septembre, une sentinelle est blessée au tomahawk en pleine nuit et, le 23

[572] WO 33/16, p. 253. « *Instructions for Outposts* » signées par le lieutenant-colonel Hutchins, *Assistant Military Secretary of New Zealand*, 20 juillet 1863.
[573] WO 32/8272, p. 10-11. Lettre du colonel Warre, 22 décembre 1863.
[574] WO 32/8266, p. 7-8. Rapport du général Cameron au *War Office*, *Queen Redoubt*, 31 août 1863.

septembre, un *lance corporal* est tué lors d'un déplacement entre deux postes[575]. Ces divers incidents illustrent la stratégie délibérée des Maoris pour freiner l'avance britannique. Il était particulièrement judicieux, pour les Waikato, de s'en prendre aux vulnérabilités britanniques qu'étaient les villages alliés, afin de pousser les tribus à rappeler leurs guerriers pour défendre les habitations, voire à se désengager purement et simplement du conflit.

Après le précédent de Camerontown, les Britanniques prennent ce sujet très au sérieux et, lorsque le 9 octobre 1863 ils sont informés d'un projet d'attaque maorie sur le village allié de Te Wheroo (situé dans la zone de la Queen Redoubt), ils y envoient immédiatement 280 soldats pour prévenir toute nouvelle surprise[576]. L'attaque n'a pas lieu mais ce sont des forces supplémentaires que les Britanniques doivent détourner des opérations offensives proprement dites. C'est, du reste, une problématique que l'on retrouve dans tous les conflits expéditionnaires. Callwell souligne l'écueil logistique de lignes de communication étirées et menacées, qui font que l'armée « *[…] n'est plus, en fait, qu'une escorte de ses propres approvisionnements*[577] ».

Le lieutenant-colonel Gamble explique ainsi attendre l'arrivée de trois régiments en provenance des diverses colonies indiennes - Ceylan (*50th Regiment*), Birmanie (*68th Regiment*) et du sous-continent proprement dit (*70th Regiment*) - ainsi que de canonnières et transports vapeur d'Australie, pour pouvoir reprendre l'offensive[578]. Elément, crucial, le vapeur Pioneer arrive de Sydney le 3 octobre. Une fois le reste des renforts arrivés, Cameron put sécuriser ses lignes de communication tout en poursuivant son avance. La stratégie des Maoris leur a néanmoins permis de gagner du temps, notamment lors de la phase initiale de la campagne. « *C'est un fait que le temps qui s'écoule et n'est pas utilisé bénéficie au défenseur*[579] », avait écrit Clausewitz. Les Maoris avaient, certes, profité de ce délai pour renforcer leur dispositif défensif dans la profondeur mais les Britanniques avaient eux aussi « utilisé » (pour reprendre le terme de Clausewitz) ce délai pour se renforcer considérablement. Grâce à l'arrivée continue de renforts, Cameron peut finalement reprendre

[575] WO 33/16, p. 171. Rapport du lieutenant-colonel Gamble, *Deputy Quartermaster General*, 3 octobre 1863.
[576] WO 33/16, p. 169 et 172. Rapport du lieutenant-colonel Gamble, *Deputy Quartermaster General*, 3 octobre 1863.
[577] Charles Callwell, *op. cit*., p. 169.
[578] WO 33/16, p. 171. Rapport du lieutenant-colonel Gamble, *Deputy Quartermaster General*, 3 octobre 1863.
[579] Carl von Clausewitz, *op. cit.*, p. 357. Pour lui, le délai ainsi gagné devait permettre de préparer une contre-attaque décisive. Or, il est ici inenvisageable pour les Maoris de contre-attaquer, ce qui aboutit à un simple gain de temps

sa progression vers le sud. Il passe à l'assaut de Meremere le 30 octobre 1863, appuyé par des navires à vapeur.

Meremere (30 octobre 1863) :

Tawhiao est très conscient de la menace que les navires vapeurs constituent. Toutes les pièces d'artillerie dont il dispose à Meremere sont d'ailleurs orientées vers la rivière[580]. Uniquement considéré comme un point de fixation par Tawhiao, le *pa* est abandonné durant la nuit. Echangeant très habilement du temps contre du terrain, les Maoris viennent de gagner trois mois, ce qu'on peut considérer comme un succès au niveau opératif. Ils se retirent vers leur deuxième ligne de défense, constituée par le verrou de Rangiriri. Le fleuve Waikato était une voie d'invasion « traditionnelle », permettant d'atteindre le cœur de l'Ile du Nord. Il avait, par exemple, été utilisé par Hongi Hika lors de son offensive de 1822 en direction du *pa* de Matakitaki[581]. Le fleuve serait donc la principale ligne d'opération britannique. Ayant très bien intégré ces constantes géographiques à la planification de leur défense, les Maoris avaient donc installé deux positions principales le long du Waikato, la première à Meremere, la seconde à Rangiriri, avec comme objectif d'y porter des coups d'arrêt à l'avance des troupes de Cameron. Ils savaient aussi que le caractère dissuasif de ces retranchements conduirait les Britanniques à les investir avec des moyens importants et notamment, de l'artillerie. Le délai nécessaire à l'acheminement des troupes et canons fit gagner un temps précieux aux *Kingites*. Cela illustre la grande rationalité avec laquelle les Maoris organisèrent leur défense dans le Waikato.

Rangiriri (20-21 novembre 1863) :

Situé à un point de passage obligé pour les Britanniques entre le fleuve Waikato et le lac Waikare, ce *pa* est constitué d'un puissant réseau de tranchées et de redoutes. Du fait de la période des semailles, il est défendu par « seulement » 500 guerriers, dont le roi Tawhiao en personne. Trois assauts ont lieu sur la redoute centrale, qui apparaît comme la clé du dispositif maori. Ils sont tous repoussés. Cette journée de combat coûte plus de 130 morts et blessés aux Britanniques. Conscient de la précarité de la situation (Cameron est en train de déployer de

[580] Richard Taylor, *art. cit.*, p. 41.
[581] *Ibid*, p. 38.

l'artillerie et de concentrer ses forces pour un assaut massif le lendemain), Tawhiao décide d'abandonner la position. Après avoir laissé une arrière-garde pour couvrir leur retraite, la plupart des guerriers s'échappent durant la nuit du 20 au 21 novembre, y compris le roi. Le drapeau blanc déployé par les survivants maoris le matin du 21 novembre pour demander une trêve humanitaire est pris comme une reddition sans conditions par les Britanniques. Ces derniers mèneront une véritable propagande à propos de cette victoire, signe de leur soulagement d'être parvenus à conquérir la position. « *Gageons que c'est le début de la fin en Nouvelle-Zélande, mais il faudra du temps et des colons pour faire disparaître définitivement l'esprit d'indépendance des Maoris*[582] », peut-on lire dans le Spectator à propos de la conquête de Rangiriri. Pour Grey également, « *le cou de cette malheureuse rébellion est désormais brisé*[583] ».

Or, Rangiriri n'est en aucun cas une bataille décisive. Sur le plan des pertes, par exemple, les Britanniques déplorent 47 tués et 85 blessés, contre 50 hommes hors de combat pour les Maoris. La marche d'exploitation qui suit la prise de Rangiriri toutefois permet à Cameron et ses troupes d'occuper Ngaruawhia, la « capitale » du *King Movement*, le 8 décembre 1863. En guise de symbole, le pavillon britannique est hissé au-dessus de la demeure du roi maori en fuite[584]. La ligne télégraphique est également étendue jusqu'à Rangiriri, preuve de la détermination britannique à s'enfoncer au cœur du Waikato.

Conséquence imprévue de la saison estivale, la remontée des rivières par le navire à vapeur *Pioneer* est compliquée par le faible niveau de l'eau, car il y a un vrai risque d'échouage sur les bancs de sable. S'ajoutant aux lignes de communication très étirées depuis Auckland et à l'impraticabilité de certaines rivières, cela complique encore davantage le ravitaillement. C'est pourquoi deux compagnies de transport supplémentaires sont créées en janvier 1864. Compte tenu de l'ampleur de la campagne (tant au niveau des effectifs que des élongations), les considérations logistiques sont beaucoup plus pesantes. Cela ressort d'ailleurs dans les sources puisque ce sujet est présent presque partout dans les documents liés à la campagne, sans parler des documents spécifiques[585]. En janvier 1864, Cameron précise

[582] « *The Spectator* », 13 février 1864, p. 1-2.
[583] WO 33/16, p. 406v. Courrier du gouverneur Grey au *Colonial Office*, 9 décembre 1863.
[584] WO 33/16, p. 181v. 8 décembre 1863.
[585] Voir par exemple WO 32/8259, qui contient un mémorandum sur les problèmes de transport terrestre.

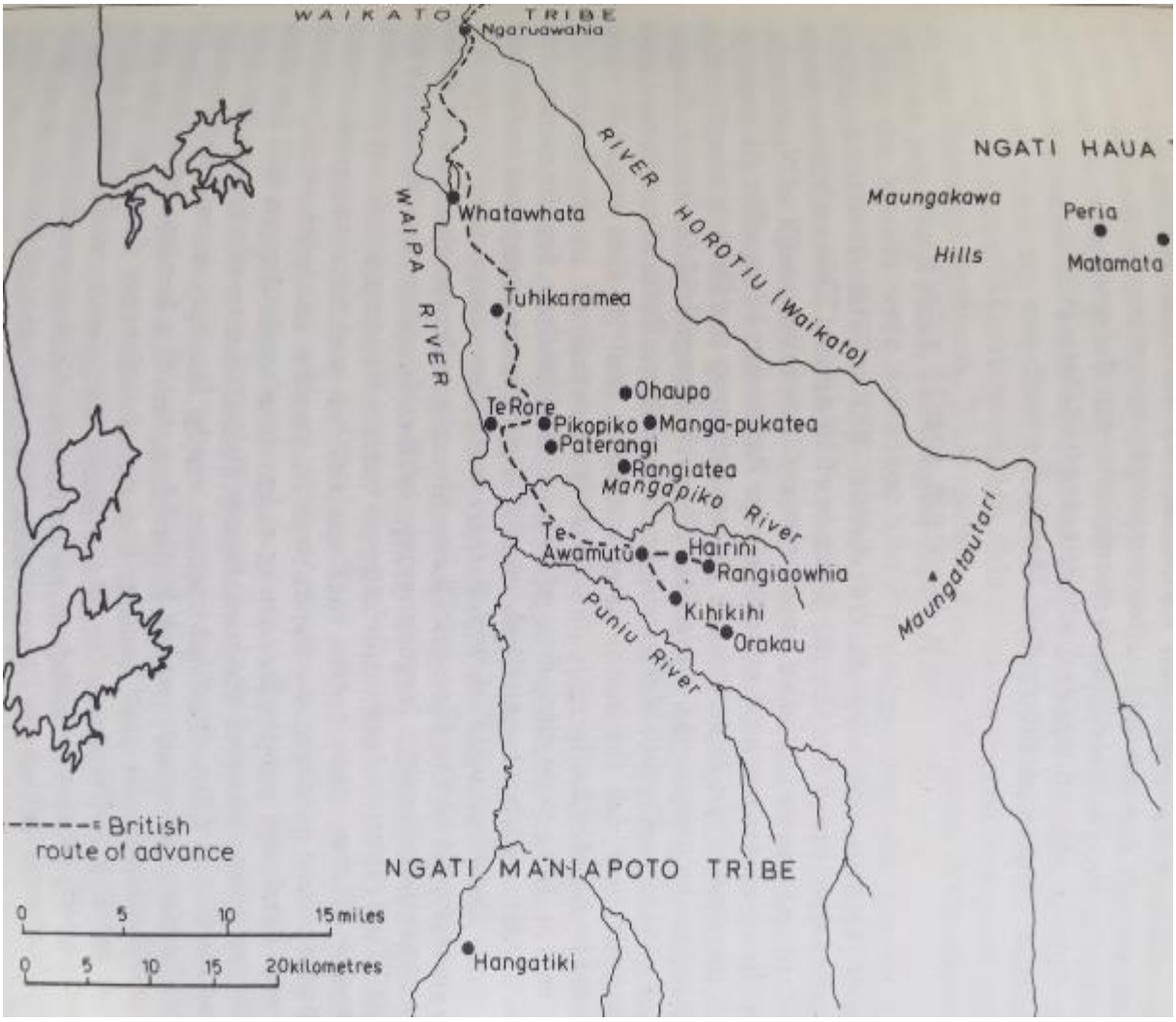
que « *l'*Avon *est à présent mon seul moyen de transport en amont de Ngaruawhia* »[586] et qu'il a ouvert une voie d'approvisionnement secondaire vers le petit port de Raglan (côte ouest) pour améliorer la situation. Les Maoris ne s'y trompent pas et, le 2 février 1864, un groupe de six à huit guerriers prend en embuscade l'*Avon* alors qu'il remonte la Waipa. Un lieutenant embarqué est dangereusement blessé au cours de cette action[587]. La mise hors service de l'*Avon* pendant plusieurs semaines génère un état critique des transports, qui ralentit les opérations.

La carte de la page suivante détaille la zone d'opérations de la deuxième phase de la campagne. La principale ligne de défense maorie suivante est la très solide position de Paterangi, une ligne continue de retranchements de près de plusieurs kilomètres, organisée autour de différents bastions comme Pikopiko ou Ohaupo. C'est, à l'époque, la ligne de retranchements la plus importante jamais construite sur un théâtre d'opérations « colonial » par un ennemi non conventionnel (voir la photographie en page 16). Elle apparaît inexpugnable, même pour les milliers de soldats dont dispose Cameron, qui ne peut cette fois utiliser sa mobiité maritime pour résoudre ce probléme. En mars 1864, il dispose de près de 14000 hommes, dont plus de 8000 issus des troupes impériales (en juillet 1863, il avait commencé la campagne avec 4000 hommes, ce qui donne une idée de la montée en puissance qui a été celle des Britanniques).

Chris Pugsley compare la ligne de la Paterangi à la ligne Maginot, du fait de sa solidité et de sa sophistication, mais aussi parce que comme la ligne Maginot, explique-t-il, cette ligne sera contournée par une manœuvre audacieuse[588]. Cameron va en effet, à l'occasion des opérations autour de Paterangi, prouver ses compétences tactiques[589]. Il conçoit en effet une large manœuvre de contournement par le sud, tout en fixant les défenseurs de Paterangi par un détachement conséquent chargé d'une mission de déception. Il ordonne également d'effectuer un bombardement constant des retranchements maoris, afin de laisser penser à une attaque

[586] WO 32/8272, p. 3-7. Lettre de Cameron au *War Office*, 4 janvier 1864. De taille et de capacité plus réduite, l'*Avon* avait un tirant d'eau plus faible que le *Pioneer*.
[587] WO 33/16, p. 192v. Rapport du lieutenant-colonel Gamble, *Deputy Quartermaster General*.
[588] Chris Pugsley, « *Walking the Waikato Wars : Bypassing the Maori Maginot Line at Paterangi* », *New Zealand Defence Quarterly*, n° 16 (automne 1997), p. 32-36.
[589] Les sources consultées sur cette période précise (notamment WO 32/8283 et WO32/8284 : *New Zealand. Maori Rising: Correspondence between Sir George Grey, Governor, Lt. General Sir D. Cameron, commanding forces in New Zealand, Secretary of State for War and Secretary of State for the Colonies on Conduct of Operations*) ne permettent toutefois pas d'établir avec certitude le moment à partir duquel Cameron prit la décision d'entreprendre un vaste contournement par le sud-ouest.

imminente. Pour les Maoris, ce bombardement - qui dura plusieurs semaines - fut si inefficace qu'ils le surnommèrent de façon moqueuse le *Maumau Pauru*[590] (« gaspillage de poudre »). En revanche, espérant un assaut frontal similaire à celui de Rangiriri, les Maoris devinrent de plus en plus frustrés par la situation et la patience de Cameron, car leurs guerriers étaient maintenus en campagne de façon prolongée. Le 11 mars, ils lancèrent une attaque contre le camp de Waiari, afin de provoquer les Britanniques et susciter l'attaque tant attendue, qui ne vint jamais.



- Carte du sud du Waikato, théâtre d'opérations de la seconde phase de la campagne, entre Ngaruawhia et Orakau.

(*In* James Belich, *The New Zealand Wars […]*, *op. cit.*, p. 159.)

[590] « *War in Waikato : The Invasion continues* », site *New Zealand History Online*, https://nzhistory.govt.nz/war/war-in-waikato/invasion-continues

Pendant cette période, Cameron et son état-major préparent soigneusement leur manœuvre : le large mouvement tournant doit porter les Britanniques sur Rangiaowhia, carrefour agricole vital pour les tribus du Waikato. Ils espèrent ainsi forcer les *Kingites* à une attaque précipitée sur leur colonne, dont la supériorité numérique leur permettra d'écraser les assaillants en terrain ouvert. Déclenchée en février 1864, la phase initiale du plan fonctionne parfaitement : totalement surpris par l'ampleur de ce mouvement tournant, les Maoris doivent se résoudre à abandonner leurs positions sur la Paterangi. Néanmoins, ils ne tombent pas dans le piège de Cameron. Plutôt que de venir à sa rencontre pour protéger la ville de Rangiaowhia et les riches terrains agricoles qui l'entourent, ils décident de sacrifier ces derniers pour sauver leur armée, qui est très clairement leur centre de gravité. Après une action d'arrière-garde bien menée, ils parviennent à se replier. Même s'ils n'ont pas pu détruire les forces maories comme ils l'espéraient, la prise de Rangiaowhia permet aux Britanniques de s'emparer d'une grande quantité de nourriture[591] en même temps qu'elle porte un coup très sérieux à la stratégie des Maoris et à leurs capacités logistiques.

Le gros des forces *Kingites* entame immédiatement la construction d'une nouvelle ligne de *pa* plus au sud, tandis qu'un premier *pa* doit servir de coup d'arrêt. C'est Rewi Maniapoto qui est chargé de cette mission cruciale d'arrière-garde à Orakau.

Orakau (31 mars-2 avril 1864) :

Le *pa* est à nouveau placé de façon à stopper la progression des Britanniques : il contrôle en effet le goulet d'étranglement formé par les rivières Mangahoe et Puniu. Toutefois, en dépit de ce positionnement judicieux au niveau opératif, il présente de réelles faiblesses tactiques. Tout d'abord, il ne possède pas de chemin de repli sûr, puisqu'il n'est pas adossé à un terrain difficile. Il ne dispose pas non plus de point d'eau proche et les défenseurs n'auront plus accès à une source d'eau une fois que la position sera investie. En outre, il a été construit à la hâte et n'est pas encore achevé quand l'armée britannique commence à investir la position. Poussé - voire « pressé » - par ses alliés, Rewi Maniapoto accepte toutefois de livrer bataille. Il offre ainsi aux Britanniques la possibilité d'une victoire décisive qu'ils recherchent.

[591] « *Ce supplément de nourriture fraîche en provenance de Rangiaowhia par rapport aux maigres rations militaires […]* » fut particulièrement apprécié par les *Forest Rangers*, alors en poste avancé à Kihikihi. Robert Stowers, *op. cit.*, p. 100.

Conscients de l'inachèvement du *pa*, les Britanniques tentent de le prendre d'assaut. Ces premières tentatives ayant été facilement repoussées (avec cinq morts et au moins autant de blessés), ils se résolvent à investir le *pa* selon une « *méthode plus lente mais sûre* », caractérisée par l'utilisation de moyens conventionnels lourds : gabions, sape et, bien sûr de l'artillerie de siège[592]. L'utilisation de grenades à main est également attestée : elles furent mise en œuvre par le sergent McKay, de la *Royal Artillery*)[593]. Une colonne de secours maorie est repoussée par l'artillerie, mais cet assaut a un effet moral important sur la garnison, qui effectue une danse de la guerre. La tentative de sortie d'une partie de la garnison pendant la nuit suivante est également repoussée. Après trois jours de bombardement, une brèche importante a été créée. Cameron propose aux Maoris de se rendre. Ces derniers refusent de manière grandiloquente et entendent « *se battre jusqu'au dernier* ». Cameron propose alors d'évacuer les femmes et les enfants du *pa*, ce que l'une d'elles refuse à nouveau de manière lyrique. Les Maoris sont finalement contraints de tenter une sortie désespérée. Ils réussissent à s'échapper en empruntant un itinéraire que les troupes avaient dû quitter pour laisser tirer l'artillerie, ce qui traduit un réel sens de l'opportunité. Waddy se justifie immédiatement en disant qu'« *ils ont néanmoins été poursuivis avec diligence et ont souffert des pertes sévères au cours de la poursuite* »[594]. Les Britanniques, qui ont seize tués et 52 blessés, estiment que cent Maoris ont été mis hors de combat, plus entre 18 et 20 guerriers enterrés dans le *pa* selon des prisonniers[595]. La bravoure déployée des deux côtés fit d'Orakau le symbole des *New Zealand Wars*.

Grand succès, Orakau marque la fin de la conquête du Waikato. Tāwhiao et son peuple migrèrent vers le sud, sur le territoire des *Ngāti Maniapoto* (dans une région encore appelée de nos jours le « *King Country* »). Cette région est alors délimitée par une "frontière" (appelée *aukati*), matérialisée par une ligne de *pa* le long de la rivière Puniu, près de Kihikihi. Estimant que leurs objectifs avaient été remplis, les Britanniques décidèrent de ne pas poursuivre leur progression vers le sud et de ne pas exiger de soumission formelle de la part des *Kingites*. Ils avaient aussi des raisons très intéressées de cesser leur offensive : en effet, leurs lignes

[592] WO 32/8278, pp. 8-15. Compte rendu du brigadier-général Carey au général Cameron sur la bataille d'Orakau, 3 avril 1864.
[593] WO 32/8278, p. 13. Compte rendu du brigadier-général Carey au général Cameron sur la bataille d'Orakau, 3 avril 1864.
[594] WO 32/8278, p. 13-14. Compte rendu du brigadier-général Carey au général Cameron sur la bataille d'Orakau, 3 avril 1864.
[595] *Ibid.*, p. 15.

logistiques étaient considérablement étirées et des troubles croissants se produisaient dans le Taranaki et dans la région de Tauranga.

En plus des effectifs engagés de part et d'autre, les dix mois de campagne consécutifs font de l'invasion du Waikato l'opération la plus importante des *New Zealand Wars*. L'issue de la campagne est une illustration du concept d'« économies d'échelle militaires » développé par Leonard Dudley[596]. Transposant des concepts de l'analyse économique au domaine militaire, Leonard Dudley poursuit et complète le travail de Fuller sur l'effet de l'innovation sur l'histoire. Pour les Britanniques, l'ampleur du conflit avait en effet permis à leur puissance impériale de donner sa pleine mesure. En revanche, hormis à Orakau, ils n'étaient pas parvenus à mettre en œuvre leur stratégie d'annihilation des forces maories, même si la course d'endurance qu'était devenue la campagne ne pouvait que les avantager. Aussi peut-on, pour cette campagne uniquement, accréditer la théorie du « rouleau compresseur », avec toutefois une nuance importante : le général Cameron avait mené une campagne très habile et on ne peut donc pas parler de campagne sans imagination reposant uniquement sur une offensive frontale (qui est, le plus souvent, la caractéristique du fameux « rouleau compresseur »).

Le conflit ayant changé d'échelle, l'utilisation de la cavalerie sur le théâtre d'opérations néo-zélandais s'était développée. « *Les expériences de ces dernières années dans les expéditions contre les Maoris, les Cafres et les Zulus […] ont montré la valeur de cette institution dans les petites guerres où il n'y a pas à craindre de cavalerie ennemie*[597] ». En parallèle des Rangers, plusieurs unités de cavalerie avaient ainsi été créées (comme la Wanganui *Cavalry*), afin d'augmenter l'agilité de la force. La cavalerie n'était toutefois pas une panacée, notamment pour le combat dans les terrains difficiles. Robert Stowers évoque l'épisode de la poursuite après la prise d'Orakau, que la cavalerie est obligée d'abandonner du fait du terrain marécageux par lequel les Maoris se replient. Ce sont finalement les *Forest Rangers* qui mènent la poursuite sur une distance de six miles[598].

[596] Leonard Dudley, *The Word and the Sword : How Techniques of Information and Violence Have Shaped our World*, Oxford, Blackwell Publishing, 1991, 372 p. Il explique par exemple que l'émergence de l'artillerie et les coûts d'entrée induits par cette arme favorisèrent les états centralisés et accélérèrent le déclin du système féodal.
[597] Charles Callwell, *op. cit*., p. 293.
[598] Robert Stowers, *op. cit.*, p. 119.

Pour Grey, ce qui rendait les capacités militaires des Maoris supérieures à celles des autres peuples traditionnels était leur capacité à planifier des opérations et les conduire dans la durée. Il souligne également la difficulté d'identifier des points de vulnérabilité chez les Maoris car leurs *pa* étant désormais « jetables » et construits loin des zones d'habitation, ils peuvent aisément fuir ces dernières lors des offensives et se réfugier dans des tribus amies[599]. La chute de Ngaruawhia n'avait, par exemple, pas amené les Maoris à la table des négociations et il avait fallu s'enfoncer jusqu'au cœur du Waikato pour obtenir des résultats opératifs.

Les Maoris avaient une nouvelle fois démontré leur capacité à prendre en compte le niveau opératif (voire stratégique) des conflits, tant dans l'organisation de leur dispositif que dans l'organisation de leurs relèves inter-tribales, de nombreuses tribus ayant envoyé des contingents de guerriers en soutien du *Kingitanga*. Il n'existe malheureusement pas de sources permettant de connaître le détail de l'organisation mise en place au cours de la campagne précédente dans le Taranaki ou au cours de l'invasion du Waikato. Néanmoins, à en juger par le résultat, on peut dire que le système était efficace (même sans tableurs *Excell*) puisque pendant toute la campagne du Waikato, les Maoris furent capables d'aligner en permanence plus de mille guerriers, un effort de guerre considérable.

Autre conséquence de cette campagne, les Britanniques se livrent à une vague de confiscations, que les Maoris appelèrent le *Raupatu* du fait de son ampleur sans précédent (près de 1,2 million d'acres). Le *New Zealand Settlements Act* de 1863 avait posé les jalons de ce processus[600], par l'intermédiaire duquel il s'agissait de punir les tribus qui avaient pris les armes et, par cet exemple de fermeté, dissuader d'autres tribus de faire de même. Toutefois, la « punition » était un prétexte commode, car la logique foncière sous-jacente était évidente. De plus, plusieurs tribus neutres furent également spoliées, ce qui renforça d'autant le ressentiment maori quant à la loi du plus fort imposée par les Britanniques[601]. Le *Raupatu* jeta

[599] CO 881/1, chapitre XXX : *New Zealand* « *Provincial Council Ordnance* », p. 3. Lettre du gouverneur Grey au Earl Grey, 30 août 1851.
[600] Le *New Zealand Settlements Act* était la composante légale du plan véritablement « machiavélique » établi par le gouvernement colonial et le gouverneur pour assoir leur souveraineté sur le Waikato. Cet acte menaçait de confiscations foncières les tribus qui prendraient les armes mais c'était pourtant les Britanniques qui étaient passés à l'offensive (mettant largement en avant, comme on l'a vu, le caractère préventif de leur campagne). Les tribus du Waikato étaient en quelque sorte prises au piège de cet engrenage.
[601] Rousseau avait écrit sur la naissance de la société : « *Il s'élevait entre le droit du plus fort et le droit du premier occupant un conflit perpétuel […]* ». Cette phrase peut tout à fait être transposée à la colonisation. Jean-Jacques Rousseau, *op. cit.*, p. 103.

les bases d'une nouvelle révolte du Waikato puisque les conséquences des confiscations n'étaient pas seulement économiques, mais aussi culturelles, avec la perte de lieux sacrés (*tapu*) tels que des sépultures. Toutefois, Tawhiao intima aux différentes tribus de ne pas reprendre les armes, afin d'éviter de nouvelles souffrances. Tawhiao était réputé pour sa sagacité et très écouté. Ce qu'il avait vu lors de l'invasion du Waikato avait achevé de le convaincre du coût insupportable de la lutte –inégale- contre la puissance britannique :

> « *Attention à ceux qui seraient tentés de brandir leur arme. Le résultat de la guerre est que les choses deviennent comme de vieilles feuilles de lin séchées qui dépérissent. Que celui qui se lance dans la guerre prenne garde, car il en paiera le prix*[602] ».

Son biographe y voit du pacifisme. En l'absence d'écrits (la plupart de ses citations ont été rapportées ou ont été consignées postérieurement aux évènements), il est difficile d'établir avec certitude si son orientation était d'essence religieuse, le fruit d'un calcul rationnel quant à la puissance relative des protagonistes ou, plus vraisemblablement, une combinaison des deux. Elle confirme en tout cas la dimension politique et la rationalité des décisions maories relatives à la conflictualité.

Visionnaire et porté par une foi religieuse intense, voire mystique (il se convertit au *Pai Marire* en 1875, dont il développe un courant spécifique, le *Tariao*, pour en faire la religion du *Kingitanga*), Tawhiao ne cessait de répéter que les injustices seraient réparées et que leurs descendants obtiendraient gain de cause dans le futur, notamment sur le plan juridique, avec un retour des terres confisquées dans le giron maori. Il bannit toutefois toute incursion de *pakeha* dans son nouveau territoire, avec une attention particulière pour les arpenteurs, ainsi que toute construction (route, télégraphe, chemin de fer) qui pourrait ouvrir la voie à l'implantation de colons[603].

Signe d'un contexte et d'enjeux très différents, on restait bien en deçà du niveau de violence déployé par les Britanniques pour mettre un terme à la révolte des Cipayes en Inde : exécutions au moyen de canons, pendaison du principal général cipaye Tantia Tope en avril

[602] R.T. Mahuta, « *Tawhiao Tukaroto Matutaera Potatau Te Wherowhero* », 2011 [1993], *DNZB Online-Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies/2t14/tawhiao-tukaroto-matutaera-potatau-te-wherowhero
[603] R.T. Mahuta, « *Tawhiao Tukaroto Matutaera Potatau Te Wherowhero* », 2011 [1993], *DNZB Online-Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies/2t14/tawhiao-tukaroto-matutaera-potatau-te-wherowhero

1859. Pourtant, ces spoliations ne furent pas sans provoquer de graves conséquences agricoles, sociales mais aussi culturelles, pour les différentes tribus concernées.

CHAPITRE IV : LES DERNIERES CAMPAGNES DES TROUPES IMPERIALES

Cette partie aborde les conflits « périphériques » qui suivent immédiatement la campagne dans le Waikato : la campagne dans la région de Tauranga et la Deuxième Guerre du Taranaki. En effet, malgré la victoire impériale dans le Waikato et la confiscation d'un million d'acres de terres en guise de punition, le *King Movement* reste puissant et « diffus ». Paradoxalement, pourrait-on dire, l'invasion et la confiscation amènent un certain nombre de tribus à prendre les armes contre la tutelle britannique. Pour les autorités, il apparaît en outre nécessaire de s'attaquer aux zones rebelles périphériques, qui ont fourni des renforts et des approvisionnements aux tribus du Waikato durant la campagne. Une bascule d'effort a lieu en direction de la région de Tauranga, sur la côte est, avec l'envoi d'un fort contingent de 1700 soldats. Le déplacement des troubles (au sud tout d'abord puis à l'est) s'explique aussi par un réel opportunisme des Maoris, qui savent les Britanniques engagés massivement dans d'autres secteurs. En avril 1864 par exemple, plusieurs tribus de la côte s'en prennent au fort qui défend la Bay of Plenty, commandé par le major Coville. Sous pression, ce dernier est contraint de solliciter des renforts. Des troupes sont donc dépêchées vers la zone, ainsi que deux canonnières : le 27 avril, ces dernières bombardent et dispersent les assaillants maoris[604]. Une nouvelle fois, la mobilité maritime et les moyens navals ont été décisifs. Durant les opérations majeures en revanche, peu d'options sont disponibles pour les zones « périphériques » : la diplomatie prioritairement, ou encore le recours à des tribus alliées. Dans les deux cas, cela requiert de l'argent et n'est pas toujours à la portée des capacités de la colonie. Cela explique le sentiment de chasse aux taupes que peut donner une étude globale du conflit, version miniature de la situation globale de l'empire britannique.

[604] WO 33/16, p. 207.

1) La campagne de Tauranga

La campagne de Tauranga débute par un défi lancé par Henare Wirimu Taratoa aux Britanniques par courrier (avec la mention « de toutes les tribus »), où il les invite à livrer un combat le 1er avril 1864[605]. Les Maoris espèrent en effet que le colonel Greer, qui commande alors les quelques centaines de soldats de la zone de Tauranga, va céder à la provocation et les attaquer. Pour stopper cette colonne qu'ils attendent de pied ferme, les *Ngai Te Rangi* dirigés par Rawhiri Purihake édifient un *pa* à Pukehinahina, plus connu sous le nom de *Gate Pa*. Il est défendu par environ 500 guerriers. Greer, vieux soldat, ne tombe pas dans le piège et attend les renforts promis par le général Cameron. Le problème du Waikato réglé, Cameron peut en effet consacrer des moyens importants à cette campagne. En quelques semaines, le port de Tauranga voit donc débarquer de l'artillerie de siège, une brigade navale, les *43rd* et 68th *Regiments*, ainsi que des détachements de quatre autres unités (*12th*, *14th*, *40th* et *65th*), soit au total 1500 soldats. Les Britanniques ont parfaitement utilisé leur mobilité maritime, via le port de Tauranga. Le *pa* avait été construit en guise de défi pour la garnison de Tauranga uniquement et, contrairement à d'autres structures (comme Meremere), il n'était pas destiné à faire face à un volume de forces aussi important. Purihake ne s'attendait par ailleurs pas à ce que les Britanniques puissent concentrer des forces aussi rapidement et cette sous-estimation du potentiel britannique le place donc dans une situation difficile.

Gate Pa (28-29 avril 1864) :

Parmi les forces détaillées ci-dessus, les Britanniques disposent d'une puissante artillerie : pas moins de quatorze pièces d'artillerie de siège[606], dont un canon de marine de 110 livres, utilisé pour la première fois à terre, preuve supplémentaire de leur détermination à infliger un maximum de pertes et obtenir un résultat décisif. Ce siège verra le plus intense bombardement des *New Zealand Wars*. Le 29 avril 1864, les Maoris subissent ainsi un bombardement de près de huit heures, avec une consommation moyenne supérieure à cent boulets par canon. Rapportés à la taille du *pa*, ces chiffres sont comparables en densité à ceux

[605] WO 33/16, p. 204. Courrier d'Henare Wirimu Taratoa, 28 mars 1864.
[606] On trouve ainsi 1 canon de 110 livres, 2 canons de 40 livres (tous trois prélevés sur des navires), 2 mortiers de 8 pouces, 2 obusiers de 24 livres, 5 mortiers Coehorn et enfin 2 canons de 6 livres. Les canons de marine disposent d'une capacité de cent coups, les autres 200 coups. La majorité de ces munitions fut utilisée lors du bombardement. WO 33/16, p. 206.

de la Première Guerre Mondiale, souligne James Belich[607]. Le commandant en chef britannique déclenche l'assaut vers seize heures, pensant la garnison neutralisée par ce déluge de feu. Il n'en est rien. Malgré la brèche créée par le bombardement dans la structure, la garnison est toujours en état de combattre : des abris enterrés anti-artillerie ont à nouveau été utilisés avec succès. En outre, l'intérieur du *pa* est construit en zigzag de façon à désorienter les assaillants (à l'instar des « dédales » déjà mentionnés que l'on trouvait à l'entrée des *pa* traditionnels). C'est un véritable piège, qui fonctionne d'autant mieux que les guerriers maoris réservent leur tir jusqu'à une très courte distance. Ils déclenchent un véritable déluge de feu sur la colonne ayant pénétré dans le *pa* : dans cet environnement confiné, les *tupara* à deux canons font merveille. Ils sont par ailleurs plus faciles à utiliser et à recharger que les longs *Enfield* et font des ravages (notamment chez les officiers). De féroces corps-à-corps ont également lieu.

Prises pour cibles de tous côtés et désorganisées par les pertes élevées chez les officiers, les colonnes d'attaque subissent de lourdes pertes. La colonne de renfort sous le commandement du capitaine John Fane Hamilton est également repoussée, son chef ayant été immédiatement tué d'une balle en plein front en escaladant le parapet. C'en est fini : l'assaut est un échec et les Britanniques comptent plus de 110 morts et blessés, (28 tués, dont 7 officiers et 83 blessés, dont 7 officiers[608]), contre une trentaine de guerriers hors de combat pour les Maoris. La nuit suivante, la garnison réussit à se replier en exploitant un espace entre les unités que les troupes avaient dû dégager du fait des tirs d'artillerie[609], emportant avec elle plus de cent fusils Enfield abandonnés par les assaillants. C'est un grand succès pour les Maoris, notamment au vu du rapport de forces et de la puissance de feu déployée par les Britanniques. Ces derniers obtiennent toutefois leur revanche six semaines plus tard.

La mention du capitaine Hamilton nécessite de faire un petit aparté mémoriel. La ville de Kirikiriroa sera en effet rebaptisée en l'honneur de cet officier. Le retrait récent de sa statue décidé par le maire d'Hamilton, dans le cadre des mouvements anti-statues qui ont suivi la mort de George Floyd, illustre les enjeux mémoriels complexes des *New Zealand Wars*. Si la

[607] James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit.*, p. 295.
[608] WO 33/16, p. 208. « *Return of Killed and Wounded in Action near Tauranga, New Zealand, 29th April, 1864* ».
[609] Chargé de fermer la nasse à l'arrière du *pa*, le *68th* eut quatre blessés pendant le bombardement et fut contraint de gagner une position plus à l'abri. C'est par l'espace ainsi dégagé que les Maoris parvinrent à s'exfiltrer. WO 33/16, p. 206.

mémoire de ces conflits peut effectivement être douloureuse pour certains Maoris (dont les tribus ont été spoliées par exemple), les arguments invoqués contre Hamilton sont excessifs, voire hors de propos, et traduisent la totale méconnaissance du sujet par ses détracteurs les plus virulents[610]. On est ici bien davantage dans l'instrumentalisation politique de l'histoire, plutôt que dans l'histoire[611].

Te Ranga (21 juin 1864) :

En dépit du revers de Gate Pa, Greer poursuit vigoureusement son offensive et peut ainsi s'emparer du *pa* inachevé de Te Ranga le 21 juin 1864, construit à quatre kilomètres seulement de Gate Pa. Le bilan des pertes est de 13 tués et 39 blessés pour les Britanniques contre 120 tués et 27 blessés pour les Maoris. Cette nette victoire britannique, au cours de laquelle le chef Puhirake est tué, permet de mettre un terme à la campagne. Elle illustre aussi combien le tempo des opérations peut être un facteur décisif de ce type de conflits, en ne laissant pas aux irréguliers le temps d'organiser une défense solide : il fallait en effet du temps (ainsi que de la main d'œuvre) pour construire un *pa* moderne capable de résister à une force équipée d'artillerie et constituée de plus de mille soldats.

Les tribus locales subissent une vague de confiscations, forçant certaines à l'exil. Cameron insiste quant à la nécessité de ne pas sous-estimer la phase de transition, car plusieurs tribus qui se sont rendues sont désormais « derrière » la force et rien de concret n'a été fait pour s'assurer de leur allégeance[612].

[610] Ainsi, il est parfois présenté de façon erronée comme un gouverneur ou fait l'objet d'allégations sans fondement, selon lesquels il était un « monstre » ou un « meurtrier » (*sic*) pour le simple fait d'avoir combattu lors des *New Zealand Wars*. Voir par exemple les articles sur le sujet d'*ITV.com*, https://www.itv.com/news/2020-06-12/new-zealand-city-removes-statue-of-british-naval-officer-john-hamilton ou de *The Independent*, https://www.independent.co.uk/news/world/australasia/john-hamilton-statue-new-zealand-colonialism-britain-maori-a9562296.html%3famp On pourrait objecter que ces articles ne sont pas « scientifiques », mais c'est pourtant ce type d'articles courts publiés dans la presse généraliste qui a la diffusion et la portée la plus large.

[611] Sur la problématique de la commémoration des évènements tragiques de l'histoire d'un pays, voir l'excellent essai d'Yves Tremblay, *Plaines d'Abraham : essai sur l'ego-mémoire des Québécois*, *op. cit.*

[612] WO 32/8279, p. 37. Instructions de Cameron au brigadier-général Waddy, décembre 1864.

2) La Deuxième Guerre du Taranaki

Dès juillet 1863, tandis que l'invasion du Waikato était sur le point de débuter, la menace dans le sud de l'île de Nord fut jugée si préoccupante « *[…] qu'il apparut nécessaire de convoquer la milice de Wellington et des autres districts pour s'entraîner*[613] ». Les autorités craignaient en effet que l'offensive dans le Waikato provoque un embrasement général de l'île. L'année 1863 connaît quelques flambées de violence, mais à un niveau limité : outre l'embuscade du 4 mai 1863, l'autre incident sérieux est un affrontement près de Tataraimaka, lors duquel les Britanniques perdent trois soldats et huit blessés. Ils renforcent néanmoins la zone en parallèle de leur campagne du Waikato : 200 soldats y sont ainsi détachés en avril 1863 et 216 volontaires de l'Otago (Ile du Sud) arrivent également à New Plymouth le 15 septembre 1863.

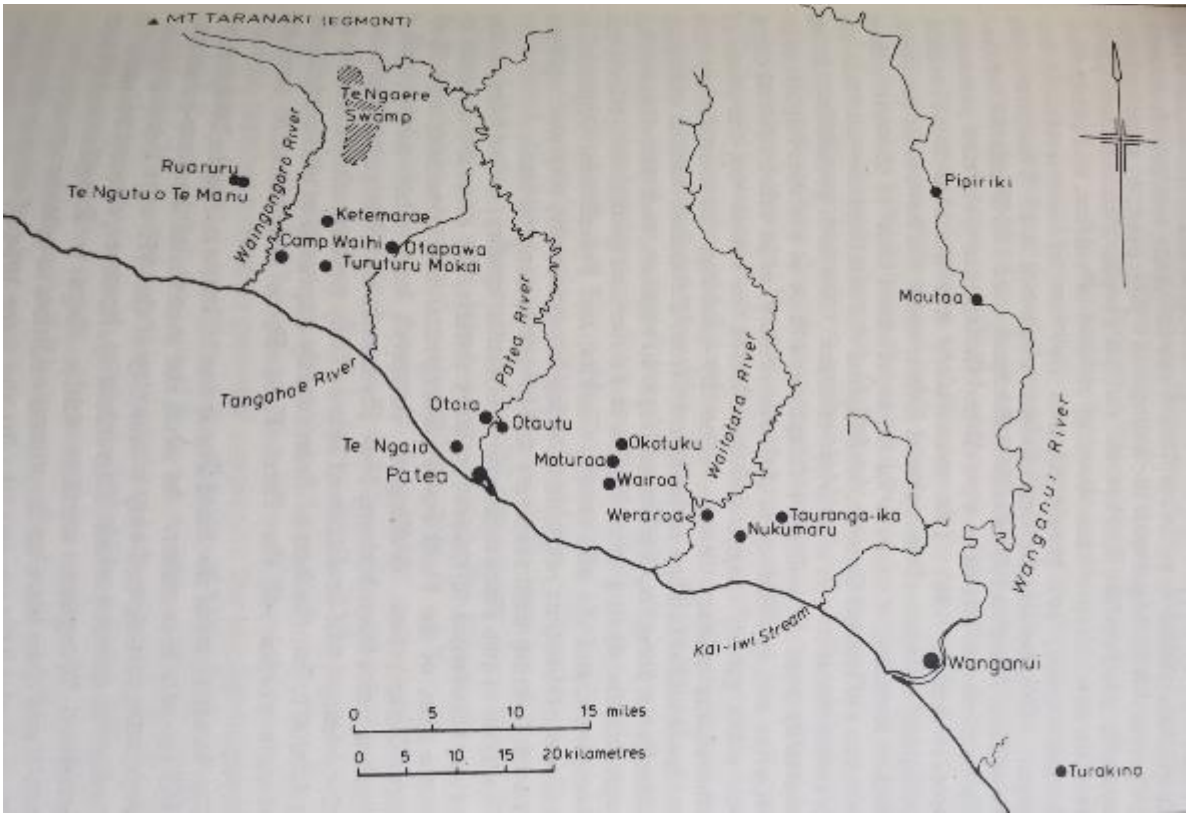
La Deuxième Guerre du Taranaki *stricto sensu* débute en 1864, après l'attaque infructueuse lancée par les Britanniques sur Kaitake le 11 mars 1864. La position est finalement conquise lors de la deuxième attaque, le 25 mars 1864. Une reconnaissance de la position avait eu lieu dès le 15 juin 1863[614], mais il n'était alors pas question de passer à l'offensive dans le Taranaki et de risquer un embrasement général alors que l'invasion du Waikato allait débuter.

Les *Hau Hau* ripostent par l'embuscade de Te Ahuahu (sud de New Plymouth), tendue le 06 avril 1864. Le détachement britannique perd sept membres, dont un capitaine, ainsi que douze blessés. Le 30 avril, les Maoris attaquent par surprise la redoute de Sentry Hill mais sont repoussés. Fortement engagés au nord de l'île, les Britanniques doivent temporiser.

Les victoires dans le Waikato, puis dans la région de Tauranga permettent aux Britanniques de regarder désormais vers le sud, selon un plan méthodique. Cameron reçoit donc l'ordre de réduire le bastion de résistance maorie qu'est resté le sud du Taranaki, et où le *Pai Marire* est très actif. Le gouvernement colonial anticipe le retrait des troupes régulières et veut porter un coup décisif à l'insurrection avant que la majorité des unités impériales ne soient désengagées. Grey estime à 1500 le nombre de Natifs (hommes, femmes, enfants)

[613] Edward Gorton, *op. cit*., p. 38.
[614] Le croquis de cette reconnaissance comporte d'ailleurs un itinéraire envisagé pour l'artillerie depuis la redoute d'Oakura, preuve que les Britanniques s'attendaient à une forte résistance. WO 78, 5712, pièce n°5. Croquis daté du 7 juillet 1863. Versé au *Topographical Department* du *War Office* le 7 décembre 1864.

vivant dans le sud du Taranaki en avril 1865[615]. Compte tenu des forces engagées, cela fait quasiment trois soldats pour un membre de la population maorie.



- Carte du sud du Taranaki/région de Wanganui, théâtre de la deuxième guerre du Taranaki, puis de la révolte de Titokowaru.

(*In* James Belich, *The New Zealand Wars […]*, *op. cit.*, p. 237).

[615] WO 32/8282, p. 70, *Despatch* n° 54 de Sir George Grey (datée du 27 avril et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies).

Selon Cameron, Grey sous-estime les forces dont disposent les Maoris dans la zone car, comme en 1861, des guerriers du nord de l'île participent aux opérations. C'est le cas par exemple de la tribu des *Ngati Maniapoto*. L'estimation précise des forces dont disposaient les Maoris resta un problème tout au long des *New Zealand Wars*. En général, on observe une distorsion de un à deux, voire de un à trois, entre la réalité et l'estimation des forces maories par les Britanniques. Plusieurs facteurs expliquent cette différence : il y a d'une part l'aspect communication, par lequel cette inflation permet d'embellir les victoires, de mieux faire accepter les revers, ou encore de justifier les demandes de renfort. L'autre raison est la mobilité des Maoris, qui complique l'estimation précise de leurs forces. Enfin, leurs stratagèmes de déception (fixation du gros des forces britanniques à l'aide d'un *pa*, pendant que la majorité des guerriers est embusquée ailleurs) sont aussi une incitation, pour les chefs britanniques, à ne pas se baser que sur l'effectif « visible ». Ainsi, pour Cameron, « *le nombre de Natifs rencontrés à Nukumaru ne donne pas la mesure de leurs forces totales dans le district*[616] ».

Pour le commandant en chef britannique (qui est en désaccord avec le gouverneur à ce sujet), l'avance le long de la côte sud du Taranaki est de nature à faire diminuer le nombre de guerriers dans le *pa* de Wereroa car les membres de la tribu des *Ngati Ruanui* notamment devront protéger leurs terres[617]. La question sous-jacente est le « centre de gravité » des Maoris, terme militaire moderne pour désigner leur(s) source(s) de puissance. Contrairement à Grey qui veut rejoindre New Plymouth depuis Wanganui, Cameron plaide pour une avance limitée le long de la côte sud. « *[…] Les forces à ma disposition ne permettaient pas l'établissement de postes tout le long de la côte jusqu'au Taranaki* », explique-t-il, soulignant en outre la position centrale qu'occupent les Maoris dans l'épaisse zone boisée[618]. C'est le brigadier-général Waddy qui commande alors le district de Wanganui. Cameron lui précise bien qu'il doit se contenter de renseigner en attendant le gros des forces, car ses effectifs ne lui permettent pas d'envisager un assaut de position retranchée dans de bonnes conditions. Pour Cameron, pas moins de 2 000 hommes sont nécessaires pour investir efficacement une solide position défensive maorie, telle que Wereroa[619]. Il avait parfaitement pris en compte qu'un *pa* non encerclé permettait aux Maoris de se replier avant l'assaut final, leur mode

[616] WO 32/8282, p. 73-74. Réponse de Cameron à la *Despatch* n° 54 de Sir George Grey, (datée du 27 avril et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies).
[617] WO 32/8282, p. 87-89. Lettre du général Cameron au secrétaire d'Etat aux colonies en réponse au courrier numéro 54 de sir George Grey, 27 avril 1865.
[618] WO 32/8282, p. 94-95. Lettre du général Cameron au secrétaire d'Etat aux colonies en réponse au courrier numéro 54 de sir George Grey, 27 avril 1865.
[619] Edward Gorton, *op. cit*., p. 21-22.

d'action le plus fréquent. L'effort de Waddy en matière de renseignement est la localisation de l'endroit où les Maoris se seraient retranchés, dans la région de Perekama (à cinq ou six miles de l'embouchure de la Waitotara).[620]. Cameron lui demande également de commencer à aménager le terrain de la future campagne (principalement les routes), préalable indispensable à une offensive d'envergure, afin que les chariots puissent suivre la force[621]. Ce point est à relier à son regret de ne pas avoir disposé d'artillerie à Koheroa.

Début 1865, les navires britanniques prennent la direction du sud. Wanganui, comme Auckland avant elle, devient une ville militaire : 3 200 soldats impériaux ainsi que 500 soldats coloniaux et *kupapa* l'occupent alors. Par ailleurs, depuis le 1er février 1865, 80 cavaliers irréguliers et 100 *Bush Rangers* ont été levés en vue de la campagne[622], compte tenu du terrain boisé et difficile de la zone. Cameron est prêt à passer à l'offensive. Son intention est de faire mouvement vers l'ouest le long de la côte, afin de réduire le *pa* de Wereroa, nouvellement construit et qui est défendu par environ 500 guerriers. Bien qu'en nette infériorité numérique et malgré la construction de ce nouveau *pa* (sans doute à cause de son inachèvement), les Maoris décident de prendre l'initiative. Les 24 et 25 janvier 1865, ils attaquent le camp britannique installé à Nukumaru

Nukumaru (24 et 25 janvier 1865) :

Le déclenchement de l'attaque d'Hone Pihama « *[…] avait si bien réussi que certains de ses hommes s'introduisirent dans le camp et tuèrent un des cuisiniers*[623] ». Bien qu'étant initialement parvenus à pénétrer dans le camp grâce à l'effet de surprise, les Maoris sont finalement repoussés avec de lourdes pertes. Ils comptent 22 morts confirmés (enterrés par les Britanniques), mais le total de leurs pertes est estimé à 70 guerriers hors de combat[624].

[620] WO 32/8279, p. 31-33. Instructions de Cameron au brigadier-général Waddy, décembre 1864.
[621] WO 32/8279, p. 35. Instructions de Cameron au brigadier-général Waddy, décembre 1864.
[622] WO 32/8282, p. 68, *Despatch* n° 54 de Sir George Grey (datée du 27 avril et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies).
[623] Edward Gorton, *op. cit*., p. 113.
[624] WO 32/8279, p. 11. Compte rendu de Waddy à Cameron après Nukumaru.

Cameron veut exploiter son succès mais, très conscient de la solidité des *pa* modernes, il réitère la manœuvre de contournement qu'il avait mise en œuvre avec succès dans le Waikato. L'approche tactique indirecte lui apparaissait comme un moyen sûr et moins coûteux en vies humaines pour la réduction des *pa*, en dépit de délais accrus. Ainsi, il contourne Wereroa pour s'enfoncer directement en territoire maori et assaillir le territoire des *Ngati Ruanui*, qui mènent la révolte. Cela l'oblige à sécuriser sa ligne de ravitaillement par des dépôts et des redoutes construits le long de la côte, d'où une progression lente qui lui vaut de vives critiques de la part des colons. Pourtant, sa stratégie porte ses fruits puisque les Maoris doivent se résoudre à abandonner leur *pa* de Wereroa afin de tenter de s'opposer à la destruction systématique de leurs récoltes. Cela lui permet également de conquérir Pipiriki, principale position *Hau Hau*, en février 1865. Début mars, les opérations autour de Patea permettent de s'emparer de nombreuses récoltes, soit l'équivalent de 200 tonnes de pommes de terre : « *la perte d'autant de nourriture doit être un très sévère coup pour eux*[625] », écrit le colonel Heare, qui commande la *Field Force* de la région. Il ne s'est pas trompé car la résistance se fait désormais sporadique.

Grey ordonne à Cameron de se préparer à occuper les postes établis entre le Taranaki et Wanganui durant l'hiver, afin d'augmenter la sécurité de la région et de dissuader toute action des groupes maoris établis autour de Warea[626]. Pour Cameron, outre les changements de plan qu'il lui a imposés (lors des opérations autour de Patea), Grey semble avoir du mal à décider des objectifs de la campagne de 1865 dans le sud du Taranaki : soumission des tribus ou confiscation des terres ? Selon Cameron, de nouvelles opérations sont inutiles, maintenant que l'étau autour de New Plymouth est desserré. De plus, explique-t-il, le gouverneur « *m'a fréquemment exprimé son fort désir d'interrompre les hostilités dès que possible* »[627]. Grey ne partage absolument pas ce point de vue et entend porter un coup mortel à la résistance. Il s'en ouvre au *Colonial Office* en avril 1865 : il indique que Cameron dispose de près de 4500 hommes pour la campagne (2956 dans le district de Wanganui, 1541 dans le nord du Taranaki)[628]. Pour Cameron, cet état des forces donné par Grey est destiné à « *[…] induire en erreur ceux qui le lisent* », car il ne prend pas en compte la nécessaire garnison des divers

[625] WO 32/8280, p. 19. Compte rendu du colonel Heare au général Cameron, 13 mars 1865.
[626] WO 32/8281, p. 32-34. Directives de Grey à Cameron, 17 avril 1865.
[627] WO 32/8282, p. 26-32 (citation p.32). Réponse de Cameron à la *Despatch* n°53 de Sir George Grey, 1865.
[628] WO 32/8282, p. 68. *Despatch* n° 54 de Sir George Grey (datée du 27 avril et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies).

postes[629]. Outre que cet épisode est un prétexte commode pour un énième règlement de compte épistolaire, il souligne l'attention constante de Cameron quant à la problématique des postes, « *[…] dont chacun doit être assez fort pour résister à une attaque*[630] », ce qui réduit d'autant les capacités offensives. Cameron ajoute que sur les 4500 hommes précédemment indiqués, seuls 1800 sont donc réellement disponibles pour des opérations offensives[631].

Pour cette raison, en mai 1865, Cameron décide d'arrêter la nouvelle ligne de postes au niveau de la rivière Waingongoro. D'une part, il ne souhaite pas étirer encore davantage ses lignes de communication (les postes les plus à l'ouest sont à près de soixante miles de Wanganui) : « *je considère qu'il n'est pas opportun d'occuper davantage de territoire au-delà du point que nous avons désormais atteint* », écrit-il [632]. D'autre part, il veut limiter les difficultés de ravitaillement par la mer, qui ont récemment causé des noyades[633]. Ce sera sa dernière décision opérationnelle d'importance. En effet, il quitte la Nouvelle-Zélande en août 1865, vilipendé par la presse pour la récente campagne malgré son succès objectif, et sur fond de problèmes relationnels avec le gouverneur Grey (sur lesquels nous reviendrons, sous l'angle des problèmes de commandement). Il faut pourtant se souvenir qu' à son arrivée en 1863, Cameron bénéficiait de la confiance des colons[634].

D'une façon générale, les journaux néo-zélandais et australiens n'étaient guère tendres avec les autorités militaires, boucs-émissaires commodes des difficultés posées par les conflits ouverts. Pour le général Carey, la presse était souvent « *[…] trop heureuse de déverser son spleen sur les militaires*[635] ». Toutefois, les reproches se basaient bien souvent sur des rumeurs ou des allégations : Cameron, par exemple, est injustement accusé d'avoir sollicité 6000 hommes pour attaquer le *pa* de Wereroa[636]. C'est pourquoi Gorton explique traiter la presse « *[…] avec le mépris qu'elle mérite le plus souvent*[637] ». La problématique des postes, mentionnée précédemment, était une autre constante des guerres coloniales. Lord Kitchener y

[629] WO 32/8282, p. 85. Réponse de Cameron à la *Despatch* n° 54 de Sir George Grey, (datée du 27 avril et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies).
[630] *Ibid.*, p. 86.
[631] WO 32/8282, p. 85. Réponse de Cameron à la *Despatch* n° 54 de Sir George Grey, (datée du 27 avril et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies).
[632] WO 32/8280, p. 9-12. Rapport du général Cameron.
[633] WO 32/8281, p. 4-6. Lettre du général Cameron au *War Office*, 7 mai 1865.
[634] *The Spectator*, 21 septembre 1861, p. 17.
[635] Robert Carey, *op. cit*., p. 71.
[636] Edward Gorton, *op. cit*., p. 21.
[637] *Ibid*., p. 73-74.

fut également confronté en 1901, lors de la phase de guérilla de la Deuxième Guerre des Boers, alors qu'il disposait pourtant de près de 450 000 hommes[638].

C'est le major-général Trevor Chute qui succède à Cameron en tant que commandant en chef. Ce dernier fit face à une résistance relativement désunie des groupes maoris de la zone. De plus, l'absence de « *pa* moderne » d'envergure lui permit de s'emparer assez facilement de nombreux villages. S'agissant des *pa* plus modestes (qui ne nécessitaient donc pas un siège en règle), Chute avait mis en place une sorte de *drill* en quatre phases très efficace pour les phases d'assaut[639] : 1) Base d'assaut à couvert, le plus près possible du *pa*. 2) Marche lente. 3) Course dans les trente derniers mètres (pour lesquels les Maoris réservaient leur tir). 4) Démantèlement des défenses avec hachettes.

Chute tenta de pourchasser les Maoris jusque dans les zones boisées, sanctuaire naturel et c'est à cette période que se développe pleinement la technique du « *bush scouring* », que l'on pourrait traduire par ratissage des zones boisées[640]. Il ne s'agissait pas d'occuper les villages mais de détruire les ressources économiques des Maoris. Cette phase décisive de la conflagration que furent les *New Zealand Wars* correspondait à la troisième étape du « désarmement d'un pays » (pour reprendre la typologie clausewitzienne[641]), qui avait pour objectif de briser le moral de l'ennemi. Pour Clausewitz, « *user son ennemi lors d'un conflit signifie utiliser la durée de la guerre pour provoquer un épuisement graduel de sa résistance physique et morale*[642] ». Ce type d'usure était celui recherché par les Britanniques. Paradoxalement, pourrait-on dire, les Maoris cherchaient eux aussi à « user » les Britanniques. Toutefois, il s'agissait plutôt de générer une lassitude au niveau stratégique afin d'obtenir des compromis de la part des autorités coloniales.

---

[638] Hew Strachan, *op. cit*., p. 82.
[639] Tom Gibson, *op. cit.*, p. 177.
[640] Sur cet aspect du conflit, voir notamment James Edward Alexander, *Bush Fighting. Illustrated with Remarkable Actions and Incidents of the Maori Wars in New Zealand*, Londres, Sampson Low and Co, 1873, 326 p.
[641] Clausewitz définit trois aspects (qui ne sont pas forcément organisés en séquence pré-définie) dans ce qu'il appelle le désarmement d'un pays : le premier est la défaite de ses forces armées, prioritairement lors d'une bataille décisive. Le second est l'occupation du territoire proprement dite. La troisième est la démoralisation, ce qu'il appelle la « *rupture de la volonté* ». Ce schéma s'applique prioritairement aux conflits traditionnels : la Guerre de Sécession en est un bon exemple. Il s'agit d'un conflit que tous croient limité au départ (comme l'illustre, entre autres, la durée de trois mois des contrats des volontaires nordistes), où chaque camp croit qu'une victoire va amener l'autre à la table des négociations. Or, le durcissement des engagements observé en 1862 illustre la nécessité d'envahir le territoire du camp adverse afin d'obtenir un résultat décisif. La résistance confédérée amène finalement l'Union à recourir à la guerre totale, avec la campagne de terre brûlée menée Sherman. Ce schéma peut toutefois être élargi aux conflits coloniaux. Carl von Clausewitz, *op. cit.*, p. 90-99.
[642] Carl von Clausewitz, *op. cit.,* p. 93.

La mise en œuvre de la technique du « *bush scouring* » est également un autre exemple de l'adaptation britannique au niveau opératif : il s'agissait pour eux de contrer la stratégie maorie consistant à les attirer loin des zones habitées par l'érection de *pa* et la provocation. « *Les Maoris jouèrent un jeu de cache-cache et, sentant leur infériorité vis-à-vis des troupes régulières, jouèrent ce jeu pendant un temps démesurément long et fâcheux*[643] », écrit Callwell. Les troupes régulières firent d'ailleurs face à d'énormes problèmes logistiques. Les critiques coloniales sur le fait que les troupes régulières n'étaient pas faites pour combattre dans le *bush* furent une autre raison de l'entêtement de Chute à pénétrer profondément en territoire maori. Ce sera d'ailleurs la dernière opération majeure des réguliers[644]. En effet, le 2 septembre 1865, le gouverneur Grey fait une proclamation de paix solennelle, dans l'espoir de parvenir à une solution diplomatique pour mettre fin au conflit[645]. Du fait de son importance et de son intérêt, le texte intégral de cette proclamation historique est fourni en annexe 6. En effet, tant l'invasion du Waikato que la campagne du Tauranga ou la Deuxième Guerre du Taranaki n'avaient pas été clôturées par un traité en bonne et due forme et ce, pour plusieurs raisons.

Formellement, les stipulations du traité de Waitangi sur la souveraineté permettaient aux Britanniques de considérer que ces conflits avaient été des rébellions internes. D'autre part, le gouverneur Grey et le général Cameron avaient eu l'intelligence (d'aucuns diraient la malice) de ne pas exiger de soumission formelle de la part des *Kingites* après l'invasion du Waikato. Enfin, l'issue de ce conflit avait été gérée comme un problème de droit commun, avec des spoliations foncières en guise de punition pour les tribus qui avaient pris les armes contre la Couronne. En 1865 toutefois, il apparaissait nécessaire de marquer au moins symboliquement la fin des hostilités majeures et le procédé de la « proclamation de paix » semblait le plus à même d'obtenir l'effet souhaité, sans humilier le *Kingitanga*.

La situation reste toutefois très tendue et un civil -Charles Broughton – est assassiné début octobre 1865. À la suite de cet assassinat, Chute ordonne à au brigadier-général Waddy, qui commande le district de Wanganui, d'effectuer une expédition punitive depuis le camp de Kakaramea (région de Patea). Au cours de cette dernière, ses troupes brûlent un *pa* ainsi que le village voisin. S'il est clair pour lui que les Maoris de la zone « *[…] ne sont guère enclins à*

[643] Charles Callwell, *op. cit*., p. 127.
[644] Tom Gibson, *op. cit.*, p. 179.
[645] WO 33/16, pp. 280v-281. Proclamation de paix de lord Grey, 2 septembre 1865.

accepter la paix[646] », Waddy ne déclenche pourtant aucune opération d'envergure dans le sud du Taranaki, arguant de l'absence de consignes claires en faveur « *d'opérations actives*[647] ». Si le *Military Secretary* fustige son inaction[648], cela traduit néanmoins un véritable flou après la proclamation de paix du gouverneur Grey. Cela confirme également les critiques de Cameron au sujet des directives stratégiques peu claires qu'il reçut de Grey avant son rappel. Cela nous amène à la question du haut commandement et de ses lacunes.

[646] WO 33/16, p. 572v. Lettre du brigadier-général Waddy au général Chute, commandant en chef. Dans le même courrier, Waddy demande explicitement à Chute des consignes sur la reprise ou non des opérations.
[647] WO 33/16, p. 574. Lettre de Waddy à Chute, 20 octobre 1865.
[648] WO 33/16, p. 583v. Lettre du *Military Secretary* au *War Office*, 23 décembre 1865.

3) Les problèmes de commandement

Le commandement direct exercé par les gouverneurs -notamment George Grey- était moins problématiques au début de la période, quand l'officier le plus gradé est un lieutenant-colonel, comme Hulme ou Despard. Durant la campagne de Ruapekapeka, par exemple, il commande même directement les opérations sur le terrain, « *[…] plus ou moins par-dessus l'épaule des chefs militaires* », note malicieusement le *Dictionary of New Zealand Biography*[649]. Les interférences sont en revanche beaucoup moins bien perçues quand le commandant en chef est un général expérimenté comme Cameron, à la tête de plusieurs milliers de soldats. On retrouve déjà l'association entre information et pouvoir. Aussi, Grey demande à recevoir une copie de tous les envois de Cameron au *War Office*[650]. Dès l'année 1864, sur fond de désaccords quant à la stratégie à mettre en œuvre, les relations entre le général Cameron et le gouverneur Grey se détériorent sensiblement.

A la susceptibilité de Cameron, font écho les rodomontades de Grey sur son expérience et sa connaissance du pays[651]. Ils s'échangent peu à peu de longues lettres de récriminations et justifications[652]. Grey riposte même par voie de presse, ce que Cameron lui reproche vivement, tout comme l'attaque directe que représente le *Memorandum* des ministres de la colonie (*Memorandum* qui demande explicitement son rappel) qui accompagne le texte de Grey. Cameron prévient qu'il va transmettre ces pièces au cabinet britannique, afin que les membres de ce dernier puissent voir ce que Grey et les ministres de la colonie faisaient « *[…] derrière son dos pendant que j'étais engagé dans des opérations sur le terrain* » [653]. Le point de non-retour est alors largement dépassé. « *Aucun officier britannique ne voudrait garder le commandement une seule journée dans une colonie où ses lettres privées au gouverneur sont susceptibles d'être utilisées contre lui […]*[654] » conclut Cameron, furieux, dans une lettre au *War Office*.

---

649 Guy Scholefield (dir.), *Dictionary of New Zealand Biography*, *op. cit*., tome I, p. 325.
650 WO 33/16, p. 566-566v.
651 WO 32/8282, p. 64. *Despatch* n° 54 de Sir George Grey (datée du 27 avril et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies) et WO 32/8282, p. 10. Lettre de Grey au *Colonial Office*, 27 avril 1865.
652 Voir par exemple WO 32/8282, p. 57-70, la *Despatch* n° 54 de Sir George Grey (datée du 27 avril 1865 et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies) et WO 32 8282, p. 71-96, la réponse de Cameron à ce courrier. À ces courriers s'ajoutent tous ceux envoyés à leurs supérieurs respectifs sur le même sujet.
653 WO 32/8283, p. 16. Lettre ouverte de Grey et *Memorandum*, 4 mars 1865, et WO 32/8283, p. 18A-18B. Courrier de Cameron à Grey, 3 mai 1865.
654 WO32/8283, p. 22. Lettre du général Cameron au *War Office*, 7 mars 1865.

Dans une lettre ultérieure, toujours au *War Office*, il souligne que le gouverneur Grey n'essaie même pas de nier les faits et interférences qu'il dénonce et se plaint que ce dernier continue de communiquer les courriers privés qu'il lui adresse afin de créer « *[…] un ressentiment contre lui dans la colonie*[655] ». Grey soutient de manière peu convaincante que son « […] désir a été de le laisser aussi libre et sans entrave que possible[656] ». Dans sa réponse à ce courrier, Cameron cite les opérations dans la région de Patea comme exemple patent d'ingérence du gouverneur[657]. Le *War Office* ne peut que constater la situation et exprimer son regret quant à ces différends entre « *deux officiers compétents, distingués et des plus respectables, en un temps où il était de la plus haute importance qu'ils maintiennent des relations amicales intactes l'un envers l'autre*[658] ».

Bien qu'à charge, l'ouvrage du lieutenant-colonel Gorton fournit des éléments d'appréciation intéressants sur ce sujet : il cite notamment une lettre du général Cameron datée du 6 septembre 1886, dans laquelle ce dernier écrit :

> « *J'ai été très malchanceux de servir sous les ordres d'un gouverneur qui était constamment en train d'interférer dans les ordres que je donnais aux officiers sous mon commandement et de changer les instructions que je leur avais précédemment données*[659] ».

Pour Gorton, c'est du fait d'un contre-ordre de Grey que les Maoris eurent le temps de se retrancher solidement dans le *Gate Pa*, « *[…] dont l'assaut a coûté la vie à tant de courageux officiers*[660] ». Alors que Cameron avait ordonné à un détachement de patrouiller constamment la zone pour éviter toute installation défensive maorie, Grey avait interdit aux réguliers de quitter leur redoute, « *pas même s'ils sont attaqués*[661] » : le passage est d'ailleurs en italique dans le témoignage de Gorton, chez qui on sent que les années n'ont pas effacé la rancœur. Belich ne mentionne pas ces interférences, qui posent pourtant un véritable problème opérationnel.

---

[655] WO32/8283, p. 12-13. Lettre du général Cameron au *War Office*, 10 mai 1865.
[656] WO 32/8282, p. 9. Courrier de Grey au *Colonial Office*, 27 avril 1865.
[657] WO 32/8282, p. 24. Réponse du général Cameron à la *Despatch* n° 53 de Sir George Grey.
[658] WO 32/8284, p. 13-14. Lettre du *War Office* au général Cameron, 26 juillet 1865.
[659] Edward Gorton, *op. cit.*, p. 20.
[660] *Ibid.*, p. 21.
[661] *Ibid.*, p. 85.

Cette inimitié inter-personnelle traduisait aussi, au niveau local, les frictions qui pouvaient survenir entre les différents ministères britanniques, notamment en période de crise. Ainsi, Hartington (sous-secrétaire d'Etat à la Guerre entre 1863 et 1866) écrit au *Colonial Office* pour rappeler les attributions respectives d'un gouverneur de colonie et d'un commandant en chef[662]. Les différends entre Grey et Cameron s'accroissent et finissent par compromettre la bonne marche des opérations. Le prince George lui-même, commandant en chef des forces britanniques, doit s'emparer du problème et il a des mots très forts dans son courrier du 25 octobre 1865. Il fustige « la grande confusion » qui règne et la « position difficile » des brigadiers généraux vis-à-vis du haut commandement[663]. Le retrait du gros des troupes impériales tombe donc à point nommé et fut un prétexte commode pour rappeler honorablement le général Cameron en Grande-Bretagne. Grey avait auparavant demandé à être mis en copie de tous les envois de Cameron au *War Office*. Après sa prise de fonction comme nouveau commandant en chef, Chute se montre donc très prudent et, dans son premier courrier officiel à Grey en septembre 1865, croit devoir préciser qu'il ne rend compte des évènements de Nouvelle-Zélande au *War Office* « *[…] que dans la mesure où ils concernent les troupes de sa Majesté*[664] ». Gorton conclut cette affaire par cette phrase cinglante « *la guerre aurait été beaucoup plus courte si nous avions eu un autre gouverneur*[665] », avant de souligner la nécessité absolue de l'indépendance d'un commandant en chef vis-à-vis d'un gouverneur en ce qui concerne les opérations militaires[666].

La funeste offensive italienne sur Adoua en 1896, lancée à la suite de pressions du premier ministre Crispi sur le général Baratieri, est un autre exemple de pression de nature politique comme cause directe de défaite sur un théâtre d'opération colonial[667]. Historiquement, les relations furent souvent tendues entre les gouverneurs et l'administration militaire des colonies britanniques Dans un mémorandum adressé à Grey en mai 1865 par exemple, les ministres Walter Mantell et Harry Atkinson soutiennent que Cameron n'est pas « *[…] dénué de préjugés*[668] » à l'égard du gouvernement colonial. La période coloniale britannique en Amérique du Nord fournit de nombreux exemples de ces querelles[669], qui ne

[662] WO 33/16, p. 580-580v.
[663] WO 33/16, p. 575-575v. Lettre du *Field Marshall Commanding in Chief* au *War Office*, 25 octobre 1865.
[664] WO 33/16, p. 566-566v et 569. Lettre du général Chute au gouverneur Grey, 30 septembre 1865.
[665] Edward Gorton, *op. cit.*, p.8.
[666] *Ibid.*, p.125-127.
[667] « *Ce facteur coûteux que constituait le prestige de l'Empire exigeait que nous poursuivions les opérations […]* » avait écrit à ce sujet Winston Churchill. Winston Churchill, *op. cit*., p. 67.
[668] WO 32/8283, p. 6. « *Memorandum for his Excellency the Governor* », 8 mai 1865.
[669] Fred Anderson, *Crucible of War: The Seven Years' War and the Fate of Empire in British North America: 1754-1766*, *op. cit.*, p. 729-734.

sont d'ailleurs pas spécifiques à la Grande Bretagne. Côté français, l'inimitié entre Montcalm et Vaudreuil au Canada est restée célèbre. C'est ici que l'apport de la sociologie peut être particulièrement précieux. Bien plus qu'une simple opposition entre civils et militaires, cette défiance mutuelle entre métropolitains et colons procédait de causes bien plus profondes. Vues de Londres, les colonies lointaines apparaissaient comme un monde à part, fait pour les aventuriers et les marchands. En découlait une certaine condescendance à leur égard, que l'on retrouve dans la littérature classique de l'époque victorienne : « *pour moi, il n'y a pas dans les colonies de bonne société, rien de ce que j'entends par là*[670] », affirme le personnage de Mrs Vane dans *Le Portrait de Dorian Gray*, bien peu de personnes délicieuses en somme. La description qu'elle fait ensuite de l'Australie, où se croisent chercheurs d'or, brigands et chariots, a des airs de *Far West* américain[671], avec toute la connotation négative que cela peut avoir dans les conversations mondaines de l'époque.

En Nouvelle-Zélande, cette situation perdure même après le départ des troupes impériales, alors que la colonie assure elle-même sa défense, comme en témoigne la rivalité entre le colonel Thomas McDonnell et le *commissionner* Robert Parris[672]. Outre les rivalités entre les militaires et l'administration coloniale, on assiste également à des luttes d'influence entre les différentes armées, avec des arguments parfois très discutables[673]. Le capitaine Gambier, éminent membre de la *Royal Navy* soutient ainsi que l'habitude du guet à la mer rend les soldats de marine plus alertes : « *aucun ne fut surpris par un coup de tomahawk dans son lit, contrairement à ce qui se produisit avec l'armée*[674] ». La *Royal Navy* était aussi une source de renseignement précieuse car souvent plus rapide que les comptes rendus officiels périodiques. Elle utilisa ce levier pour renforcer son influence[675]. Ceci étant, si l'on se place

[670] Oscar Wilde, *op. cit.*, p. 113 et 116.
[671] Le passage en question est éloquent et en dit long sur les représentations qui prévalent. Mrs Vane entrevoit ainsi l'avenir de son fils James : « *il allait quitter le navire à Melbourne, fausser gentiment compagnie au capitaine et filer droit vers les champs aurifères. La semaine ne serait pas terminée qu'il tomberait sur une grosse pépite d'or pur, la plus grosse jamais découverte, et qu'il la ramènerait sur la côte dans un chariot gardé par six policiers à cheval. Les bandits les attaqueraient trois fois et seraient vaincus dans une immense tuerie. Mais non, il n'était pas question qu'il aille dans les mines d'or. C'étaient des endroits atroces où les hommes s'enivraient, se tiraient dessus dans des tripots et employaient des gros mots* ». Ibid., p. 116-117.
[672] Cette rivalité et l'ambition de McDonnell sont à l'origine du massacre de Pokaikai en 1866. James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […], op. cit.*, p. 17 et 39-40.
[673] Julie d'Andurain, *op. cit*., p. 357.
[674] Colin White, « *The Handyman: the Victorian Sailor at War* » (p. 81-88), *in Half a World away: seventeen papers presented to a maritime heritage conference in Auckland*, édité par David Johnson et Peter Dennerly (éd.), Auckland, Royal New Zealand Navy Museum, 1998, 213 p, p. 86.
[675] Voir par exemple CO 881/2, p. 56. Compte-rendu des mouvements de la *Royal Navy* dans la zone Australie/Nouvelle-Zélande par le commodore Lambert, 20 janvier 1870.

du point de vue du cabinet britannique, ces sources de renseignement alternatives permettaient une meilleure appréciation de la situation. En fonction de leur rédacteur, les recensions des évènements mettent ainsi à l'honneur telle ou telle unité, ou en critiquent une autre pour rehausser indirectement leur prestige. Le dénouement funeste du siège de Gate Pa donnera lieu à de véritables règlements de compte entre unités et armées, qui s'accusent mutuellement de lâcheté et se rejettent la responsabilité de l'échec. Ces rivalités internes n'étaient pas spécifiques à la Grande Bretagne. Julie d'Andurain mentionne ainsi pour la France, outre la compétition entre Marine et Armée de Terre, les rivalités d'armes entre Légion Etrangère et Troupes de Marine par exemple.

Cette compétition a donc des répercussions au niveau stratégique, en tant qu'obstacle à l'unité d'action. Elle est également un point d'attention particulier pour le chercheur dans l'analyse critique des sources, dont le désintéressement n'est pas toujours la qualité première.

CHAPITRE V : LA COLONIE SEULE FACE A SON DESTIN

Cette partie aura pour objet la mise en place de la *Self Reliance Policy* décidée par Londres et examinera ses conséquences sur la conduite, par la colonie, des deux derniers conflits majeurs des *New Zealand Wars* : les révoltes de Titokowaru et Te Kooti.

1) Une transition compliquée : le retrait des troupes impériales

a) L'enjeu financier

Seuls 10% du coût des garnisons coloniales – qui représentaient plus de 40 000 hommes au total - étaient financés par les colonies dans les années 1850, le reste étant à la charge de Londres[676]. Ce déséquilibre génère des tensions croissantes entre le cabinet britannique et les autorités coloniales à propos du partage du fardeau financier (ce que les anglo-saxons nomment aujourd'hui le « *burden sharing* »). Ainsi, en 1856, le secrétaire d'Etat aux colonies Henry Labouchère avertit le gouverneur Browne que les troupes impériales seront retirées des districts qui n'auraient pas rempli leurs obligations en matière de casernements et de cantonnements[677]. Mi 1862, un courrier fustige le peu d'efforts déployés par le gouvernement colonial pour améliorer la *Great South Road*[678], nouvelle artère stratégique qui doit servir pour la campagne envisagée dans le Waikato. Toujours dans le cadre de cette campagne, la *House of New Zealand* explique (dans un mémorandum remis en mai 1863), qu'elle refuse d'accorder des fonds supplémentaires aux ministres pour la double

[676] Brian James Dalton, *War and Politics in New Zealand, 1855-1870*, Sydney, Sydney University Press, 1967, 311 p, p. 50.
[677] CO 881/1, ch. XXXIV: « *Recent Correspondence on New Zealand Affairs* », annexe 1. Lettre de Labouchère au gouverneur Browne, 21 octobre 1856. Malgré ces échanges parfois houleux entre Londres et la colonie, on était bien loin du « *Quartering Act* » de 1765, qui stipulait que les bâtiments disponibles des localités pouvaient être réquisitionnés pour y loger les troupes.
[678] WO 33/16, p. 145v.

paie des régiments sikhs. De surcroît, « *il a été expressément demandé aux ministres de ne pas impliquer la colonie pour des questions militaires en plus des sommes déjà votées* »[679], peut-on également lire dans le document. Cette vision quelque peu minimaliste de l'effort de la colonie, dans les différents domaines mentionnés, ne manquera pas de générer du ressentiment dans le cabinet londonien et explique en grande partie le comportement similaire de ce dernier au moment du transfert d'autorité[680].

Ces tensions s'exacerbent car la Nouvelle-Zélande se trouve « *[…] dans un état de prospérité remarquable et croissante*[681] », comme l'avait souligné un rapport de 1858. Les reproches de Londres aux autorités coloniales en matière de politique foncière (et surtout ses conséquences sur le plan sécuritaire) se font de plus en plus directs et véhéments. La pierre angulaire de ces reproches est un mémoire collectif rédigé sous la direction de Fairfield et intitulé « *The New Zealand Question* ». Achevé le 13 avril 1870, il fait preuve d'une très grande perspicacité quant aux causes des *New Zealand Wars*. Il est accompagné de différents courriers envoyés à la colonie au cours des années précédentes, afin de mettre ses considérations en perspective. Il se montre très sévère à l'égard des colons et des autorités coloniales, accusées d'irresponsabilité dans leur politique foncière.

Ainsi, il regrette que les *Secretaries of State* successifs aient non seulement approuvé le « *Confiscation Scheme* », mais aussi permis qu'il reste en vigueur, hormis contre les tribus qui s'en étaient directement pris à la colonie. Il martèle que ce sont ces pratiques qui ont poussé les tribus maories à la guerre, alors qu'elles y étaient (dans leur grande majorité) peu enclines. Il évoque ensuite le cercle vicieux plusieurs fois observé : confiscations – révolte – engagement de moyens britanniques – victoire – excès de confiance - relance des spoliations.La responsabilité écrasante de la *New Zealand Company* et des gouvernements coloniaux[682] dans ce phénomène est bien mise en avant[683].

---

[679] WO 32/8261, p. 37-39. Mémorandum de la *House of New Zealand*, signé par Alfred Dornett, 9 mai 1863.
[680] En outre, l'état des paiements réalisés par le *Colonial Treasury* au profit des troupes impériales en date du 30 septembre 1866 fait apparaître que certaines dépenses de la colonie sont attribuées de façon quelque peu rapide et systématique aux troupes britanniques, comme les routes. CO 881/2, p. 25.
[681] WO 32/8252, p. 10.
[682] Dans le cas de la Première Guerre du Taranaki par exemple, le gouvernement et le gouverneur Browne sont seuls responsables du déclenchement du conflit. C'est l'avis du religieux Octavius Hadfield, selon qui elle aurait tout à fait pu être évitée. Il rédigea trois pamphlets (dont l'ouvrage *The New Zealand Wars : The Second Year of one of England's Little Wars* Londres, Williams and Norgate, 2018 1861, 90 p) à destination du duc de Newcastle, alors secrétaire d'Etat aux Colonies, afin de faire valoir son point de vue. Ses actions pour un rappel du gouverneur Browne et un respect strict des garanties du traité de Waitangi lui valut une grande impopularité auprès des colons et des autorités néo-zélandaises. June Starke, « *Hadfield, Octavius* », 1990, *DNZB Online-Te Ara*. https://teara.govt.nz/en/biographies/1h2/hadfield-octavius

L'historiographie présente souvent la *New Zealand Company* comme seul et unique responsable de ce phénomène. Il ne faut pourtant pas oublier qu'elle est démantelée au cours des années 1850 et que ce sont ensuite les gouvernements coloniaux qui sont en charge de l'acquisition foncière. Une annexe de *The New Zealand Question* porte ainsi le titre éloquent d'« *Extraits de courriers montrant que la Nouvelle-Zélande a été prévenue de ne pas chercher d'aide de la part de l'Angleterre dans sa poursuite de l'extension de ses établissements*[684] ». Ainsi, dès 1865, Cardwell avait fait part de ses grandes réserves quant à l'extension de la colonisation dans le Taranaki, martelant de ne pas aller « *[…] au-delà de ce que vous êtes prêts à défendre avec une force coloniale* »[685].

Le 28 février 1867, lord Carnarvon avait à nouveau mis en garde la colonie contre les conséquences potentielles de la nouvelle vague de confiscations de terres, conséquences auxquelles les forces coloniales devaient désormais faire face seules[686]. Pourtant, au même moment, une baisse sensible des *Native Expenditures* fut observée, que la colonie tenta d'expliquer de manière peu convaincante par un changement de typologie de ses différentes dépenses[687]. Pourtant, les pots de vin (*takoha*) et cadeaux divers destinés à assouplir la position des chefs maoris vis-à-vis des cessions foncières étaient enregistrés comme des dépenses liées à l'acquisition de terres dans les comptes de la colonie[688]. Cardwell suspendit même le stationnement d'un régiment d'infanterie à une dépense de 50 000 livres au profit des Maoris, manière de souligner en creux l'inconséquence du gouvernement néo-zélandais en matière de sécurité[689]. Dès 1851, Grey avait pourtant insisté sur la nécessité de réserver des fonds conséquents à cet effet, même en temps de paix[690]. Ne peut-on pas mettre en évidence un lien de cause à effet entre l'extension des établissements des colons, la baisse des dépenses consacrées aux tribus maories et la remontée progressive des tensions ?

---

[683] CO 8881/2, « *The New Zealand Question* », chapitre 8, p. 41-43.
[684] CO 881/2, chapitre 8, p. 48-51. Annexe B au mémoire de Fairfield intitulé « *The New Zealand Question* », 13 avril 1870.
[685] WO 32/8285, p. 18-19. Lettre de Cardwell à Grey, 26 juillet 1865.
[686] CO 881/2, chapitre 8, p. 51. Courrier annexé au mémoire de Fairfield intitulé « *The New Zealand Question* », 28 février 1868.
[687] CO 881/2, chapitre 9, p. 33. Extrait du *Financial statement of New Zealand*, W. Fitzhebert, 22 août 1867.
[688] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 284.
[689] CO 881/2, p. 34. Cité dans le mémoire de Fairfield intitulé « *The New Zealand Question* », 13 avril 1870.
[690] CO 881/1, chapitre XXX, p. 15. Lettre du gouverneur Grey au Earl Grey, 30 août 1851. Il est question des « *Funds to be reserved for Native Purposes* ».

La dette de la colonie était un autre objet de discorde, d'autant plus que l'émancipation fiscale des colonies n'était pas si aisée, comme l'attestait le précédent australien. Paradoxalement, le développement économique engendrait des problèmes fiscaux : dans la mesure où, au départ, la majorité des revenus de la colonie provenait des droits à l'importation sur le tabac, le vin et les spiritueux, la production de ces articles au sein de la colonie engendrait une baisse importante de revenus[691]. Dilke écrit même que « *les difficultés du moment découlent principalement des dépenses de guerre, et ne cesseront qu'avec l'extinction de la race maorie*[692] ». Les opérations militaires étaient, sans surprise, la contrainte la plus sensible que la colonie devait appréhender. En juillet 1865, Cardwell reproche à Grey de n'avoir pas anticipé les ressources en argent liquide nécessaires au paiement des soldes pour les opérations en cours dans le Taranaki, notamment pour les unités de milice qui ont été mobilisées[693]. Le cabinet britannique se plaint également que rien n'ait encore été mis en place par la colonie pour soulager le commissariat, qui fournit encore l'approvisionnement des troupes coloniales.

Cet expédient augmente encore la dette de la colonie vis-à-vis du gouvernement et il est donc demandé à Grey de donner des « ordres stricts » pour mettre un terme aux avances de fonds impériales non autorisées par le Parlement[694]. Au sein du gouvernement et du parlement de Nouvelle-Zélande, on attribuait l'ampleur de cette dette aux décisions stratégiques. Ainsi, dans les « documents relatifs aux revendications impériales vis-à-vis de la colonie » (dont le libellé et l'utilisation du mot « revendications » donnent une bonne idée du caractère contentieux), le *Colonial Commissioner* Richardson ne se prive pas de critiquer la stratégie militaire impériale, qui est selon lui à l'origine des énormes dépenses. Il souligne le succès des opérations dans le nord d'Auckland (*Northern War*) et dans la Hutt Valley, grâce à « *l'après traitement*[695] ». C'était faire preuve de mauvaise foi, puisque le succès de cet après traitement était en grande partie dû au fait qu'il n'y avait pas eu de grandes vagues de spoliations dans ces zones à la suite des conflits qui les avaient secouées. Pour Richardson, c'est aussi une façon indirecte de louer la période où le gouverneur exerçait, *de facto*, la direction des opérations. Ce rejet des responsabilités sur les troupes impériales était récurrent,

[691] CO 881/1, chapitre I, p. 31. « *Minutes relative to the new Constitution for the Australian Colonies* », 9 mai 1848.
[692] Charles Dilke, *Greater Britain – A Record of Travel in English-Speaking Countries during 1866 and 1867*, *op. cit.*, p. 245.
[693] WO 32/8285, p. 9. Lettre de Cardwell à Grey, 26 juillet 1865.
[694] WO 32/8285, p. 5-7. Lettre de Mr Hamilton à Sir Rogers Bart, 26 juillet 1865.
[695] CO 881/2, p. 173. Rapport du *Colonial Commissioner* Richardson à propos des « revendications impériales vis-à-vis de la colonie », 1er juillet 1867.

et ne se limitait d'ailleurs pas aux aspects financiers. Dans un courrier à Grey écrit en 1865, Cameron rappelle que les soldats réguliers furent tenus pour responsables de la ruine du Taranaki lors du conflit précédent et il entend donc que les autorités coloniales prennent toutes leurs responsabilités quant au « *[…] résultat des opérations qu'elles auraient décidé d'entreprendre*[696] ».

L'augmentation des tensions liées aux problématiques financières conduisit plusieurs colonies éloignées et « secondaires » (par comparaison avec l'Inde notamment) à proposer divers expédients pour leur défense. En 1866, pour augmenter ses capacités de défense contre d'éventuels agresseurs extérieurs, la colonie du Victoria demanda par exemple la mise à disposition d'un navire de ligne de la *Royal Navy*, en échange de sa prise en compte de tous les frais liés à son entretien. « *Si le navire demandé est accordé, la colonie s'engage à ce qu'il soit efficacement maintenu en condition sans coût supplémentaire pour la Grande Bretagne, de façon à ce que Sa Majesté puisse, en fait, disposer d'un navire de guerre dans le Pacifique dont le maintien ne coûte rien à l'Angleterre*[697] ».

b) Le transfert d'autorité

La « *Self Reliance Policy* » mise en œuvre en Nouvelle-Zélande initie une dynamique qui s'achèvera avec l'octroi du statut de *dominion* en 1907[698]. D'une certaine manière, l'autonomie laissée par le Royaume-Uni à ses colonies était à la fois une nécessité pragmatique mais aussi une leçon apprise de sa propre histoire, le précédent le plus évident étant la Guerre d'Indépendance américaine. Au niveau militaire, cette inflexion amène des changements majeurs. Il s'agit ni plus ni moins d'un nouveau modèle de défense de la colonie. Il est d'ailleurs révélateur que le colonel Whitmore, futur chef de l'ensemble des

[696] WO 32/8282, p.80-817. Réponse de Cameron à la *Despatch* n° 54 de Sir George Grey, (datée du 27 avril et adressée au secrétaire d'Etat aux Colonies).
[697] CO 881/2, chapitre 14, p. 4. Lettre du *Treasurer of Victoria Colony* George Verdon à l'Honorable Earl of Carnarvon, 27 septembre 1866.
[698] Cela s'inscrit dans le cadre plus global de la création d'un *Dominion Department* (désormais séparé du *Colonial Department*) au sein du *Colonial Office*.

troupes coloniales, ait intitulé son récit *The Last Maori War in New Zealand Under the Self-Reliant Policy*[699].

En octobre 1865, le colonel Haultain succède au major Atkinson comme ministre de la défense. C'est sous son mandat que le principal retrait des troupes impériales aura lieu. Après un premier retrait de cinq bataillons d'infanterie prévu à partir de 1865, le désengagement supplémentaire doit ramener les troupes impériales laissées dans la colonie à un effectif de trois bataillons d'infanterie et une batterie d'artillerie[700]. Dans un long courrier à Grey en juillet 1865, Cardwell l'enjoint à ne rien faire qui puisse retarder le départ des troupes impériales, notamment la création de routes ou l'extension d'établissements dans des zones contestées comme le Taranaki[701]. On peut parler d'un certain empressement de la part de Londres, relayé par Grey (qui estime qu'un retrait de plus de cinq bataillons est possible), qui ne s'explique pas totalement par la situation, encore précaire dans certaines zones[702]. Il génère également une certaine confusion pour Chute. Le flou entourant les modalités de retour des régiments réguliers le conduit à en référer au *War Office*, qui donne raison à Grey[703]. Outre l'empressement du cabinet britannique à retirer ses troupes, il faut y voir le désir de Grey de retrouver des prérogatives plus larges après le départ du commandant en chef impérial. Signe supplémentaire du flottement qui entoure la période, en novembre 1865 (alors que les communications ont tout de même bien progressé), le *War Office* ignore toujours si les cinq bataillons d'infanterie ont quitté la Nouvelle-Zélande, comme il l'a ordonné en février[704].

Mais, plus généralement, les Britanniques ont des difficultés à apprécier la réalité de la menace que représente le mouvement *Hau Hau* à cette période. Vu du cabinet britannique, la grande majorité des 38 000 Maoris « *[…] est lasse des extravagances des* Hau Hau[705] ». De plus, le pessimisme affiché par les autorités coloniales était perçu, à tort ou à raison, comme une manœuvre visant à continuer de recevoir des subsides importants de la part de Londres[706].

---

[699] George S. Whitmore, *The Last Maori War in New Zealand Under the Self-Reliant Policy*, Londres, Sampson Low, Master and Co, 1902, 198 p.
[700] WO 33/16, p. 581. Consignes du *War Office* au général Chute, 27 novembre 1865.
[701] WO 32/8285, p. 18-19. Lettre de Cardwell à Grey, 26 juillet 1865.
[702] Il ne s'explique pas non plus par des évènements mondiaux ou dans les colonies britanniques, car il n'y a pas de crise majeure à cette période. Voir annexe 3.
[703] WO 33/16, p. 574-575. Lettre du *War Office* à Chute.
[704] WO 33/16, p. 581. Consignes du *War Office* au général Chute, 27 novembre 1865.
[705] CO 881/2, p. 39. Mémoire de Fairfield intitulé « *The New Zealand Question* », 13 avril 1870.
[706] CO 8881/2, « *The New Zealand Question* », chapitre 8, p. 39.

Pour Gorton, le ministre Haultain fut l'homme de la situation, grâce à son « *[…] expérience et à son caractère*[707] », même si les louanges qu'il lui tresse sont aussi un moyen indirect de dévaloriser la gestion précédente de George Grey. Comment la colonie s'est-elle organisée pour assurer seule, ou presque, sa défense ?

La jeune armée coloniale se heurta tout d'abord au défi de l'encadrement. La montée en puissance de la nouvelle force requérait de l'expérience. Gorton écrit ainsi que « *le grand défaut de la* Colonial Army *à cette période* [1865-1869] *était son manque de discipline, le plus souvent par manque d'expérience de l'encadrement*[708] ». Les autorités s'appuyèrent donc sur un certain nombre de membres de la *gentry* coloniale, qui étaient d'anciens officiers britanniques, comme Whitmore, qui s'était illustré en tant que major. Ces derniers reçurent des responsabilités éminentes au sein de la *Colonial Defense Force*[709]. Se pose néanmoins la question des capacités réelles de certains de ces cadres à conduire avec succès des opérations d'envergure, car le transfert d'autorité a très clairement entraîné une perte de savoir-faire au niveau de l'encadrement.

Par ailleurs, compte tenu de l'instabilité qui prévaut dans plusieurs zones, le besoin de troupes permanentes se fait de plus en plus prégnant. « *En ce temps-là, il n'y avait pas de communications télégraphiques avec le siège du gouvernement à Wellington* [depuis Wanganui] *et les courriers arrivaient par voie terrestre trois fois par semaine et au gré des liaisons fluviales à vapeur. J'ai par conséquent souvent dû agir de ma propre responsabilité*[710] », explique Gorton. Compte tenu des communications encore limitées, les zones « périphériques » se trouvaient quelque peu livrées à elles-mêmes (au moins pour quelque temps) lors de la survenue de troubles. Or, la *Colonial Defence Force* reposait principalement sur des volontaires, d'où la création de l'*Armed Constabulary*, sur un modèle comparable à celui mis en œuvre auparavant dans la colonie australienne du Victoria.

Cet emprunt illustre la « continuité » entre Australie et Nouvelle-Zélande. La nomination de George Grey en tant que gouverneur avait été la première manifestation

[707] Edward Gorton, *op. cit*., p. 60-61.
[708] Edward Gorton, *op. cit*., p. 67.
[709] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […], op. cit.*, p. 70 et 150.
[710] Edward Gorton, *op. cit.,* p.62. Incise ajoutée par l'auteur dans un souci de clarté.

tangible de cette continuité. À cette période, cela est encore plus prononcé : ainsi, le gouverneur Bowen a été gouverneur du Queensland, le futur premier ministre Waterhouse est premier ministre d'Australie-Méridionale et Browne fut nommé gouverneur de Tasmanie après avoir été remplacé par Grey. Ce lien et ces transferts s'expliquent, bien évidemment, par la proximité géographique : toutefois, ils ne sont pas seulement une solution de facilité, loin de là. En effet, ils s'expliquent également par la nature même des deux colonies (colonies de peuplement), où l'on retrouve très tôt une forme d'administration directe. Cela illustre l'impact du contexte local sur les modèles de gouvernance impériale et leur convergence. Autre exemple de ce processus, au XVII^{e} siècle, des défis similaires avaient amené la *Dutch East India Company* et la *British East India Company* à recourir à un modèle d'organisation très proche malgré un développement parallèle et sans emprunts réciproques[711].

Du fait des limites identifiées des forces coloniales et des diverses frictions liées au départ des troupes impériales (à commencer par les aspects financiers), un modèle plus pérenne vit donc le jour avec l'*Armed Constabulary Field Force*, officiellement créée le 1er novembre 1867 par l'*Armed Constabulary Act*. La structure de cette force impliquait une profonde transformation, avec la constitution d'une véritable armée coloniale : cela se traduisait au niveau de l'armement (avec, comme mentionné précédemment, l'utilisation de carabines comme armement principal) ou, plus généralement, de l'équipement[712]. La photo de la page suivante montre l'évolution, tant au niveau des uniformes que de l'équipement, par rapport à une armée « régulière ».

[711] Oscar Gelderblom, Abe de Jong et Joost Jonker, « *The Formative Years of Modern Corporation : The Dutch East India Company* », *in The Journal of Economic History*, vol. 73, n° 4, décembre 2013, p. 1050-1076. La colonisation par comptoirs, limitée aux franges côtières, traduisait également une incapacité à entreprendre une véritable colonisation du territoire, comme ce fut le cas pour les Espagnols aux Philippines.

[712] Ce dernier était plus adapté à la vie en campagne et les pratiques internes renforcèrent encore davantage cet aspect : ainsi, les *Constables* portaient souvent leurs couvertures comme des kilts, de préférence aux pantalons épais, afin d'améliorer leur confort et leur mobilité dans les terrains difficiles.

- Photographie de membres de l'*Armed Constabulary* en tenue de campagne, sans date. Collection personnelle de Robert Stowers.
(*In* Robert Stowers, *op. cit*., p. 183.)

On remarque l'équipement relativement hétéroclite et la présence de divers armements (carabines, revolvers), ce qui n'était pas sans poser un certain nombre de problèmes logistiques. Déjà au sein des *Forest Rangers*, la multitude d'armements avait posé des problèmes d'approvisionnement en munitions par le passé[713]. Dans sa quête de flexibilité tactique, la nouvelle armée coloniale, se retrouve donc confrontée à la problématique du lien entre échelle et besoin de standardisation.

[713] Robert Stowers, *op. cit.*, p. 29.

L'*Armed Constabulary* serait organisée en neuf « divisions » de 80 hommes chacune, avec un rôle en temps de paix qui serait à mi-chemin entre des missions de souveraineté, de police et de contrôle de zone. Une seule division est envoyée dans l'Ile du Sud (pour surveiller les champs aurifères du Canterbury), qui resta préservée du conflit après Wairau du fait du faible peuplement maori. D'un effectif permanent de 720 soldats, qui correspondait mieux aux ressources de la colonie pour son maintien, la nouvelle force devrait nécessairement être complétée par des volontaires ou des miliciens durant les périodes de crise. L'apport des *kupapa* serait donc lui aussi capital pour pallier l'effectif limité de cette nouvelle force. En parallèle, les unités atypiques telles que les *Forest Rangers* disparaîtraient pour laisser place à une nouvelle armée véritablement coloniale, plus homogène, mais aussi plus mobile.

Ces diverses réorganisations eurent pour effet un certain désordre mais fort heureusement pour la colonie, elle put bénéficier d'une relative accalmie, du fait de l'épuisement progressif des foyers d'insurrection maoris. Ce n'est en effet qu'à partir de 1868, avec la révolte de Titokowaru, qu'elle fît à nouveau face à une menace majeure. Gorton précise d'ailleurs que la discipline ne commença à s'améliorer qu'après la prise de commandement et l'action du colonel Whitmore, mais aussi et surtout du fait du danger que constituait « *[…] l'armée victorieuse de Titokowaru*[714] ». Il ne restait alors plus qu'un seul bataillon impérial (le *2nd/18th Regiment*) dans l'île[715].

Parmi les autres facteurs qui expliquent la période relativement calme entre 1866 et 1868, on peut mentionner les contraintes de ressources (non seulement financières, mais humaines) de la colonie. Ces contraintes bien réelles l'invitaient à plus de mesure dans sa politique foncière ainsi qu'à la recherche de solutions politiques pérennes. C'est une explication supplémentaire du fait que les Maoris reçurent quatre sièges au sein de la *General Assembly* en 1867. Cette main tendue procédait aussi de considérations moins avouables visant à diviser les Maoris pour régner. Il s'agissait ainsi d'affaiblir l'influence du *Kingitanga* comme interlocuteur et vecteur principal d'expression des Maoris vis-à-vis des autorités coloniales. George Grey, durant son second mandat, avait lui aussi créé des instances représentatives spécifiques pour les Maoris dans le même but.

[714] Edward Gorton, *op. cit*., p. 71.
[715] Edward Gorton, *op. cit*., p. 76.

Le deuxième défi de taille pour les forces coloniales était de parvenir à mener des opérations dans la durée, potentiellement sur plusieurs fronts. Les limites étaient, d'une part, les effectifs mais aussi la structure de leur force. Le gouvernement ne pouvait alors compter que sur la *Colonial Force*, éventuellement complétée par des unités de milice et un nombre limité de volontaires. Ironiquement, si l'on peut dire, la colonie se trouvait désormais confrontée à la problématique des armées non permanentes et donc, aux mêmes dilemmes que les Maoris. Un procès-verbal du conseil provincial de Wellington en 1864 avait ainsi souligné que lors des convocations des miliciens, « *chaque travailleur perdait une journée de travail*[716] ».

Au niveau des effectifs proprement dits, les mesures incitatives (comme l'octroi de terres) et les récompenses étaient un levier puissant à disposition du gouvernement colonial. Ainsi, la *New Zealand Cross* fut instituée en 1869 par le gouverneur Bowen pour récompenser les mérites éminents de membres de la nouvelle armée coloniale, qui ne pouvaient prétendre à la *New Zealand Campaign Medal* (dont les droits s'arrêtent en 1866)[717]. Au vu du contexte particulier, Cardwell propose dès 1865 la création d'une *Armed Constabulary Force*, plus souple d'emploi et donc désormais plus adaptée aux spécificités néo-zélandaises que de grandes armées organisées à l'européenne, soulignant que les « *volontaires, rangers et unités de cavalerie ont jusqu'à présent rendu d'excellents services* »[718]. En arrière-pensée de son propos, il y a aussi la volonté de justifier le retrait des troupes impériales.

A partir de 1865 en effet, la résistance maorie est plus désunie. Cela entraîne un certain nombre de contraintes pour les Britanniques, qui doivent faire face à de multiples foyers d'insurrections répartis aux extrémités de l'île (du Taranaki à la côte Est). La situation présente néanmoins de réelles opportunités, puisqu'il est plus facile pour la colonie de générer un rapport local favorable. Autre opportunité, les groupes maoris qui prennent les armes ont des effectifs réduits et ne sont donc pas en mesure de construire des fortifications d'envergure. Ces dernières nécessitent un effet la mobilisation d'une main d'œuvre conséquente pendant une période prolongée, ce que des tribus désunies ne sont pas capable de faire. Cette nouvelle situation, combinée aux forces plus réduites dont dispose la colonie (du fait du retrait progressif des troupes impériales), vont être à l'origine d'un changement de stratégie, avec le

[716] Procès-verbal de la 11e session du conseil provincial de Wellington, 1864. Cité par Edward Gorton, *op. cit.*, p. 39.
[717] Tom Gibson, *op. cit.*, p. 251. Sur les différentes médailles britanniques de la période, voir Peter Duckers, *British Campaign Medals, 1815-1914*, Londres, Shire Library, 2008, 40 p, p. 21 pour la Nouvelle-Zélande.
[718] WO 32/8285, p. 30-32. Lettre de Cardwell à Grey, 26 juillet 1865.

recours croissant à la politique de la terre brûlée, voire à la terreur, avec des attaques directes sur les villages maoris. Comme le souligne Brian James Dalton,

> « *l'objectif n'est plus de conquérir des territoires mais d'infliger une "punition" à l'ennemi ; cela impliquait une grande brutalité, de nombreux villages sans défense brûlés et un pillage aveugle, dont même des Maoris loyaux eurent à souffrir*[719] ».

Le troisième défi auquel fut confrontée la jeune armée coloniale, lié à celui de la durée des opérations, mais aussi à leur étendue géographique, était celui de la logistique. Il y avait tout d'abord un aspect financier lié à cette problématique logistique, que nous avons déjà abordé. L'autre problème, tout aussi redoutable, était celui des moyens. L'utilisation de navires à vapeur resta donc cruciale même après la fin des opérations d'envergure, pour les mêmes raisons que celles évoquées précédemment : le maillage fluvial dense, d'une part, et les difficultés liées à l'utilisation de chevaux (dues au terrain ou climat) d'autre part. Ainsi, le 1er mai 1865, le *Deputy Commissary General* Strickland rend compte de la mort récente de plusieurs chevaux à Tangahoe, de nombreux autres étant quant à eux malades. Il poursuit en vantant les mérites du transport vapeur[720]. En outre, après le retrait des troupes impériales, l'armée coloniale n'a plus de commissariat organisé de bout en bout. À cet effet, Gorton est nommé inspecteur des dépôts de la colonie, fonction qu'il occupera de 1869 à 1878[721]. Il met en place un système de contrats, qui fait ses preuves dès la campagne du début de l'année 1869, pendant laquelle les 1200 hommes commandés par Whitmore sont répartis dans cinq ou six camps. Il reconnaît toutefois que ce système ne peut être mis en œuvre avec efficacité que dans des districts peuplés[722].

Mentionnons également un certain nombre de lourdeurs administratives ou, plus précisément, légales, qui réduisaient la réactivité de la colonie en matière de défense. Gorton décrit ainsi la mise en œuvre difficile et fastidieuse du *Militia Act* de 1858, qui stipulait que chaque milicien devait recevoir une convocation écrite individuelle. Il fit même l'objet d'une

[719] Brian James Dalton, *War and Politics in New Zealand, 1855-1870*, Sydney, Sydney University Press, 1967, 311 p, p. 108-110.
[720] WO 33/16, p. 536v-537, lettre du *Deputy Commissary General* Strickland au *Commissary General* Jones, 1er mai 1865.
[721] Edward Gorton, *op. cit*., p. 94 et 96.
[722] Edward Gorton, *op. cit*., p. 98 et 100.

campagne de presse contre lui (où il est question d'un « acte illégal ») pour avoir fait une proclamation orale du fait de l'urgence créée par les actions de Titokowaru dans la région de Wereroa[723]. On retrouve l'opposition récurrente entre la colonie et les responsables militaires, même si ces derniers en sont désormais issus[724].

Gorton livre également un récit intéressant quant au nouveau modèle de défense de la colonie et aux expédients locaux qui en résultent. Il explique ainsi qu'Isaac Featherston, l'énergique superintendant de la province de Wellington, a évité une escalade dans le Wairapapa (est de Wellington) grâce à une combinaison d'actions. Début 1866, les campagnes successives dans le Taranaki (et la politique de la terre brûlée qui y est mise en œuvre) provoquent une grande agitation dans le sud de l'Ile du Nord. Or, à Wellington, les autorités sont confrontées à un vrai dilemme : la convocation des milices aura sans doute pour effet d'augmenter encore les tensions mais l'imprévisibilité de la situation rend l'attentisme dangereux, car plusieurs tribus semblent sur le point de s'en prendre aux colons dans le Wairapapa. En parallèle d'une action diplomatique soutenue utilisant au maximum son ascendant personnel, Featherston ne cesse de brandir la menace de l'arrivée de troupes impériales (dont les Maoris ignorent l'imminence du retrait massif). Il fait également acheminer dans le plus grand secret des armes dissimulées dans un convoi de marchandises. Une fois ces dernières acheminées à Greytown, il ordonne immédiatement une démonstration d'exercice de la milice. La soudaineté de ce déploiement de forces achève de mettre un terme aux velléités maories[725]. Featherston reçut ultérieurement la *New Zealand Cross* pour l'ensemble des services rendus à la colonie. Le dilemme auquel fut confronté Featherston illustre plus généralement l'équilibre ténu entre dissuasion crédible et escalade, et la place centrale des perceptions dans ce genre de problématiques.

Cet exemple est également démonstratif de l'inventivité dont vont devoir faire preuve les autorités pour circonscrire les troubles à venir. Ces considérations vont renforcer la tendance au provincialisme, avec comme présupposé une plus grande efficacité des acteurs locaux dans leur dialogue avec les tribus maories. C'est notamment le cas de la province de Wellington (où officie Featherston), dont l'éloignement géographique avec Auckland renforce les accusations de déconnexion avec la réalité locale. Parlant de Featherston, son biographe

[723] Edward Gorton, *op. cit*., p. 79-80.
[724] Harry Atkinson, ministre de la défense de la colonie jusqu'en octobre 1865, s'est par exemple distingué comme capitaine au sein des *Taranaki Bush Rangers*. Edward Gorton, *op. cit.*, p. 60.
[725] Edward Gorton, *op. cit*., p. 43-51.

précise qu'il incarne l'« *ultra-provincialisme*[726] », comme en témoigne d'ailleurs son opposition de longue date à la *New Zealand Company*.

Le retrait se poursuit néanmoins, petit à petit. En février 1870, le gouverneur Bowen rend compte que deux compagnies du *2/18th Regiment* se dirigent vers Sidney[727] : il s'agit des dernières troupes impériales à quitter la colonie. Début 1870 Granville, alors secrétaire d'Etat aux Colonies, écrit à Bowen pour expliquer que ce retrait final des troupes impériales est comparable à ce qui s'est fait dans les autres colonies, hors période de guerre. Il croit même nécessaire de préciser qu'il n'a « *[...] aucun désir d'abandonner la colonie*[728] » (sentiment qu'éprouvent de nombreux colons, comme l'illustre la gravure de la page suivante). Systématiquement, les courriers sur le sujet comportaient un volet politique vis-à-vis des Maoris, afin de faciliter ce que l'on nomme aujourd'hui la « sortie de crise ». Cardwell préconise le schéma suivant : tout d'abord « *donner aux sujets de la race native des droits civils* » puis les placer graduellement et prudemment sous le contrôle de la loi[729]. En 1870, Granville préconise quant à lui de récompenser plus ostensiblement les chefs maoris alliés les plus méritants (comme Te Keepa), notamment par la remise d'épées en argent, destinées à consolider les liens[730].

[726] David Hamer, « *Isaac Earl Featherston* », 1990, *DNZB Online – Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies/1f4/featherston-isaac-earl
[727] CO 881/2, p. 45. Lettre du gouverneur Bowen au *Earl* Granville, 19 février 1870.
[728] CO 881/2, p. 46-48. Lettres de Granville à Bowen, 25 février 1870 et 25 mars 1870.
[729] WO 32/8285, p. 28-29. Lettre de Cardwell à Grey, 26 juillet 1865.
[730] CO 881/2, p. 47. Lettre de Granville à Bowen, 18 mars 1870.

- « *Mother England abandons New Zealand* », gravure parue dans <u>*Punch, or The Auckland Charivari*</u>.

Dans le dialogue qui accompagne la gravure, le dessinateur fait dire à l'allégorie *Britannia* : « *voici le marais dans lequel tu dois te frayer un chemin ; donc, commence tout de suite et n'espère aucune aide de ma part* ». On peut également lire sur les pierres les mots de « rébellion » et de « dette » (qui sont les principaux défis auxquels est confrontée la colonie) ou encore « trahison ».

(*In* James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 219.)

2) La révolte de Titokowaru[731]

Dans un souci de clarté et afin de mettre en lumière leurs spécificités, nous traiterons les révoltes de Titokowaru et Te Kooti séparément, tout en notant qu'elles se produisent au cours de la même période, avec les difficultés que cela peut engendrer pour la jeune *Armed Constabulary*. Le second semestre 1868 est en effet une période de grave crise pour la colonie, confrontée aux révoltes de Te Kooti et Titokowaru, alors que la quasi-totalité des troupes impériales ont quitté la Nouvelle-Zélande et que l'armée coloniale achève à grand peine sa réorganisation. Le léger décalage entre les deux révoltes et le nombre limité de partisans de Te Kooti va être crucial pour la colonie. James Belich souligne également que l'envoi de trente guerriers auprès de Te Kooti par Titokowaru en 1869 est « *[…] le seul exemple connu de coopération entre les deux généraux*[732] », malgré l'opportunité qu'aurait pu constituer une coalition de leurs forces à cette période. Comment est gérée cette période critique ?

À partir de 1865, Titokowaru rayonne (depuis son solide *pa* de Te Ngutu O Te Manu) dans l'ensemble du Taranaki, ravagé par des années de guerre. C'est un chef expérimenté, fils d'un chef ayant combattu lors des *Musket Wars* contre les tribus du nord. Lui-même possède une bonne expérience : il a notamment étudié les *pa* modernes en combattant dans le Taranaki au début des années 1860. En plus des phénomènes d'exode, la coopération entre les différentes tribus avait été le principal vecteur de diffusion des savoirs guerriers, notamment en matière de fortifications. Ce processus d'apprentissage indéniable montre d'ailleurs, comme évoqué précédemment, tout l'intérêt du récit dans la production des savoirs de guerre. Titokowaru a également participé à plusieurs engagements au sein des *Hau Hau* : il perd d'ailleurs son œil droit lors de l'attaque sur Sentry Hill en 1864. C'est également un prêcheur doué d'une grande sagacité et au fort *mana*[733]. C'est en outre un fin politique (il est présent lors du « serment de Manawapou en 1854) et il est à la fois respecté et écouté. La paix semble

[731] Pour une étude détaillée de la révolte de Titokowaru, voir l'ouvrage de référence est celui de James Belich sur le sujet: *I shall not die: Titokowaru's War […], op. cit.* On lui doit aussi les biographies de Titokowaru, Whitmore et McDonnell, les trois principaux protagonistes militaires du conflit, dans le *Dictionary of New Zealand Biography*. https://teara.govt.nz/en/biographies

[732] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 282.

[733] Il appartient en effet à une lignée prestigieuse, puisque c'est un descendant du légendaire Turi, capitaine du canoé *Aotea*, arrivé avec les premières flotilles. James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 2.

alors proche mais la poursuite des confiscations de terres ne lui laisse d'autre choix que la guerre. La décision prise par Titokowaru de reprendre les armes était d'autant plus significative qu'il avait été un ardent défenseur de la paix pendant plusieurs années et n'avait pas ménagé ses efforts à cette fin.

Contrairement au scénario pessimiste d'un enhardissement des Maoris qu'était censé provoquer le départ des troupes impériales[734] (scénario largement mis en avant par la colonie pour apitoyer Londres et obtenir des subsides), c'est bel et bien la persistance des spoliations foncières qui a provoqué de nouveaux troubles. Pour un certain nombre de tribus du Taranaki, dont les *Ngaruahine* de Titokowaru, ces confiscations ne laissaient d'autre alternative que la famine ou une lutte désespérée contre les Britanniques. La colonie avait réussi à engendrer un véritable cercle vicieux pour les tribus du Taranaki, car leurs révoltes désespérées serviraient ultérieurement de prétexte pour de nouvelles confiscations. Les destructions de villages et récoltes causées par Chute et McDonnell au cours de la campagne de 1866 faisaient également sentir leurs effets à long terme sur les ressources agricoles. Par ailleurs, le raid des troupes coloniales sur Pokaikai en août 1866, marqué par le viol et l'exécution de nombreux civils maoris, contribua également à susciter un sentiment de vengeance chez les tribus du Taranaki[735]. La région connaît un nouvel embrasement. Ainsi, le 9 juin 1868, trois colons sont tués à Ketemarae, un territoire revendiqué par les Maoris. Ici encore, le lieu n'est pas choisi au hasard et le message de ces meurtres est éminemment politique. Ainsi, lors de la reprise des hostilités, « *l'ombre de Pokaikai et des campagnes de 1865-1866 est encore très présente*[736] ».

L'organisation avant tout territoriale de la *Constabulary Force* et plus généralement, des forces coloniales, pouvait avoir de sérieux inconvénients dans un conflit de ce type. Ainsi, la limite des provinces du Taranaki et de Wellington (au niveau de la rivière Patea[737]) fut sciemment exploitée par Titokowaru, en faisant de Te Ngutu O Te Manu sa principale base

[734] CO 8881/2, « *The New Zealand Question* », chapitre 8, p. 39.
[735] Nonobstant l'aspect moral, la violence pouvait être à double tranchant. Si elle pouvait être dissuasive, elle pouvait aussi susciter de nouvelles révoltes. James Belich traduit cet état de fait lorsqu'il évoque les suites de ce massacre : « *en dépit ou à cause de cette nuit d'août 1866* [les chefs] *Tukino, Natanahira et Maata s'en tiennent à leur politique de non-résistance* ». James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […], op. cit.*, p. 40.
Toutefois, ce massacre ne fut pas oublié et fut utilisé comme argument supplémentaire en faveur de la reprise des hostilités par les Maoris dans la région de Wanganui en 1868.
[736] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 77.
[737] Elle est bien représentée et visible dans la carte établie du conflit établie par James Belich, façon d'en illustrer l'importance. James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […], op. cit.*, p. 13.

d'opérations. C'est un cas d'école d'exploitation de ce type de vulnérabilités, qui montre une fois de plus les capacités d'analyse des Maoris des problématiques opératives. En outre, comme lors des premiers conflits des *New Zealand Wars*, les Britanniques disposaient d'effectifs limités, répartis par secteurs de surcroît, d'où les difficultés des troupes coloniales face à cet ennemi ingénieux et retors.

Elles étaient également désavantagées par l'effectif retenu pour les « divisions », unités de base de l'*Armed Constabulary*. Bien qu'offrant une grande souplesse en temps de paix, les divisions de 80 hommes étaient discutables d'un point de vue tactique puisque les entités combattantes de base de leurs ennemis étaient de plus d'une centaine de guerriers. En effet, la taille moyenne d'un contingent maori en guerre était d'environ 150 guerriers, représentant la quasi-totalité de la population male d'un *hapu*. Sur les actions décentralisées, Callwell souligne fort à propos que l'effectif des compagnies conditionnait beaucoup leur efficacité : comparés aux Français, les Britanniques étaient relativement désavantagés dans ce type d'actions car leurs compagnies comptaient moins de 150 soldats (entre 115 et 150). Côté français, une compagnie comptait alors entre 200 et 250 soldats, atout qu'ils utilisèrent au maximum dans leurs guerres coloniales[738]. On mesure donc ici combien des connaissances ethnologiques (ici, à propos de la taille moyenne des tribus) peuvent permettre une organisation de la force plus adaptée au niveau tactique et local.

On pourrait en effet ajouter que la taille des unités de base maories (en moyenne 150 *toa* donc) maximisait leur cohésion. Elles s'inscrivent dans les théories de Robin Dunbar, qui établissent une limite d'environ 150 personnes pour des liens solides[739]. Les unités maories de base étaient en outre fondées sur l'appartenance à une même *hapu*, renforçant encore leur solidarité : cela est également vrai des *kupapa*, dont on a déjà évoqué les nombreuses similitudes avec leurs frères ennemis. Intégrées avec d'autres et subordonnées à un grand chef issu de l'*iwi* dominant, elles permettaient aux armées maories en campagne de conserver une grande flexibilité. On retrouve d'ailleurs le même principe chez les Zoulous[740], ce qui semble indiquer un facteur constant chez les sociétés martiales. On n'était pas là en présence de bandes ou de hordes, mais de systèmes hiérarchisés et structurés, optimisés en vue de la guerre.

[738] Charles Callwell, *op. cit*., p. 268.
[739] Robin Dunbar, *Grooming, Gossip and the Evolution of Language*, Cambridge, Harvard University Press, 1998, 242 p, *passim*.
[740] John Laband, *op. cit.*, *passim*.

Outre ses qualités au niveau opératif, l'emplacement de Te Ngutu o Te Manu était aussi très judicieux sur le plan tactique : situé dans une zone forestière dense pour sa protection, il était installé à environ cinq miles de la route côtière, qu'il pouvait ainsi interdire ou, au minimum, surveiller[741]. Titokowaru avait, par ailleurs, fort bien identifié les pressions qui s'exerçaient sur un commandant en chef et va se distinguer par une réelle maîtrise de la guerre psychologique[742]. En harcelant les colons, il augmentait ainsi les pressions, tant politiques que journalistiques, sur le commandement militaire. Contraint à agir, ce dernier se trouvait donc d'autant plus vulnérable aux stratagèmes basés sur le défi. Cette contrainte est bien identifiée par Callwell, qui ajoute que dans la quasi-totalité des situations, « *l'armée régulière est forcée de prendre l'initiative*[743] ».

C'est pourquoi Titokowaru multiplie les provocations écrites, par l'intermédiaire de diverses lettres aux autorités ou aux autres chefs tribaux. Lorsqu'il apprend que sa tête a été mise à prix et que mille livres sont promises pour sa capture mort ou vif, il envoie des messages à divers endroits de l'Ile du Nord en promettant quant à lui la somme ridicule de deux shillings et six pence pour la capture du gouverneur Bowen, ce qui ne peut manquer de rendre ce dernier furieux. Il rédige aussi quantité de bravades à la troisième personne pour pousser les troupes coloniales à l'attaquer : « *Même si un millier* [de soldats] *venaient, ils le* [Titokowaru] *trouveraient à Te Ngutu O Te Manu ; si l'île entière se dressait contre lui, il resterait à Te Ngutu O Te Manu avec les femmes et les enfants*[744] », écrit-il par exemple. Aux provocations écrites, s'ajoutent plusieurs embuscades et enfin, un raid sur Turuturu Mokai, redoute située à trois miles seulement de Camp Waihi.

<u>Turuturu Mokai, 12 juillet 1868 :</u>

Comme exposé précédemment, ce type de redoute construite pour la protection des arpenteurs n'était pas une position d'une grande solidité. Une attaque surprise est lancée par les guerriers de Titokowaru dans la nuit du 12 juillet 1868. Les guerriers maoris font preuve d'une grande témérité et l'attaque, quelque peu frénétique[745], est détectée : les survivants doivent sans doute leur vie à cette détection initiale. Les Maoris sont finalement repoussés,

[741] La carte « *Seat of War – West Coast New Zealand* » (p.105 de la sous série MPG 1/887) illustre très bien les différents aspects et qualités de la position.
[742] Présent à Auckland en 1845 dans le cadre de sa communauté religieuse, il avait pu observer la puissance britannique à l'œuvre en pleine *Northern War*.
[743] Charles Callwell, *op. cit*., p. 60.
[744] *In* James Belich, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict, op. cit.*, p. 240.
[745] Signe de cette frénésie, deux britanniques ont le cœur arraché au titre du premier sang (*mata hika*), dont le capitaine Ross. James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 87-89. Sur la relative confusion qui règne, il faut rappeler le caractère nocturne de l'attaque.

non sans avoir tué ou blessé 11 des 27 hommes qui composent la garnison (dont leur chef le capitaine Ross[746]). Cet engagement de relativement faible envergure eut des conséquences importantes. En effet, pour les Maoris, l'objectif de l'attaque n'était pas de s'emparer de la position, mais de causer un maximum de pertes et ainsi provoquer le commandement colonial. Le soir même, le lieutenant-colonel McDonnell prend à part le lieutenant Roberts, nouveau commandant de la redoute, et lui confie de manière théâtrale en brandissant puis en embrassant son sabre : « *Roberts, j'aurai ma revanche pour ça !*[747] » (Ross était en outre un ami de McDonnell).

Le stratagème de Titokowaru a pleinment fonctionné : quelques jours après ce raid, McDonnell ordonne la préparation d'une offensive en direction de Te Ngutu O Te Manu. Une première reconnaissance en force a lieu le 21 août. Malgré plusieurs *whare* brûlés et plusieurs livres de poudre saisies, c'est un échec, qui se solde par quatre morts. Deux semaines plus tard, l'attaque en force contre le réduit de Titokowaru est lancée.

Te Ngutu O Te Manu :

La densité de la végétation ne permettant pas un siège, McDonnell se résout à prendre d'assaut le *pa* le 07 septembre 1868 depuis Camp Waihi, avec 300 de ses meilleurs soldats. Mais cette tentative est détectée par les guerriers de Titokowaru, qui les attendaient depuis des postes camouflés, le *pa* lui-même étant un moyen de déception. Les coloniaux sont repoussés et la retraite, confuse, tourne au désastre. La *Constabulary Force* perd plus de cinquante hommes, dont le charismatique von Tempsky, qui est tué au cours de l'engagement.

La défaite devant Te Ngutu O Te Manu est une bonne illustration des difficultés liées à ce que Callwell nomme « *l'attaque dans le fourré : de tels combats sont pénibles pour les troupes et inquiétants pour le commandement* [car] *les groupes tombent sans cesse dans des embuscades* [748] ». Ce type de combat se caractérise par de nombreuses contraintes pour les troupes régulières : le fractionnement et l'absence de liaisons directes entre les différentes unités (qui engendre de l'incertitude), l'effet limité des armes à feu et le risque de tir fratricide ou encore le difficile contrôle du dispositif d'ensemble pour l'encadrement. Fort

[746] Un diorama saisissant du *Tawhiti Musem* (Hawera, Nouvelle-Zélande) représente ses derniers instants. Pour une étude détaillée de cette attaque, voir Nigel Ogle et Ron Crosby, *A Desperate Dawn: the Battle for Turuturu Mokai 1868*, Hawera, Tawhiti Museum, 2012, 63 p.
[747] Nigel Ogle et Ron Crosby, *op. cit.*, p. 44.
[748] Charles Callwell, *op. cit*., p. 237 et 277.

heureusement pour les Britanniques, le repli bien mené par le *sub-inspector*[749] Roberts et l'absence de poursuite par les guerriers de Titokowaru (surpris de la rapidité avec laquelle les forces coloniales s'étaient désagrégées) avaient évité un désastre complet.

A la suite de cette lourde défaite, une mutinerie a lieu à Camp Waihi, initiée par les *Wellington Rifles* et la division n° 5 de l'*Armed Constabulary* (celle de von Tempsky), les deux unités ayant subi la majorité des pertes de l'engagement. Les soldats sont scandalisés par le nombre de morts et blessés abandonnés sur le champ de bataille et la conduite générale de l'engagement, marqué par la plus grande confusion. Ils attribuent tout cela à l'incompétence de McDonnell et affirment ne plus vouloir marcher sous ses ordres. L'effet de la mutinerie est limité (une dizaine de désertions et cas d'insubordination caractérisée) mais la division numéro 5 est dissoute le 29 septembre 1868 par ordre du gouverneur[750].

En octobre, McDonnell est démis de ses fonctions et remplacé par le colonel George Stoddart Whitmore, officier très compétent mais autoritaire et fort peu aimé de ses subordonnés. Gorton explique d'ailleurs la relative prudence du colonel Whitmore dans ses futures opérations (notamment à Tauranga) par les revers subis précédemment par les forces coloniales sous le commandement du lieutenant-colonel McDonnell[751]. En outre, la défaite de Te Ngutu O Te Manu avait eu pour autre conséquence l'abandon de leurs fermes par la plus grande partie des colons du sud du Taranaki.

Grâce à sa victoire, un certain nombre de guerriers se joignent à Titokowaru, même si ses effectifs n'excèdent pas 200 hommes (ce qui donne une idée de l'échelle relative du conflit, qui n'a plus rien à voir avec le paroxysme du Waikato). Paradoxalement, les effectifs limités facilitent les aspects logistiques, que ce soit au niveau de la nourriture ou de l'approvisionnement en munitions et « l'armée » de Titokowaru est donc une troupe particulièrement agile. De plus, il est aidé par un certain nombre de tribus neutres (voire, par des tribus alliées aux Britanniques), qui lui fournissent de la poudre et des munitions[752].

[749] Dans l'*Armed Constabulary*, le grade de *sub-inspector* correspond à celui de capitaine ; celui d'*inspector* (porté par von Tempsky) correspond à celui de major. Ces appellations confirment le caractère mi-policier, mi-militaire des attributions de ce type d'unités.
[750] Pour une description détaillée de cet épisode unique de mutinerie, voir Robert Stowers, *op. cit.*, chapitre « *Disgrace and Mutiny* », p. 195-199.
[751] Edward Gorton, *op. cit*., p. 106.
[752] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 77-78.

Titokowaru se déplace vers le sud et met en œuvre une stratégie similaire : construction d'un *pa* à Moturoa suivi d'un harcèlement constant des forces coloniales, pour les forcer à l'attaquer. Le stratagème fonctionne à nouveau.

Moturoa (7 novembre 1868) :

Le rapport de forces est très défavorable aux Maoris puisque leurs 110 guerriers font face à 400 soldats coloniaux. Le *pa*, en apparence faible, est construit à dessein en plaine et bordé de postes de tir dissimulés. Occupé par une très faible quantité de troupes, il sert de leurre car la majorité des défenseurs sont déployés en embuscade à l'extérieur. Ce stratagème, initié lors de la Première Guerre du Taranaki est une nouvelle fois utilisé avec succès, car l'assaut frontal est repoussé par les tireurs embusqués dans la végétation environnante. Comme à Puketakauere, l'emplacement combine un leurre et un dispositif de déception : le mouvement de contournement de Te Keepa est ainsi pris dans une embuscade. La contre-attaque maorie achève de repousser la réserve engagée par Whitmore. Pour l'armée coloniale, ce sont à nouveau quarante hommes qui sont mis hors de combat.

À la suite de cette nouvelle victoire maorie, de nombreux colons abandonnent leurs habitations. La situation est grave pour la colonie, qui ne semble pas parvenir à contrer la menace que représente Titokowaru. Les autorités craignent par-dessus tout une intervention du *King Movement* au profit de Titokowaru, qui pourrait s'avérer décisive. Wiremu Kingi rencontre même Titokowaru, mais pour tenter (sans succès) de le dissuader de poursuivre la lutte. Ainsi, « *la grande organisation maorie qui avait été la colonne vertébrale de la résistance et qui avait envoyé 1500 guerriers* [au total et en plusieurs détachements] *en soutien de Wiremu Kingi en 1860-1861 abandonnerait les* Ngaruahine *à leur sort* »[753]. Plusieurs raisons expliquent la décision des *Kingites* : tout d'abord la politique pacifique qui est alors celle du *King Movement*, le « calcul » et donc la crainte de nouvelles confiscations en cas de conflit (sentiment qui prévaut chez Wiremu Kingi), mais aussi la concurrence persistante entre les tribus, déjà mentionnée dans les paragraphes portant sur les *kupapa*. Il

[753] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 76.

faut se souvenir qu'à Waimate en 1834, le père de Titokowaru avait été un des principaux chefs qui avaient définitivement stoppé les incursions vers le sud des tribus du Waikato[754].

Comme lors de la *Northern War*, c'est l'action des *kupapa* qui permet aux Britanniques de reprendre l'initiative. Titokowaru doit en effet faire face à Te Keepa, qui est le principal chef de la région de Wanganui et son principal concurrent pour la suprématie dans le sud du Taranaki. On retrouve une nouvelle fois des motivations locales dans l'action des *kupapa*. Le biographe de Te Keepa évoque d'ailleurs une « *vendetta personnelle*[755] » comme ressort principal de son engagement à ce moment-là. Il avait été l'un des artisans de la victoire de Moutoa qui, en 1864, avait préservé Wanganui d'une attaque des *Hau Hau* : c'est d'ailleurs lui qui est représenté et nommément cité sur le monument de Moutoa Gardens qui honore les *kupapa*. Personnage charismatique et respecté, il était surnommé « major Kemp » par les Britanniques : il reçut d'ailleurs la *New Zealand Cross* en 1874[756].

Les tentatives de recruter des *kupapa* dans la zone de Wanganui sont toutefois compliquées par les articles au vitriol de John Ballance selon qui, en somme, « *le seul bon Maori est un Maori mort*[757] ». Sur les 800 guerriers *kupapa* espérés par Whitmore, seuls 60 se portent volontaires et forment une petite unité de *Native Cavalry*. D'ailleurs, leur emploi en tant que cavaliers avait été une condition pour rejoindre les troupes coloniales.

Compte tenu du rapport de force et afin d'obtenir un résultat décisif, Titokowaru décida alors de recourir à la stratégie qui lui avait réussi à Te Ngutu O Te Manu et qui avait été à l'origine des déboires britanniques dans les conflits précédents : construire un *pa* moderne jetable dans une zone relativement difficile d'accès et y attirer les Britanniques pour leur causer un maximum de pertes. Le lieu retenu est Tauranga Ika.

---

[754] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.,* p. 2.
[755] Anthony Dreaver, « *Te Rangihiwinui Te Keepa* », 1990, *DNZB Online – Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies/1t64/te-rangihiwinui-te-keepa
[756] Seuls 23 personnes reçurent cette distinction, ce qui indique combien l'action de Te Keepa fut reconnue et honorée.
[757] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 208-209.

Tauranga Ika (2-3 février 1869) :

C'est probablement un des *pa* modernes les plus aboutis. Gorton en livre une description détaillée : le *pa*, d'une superficie d'une acre, est construit sur une colline et adossé à la végétation. Le seul défaut de son emplacement est, selon lui, qu'il faut en sortir pour récupérer de l'eau. « *La quantité de travail effectuée par les six cents hommes de Titokowaru était impressionnante* ». En plus d'une double palissade, « *des pièces et passages souterrains avaient été creusés afin que les hommes soient entièrement protégés de nos obus* ». Il met en avant l'« *ingénierie savante*[758] » de la position, qui aurait rendu un assaut très coûteux en vies humaines, ce que les défenseurs savent bien : plusieurs fois, ils provoquent oralement en anglais les Britanniques, leur disant par exemple qu'ils aimeraient les manger pour leur petit déjeuner.

Une nouvelle fois, les troupes coloniales cèdent à la provocation mais, le jour de l'assaut, le *pa* est vide. La nuit précédente, les Maoris se sont retirés en dissimulant leur évacuation nocturne par un fort bruit. On peut donc parler de dénouement heureux (et presque inespéré) pour la colonie, dont les autorités mirent largement en avant cette « fuite », sans vraiment détailler ses causes. Il s'avère finalement que cet abandon du *pa* fut causé par une perte de *mana* de Titokowaru (pour une affaire de mœurs avec la femme d'un des chefs alliés), même si certaines sources avancent une pénurie de nourriture ou d'eau.

C'est véritablement le tournant du conflit car Titokowaru a perdu l'initiative. Il se réfugie avec une partie de ses guerriers dans le petit village d'Otauto.

Otauto (12-13 mars 1869) : en raison de l'attaque imminente, il est hors de question de tenter de fortifier le village. Le plan de Titokowaru est donc de faire fuir les non-combattants au plus tôt et de couvrir leur fuite à partir d'emplacements de tir situés à l'extérieur du village et non depuis l'intérieur de ce dernier[759] : il sait pertinemment que l'attaque va être coordonnée et conduite avec des effectifs très supérieurs, d'où ce choix tactique judicieux, qui surprend les coloniaux.

[758] Edward Gorton, *op. cit.,* description et citations p. 104-105.
[759] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 259.

L'offensive énergique des forces coloniales ne laissa aucun répit à Titokowaru. Après Otauto, Whitmore put en effet poursuivre son effort et, dès le 24 mars, attaquer Te Ngaire, « *[…] où s'était réfugiée la plus grande partie de l'armée de Titokowaru*[760] ». Ce dernier décida d'abandonner la position juste avant l'arrivée des troupes coloniales, afin de ne pas être encerclé et réduit. Lors de cet épisode, il se montra, une nouvelle fois, particulièrement rusé : pour gagner du temps et pouvoir s'échapper avant l'attaque, il envoya des natifs de Wanganui dans le camp des *kupapa* dire que les occupants étaient des amis. Le temps ainsi gagné lui permit de s'échapper[761]. Il se replie vers le nord. Sa guerre est alors perdue, même s'il restera insaisissable. « *Tout au long des années 1870, la présence armée de Titokowaru ainsi que le souvenir de Moturoa et Te Ngutu ont préservé l'indépendance du centre du Taranaki*[762] ». Plus loin, Belich parle même du « bouclier invisible[763] » constitué par le nom même de Titokowaru.

Il est à souligner que Titokowaru ne fut « *ni capturé, ni défait, ni puni au niveau territorial*[764] ». En somme, malgré un dénouement tactique non décisif, le réalisme dont fit preuve Donald McLean dans sa réponse politique permit de mettre un terme à la crise, sans doute la plus grave qu'eut à affronter la colonie après le transfert d'autorité. En outre, McLean et les autorités ont tout à fait conscience qu'une victoire décisive n'est plus nécessaire puisque « *le temps joue en faveur des colons* »[765] (dont le poids démographique ne cesse d'augmenter), comme l'avait souligné Fairfield. En 1872, il y a désormais 260 000 Européens en Nouvelle-Zélande, alors que les Maoris sont environ 50 000.

Une bascule d'effort allait pouvoir s'opérer de l'ouest vers l'est de l'Ile du Nord, afin de mettre un terme à la révolte de Te Kooti, qui s'inscrivait dans la durée. Ce dernier allait désormais devoir faire face à la majorité des forces de la colonie, dirigées contre lui. Cette concentration de forces allait permettre d'isoler le terrain difficile qu'il utilisait comme sanctuaire (l'Urewera, qui est alors un véritable *no man's land*), et de le réduire.

[760] Edward Gorton, *op. cit*., p. 112.
[761] *Ibid*.., p.124.
[762] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 283.
[763] *Ibid.,* p. 287.
[764] James Belich*, I shall not die: Titokowaru's War […]*, p. 283.
[765] CO 8881/2, « *The New Zealand Question* », chapitre 8, p. 41.

3) La révolte de Te Kooti

Dernier conflit majeur des *New Zealand Wars*, la révolte de Te Kooti Arikirangi Te Turuki (Te Kooti) est un contrecoup du mouvement *Paï Marire*. Jugés fanatiques et dangereux, les prisonniers *Hau Hau* furent envoyés en exil aux îles Chatham. Cela eut néanmoins une conséquence imprévue, en étant à l'origine de la révolte suivante. Dans les années précédentes, Te Kooti avait combattu aux côtés des Britanniques contre les *Hau Hau* mais, accusé d'espionnage et de livraison clandestine d'armes, avait été emprisonné sans jugement et envoyé aux îles Chatham. Prêcheur doué, Te Kooti ne tarda pas à s'imposer au sein des prisonniers comme un leader charismatique. Il fonda un nouveau courant religieux syncrétique appelé *Ringatu* (une variante du *Paï Marire*), qui suscita immédiatement l'enthousiasme.

Il s'évade des îles Chatham de façon rocambolesque avec ses nouveaux fidèles. À la faveur d'un travail de manutention à bord du navire *Rifleman*, ils prennent rapidement le dessus sur leurs gardiens et l'équipage - qui sont rapidement maîtrisés et ligotés - et se dirigent immédiatement vers l'île du Nord. Débarquant sur la côte est à Whareongaonga, Te Kooti cherche tout d'abord à négocier avec le gouvernement la liberté de ses fidèles, en échange de la paix. Toujours aussi méfiantes à l'égard des *Hau Hau*, les autorités refusent.

Les fugitifs sont immédiatement pourchassés par les troupes coloniales (sous le commandement de Whitmore), dont la fameuse *Arawa Flying Column*[766]. Créée en complément de l'*Armed Constabulary*, cette unité aussi atypique que redoutable était une réplique en miniature de l'armée des Indes ou de l'armée d'Afrique pour la France. Elle comptait deux compagnies de cent hommes chacune, dont la particularité était l'encadrement mixte. En effet, bien que tous ses soldats fussent des Maoris, l'encadrement était mixte, tant pour les officiers que les sous-officiers. L'*Arawa Flying Column* devint le principal instrument de la traque de Te Kooti et la notion même de *no man's land* disparaît grâce à la mobilité tactique de ce type d'unités qui, comme nous l'avons souligné précédemment, sont équipées de manière quasi identiques aux Maoris qu'elles combattent, mais mieux pourvues en armes à feu et munitions. Encore plus que lors de la révolte de Titokowaru, cette période marque le retour à une forme plus « classique » de conflit colonial, avec des effectifs limités

[766] Unité pour le moins atypique de l'*Armed Constabulary*, l'*Arawa Flying Column* était composée de Maoris encadrés par des officiers et sous-officiers coloniaux et maoris. Cumulant mobilité, combattivité et discipline, c'était une véritable unité d'élite.

et des colonnes mobiles. Comme le précise Callwell, « *dans la guerre contre les Maoris, […] on usa peu du système des colonnes mobiles prêtes à agir au premier signal*[767] ». Ce changement est le signe d'un changement de paradigme important et l'émergence de ce que l'on pourrait appeler une guerre de capitaines, menée avec des effectifs limités. Or, côté britannique, ces capitaines sont bien souvent des Maoris. Le principal chef maori de cette unité était Wahawaha Rapata des *Ngati Porou* (un *hapu* de l'*iwi Te Arawa*). Il joue un rôle important lors de la prise de Ngatapa et plus généralement, tout au long de la lutte contre Te Kooti[768]. À cette période, un certain nombre de puissantes tribus sont alliées aux Britanniques et leur action est décisive : c'est le cas par exemple des *Ngati Porou* et des *Ngati Kohungunu* sur la côte est, ou des *Muaupoko* dans la région de Wanganui. Signe supplémentaire du changement de nature des conflits, l'artillerie disparaît peu à peu de l'ordre de bataille britannique : les dernières unités de *Royal Artillery* quittent ainsi la Nouvelle-Zélande en 1867.

S'ensuivent plusieurs affrontements : Paparatu, Te Kopeke et Ruakituri, autant de combats d'arrière-garde dont les *Hau Hau* parviennent à s'échapper. Ils parviennent à atteindre la région vierge d'Urewera[769], une épaisse forêt. Depuis ce « sanctuaire », Te Kooti s'en prend aux établissements de la Poverty Bay. À la suite du désastre de Te Ngutu O Te Manu, les autorités décident en effet de transférer des troupes sur la côte ouest, afin de stopper Titokowaru. Pour Whitmore, il serait en outre plus facile de contenir Te Kooti [770]. Lorsqu'ils apprennent ce transfert, les colons de Hawke's Bay sont furieux car ils se sentent abandonnés et à la merci de Te Kooti[771]. Ce dernier met à profit cette opportunité pour conduit une attaque rigoureusement coordonnée sur la ville de Matawhero dans la nuit du 9 au 10 novembre 1868. L'attaque cause plusieurs dizaines de morts, majoritairement des civils. Grâce à l'apport plus que conséquent des *kupapa*, Whitmore peut mettre sur pied une puissante colonne de 700 hommes (dont 300 *kupapa*) avec comme objectif la neutralisation de cette menace. En nette infériorité numérique, Te Kooti mène des actions retardatrices à Makaretu du 24 novembre au 3 décembre, afin de pouvoir se retrancher à Ngatapa, dans une zone montagneuse qui bénéficie d'un accès difficile et d'avantages topographiques importants. Toutefois, le *pa* qu'il

[767] Charles Callwell, *op. cit*., p. 127.
[768] Steven Oliver, «*Wahawaha Rapata*», 2013, DNZB Online – Te Ara, https://teara.govt.nz/en/biographies/1w1/wahawaha-rapata
[769] Les cartes d'époque de la zone mentionnent bien l'« *unexplored country* ». Voir par exemple MPG 1/887, pièce 99 : *Sketch Map of Wairoa and Poverty Bay, compiled in the Napier Survey Office*, 17 novembre 1868.
[770] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 184.
[771] *Ibid.*, p. 139.

y construit présente un inconvénient de taille puisque le site, certes formidable, interdit tout réel échappatoire.

Ngatapa (du 1er au 5 janvier 1869) :

La supériorité numérique des forces coloniales, ajoutée à la mobilité tactique des *kupapa*[772], leur permet d'encercler et d'investir méthodiquement la position en décembre 1868. Début 1869, Te Kooti est littéralement réduit et contraint de tenter une sortie désespérée le long d'un ravin. Au cours de la poursuite qui s'ensuit, principalement menée par les *kupapa*, les guerriers de Te Kooti subissent autant de pertes (120 pertes) qu'au cours du siège proprement dit (136 pertes). Plusieurs Maoris capturés au cours de la poursuite sont sommairement exécutés et jetés du haut de la falaise de Ngatapa. Pour Tom Gibson, les pertes subies à Ngatapa « *brisèrent ses capacités militaires* » mais n'entamèrent en rien son prestige, puisque pas moins de trois tribus lui proposèrent de se réfugier sur leur territoire[773].

Il regagne à nouveau l'Urewera avec la petite centaine de fidèles survivants. Il continue à effectuer un certain nombre de coups de main et tente de reconstituer ses forces, en enrôlant des membres des *hapu* locaux. La résistance prolongée de Te Kooti est autant dûe à la difficulté d'accès à la région de l'Urewera qu'à la volonté du gouvernement de se concentrer sur la redoutable menace que constitue Titokowaru. Du fait des évènements inespérés que sont la chute de Tauranga Ika et la fin de la lutte organisée des partisans de Titokowaru, la colonie effectue une nouvelle bascule de forces d'une côte à l'autre, soulignant une fois de plus l'importance de la mobilité maritime. Les forces coloniales peuvent désormais concentrer leurs efforts dans le nord-est de l'Ile du Nord. En mai 1869, afin de mettre un terme définitif aux troubles sur la côte est, Whitmore se résout à envahir la région sanctuaire d'Urewera, en dépit du terrain extrêmement difficile. Malgré l'incendie de plusieurs villages, la dysenterie et les difficultés de progression mettront un terme rapide à l'offensive, ce qui rappelle combien les campagnes coloniales étaient bien souvent des « *[…] campagnes contre la nature elle-même*[774] », selon une expression de Hew Strachan.

[772] Sur le rôle des *kupapa* dans la lutte contre Te Kooti, voir par exemple MPG 1/887, p. 99-100.
[773] Tom Gibson, *op. cit.*, p. 218.
[774] Hew Strachan, *European Armies and the Conduct of War*, *op. cit*., p. 81.

Te Porere, 4 octobre 1869 :

Les *Constabulary* parviennent à s'emparer du *pa* de Te Porere, construit à la hâte par les guerriers de Te Kooti. Cette bataille est doublement symbolique : il s'agit en effet du dernier épisode de prise de *pa* des *New Zealand Wars*. En outre, il aggrave encore la situation de Te Kooti qui ne fera désormais plus que de tenter d'échapper à la traque menée par l'armée coloniale. Bien que lourdement défait, ce dernier parvient une nouvelle fois à s'échapper. Il se réfugie à nouveau dans la région de l'Urewera.

Donald McLean exploite immédiatement ce succès au niveau diplomatique. Le 9 novembre 1869, il rencontre plusieurs chefs de haut rang (dont l'influent Rewi Maniapoto) qu'il parvient à convaincre de cesser le combat. Il faut ici souligner l'absence d'unité d'action entre Te Kooti et Titokowaru, ainsi que l'absence de soutien direct de la part du *Kingitanga*. Alors que les Maoris avaient une occasion unique de remporter une victoire décisive en unissant leurs efforts, ils cédèrent une fois de plus aux sirènes de la discorde, sur fond de dissensions politiques, religieuses, tribales ou encore historiques.

En outre, de nombreuses tribus se rangent aux côtés des Britanniques (en raison des rivalités de tous ordres précédemment évoquées, mais aussi dans l'espoir de bénéficier des futurs dividendes du succès), si bien qu'en décembre 1869, le contingent maori allié à l'est représente plus de 600 guerriers. C'est un apport considérable à l'effort de guerre de la colonie. On y retrouve Te Keepa à la tête du *Native Contingent* : son *mana* avait même amené d'anciens partisans de Titokowaru à s'allier aux Britanniques, comme Topia (dont la tribu évolue en quelques mois du statut de rebelle à celui de *kupapa*), ce qui donne une idée de l'impact stratégique de figures telles que Te Keepa.

En décembre 1869, le gouverneur Bowen peut donc rendre compte au comte Granville qu'« *actuellement, la seule bande de rebelles active est celle menée par Te Kooti, dans la région montagneuse et densément boisée à l'ouest du lac Taupo* ». Il estime que ses effectifs sont de 300 guerriers tout au plus[775]. Réduits un à un, les derniers groupes rebelles favorables

[775] CO 881/2, chapitre 10, pièce 2, « *Further Papers relative to the Affairs in New Zealand* ». Lettre du gouverneur Bowen au comte Granville, 22 décembre 1869.

à Te Kooti sont contraints de se livrer à des tentatives diplomatiques désespérées pour tenter de trouver du soutien.

- Le chef *kupapa* Te Keepa (Te Rangihiwinui Te Keepa, surnommé « major Kemp »), personnage clé de la fin des *New Zealand Wars*, et son épouse.

« *Te Keepa Te Rangihiwinui (major Kemp) with his wife (probably his third wife Te Mata Kaihoe* », sans date. Alexander Turnbull Library, Sir John Grace *Collection*, référence : PA1-q-630-37-2. Site Internet *DNZB Online – Te Ara*. https://teara.govt.nz/en/photograph/2205/te-keepa-te-rangihiwinui-major-kemp-with-his-wife-probably-his-third-wife-te-mata

Début 1870, depuis Manuwhiri, Te Kooti essaie de séparer le chef Topia des Britanniques. C'est un échec, malgré l'éloquence dont il fait preuve et les expressions imagées qui accompagnent son propos : « *la fontaine de vie a remplacé la fontaine écarlate ; ô Seigneur, regroupe les tribus en une seule et ne les laisse pas être séparées* »[776]. Le 19 février, Bowen rend compte d'un combat récemment remporté contre des affidés de Te Kooti à proximité d'Ohiwa (Bay of Plenty)[777].

La fin des troubles semble proche mais Te Kooti continue d'échapper aux troupes coloniales jusqu'en 1872. Vue de l'extérieur, « *la situation en Nouvelle-Zélande est très instable. On rapporte que Te Kooti est dans le voisinage de Tauranga, et les forces coloniales sont en train de s'y concentrer afin de l'attaquer* », rapporte le commodore Lambert[778]. Te Kooti ne dispose alors plus que de forces réduites et est contraint à une fuite permanente pour échapper aux troupes de la colonie. C'est notamment pour cette raison que ce dernier conflit offre moins de leçons. Te Kooti n'a guère le loisir d'innover puisqu'il est pourchassé sans relâche. De surcroît, ses faibles effectifs ne lui offrent guère d'options.

Il se déplace peu à peu vers le sud-ouest de l'île, ce qui engendre une grande inquiétude dans la région nouvellement colonisée d'Alexandra et Orakau, dans le sud du Waikato. Les colons mettent donc sur pied une unité de volontaires à cheval (à la tête de laquelle on retrouve William Jackson, le créateur des *Forest Rangers*, désormais major), afin de surveiller et protéger la « frontière » de leur territoire face à de possibles incursions. Les *Waikato Cavalry Volunteers* atteindront un effectif de 80 hommes. Malgré plusieurs alertes, ils n'eurent jamais à défendre directement leur district[779].

Te Kooti est finalement défait à Mangaone avec ses derniers partisans le 14 février 1872. Il s'agit d'ailleurs du dernier combat des *New Zealand Wars* qui, par une tragique ironie de l'histoire, ne met aux prises que des Maoris : Te Kooti fait face à l'*Arawa Flying Column*. En mai 1872, le roi Tawhiao lui offre l'asile dans le King Country. Le temps de la « paix des braves » est venu. Signe d'une autorité réelle et toujours vivace du *Kingitanga*, le

[776] CO 881/2, p. 44. Traduction d'un message maori. Pièce jointe n°3 d'une lettre du gouverneur Bowen au *Earl* Granville, 15 février 1870.
[777] CO 881/2, p. 45. Lettre du gouverneur Bowen au *Earl* Granville, 19 février 1870.
[778] Voir par exemple CO 881/2, p. 55 et 56. Comptes-rendus des mouvements de la *Royal Navy* dans la zone Australie/Nouvelle-Zélande par le commodore Lambert, 25 décembre 1869 et 20 janvier 1870. Ces comptes-rendus sont accompagnés de pièces jointe et de de nombreux renseignements.
[779] Robert Stowers, *op. cit.*, p. 200.

gouvernement colonial ne réclama pas Te Kooti, qui passa de nombreuses années dans le King Country avant d'être officiellement pardonné.

C'en est terminé des conflits qui ont secoué la Nouvelle-Zélande. S'agissant de la période des conflts, on constate qu'un certain nombre d'ouvrages restreignent les *New Zealand Wars* à la période 1860-1872[780]. La raison invoquée est l'unité (même relative) des Maoris à partir de cette période. Dans ces ouvrages, la *Northern War* ou les troubles dans la Hutt Valley sont vues comme de simples révoltes locales. Clausewitz fait également du « caractère national » un des cinq critères de ce qu'il appelle la « guerre des peuples » (que l'on traduirait aujourd'hui par insurrection) Hormis cet aspect, la perspective désormais acquise permet d'affirmer que les *New Zealand Wars* possèdaient les quatre autres critères définis par Clausewitz pour ce type de conflit, à savoir le fait qu'il ne puisse être résolu par une seule bataille (décisive) et qu'il soit livré à l'intérieur d'un même pays, dans une vaste zone d'opérations comportant des zones difficiles d'accès[781]. Comme on le voit, cette problématique de délimitation temporelle des conflits n'est pas si anodine, car elle est intrinsèquement liée à leur caractérisation.

Pour tenter de trouver une solution pérenne aux tensions, les Britanniques vont capitaliser au niveau politique sur les chefs de guerre maoris alliés (tels que Te Keepa ou Rapata) après le conflit[782] : ils reçoivent des épées d'honneur de la part de la reine Victoria, ainsi que des titres divers. Rapata reçoit par exemple le commandement de la milice du district de *Ngati Porou*[783]. Pourtant, l'apaisement politique ne viendra quant à lui que bien plus tard. En 1878, George Grey (revenu en Nouvelle-Zélande et devenu premier ministre) entame un processus de réconciliation avec Tawhiao. Il propose de lui restituer tous les terrains non vendus à l'ouest des rivières Waipa et Waikato autour de Ngaruawhia et des autres villes, en même temps que des aides financières pour les tribus du Waikato. En

[780] C'est le cas, par exemple, d'Edgar Holt, *The Strangest War. The Story of the Maori Wars, 1860-1872*, Londres, Putnam and Co, 1962, 280 p, de Brian James Dalton, *op. cit.*, *War and Politics in New Zealand, 1855-1870*, Sydney, Sydney University Press, 1967, 311 p, ou encore d'Edmund Bohan, *Climates of war, New Zealand in Conflict, 1859-1869*, Christchurch, Hazard Press, 2005, 288 p.
[781] Carl von Clausewitz, *op. cit.*, p. 479-483.
[782] Sur le devenir des Maoris après les *New Zealand Wars* et les politiques mises en œuvre à leur égard, voir Keith Sinclair, *Kinds of Peace: Maori People after the Wars, 1870-1885*, Auckland, Auckland University Press, 1991, 161 p.
[783] Steven Oliver, «*Wahawaha Rapata*», 2013, DNZB Online – Te Ara, https://teara.govt.nz/en/biographies/1w1/wahawaha-rapata

échange, il souhaite l'ouverture du King Country, notamment pour y construire une voie ferrée vers le sud, qui complèterait le développement de la colonie. Tawhiao n'accepta qu'en juillet 1881, marquant sa décision de façon symbolique : il posa ses armes sur le sol et déclara : « *c'est la fin de la guerre dans ce pays* »[784].

[784] R.T. Mahuta, « *Tawhiao Tukaroto Matutaera Potatau Te Wherowhero* », *art. cit*.

CONCLUSION

Nous avons souligné en quoi ce conflit illustrait les limites d'une approche mécanique de la conduite des opérations militaires. « *Rien n'est plus à même de tuer le génie naturel et de faire triompher l'erreur que ces théories pédantes, basées sur l'idée fausse que la guerre est une science positive, dont toutes les opérations peuvent être réduites à des calculs infaillibles*[785] », écrivait déjà Jomini. Les décennies de contre-insurrection et leurs demi-succès - ou demi-échecs- ont achevé de convaincre, s'il en était besoin, des limites du « positivisme » militaire. Les enseignements de ce conflit (on pourrait même, à la lecture de Callwell, dire de ce type de conflits) viennent confirmer que la solution ne réside pas dans la recherche effrénée d'une innovation disruptive, notion très à la mode mais dont l'histoire rappelle combien elle est dangereuse. Les guerres asymétriques ne se gagnent pas grâce à une performance technologique, mais grâce à la combinaison d'adaptations incrémentales mises en œuvre dès les plus bas échelons et ce, jusqu'au niveau politique.

De plus, « *the enemy has a vote* », selon l'expression consacrée utilisée par les militaires anglo-saxons. Cette réaffirmation de la nature éminemment dialectique de la guerre s'est traduite, dans le domaine de la recherche historique, par un intérêt prononcé pour une vision alternative (lire « adverse ») de problématiques connues. Les exemples sont désormais très nombreux[786] de cette tendance, qui est à saluer. L'étude approfondie de ce conflit montre, par ailleurs, combien un certain nombre de représentations erronées irriguent ce que James Belich a appelé l'interprétation victorienne des conflits inter-raciaux. Cette approche univoque des conflits de l'époque victorienne (on pourrait élargir aux conflits coloniaux, voire aux conflits en général), qu'entendait corriger James Belich au moment de la parution de son ouvrage de référence, n'est toutefois plus la norme. Elle n'était également pas totalement spécifique à l'époque victorienne, ni aux conflits coloniaux.

L'heure est maintenant au bilan de ces trois décennies de conflits.

[785] Antoine-Henri Jomini, *op. cit.*, p. 43-44.
[786] Parmi les milliers de possibilités, nous avons choisi très arbitrairement notre lecture du moment : Edward J. Erickson, *Gallipoli : the Ottoman Campaign*, Barnsley, Pen and Sword Military, 2010, 288 p.

Côté britannique, on peut avoir une approche par la méthode ou par les résultats. Si l'on en juge par les résultats, on peut mettre en avant la gestion habile des troubles à travers le globe, avec une alternance de périodes de gestion (on parlerait aujourd'hui de *containment*) et de périodes offensives. Cette alternance était, on l'a vu, autant le fruit du pragmatisme que la conséquence des coalitions politiques mouvantes. L'enjeu était donc de pouvoir procéder à de fréquents redéploiements et c'est dans le domaine de la mobilité stratégique que le progrès technologique -notamment la navigation à vapeur- a clairement joué en faveur des Britanniques. En effet, le trajet à la voile entre Sydney et la Baie des Iles prend environ treize jours en été et de trente à quarante jours en hiver du fait du changement de sens des vents dominants, explique Dupetit-Thouars[787].

La vapeur permettra de s'affranchir presque totalement de ces contraintes, ainsi que des vents et courants de mousson de l'Océan Indien, avec une influence sensible sur la réactivité du dispositif impérial dans son ensemble. Ainsi, la puissance maritime britannique permit des bascules d'effort relativement rapides entre les différents foyers d'insurrection à travers l'empire. La capacité clé était donc la projection. En somme, la *Royal Navy* fut l'instrument décisif de l'impérialisme britannique, transportant aux quatre coins du monde une armée somme toute réduite (rapportée à l'immensité de l'empire)[788]. Pitt l'Ancien avait parfaitement formulé ce qui allait faire le succès de la Grande Bretagne au cours de l'ère moderne : il s'agissait pour lui d'utiliser la *Royal Navy*, « *[…] notre force naturelle, jusqu'à la limite de ses possibilités, tout en reconnaissant les importantes limitations de nos capacités […]* » terrestres[789].

En Nouvelle-Zélande *stricto sensu*, les Britanniques purent en partie s'affranchir des espaces cloisonnés grâce à leur mobilité maritime, que ce soit sur les fleuves ou en mer. Outre la dimension maritime, la campagne du Waikato permit d'utiliser tous les instruments de puissance de l'empire britannique, au premier rang desquels le nombre. Début 1864, ce sont en effet près de 12 000 soldats britanniques et 5 000 miliciens qui sont engagés contre environ 3 000 Maoris. C'est un record, d'un côté comme de l'autre. À cet effet, la colonie indienne a été mise à contribution, ainsi que l'Australie.

---

[787] Abel Dupetit-Thouars, tome III, *op. cit*., p. 168.
[788] Les effectifs de l'armée britannique sont de 200 000 hommes en 1900. Sur la capacité de projection de la *Royal Navy*, voir notamment Paul Kennedy, *op. cit*. Elle n'était d'ailleurs pas si optimale, même en 1914, comme en témoignent les nombreuses failles qui aboutissent à la défaite de Tanga en novembre 1914 (premier exploit de von Lettow Vorbeck en Afrique de l'Ouest) : transports bondés et inconfortables, dans lesquels les conditions sanitaires sont déplorables. Geoffrey Regan*, op. cit*., p. 13.
[789] *In* Julian Corbett, *England in the Seven Years War: A Study in Combined Strategy*, volume I, Londres, Longman Green and Co., 1907, 476 p, p. 77-78.

Les Britanniques durent néanmoins procéder à des adaptations importantes et ce, à tous les niveaux (tactique, opératif et stratégique). On retrouve particulièrement l'effet catalyseur des conflits coloniaux sur les réformes de l'armée, souligné par Hew Strachan pour le Royaume-Uni et Jacques Frémeaux pour la France[790]. On peut par exemple mettre en évidence le fait que les besoins des colonies ont accéléré le processus de transformation de la *Royal Navy* (passage d'une marine à voile à une marine à vapeur). En cela, le phénomène impérial incarne particulièrement « *l'âge de la vapeur* » qui caractérise selon John Frederick Charles Fuller la seconde moitié du XIX^e^ siècle : pour lui, c'est cette technologie qui eut le plus d'influence sur la période, de par son application militaire[791]. Hew Strachan parle quant à lui « *d'avantages technologiques [...] cumulatifs*[792] », d'autant plus que le processus était souvent incrémental, comme pour le cas du télégraphe par exemple[793].

Les guerres coloniales pouvaient également offrir des leçons précieuses, car elles préfiguraient un certain nombre d'aspects des futures guerres conventionnelles. C'est un phénomène qui resta vrai tout au long du XIX^e^ siècle : « *il est indéniable qu'un des résultats de la guerre en cours contre les Boers en Afrique du Sud sera de nécessaires réformes de nombreux départements de l'armée*[794] », écrit Edward Gorton en 1901. Sur les théâtres coloniaux par exemple, la totalité des unités d'infanterie (et pas seulement l'infanterie légère) devait savoir se déployer en tirailleurs et opérer de manière relativement dispersée[795], préfigurant en cela la dispersion et la décentralisation du commandement mises en œuvre durant la Première Guerre Mondiale pour sortir du blocage tactique de la guerre de tranchées. La sophistication de l'armement d'infanterie utilisé par les Boers – équipés en majorité de fusils allemands Mauser de fabrication récente - et leur utilisation judicieuse des couverts initia ainsi une réflexion uniformologique (avec l'apparition du *khaki*), mais aussi et surtout tactique chez les Britanniques, à laquelle les diverses réformes organiques et navales ne permirent toutefois pas de parvenir à son terme avant le déclenchement du premier conflit mondial.

---

[790] Hew Strachan, *European Armies and the Conduct of War*, *op. cit.*, chapitre 6 : « *Colonial Warfare, and its Contribution to the Art of War in Europe* », p. 75-87. Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire ?*, *op. cit*., quatrième et cinquième parties.

[791] John Frederick Charles Fuller, *Armament and History*, Boston, Da Capo Press, 1998 [1946], 228 p.
[792] Hew Strachan, *European Armies and the Conduct of War*, *op. cit*., p. 82.
[793] Georges-Gustave Toudouze explique que les câbles télégraphiques sous-marins ne relièrent Londres à Bombay qu'en 1870, grâce au percement du canal de Suez. D'abord déployés entre Calais et Douvres, ils avaient été étendus jusqu'en Crimée en avril 1854. Georges-Gustave Toudouze (dir.), *op. cit.*, tome II, p. 376.
[794] Edward Gorton, *op. cit.,* p. 126.
[795] Hew Strachan, *European Armies and the Conduct of War*, *op. cit*., p. 85.

Une autre clé de la victoire pour les Britanniques est d'avoir accompagné leurs succès opérationnels de solutions politiques, pour ce que nous appellerions aujourd'hui la « sortie de crise ». Ces solutions politiques étaient de deux ordres. D'une part, les anciens insurgés se voyaient pardonnés, voire enrôlés (comme les Britanniques l'avaient fait un siècle plus tôt avec les Ecossais et le firent avec les Sikhs en Inde) : Gorton explique qu'en 1865, ses deux guides maoris -qui appartiennent au *Native Contingent*- sont le fils d'un guerrier renommé qui avait combattu les Britanniques en 1861 et un homme rebelle six mois auparavant[796].

D'autre part, la représentation politique intégra peu à peu des Maoris. Dès 1865, le *Native Commission Act* consacrait en quelque sorte le principe selon lequel « *[…] les Maoris devaient être intégrés à la structure gouvernementale*[797] ». À ce titre, les *New Zealand Wars* sont un jalon important de la reconnaissance politique précoce des Maoris de Nouvelle-Zélande, qui reçoivent quatre sièges au sein de la *General Assembly* dès 1867. Ils obtiennent également un statut supérieur (bien que toujours inégalitaire) à celui des peuples autochtones des autres colonies. S'agissant des aspects politiques, il est à noter l'existence d'un certain nombre de parallèles entre ce conflit et la révolte des Cipayes en Inde. Cette dernière aboutit en effet au « *Better Government in India Act* », au nom éloquent, qui transfère les pouvoirs de l'*East India Company* à la couronne britannique. Comme le souligne Eric Hinderaker, les conflits coloniaux furent bien le principal creuset des structures de gouvernance impériales[798] et expliquent la grande diversité dans la nature même des liens entre Londres et ses colonies. Vincent O'Malley soutient même que les *New Zealand Wars* ont eu un impact politique direct plus important sur la Nouvelle-Zélande que les deux guerres mondiales[799].

Au niveau géo-stratégique, la pacification de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie confère des points d'appui de premier ordre à l'empire britannique. On retrouve d'ailleurs la même logique côté français, visible au travers de l'installation à Obock (territoire actuel de Djibouti) en 1862, par exemple. Toutefois, ces points d'appui situés à l'autre bout du monde nécessitaient des stations de charbonnage sur l'itinéraire depuis la métropole. Le réseau des trente-trois stations de charbonnage britanniques mis en place dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle peut donc apparaître comme un atout ou comme une vulnérabilité critique. Pour

[796] Edward Gorton, *op. cit*., p. 116.
[797] Claudia Orange, *The Treaty of Waitangi*, *op. cit.*, p. 177.
[798] Eric Hinderaker, *op. cit., passim*.
[799] Vincent O'Malley, *The Great War for New Zealand: Waikato 1800-2000*, *op. cit.*, *passim*.

l'amiral Théophile Aube, chef de file de la Jeune Ecole française, il y a une véritable dépendance anglaise vis-à-vis du large[800]. Cette dernière est aggravée par des lignes commerciales étirées et dispersées sur l'ensemble des mers du globe. L'absence de concurrent naval direct et de conflit avec des puissances majeures fit que jamais ces lignes de communication maritimes ne furent menacées. Ainsi, à l'aube de la Première Guerre Mondiale, « *l'empire britannique disposait d'un avantage considérable en matière de logistique et de renseignements grâce à ses nombreux territoires outre-mer ainsi que ses robustes réseaux de télégraphes et de câbles*[801] ».

Or, ce réel avantage structurel a souvent été vu comme le produit d'une stratégie cohérente. Tout en insistant sur l'importance de ce réseau de bases, Phillip Pattee démontre dans *At War in Distant Waters : British Colonial Defense in the Great War*, que la stratégie militaire britannique mise en œuvre lors du premier conflit mondial n'était absolument pas pré-définie[802]. En 1911, un rapport de la division « renseignement naval » de l'Amirauté avait insisté sur la menace potentielle considérable que pourraient constituer des navires corsaires allemands, prise de conscience de la vulnérabilité de ce réseau. Ce rapport provoque une inflexion majeure de la stratégie militaire britannique sur le plan naval[803], inflexion décisive. Ainsi, malgré des succès d'estime, les croiseurs « corsaires » allemands furent neutralisés assez rapidement (à l'échelle du conflit) et les confettis d'empire du *Reich* vite conquis, à l'exception notable de la résistance de von Lettow Vorbeck en Afrique de l'Est. Cet épisode est un rappel de la nature éminemment dialectique de la stratégie, mais aussi des limites déjà évoquées de la notion même de « grande stratégie séculaire et cohérente » appliquée à l'empire britannique, qui procède surtout d'une vision téléologique. On trouve d'ailleurs chez Corbett cette remarque éloquente : selon lui, la politique étrangère britannique est, depuis longtemps, « *[…] regardée en France comme un modèle de continuité acharnée et de conception astucieuse par rapport à la leur*[804] ». Comme nous l'avons vu et comme sa phrase le reconnaît implicitement, ce ne fut pas le cas. En revanche, l'exemple des *New Zealand Wars* ainsi que nos précédentes recherches sur l'Amérique du Nord font ressortir la capacité

[800] Sur les débats doctrinaux navals sur le sujet, voir Martin Motte, *Une éducation géostratégique : la pensée navale française de la Jeune Ecole à 1914*, Paris, Economica, 2004, 820 p.
[801] Phillip G. Pattee, *At War in Distant Waters: British Colonial Defense in the Great War*, Annapolis, Naval Institute Press, 2013, 272 p, p. 129.
[802] Il intitule d'ailleurs de manière explicite le chapitre 6 de son ouvrage « *Une stratégie émerge* ». Il explique également que le *Committee for Imperial Defence* n'est créé qu'en 1902 et ses premières années relativement laborieuses. Phillip G. Pattee, *op. cit.*, p. 127-143.
[803] *Ibid.*, p. 195.
[804] Julian Corbett, *England in the seven Years War: A Study in Combined Strategy*, *op. cit.*, p. 63.

des Britanniques à s'adapter et combiner les différents instruments de puissance (que sont par exemple la diplomatie, l'économie et la capacité militaire).

L'étude du conflit du côté maori confirme l'idée maîtresse de l'ouvrage dirigé par Theo Farrell et Terry Teriff *The Sources of Military Change: Culture, Politics, Technology*, qui est que la culture est véritablement le cadre à partir duquel l'innovation peut être mise en œuvre, car elle établit les « *possibilités d'action*[805] ». Il ressort également de l'ouvrage les trois mécanismes suivants : 1) Souvent, les chefs s'efforcent de modifier la culture pour favoriser l'innovation : c'est ce que l'on observe au travers des innovations mises en œuvre par des vétérans tel que Kawiti. 2) Des chocs externes obligent à redéfinir la culture : c'est la notion assez classique d'adaptation forcée pour tenter de survivre à une agression. On constate que les Maoris ont devancé cette adaptation forcée par leurs diverses innovations. 3) L'émulation est un mécanisme important de l'adaptation réciproque : ce point est particulièrement illustré par les *Musket Wars* et les nombreuses transformations auxquelles elles aboutirent dans le domaine guerrier.

La coopération active entre un certain nombre de tribus (catalysée par les mouvements d'unification) leur permit de réduire le rapport de forces défavorable auquel elles étaient confrontées, mais aussi et surtout de mener des opérations dans la durée. Toutefois, les rivalités inter-tribales, arrière-pensées et autres calculs restèrent un paramètre constant. L'aspect « guerre civile » entre Maoris de ces conflits ne doit donc pas être sous-estimé. Fort bien exploité par les Britanniques, il doit même être considéré comme un facteur de succès décisif (comme l'illustrent tout particulièrement la *Northern War* et la lutte contre Te Kooti).

Callwell cite von der Goltz, selon qui « *l'abus de fortification est un aveu de faiblesse*[806] ». C'est en partie vrai pour les Maoris, qui durent s'en remettre à leurs *pa*. Pourtant, le terrain néo-zélandais favorisait très nettement la guérilla. Or, les Maoris n'ont pas opté pour cette stratégie (hormis de manière locale et temporaire pour ralentir l'avancée britannique au début de l'invasion du Waikato), ce qui indique qu'ils s'étaient livrés à une véritable analyse systémique de leur adversaire. C'était en effet tout sauf un choix anodin de leur part. Une fois cette orientation stratégique décidée, les Maoris furent capables de maîtriser un large registre de capacités, allant de la poliorcétique à la guerre psychologique, en passant par le combat

[805] Theo Farrell et Terry Teriff (dir.), *The Sources of Military Change: Culture, Politics, Technology*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, 2002, 265 p, *passim*, citation p. 7-8. En plus de la dimension culturelle marquée, l'ouvrage de Theo Farrell et Terry Teriff réussit à éviter les écueils que sont un trop fort tropisme technique et l'absence de profondeur historique, qui caractérisent le plus souvent les ouvrages sur l'innovation.
[806] Charles Callwell, *op. cit.*, p. 369.

distribué et la déception. Sur cette dernière notion, elle ne se limitait pas à de simples ruses consistant à « *ramper silencieusement* » ou à effectuer une « *attaque énergique* » entraînant la surprise, auxquelles Callwell ici[807] et, plus généralement, l'historiographie ont le plus souvent tendance à limiter les capacités des irréguliers. Bien au contraire, il s'agissait le plus souvent de stratagèmes complexes, qui requéraient une coordination étroite. « *Les hommes ont cherché toutes les raisons de nos défaites au cours des* New Zealand Wars. *Nous avons été défaits par les Maoris […] parce qu'ils étaient meilleurs*[808] », conclut Dilke.

Les Maoris surent également adapter la notion centrale qu'était le défi (dans leur culture guerrière) aux modalités et à l'échelle de la guerre moderne à laquelle ils étaient confrontés : la Première Guerre du Taranaki en est un bon exemple, avec les *pa* jetables construits littéralement sous le nez des Britanniques afin de les pousser à attaquer. En outre, les Maoris furent capables d'intégrer les problématiques spécifiques liées aux différents niveaux de la guerre, comme l'illustrent la Première Guerre du Taranaki et l'invasion du Waikato. De manière plus frappante encore, les innovations entourant la structure et la localisation de leurs *pa* illustrent, à elles seules, le dynamisme et l'adaptabilité de leur culture guerrière.

Toutefois, les *New Zealand Wars* ne furent pas véritablement la rencontre entre l'art de la guerre européen et l'art de la guerre tribal (lire traditionnel ou pré-colonial) maori, ce dernier ayant considérablement évolué au cours des *Musket Wars*, tant au niveau des tactiques que des fortifications. On peut, entre autres, mentionner l'apparition des *gunfighters' pa* et la systématisation des armes à feu comme armement individuel principal comme changements intervenus avant le déclenchement du conflit. Ainsi, les contacts avec les marchands, mais aussi et surtout avec les communautés missionnaires, avaient abouti à une relative acculturation (au niveau des mœurs ou de la religion) des populations autochtones de Nouvelle-Zélande au moment de la prise de possession, ce que rappelle notamment Claire Laux[809]. La longue période de luttes intertribales meurtrières des *Musket Wars* avait eu un effet comparable dans le domaine militaire. Au niveau tactique cependant, on peut avancer que les succès des Maoris reposaient avant tout sur des stratagèmes, relativement répétitifs. Les Britanniques purent donc s'y adapter et exploiter leur supériorité numérique constante

[807] Charles Callwell, *op. cit.*, p. 337.
[808] Charles Dilke, *Greater Britain – A Record of Travel in English-Speaking Countries during 1866 and 1867*, *op. cit.*, p. 272.
[809] Claire Laux, *Le Pacifique au XVIII^e et XIX^e siècles, une confrontation franco-britannique […], op. cit.*, p. 172.

pour mettre en œuvre des stratégies plus efficaces, comme l'investissement méthodique des retranchements maoris ou la sape de Pratt.

Pour Thierry Widemann, « *les situations de blocage ou d'enlisement sont toujours liées à une impossibilité de dépasser un système, une culture de guerre*[810] ». C'est bien davantage en modifiant leur mode de combat (et non en se « reposant » sur leur culture guerrière) que les peuples traditionnels purent remporter des victoires contre des armées régulières. Dans son ouvrage sur les Amérindiens des Grandes Plaines[811], Franck Raymond Secoy explique qu'en intégrant les apports européens que furent chevaux et armes à feu, ils parvinrent à supplanter les Amérindiens des forêts (tels que les Iroquois) et à opposer une résistance conséquente à l'expansion vers l'ouest des Etats-Unis. Alors que leur niveau technique et leur mode de combat n'avait quasiment pas évolué depuis le Néolithique, leur adaptation rapide leur permit de faire face, au moins pendant un certain temps, à la menace mortelle que constituaient pour eux les Etats-Unis. Il en est de même pour les Maoris.

La fin du conflit armé eut pour conséquence de laisser le champ libre à la spéculation foncière. Se développe donc une « résistance pacifique » des Maoris, qui ont trop souffert durant les *New Zealand Wars* pour reprendre les armes. Un des mouvements de contestation les plus actifs est centré autour de Parihaka (dans l'ouest du Taranaki[812]) et mené par deux chefs vétérans : Te Whiti et Tohu. Comme durant les crises précédentes et malgré leurs réticences, ils se retrouvèrent contraints à agir du fait de la pression foncière. Ils décidèrent donc d'arracher systématiquement les piquets d'arpentage et clôtures qui empiétaient sur leurs terres. Les autorités réagirent de manière assez vigoureuse, en jetant nombre d'entre eux en prison. Décidé à mettre un terme à ces « troubles », le *Native Minister* John Bryce décide finalement d'engager 1500 hommes pour enjoindre aux habitants de Parihaka de se plier aux confiscations et de se soumettre aux autorités coloniales. Le 5 novembre 1881, le village est totalement encerclé et ses deux chefs sont arrêtés (ils seront condamnés à des peines de prison ferme après un jugement expéditif). Le village est quant à lui détruit et ses habitants dispersés de force. Le dernier chapitre de l'imposition par la force de la souveraineté britannique vient

[810] Thierry Widemann, *in* Laurent Henninger et Thierry Widemann, *op. cit*., p. 122.
[811] Franck Raymond Secoy, *op. cit*., *passim*.

[812] La localisation du village dans la zone de la rivière Warea figure sur la carte de la page 129.

de se terminer[813]. Après la destruction de Parihaka, Titokowaru et les autres « prophètes » du Taranaki (Te Whiti et Tohu) sont emprisonnés arbitrairement. L'ancien chef de guerre ne perd pas son panache et ne manque pas de défier ses gardes et leur rappeler la crainte qu'il leur inspirait jadis : « *Vous considérez que les Européens sont une race noble ? Vous pensez que mon peuple va s'enfuir ? Les Européens ont-ils oublié Te Ngutu O Te Manu et Moturoa ?*[814] ».

L'impact du conflit et, plus généralement, du processus de colonisation sur les cultures traditionnelles avait été sensible. En 1891, désabusé par la mort de Pomare V (dernier roi tahitien), Gauguin écrit : « *Avec lui disparaissaient les derniers vestiges des habitudes et des grandeurs anciennes. Avec lui, la tradition était morte. C'était bien fini. La civilisation, hélas, triomphait : soldatesque, négoce, fonctionnarisme*[815] ». Il faut toutefois évoquer le renouveau culturel et la réaffirmation de l'identité maorie à partir des années 1970. Créé en 2008, l'institut *Te Ipukarea/National Maori Language Institute* est l'organisme de référence pour la langue maorie[816], dans le cadre du bilinguisme désormais en vigueur. C'est un phénomène que l'on retrouve d'ailleurs dans la plupart des îles du Pacifique[817], avec toutefois un certain nombre d'arrière-pensées politiques[818]. Ce renouveau passe aussi par des actions plus symboliques : en 2014, l'actuel souverain maori Tuheitia Paki a décidé d'annuler la venue du prince William à Turangawaewae, officiellement au motif que la durée prévue pour sa visite (90 minutes) était insuffisante pour conserver à la rencontre toute sa solennité et y mettre toute la pompe nécessaire, officieusement parce qu'il estimait que cette durée était irrespectueuse[819].

---

[813] Voir par exemple Danny Keenan, « *Te Whiti o Rongomai III* », 2012 [1993], *DNZB Online – Te Ara*, https://teara.govt.nz/en/biographies/2t34/te-whiti-o-rongomai-iii-erueti

[814] James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […]*, *op. cit.*, p. 287. L'ouvrage regorge d'exemples ou de citations directes qui montrent la finesse et l'éloquence de Titokowaru.

[815] Paul Gauguin, *in* Bengt Danielsson, *op. cit*., p. 70.

[816] Il est hébergé au sein de l'Auckland University of Technology. Son site Internet détaille l'organisation et les différentes fonctions de l'institut. www.teipurake.maori.nz
Notons également que le maori ne fait pas partie des langues enseignées à l'INALCO, dont le département Océanie enseigne des langues de territoires plus directement liés à la France : tahitien, drehu (île de Lifou) et bislamar (Vanuatu). http://www.inalco.fr/formations/langues-civilisations

[817] S'agissant des îles françaises, l'exemple le plus célèbre est le festival « *Mélanésia 2000* », qui s'est tenu en septembre 1975 à Nouméa sous l'égide de Jean-Marie Tjibaou, et dont l'objectif était de promouvoir la culture canaque.

[818] Sur cette question complexe, voir Vincent O'Malley, *The Great War for New Zealand: Waikato 1800-2000*, *op. cit.,* Wellington, Bridget Williams Books, 2016, 690 p., Claudia Orange, *The Treaty of Waitangi*, *op. cit*., Francine Tolron, *La Nouvelle-Zélande : du duel au duo ? Essai d'histoire culturelle*, *op. cit*., ou encore Ranginui Walker, *Ka Whawhai Tonu Matou – Struggle Without End*, *op. cit*.

[819] Australian Associated Press. Site *The Guardian.com*. March 4th 2014. Consulté le 05 avril 2018. https://amp.theguardian.com/world/2014/mar/04/maori-king-snubs-prince-william

En 2014 également, le *haka* « *Ka Mate* » (re)devint propriété intellectuelle des *Ngati Toa*, afin notamment d'empêcher son exploitation commerciale. Il fait depuis l'objet d'un acte de loi, le « *Ka Mate Attribution Act*[820] » qui, clin d'œil de l'Histoire, a reçu l'assentiment de la reine d'Angleterre au titre du *Commonwealth*. Cette démarche s'inscrit dans le cadre plus général de la protection des *taonga* (« trésors culturels ») par le gouvernement néo-zélandais[821]. Ces *taonga* peuvent être des objets, des lieux, ou des produits culturels, comme le *haka* « *Ka Mate* » évoqué précédemment. On peut même évoquer un syncrétisme au niveau national pour définir la culture néo-zélandaise actuelle[822]. À l'instar de la transposition au domaine sportif, les valeurs guerrières maories sont désormais intégrées aux valeurs de l'armée néo-zélandaise : le deuxième nom officiel de la *New Zealand Army* est d'ailleurs *Ngati Tumatauenga* (« la tribu du dieu de la guerre »)[823]. L'origine de cette reconnaissance se trouve sans nul doute dans les performances martiales des Maoris durant les *New Zealand Wars*.

Enfin, sur le plan géopolitique, il faut mentionner une nouvelle vague de concurrence impérialiste dans le Pacifique à la fin du XIX^e^ siècle, avec l'arrivée de nouveaux acteurs poussés, pour certains, par le besoin de matières premières et la perspective de marchés captifs et pour d'autres, par une volonté d'affirmer leur puissance. Dans le second cas, qui est celui de la majorité des nouveaux acteurs, cette volonté était un changement complet du paradigme impérialiste. Si, au début du XIX^e^ siècle, il avait eu pour objectif d'augmenter la puissance des nations colonisatrices, il était désormais une conséquence, et une expression de cette puissance.

En somme, les colonies étaient peu à peu devenues, à l'instar des marines de guerre modernes à vapeur, des attributs plutôt que des instruments de la puissance. Ainsi

---

Si le ton de cet article est plutôt factuel et objectif, d'autres articles font néanmoins preuve d'une ironie condescendante à l'égard du roi maori, appuyant sur le fait qu'« *il ne dispose d'aucun pouvoir exécutif et qu'en termes purement numériques, être roi maori est comparable au fait d'être maire de Nottingham, mis à part le fait que les sujets du second ont moins de tatouages* ». Site *The Guardian.com*. March 5th 2014. Consulté le 05 avril 2018. https://www.theguardian.com/world/shortcuts/2014/mar/05/new-zealand-maori-king-tuheitia-british-royals

[820] "*Ka Mate Attribution Act"*, New Zealand Government Public Act 2014/18, 22 avril 2014, 11 p.

[821] C'est une démarche assez large, puisqu'elle comprend également le rapatriement des têtes trophées. Voir à ce sujet Natacha Gagné, « *Affirmation et décolonisation : la cérémonie de rapatriement par la France des* toi moko *à la Nouvelle-Zélande en perspective* », 2012, n° 134, p. 5-24.

[822] C'est le propos de la thèse de Corinne David, « *L'élaboration de l'identité nationale en Nouvelle-Zélande : la dualité Maori/Pakeha* », soutenue en 2009 au Havre sous la direction de Maryvonne Nedeljkovic.

[823] Site officiel de la *New Zealand Army*, l'armée de Terre néo-zélandaise. Consulté le 11 mai 2020. https://www.nzdf.mil.nz/army/

l'Allemagne, récemment unifiée, prend possession d'une grande partie de la Micronésie et du nord-est de la Nouvelle-Guinée. Grâce à la Seconde Guerre de l'Opium, la Russie obtient quant à elle un meilleur accès au Pacifique et elle lance l'expédition de Bellingshausen. Cette concurrence, ainsi que « *les espoirs suscités par les projets de percement du canal de Panama, et donc la perspective d'une route transocéanique, aiguisent les appétits impérialistes de la Grande-Bretagne*[824] », qui annexe plus de cent îles entre 1886 et 1893. Les Etats-Unis annexent également l'archipel d'Hawaï en 1898. Cette concurrence prend des formes diverses, puisqu'elle se retrouve dans l'alpinisme avec la conquête de l'Elbrouz par le britannique Douglas Freshfield en 1868 ou celle du Kilimandjaro en 1889 par l'allemand Hans Meyer et son équipe. Mais cela est une autre histoire.

[824] Claire Laux, *Le Pacifique au XVIII^e et XIX^e siècles, une confrontation franco-britannique […], op. cit.*, p. 197.

ANNEXES

ANNEXE 1 : ordre de bataille britannique

Cette annexe donne la liste des unités britanniques engagées, par type, avec la mention des années au cours desquelles elles ont été engagées en Nouvelle-Zélande.

Infanterie

-*12th Suffolk Regiment of Foot: "The Old Dozen"* (1860-1866).

-*14th Buckinghamshire Regiment of Foot: "Lord Wellington's Bodyguard"* (1860-1861 puis 1863-1867).

- *18th Royal Irish Regiment of Foot* (1863-1870).

- *40th Somersetshire Regiment of Foot: "The Excellers"* (1860-1866).

- *43rd Monmouthshire Light Infantry: "The Light Bobs"* (1863-1866).

- *50th West Kent Regiment of Foot: "The Dirty Half Hundred"* (1834, puis 1863-1867).

- *57th West Middlesex Regiment of Foot: "The Die Hards"* (1860-1866).

- *58th Ruthlandshire Regiment of Foot* (1845-1858).

- *65th Yorkshire North Riding Regiment of Foot: "Royal Tigers"* (1849-1867).

- *68th Durham Light Infantry: "The Faithfull Durhams"* (1864-1866).

- *70th Regiment of Foot: "Glasgow Greys"* (1863-1866).

- *80th South Staffordshire Regiment of Foot* (1840-1845).

- *96th Manchester Regiment of Foot: "Bendovers"* (1843, puis 1845-1847).

- *99th Wiltshire Regiment of Foot* (1843, puis 1845-1847).

- *Royal Marines* (1845-1867).

Appui

- *Royal Artillery* (1845-1867).

- *Royal Engineers* (1845-1867).

Soutien

- *Commissariat and Transport Corps* (1845-1847).

- *Military Store Service* (1845-1857).

- *Army Hospital Corps* (1855-1867).

- *Foot Military Train* (1857-1867).

- *Military Store Staff Corps* (1857-1867).

Troupes néo-zélandaises:

- *Kupapa* (1845-1872).

- Milice (1845-1872).

- *Fencibles* (1847-1872).

- *Armed Constabulary* (1867-1872).

- *Forest Rangers* (1863-1867).

- On peut aussi évoquer les différents volontaires, le plus souvent rattachés administrativement aux unités de milice (principalement la *Waikato Militia*).

ANNEXE 2 : chronologie des principaux évènements des *New Zealand Wars*

Afin de trouver un équilibre entre exhaustivité et sélectivité, nous avons fait le choix de ne mentionner que les évènements discutés dans notre recherche, ou que nous considérons comme importants dans le cadre de cette dernière.

1837

- Début du règne de Victoria.

1840

Même si elle a lieu avant le déclenchement des hostilités, impossible de ne pas mentionner ici la signature du traité de Waitangi (Baie des Iles) le 06 février 1840, prise de possession britannique.

1843

- 17 juin 1843 : « Incident » de Wairau, premier affrontement entre Européens et Maoris.

1845

- 11 mars 1845 : Hone Heke attaque Kororareka. (*Northern War*)

- 8 mai 1845 : Victoire britannique à Puketutu. (*Northern War*)

- 12 juin 1845 : prise du *pa* de Heke (Te Ahuahu) par les guerriers de Makoare Te Taonui. (*Northern War*)

- 1er juillet 1845 : les Britanniques sont repoussés avec de lourdes pertes à Ohaeawai. (*Northern War*)

- 18 novembre 1845 : Sir George Grey est nommé gouverneur.

- 27 décembre 1845 - 11 janvier 1846 : siège et prise du *pa* de Ruapekapeka. (*Northern War*)

1846

- 16 mai 1846 : les *Ngāti Toa* attaquent Boulcott's Farm. (Région de Wellington)

- 10 août 1846 : abandon du *pa* de Horokiri, dans la Hutt Valley. (Région de Wellington)

1854

- 03 janvier 1854 : fin du premier mandat de gouverneur de Sir George Grey.

Sa dernière action majeure avait été l'organisation des premières élections législatives en 1853, qui permettent l'ouverture de la première session parlementaire après son départ.

1856

- 7 mai 1856 : formation du premier gouvernement de la Nouvelle-Zélande, dont Henry Sewell est le premier ministre.

1858

- La population européenne est à parité avec la population maorie.

1860

- 17-18 mars 1860 : prise du *pa* de Te Kohia. (Taranaki)

- 28 mars 1860 : prise du *pa* de Kaipopo à Waireka. (Taranaki)

- 27 juin 1860 : lourde défaite britannique à Puketakauere. (Taranaki)

- 06 novembre 1860 : défaite maorie à Mahoetahi. (Taranaki)

1861

- 17 mars 1861 : une trêve est signée à Te Arei. (Taranaki)

- 04 décembre 1861 : George Grey est nommé gouverneur pour la seconde fois.

1863

- 12 juillet 1863 : la traversée de la Managatawhiri marque le déclenchement de l'invasion du Waikato par les troupes du général Cameron. (Invasion du Waikato)

- 17 juillet 1863 : victoire britannique à Koheroa. (Invasion du Waikato)

- 30 octobre 1863 : assaut du *pa* de Meremere. Les défenseurs parviennent à s'échapper. (Invasion du Waikato)

- 20-21 novembre 1863 : attaque et prise de Rangiriri. (Invasion du Waikato)

- 8 décembre 1863 : les troupes britanniques entrent dans Ngāruawāhia, « capitale » du roi maori. (Invasion du Waikato)

1864

- 21 février 1864 : un mouvement tournant britannique de grande ampleur permet d'éviter la position de Paterangi et de prendre la ville de Rangiaowhia. (Invasion du Waikato)

- 31 mars - 2 avril 1864 : bataille d'Orakau. (Invasion du Waikato)

- 06 avril 1864 : l'embuscade de Te Ahuahu marque le début de la Seconde Guerre du Taranaki.

- 29 avril 1864 : assaut sur Gate Pa, après le plus intense bombardement des *New Zealand Wars*. (Tauranga)

- 30 avril 1864 : les *Hau Hau* attaquent Sentry Hill. (Taranaki)

- 14 mai 1864 : bataille fratricide de Moutoa entre Māoris. (Taranaki)

- 21 juin 1864 : victoire britannique à Te Ranga. (Tauranga)

1865

- 24-25 janvier 1865 : les Māoris attaquent le camp britannique de Nukumaru. (Taranaki)

1866

- 14 janvier 1866 : prise du *pa* d'Otapawa (Taranaki), devenu le principal bastion *Hau Hau*.

- Nuit du 1er au 2 août 1866 : alors que les hostilités ont cessé, McDonnell et 250 soldats coloniaux attaquent par surprise le village de Pokaikai (Taranaki). De nombreux civils maoris sont tués. Le ressentiment généré par cette attaque chez les tribus locales explique en partie la reprise des hostilités au cours des années suivantes.

1867

- Les Maoris reçoivent quatre sièges à la *General Assembly* de Nouvelle-Zélande, initiative politique majeure.

1868

- 05 février 1868 : fin du second mandat de gouverneur de Sir George Grey.

- 12 juillet 1868 : Titokowaru attaque la redoute de Turuturu Mokai. (Taranaki)

- 07 septembre 1868 : attaque funeste contre Te Ngutu O Te Manu, au cours de laquelle von Tempsky est tué. (Taranaki)

- 07 novembre 1868 : les troupes coloniales sont repoussées à Moturoa. (Taranaki)

- 09-10 novembre 1868 : Te Kooti attaque Matawhero. (Côte Est)

1869

- 1er janvier - 05 janvier 1869 : siège et prise du *pa* de Ngatapa. Te Kooti perd de nombreux guerriers durant la poursuite qui s'ensuit. (Côte Est)

- 03 février 1869 : prise du *pa* de Tauranga Ika, abandonnés par ses défenseurs du fait d'une perte de mana de Titokowaru. (Taranaki)

- 07 juin 1869 : les *Constabulary Forces* sont prises en embuscade à Opepe. (Côte Est)

- 04 octobre 1869 : la conquête du *pa* de Te Porere est le dernier épisode de prise de *pa* des *New Zealand Wars*. Après cette bataille, Te Kooti et ses derniers guerriers ne feront désormais plus que de tenter d'échapper à la traque menée par l'armée coloniale. (Côte Est)

1872

- 14 février 1872 : l'escarmouche de Mangaone, ultime défaite de Te Kooti, est le dernier combat des *New Zealand Wars*. (Côte Est)

ANNEXE 3 : autres conflits coloniaux britanniques de la période

Cette annexe a pour but de donner des éléments de contexte quant aux contraintes et défis rencontrés par les autorités britanniques au niveau mondial.

- 1839-1841 : deuxième guerre égypto-ottomane.

-1839-1842 : première guerre anglo-afghane.

- 1839-1842 : première « guerre de l'opium ».

- 1845-1846 : première guerre des Sikhs.

- 1848-1849 : deuxième guerre des Sikhs.

- 1854-1856 : guerre de Crimée. Cette dernière n'est pas un conflit colonial mais nous avons choisi de la mentionner ici, car elle pèse indéniablement sur la stratégie britannique outre-mer.

- 1856-1857 : guerre anglo-perse.

- 1856-1860 : deuxième « guerre de l'opium ».

- 1857-1858 : rébellion indienne dite « des Cipayes ».

- 1863-1864 : deuxième *Ashanti War*.

- 1864-1865 : guerre du Bhoutan.

- 1867-1868 : expédition d'Abyssinie.

- 1869 : *Red River Rebellion*.

- 1873-1874 : troisième *Ashanti War*.

ANNEXE 4 : responsables politiques britanniques durant la période

a) Premiers ministres britanniques durant la période

- William Lamb (20 juin 1838 - 30 août 1841).

- Sir Robert Peel (30 août 1841 - 29 juin 1846).

- Lord John Russell (30 juin 1846 - 21 février 1852).

- Edward Smith-Stanley, Earl of Derby (23 février 1852 - 17 décembre 1852).

- George Hamilton-Gordon, Earl of Aberdeen (19 décembre 1852 - 30 janvier 1855).

- Henry John Temple, Viscount Palmerston (6 février 1855 - 19 février 1858).

- Edward Smith-Stanley, Earl of Derby (20 février 1858 - 11 juin 1859).

- Henry John Temple, Viscount Palmerston (12 juin 1859 - 18 octobre 1865).

- John Russell, Earl Russell (29 octobre 1865-26 juin 1866).

- Edward Smith-Stanley, Earl of Derby (28 juin 1866 - 25 février 1868).

- Benjamin Disraeli (27 février 1868 - 1er décembre1868).

- William Ewart Gladstone (3 décembre 1868 - 17 février 1874).

b) Secrétaires d'Etat britanniques aux Colonies durant la période

« Secrétaires d'Etat à la Guerre et aux Colonies » (autres que l'Inde), entre 1801-1854 :

- Lord John Russell (30 août 1839 - 30 août 1841)
- Edward Smith-Stanley, 14th Earl of Derby (03 septembre 1841 - 23 décembre 1845)
- William Ewart Gladstone (23 décembre 1845 - 27 juin 1846)
- The 3rd Earl Grey (06 juillet 1846 - 21 février 1852)
- Sir John Pakington, 1st Baron Hampton (27 février 1852 - 17 décembre 1852)
- The 5th Duke of Newcastle (28 décembre 1852 - 10 juin 1854)

« Secrétaires d'Etat aux Colonies[825] » (à partir de 1854) :

- Sir George Grey (12 juin 1854 - 08 février 1855)
- Sidney Herbert (8 février 1855 - 23 février 1855)
- Lord John Russell (23 février 1855 - 21 juillet 1855)
- Sir William Molesworth (21 juillet 1855 - 21 novembre 1855)
- Henry Labouchère (21 novembre 1855 - 21 février 1858)
- Lord Stanley (26 février 1858 - 05 juin 1858)
- Sir Edward Bulwer-Lytton (05 juin 1858 - 11 juin 1859)
- The Duke of Newcastle (18 juin 1859 - 07 avril 1864)
- Edward Cardwell (07 avril 1864 - 26 juin 1866)
- The Earl of Carnarvon (06 juillet 1866 - 08 mars 1867)
- 3rd Duke of Buckingham and Chandos (08 mars 1867 - 1 décembre 1868)
- The Earl Granville (9 décembre 1868 - 06 juillet 1870)

[825] En France, le « ministère des Colonies » ne sera créé qu'en mars 1894. Jusqu'à cette date, ses attributions étaient en grande majorité du ressort du ministère de la Marine.

- The Earl of Kimberley (06 juillet 1870 - février 1874)

c) Secrétaires d'Etat britanniques à la Guerre durant la période

« Secrétaires d'Etat à la Guerre et aux Colonies » (autres que l'Inde), entre 1801-1854 :

- Lord John Russell (30 août 1839 - 30 août 1841)
- Edward Smith-Stanley, 14th Earl of Derby (03 septembre 1841 - 23 décembre 1845)
- William Ewart Gladstone (23 décembre 1845 - 27 juin 1846)
- The 3rd Earl Grey and Ripon (06 juillet 1846 - 21 février 1852)
- Sir John Pakington, 1st Baron Hampton (27 février 1852 - 17 décembre 1852)
- The 5th Duke of Newcastle (28 décembre 1852 - 10 juin 1854)

« Secrétaires d'Etat à la Guerre »

- The 5th Duke of Newcastle (12 juin 1854 – 30 janvier 1855)
- Lord Panmure (8 février 1855 – 21 février 1858)
- Jonathan Peel (26 février 1858 – 11 juin 1859)
- Sidney Herbert (18 juin 1859 – 22 juillet 1861)
- Sir George Cornewall Lewis (23 juillet 1861 – 13 avril 1863)
- The 3rd Earl Grey and Ripon (28 avril 1863 – 16 février 1866)
- Jonathan Peel (06 juillet 1866 – 08 mars 1867)
- Sir John Pakington (08 mars 1867 – 1er décembre 1868)
- Edward Cardwell (09 décembre 1868 – 17 février 1874)

d) Gouverneurs de la colonie de Nouvelle-Zélande pendant la période

Les dates indiquées correspondent à la nomination officielle. Elles peuvent donc différer des dates d'arrivée sur le territoire ou de prise de fonction effective.

- *Captain* William Hobson (3 mai 1841 – 10 septembre 1842).
- Robert Fitzroy (26 décembre 1843 – 18 novembre 1845).
- George Grey (18 novembre 1845 – 3 janvier 1854).
- Période de suppléance assurée par le colonel Wynyard.
- Thomas Gore Browne (6 septembre 1855 – 3 décembre 1861).
- George Grey (4 décembre 1861 – 5 février 1868).
- George Bowen (5 février 1868 – 19 mars 1873).

d) Premiers ministres de la colonie de Nouvelle-Zélande durant la période

La fonction est créée par le *Constitution Act* de 1852. La période de mise en œuvre et d'élections qui suit cet acte du parlement britannique explique le délai avant la première prise de fonction. Autre signe de la mise en œuvre quelque peu difficile de la nouvelle constitution, les deux premiers gouvernements ne durent que treize jours chacun.

- Henry Sewell (7 mai 1856 – 20 mai 1856).
- William Fox (20 mai 1856 – 2 juin 1856).
- Edward Stafford (2 juin 1856 - 12 juillet 1861).
- William Fox (12 juillet 1861 – 6 août 1862).
- Alfred Domett (6 août 1862 – 30 octobre 1863).
- Frederick Whitaker (30 octobre 1863 – 24 novembre 1864).
- Frederick Weld (24 novembre 1864 – 16 octobre 1865)
- Edward Stafford (16 octobre 1865 – 28 juin 1869).

- William Fox (28 juin 1869 – 10 septembre 1872).

- Edward Stafford (10 septembre 1872 – 11 octobre 1872).

- George Waterhouse (11 octobre 1872 – 3 mars 1873).

ANNEXE 5 : texte original anglais du traité de Waitangi, signé le 6 février 1840

(Traduction et orthographe officielles du *New Zealand Museum « Te Papa Tongarewa »* de Wellington)

Article the First

The Chiefs of the Confederation of the United Tribes of New Zealand and the separate and independent Chiefs who have not become members of the Confederation cede to Her Majesty the Queen of England absolutely and without reservation all the rights and powers of Sovereignty which the said Confederation or Individual Chiefs respectively exercise or possess, or may be supposed to exercise or to possess over their respective Territories as the sole sovereigns thereof.

Article the Second

Her Majesty the Queen of England confirms and guaranteed to the Chiefs and Tribes of New Zealand and to the respective families and individuals thereof the full exclusive and undisturbed possession of their Lands and Estates Forests Fisheries and other properties which they may collectively or individually possess so long as it is their wish and desire to retain the same in their possession: but the Chiefs of the United Tribes and the individual Chiefs yield to Her Majesty the exclusive right of Preemption over such lands as the proprietors thereof may be disposed to alienate at such prices as may be agreed upon between the respective Proprietors and persons appointed by Her Majesty to treat with them in that behalf.

Article the Third

In consideration thereof Her Majesty the Queen of England extends to the Natives of New Zealand Her royal protection and imparts to them all the Rights and Privileges of British Subjects.

ANNEXE 6 : proclamation de paix du gouverneur George Grey, 2 septembre 1865

Proclamation of Peace by this Excellency Sir George Grey, Knight commander of the most honourable Order of the Bath, Governor and Commander-in-Chief in and over Her Majesty's Colony of New Zealand, and Vice Admiral of the Same,

The Governor announces to the Natives of New Zealand that the war which commenced at oakura is at an end.
The Governor took up arms to protect the European settlements from destruction and to punish those who refused to settle by peaceful means the difficulties which had arisen, but resorted to violence, and plunged the country into war.
Upon those tribes sufficient punishment has been inflicted. Their war parties have been beaten, their strongholds captured, and so much of their lands confiscated as it was thought necessary to deter them from again appealing to arms.
The Governor has therefore shown that he will not permit the peace of the Colony to be disturbed without inflicting severe chastisement on those who resist his authority.
The Governor hopes that the natives will now have seen that resistance to the law is hopeless. He proclaims, on behalf of the Queen, that all who, up to the present time, have been in arms against Her Majesty's authority, will never be prosecuted for past offences, expecting only those who have been concerned in the murders of the following persons, because those persons were barbarously and treacherously murdered :

The children Parker and Pote, killed at Omata on the 27th March, 1860.
The boy Joseph Sarten, killed at Henui, on the 4th December, 1860.
The native Ngakoti, who was killed, and hiw wifeand her daughter killed at Kaipikari, in December 1864.
Mrs Margaret Fahey, killed at Ramarama on 16th October, 1863.
The boys Richard Trust and Nicholas Trust, killed at Kennedy's Farm on the 24th October 1863.
The Reverend Mr Volkner, killed at Opotiki on the 2nd March, 1865.
Mr James Fullon and his companions, killed at Whakatene on the 27th July, 1865.

The murderers of those persons will be brought to trial as soon as they are arrested.
The Governor also excepts from this pardon the chied Te Pehi, because, having taken the oath of allegiance to Her Majesty, he violated his oath and treacherously attacked the Queen's troops at Pipiriki. When taken he will be brought to trial for this crime.
All others are forgiven.
Oath of the lands which have been confiscated in the Waikato, and at Taranaki and Ngatiruanui, the governor will at once restore considerabkle quantities to those of the natives who wish to settle down upon their lands, to hold them under Crown grants, and to live under the protection of the law. Fot this purpose the Commissioners will be sent forthwith into the

Waikato, and the country about Taranaki, and between that place and Wanganui, who will put the natives who may desire it upon lands at once, and will mark out the boundaries of the blocks which they are to occupy. Those who do not come in at once to claim the benefit of this arrangement must expect to be excluded.

The Governor will take no more lands on account of the present war.

As regard to the prisoners now in custody, the Governor will hold them until it shall be seen whether those who have been in arms return to peace. If they do so the prisoners will be set at liberty.

The Governor is sending an expedition to the Bay of Plenty to arrest the murderers of Mr Volkner and Mr Fulloon. If they are given up to justice the Governor will be satisfied ; if not, the Governor will seize a part of the lands of the tribes who conceal these murderers, and will use them for the purpose of maintaining peace in that part of the country, and of providing for the widows and relatives of the murdered people.

The governor now calls upon the chiefs and tribes to assist him in putting a stop to all such acts of violence for the future, for all, whether Europeans or natives, have a common interest in putting an end to such crimes, and in preserving the peace of the Colony.

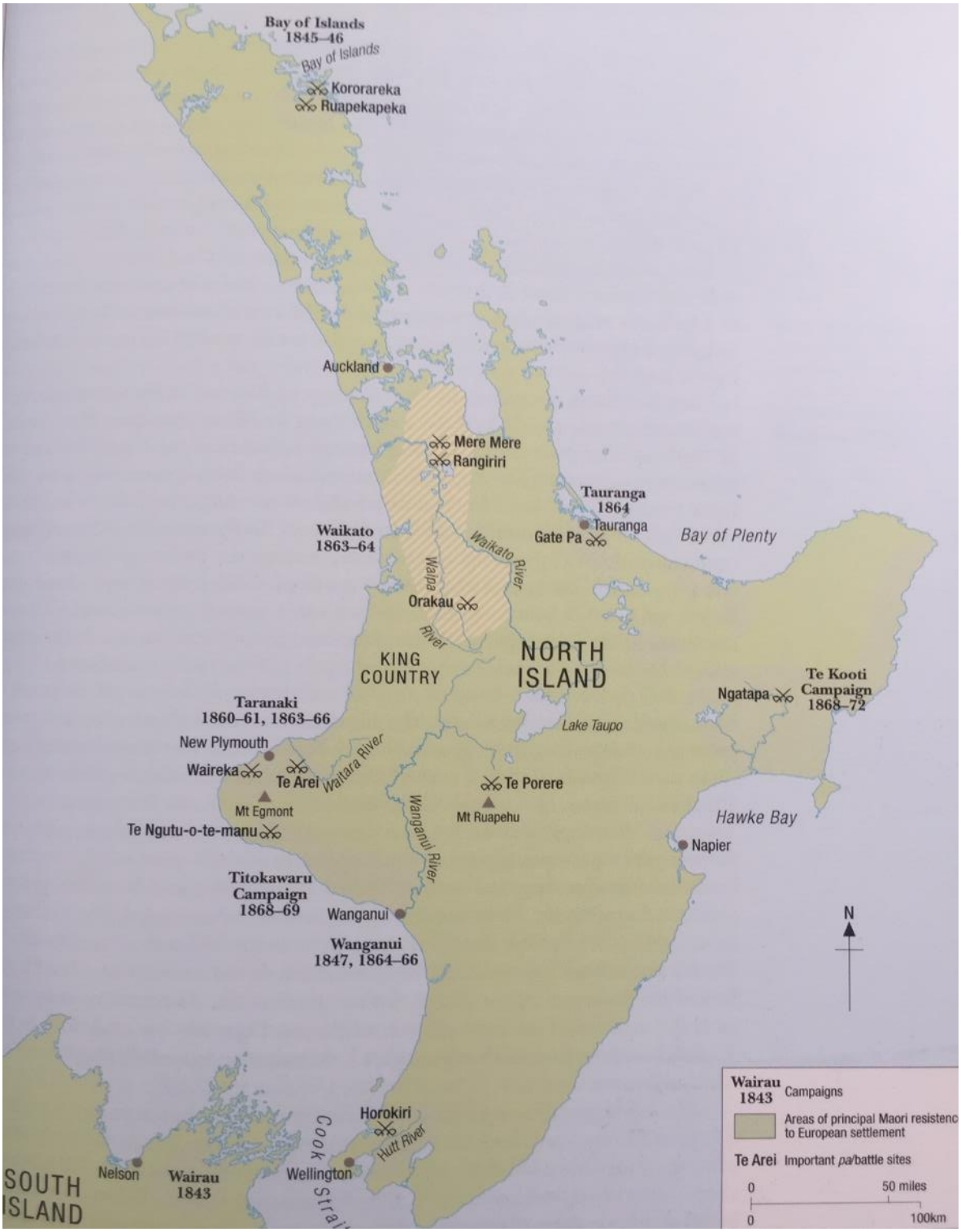
The Governor is about to call a meeting of all the great chiefs to consult with his Government as to the best means whereby the Maori people may be represented in the General Assembly, so that they may henceforth help to make the laws which they are called to obey. At that meeting all matters can be discussed, with a view of establishing a general ans lasting peace throughout New Zealand.

Her Majesty the Queen desires that equal laws and equal rights and liberties may be enjoyed by all her subjects in this island ; and to that end the Governor, in the name of the Queen, publishes this proclamation.

Given under my hand, at the Governement House at Wellington, and issued under the Public Seal of the Colony of New Zealand this 2nd day of September, int the year of Our Lord 1865.

(Signed) G. GREY

ANNEXE 7 : carte synthèse des principaux conflits et du théâtre des opérations de Nouvelle-Zélande



(*In* Ian Knight, *Maori Fortifications*, *op. cit.*, p. 29.)

Glossaire maori

Ce glossaire a pour objectif de recenser les termes maoris utilisés dans le document, afin d'éviter au lecteur d'incessants renvois.

Ariki : grand chef, ordinairement à la tête d'un *iwi*.

Hapu : tribu, avec l'idée d'unité de lieu (village).

Iwi : groupe tribal, regroupant plusieurs *hapu* et réparti sur une zone plus vaste.

Kaumatua : aînés. Ce terme n'a toutefois pas de connotation hiérarchique *stricto sensu* puisqu'il désigne aussi les aînés chargés de l'éducation des plus jeunes.

Kete Wananga : « paniers de la connaissance », image légendaire traduisant l'origine divine des savoirs.

Kupapa : ce terme désigne les Maoris alliés aux Britanniques.

Mana : puissance spirituelle d'une personne, même si la notion est difficilement réductible à une aussi courte définition.

Marae : en Nouvelle-Zélande, ce terme désigne un espace cérémoniel, avec une vocation à la fois religieuse, mais aussi sociale.

Mere : massue sculptée en pierre (*meremere*), jade (*mere pounamu*) ou os de baleine (*kotiate*).

Moko : tatouage facial.

Moko Mokai : « tête trophée », ou conservation de la tête d'un chef ami prestigieux.

Pa : fortification maorie. Nous n'entrons pas ici dans le détail des nombreuses variétés de *pa*.

Pakeha : personne d'origine européenne.

Patu : famille d'armes courtes à une main (assimilables à des massues).

Pekerangi : écran constitué de palissades légères destinées à ralentir et désorganiser les assaillants d'un *pa*.

Pepeha : présentation personnelle au cours de laquelle on égrène sa généalogie, jusqu'au canot avec lequel les premiers ancêtres sont arrivés en Nouvelle-Zélande.

Pounamu : néphrite (variété de jade), avec laquelle sont fabriquées des bijoux ainsi que des armes destinées aux chefs et qui revêt une dimension sacrée chez les Maoris.

Putatara : trompes sculptées permettant d'avertir ou de rassembler.

Rangatira : chef tribal, ordinairement à la tête d'un *hapu*.

Rua : abri anti-artillerie enterré, innovation majeure initiée par le chef Kawiti.

Taiaha : arme longue en bois, assimilable à une lance.

Tapu : à la fois sacré et interdit. Dans la culture maorie, le sacré se traduit par un certain nombre d'interdits (par exemple, l'interdiction d'accéder à un site).

Tewhatewha : arme longue destinée aux chefs et dont la partie large est utilisée pour indiquer des commandements.

Tikanga : ensemble des traditions du groupe.

Toa : guerrier, mais aussi homme puisqu'il n'y a pas de classe spécifique de guerriers dans la société maorie.

Tohunga : sage (pas forcément de corrélation avec l'autorité politique) ou expert d'un domaine technique.

Tupara : nom donné par les Maoris aux fusils de chasse à deux canons, très prisés.

Tupuna : ancêtre.

Waka : pirogue traditionnelle.

Whanau : plus petite structure sociale maorie, ce terme correspondrait à ce qu'on appelle « famille élargie » (par opposition à la cellule familiale dite « nucléaire »).

Whare : maison.

Wharenui : lieu de réunion, souvent orné de sculptures, dont l'architecture symbolise un être vivant (le faîte étant par exemple l'épine dorsale et les lattes du toit les côtes) et sur laquelle se trouvent des représentations des ancêtres.

Table des cartes et des illustrations

Cette table indique les pages des différentes illustrations et rappelle leur titre ainsi que les références.

- Page 16 : « *The formidable Paterangi* pa *after it was evacuated. The major earthwork was eventually bypassed by the British force* », février 1864. Photographie conservée au musée de Hawke's Bay.
(*In* Robert Stowers, op. cit., p. 78.)

- Page 52 : carte de la Baie des Iles.
(*In* James Belich, *The New Zealand Wars […]*, *op. cit.*, p. 31.)

- Page 65 : logo de la franchise de rugby à XV des *Waikato Chiefs*.
Site Internet des *Waikato Chiefs*. https://www.chiefs.co.nz

- Page 67 : répartition des différents *iwi* (groupes tribaux).
In Collectif, *La pierre sacrée des* Maori, *op. cit.*, p. 41.

- Page 98 : armes courtes utilisées par les Maoris.
New York Museum of Natural History, « *Margaret Mead Hall of the Pacific Peoples* », photographie prise par l'auteur.

- Page 99 : armes longues utilisées par les Maoris.
New York Museum of Natural History, « *Margaret Mead Hall of the Pacific Peoples* », photographie prise par l'auteur.

- Page 101 : illustration de gauche : guerrier maori typique du milieu du XVIII^{e} siècle, avec cartouchière et cornet à poudre.
(*In* Ian Knight, *The New Zealand Wars, 1820-72*, *op. cit.*, planche B [détail]).
- Illustration de droite : le guerrier *kupapa* Mihaka Tumuakuingi, années 1860.
(*In* Ian Knight, *The New Zealand Wars*, 1820-72, *op. cit*., p. 34.)

- Page 109 : « *Heke fells the flagstaff at Kororareka* » : lithographie d'Arthur David McCormick. Conservée à l'Alexander Turnbull Library (bibliothèque nationale de Nouvelle-Zélande), à Wellington.

- Page 117 : détail d'un croquis du *pa* de Ruapekapeka réalisé par un officier du génie britannique montrant un abri anti-artillerie.
British National Archives, MPG 1/619.

- Page 124 : évolutions successives des *pa* modernes, avec les exemples de Ruapekapeka (construit en 1845) et Rangiriri (construit en 1863).
(*In* Ian Knight, *Maori Fortifications*, *op. cit.*, p. 34 et 42.)

- Page 148 : carte de la zone nord du Taranaki, où se déroule la Première Guerre du Taranaki.
(*In* James Belich, *op. cit*., p. 75.)

- Page 159 : « *The Policy of War* », caricature des opérations dans le Taranaki. Dessin de Garland William Woon, paru dans le *Taranaki Punch* en 1861. Conservé au centre de recherche *Puke Ariki* de New Plymouth.

- Page 168 : carte du nord du Waikato, théâtre d'opérations de la première phase de la campagne éponyme.
(*In* Robert Stowers, *op. cit*., p. 35.)

- Page 176 : carte du sud du Waikato, théâtre d'opérations de la seconde phase de la campagne éponyme.
(*In* James Belich, *The New Zealand Wars […]*, *op. cit*., p. 159.)

- Page 188 : carte du sud du Taranaki/région de Wanganui, théâtre de la deuxième guerre du Taranaki, puis de la révolte de Titokowaru.
(*In* James Belich, *The New Zealand Wars […], op. cit*., p. 237).

- Page 211: photographie de membres de l'*Armed Constabulary* en tenue de campagne, sans date. Collection personnelle de Robert Stowers.
(*In* Robert Stowers, *op. cit*., p. 183.)

- Page 217 : « *Mother England abandons New Zealand* », gravure parue dans *Punch, or The Auckland Charivari*.
(*In* James Belich, *I shall not die: Titokowaru's War […], op. cit*., p. 219).

- Page 233: le chef *kupapa* Te Keepa (Te Rangihiwinui Te Keepa, surnommé « major Kemp »), personnage clé de la fin des *New Zealand Wars*.
(« *Te Keepa Te Rangihiwinui (major Kemp) with his wife (probably his third wife Te Mata Kaihoe* », sans date. Alexander Turnbull Library, Sir John Grace Collection, référence : PA1-q-630-37-2. Site Internet *DNZB Online-Te Ara*. https://teara.govt.nz/en/photograph/2205/te-keepa-te-rangihiwinui-major-kemp-with-his-wife-probably-his-third-wife-te-mata)

- Page 266 (ANNEXE 7): carte synthèse des principaux conflits et du théâtre des opérations de Nouvelle-Zélande.
(*In* Ian Knight, *Maori Fortifications*, *op. cit.*, p. 29.)

Index des noms propres

Aborigènes, 9, 70, 89, 116, 135
Adoua bataille d', 199
Akaroa, 27, 46, 80, 85
Alexandra, 171, 234
Amérindiens, 22, 44, 45, 63, 65, 76, 81, 91, 244
Anderson Fred, 42, 81, 110, 129
d'Andurain Julie, 1, 3, 55, 201
Aotea canoé, 219
Aron Raymond, 134
Atkinson Harry, 199, 208, 215
Aube Théophile, 241
Auckland ville d', 19, 48, 69, 107, 108, 110, 111, 121, 141-143, 150, 154, 161, 163, 164, 166, 168, 171, 174, 190, 206, 215, 222, 281
Austen Jane, 58
Australie, 9, 54, 70, 86, 88, 89, 95, 102, 106, 111, 119, 132, 135, 136, 142, 143, 151, 163, 172, 200, 209, 238, 240
Avon navire, 175
Baie des Iles, 47, 49-52, 72, 121, 238, 252, 269
Bairoch Paul, 135
Balade, 54
Baratieri général, 199
Baudin Nicolas, 42
Bay of Plenty, 165, 183, 234, 265
Belich James, 26, 27, 32, 33, 105, 115, 125, 131, 152, 154, 155, 185, 198, 219, 220, 228, 237
Bérard Auguste, 27, 46, 75, 91
Birmanie, 172
Bluff, 13
Boot Max, 9
de Bougainville Louis-Antoine , 21, 22, 42, 44, 45, 49, 53
Boulcott's Farm, 119, 253
Bowen, 210, 213, 216, 222, 232, 234
Boyd John, 155
Boyd navire, 50
Bridge Cyprian, 24, 118, 122, 131
British East India Company, 56, 210
Broughton Charles, 194
Brown John, 15
Brown William, 41, 51
Browne Gore (gouverneur), 106, 121, 135, 141, 142, 144-146, 149, 150, 152, 203, 204, 210, 261
Brumwell Stephen, 73
Buck, 59
Burnbury Thomas, 89, 121, 163
Busby James, 21, 48, 52, 87, 88
Calais, 239
Callwell Charles, 14, 15, 24, 25, 80, 104, 105, 113, 126, 151, 158, 172, 194, 221-223, 230, 237, 242, 243

Cameron Duncan (général commandant en chef), 15, 26, 31, 105, 142, 150, 163, 165-173, 177-179, 184, 186, 187, 189-195, 197-199, 207, 254
Camerontown, 171, 172
Camp Waihi, 222-224
Camp Waitara, 146, 151
Canal de la Reine Charlotte, 92, 128
Cardwell Edward, 105, 131, 205, 206, 208, 213, 216, 259, 260
Carey Robert (général), 115, 126, 147, 149, 152, 178, 192
Castres général, 19
Ceylan, 172
Chaliand Gérard, 14, 19, 25
Carteret Philip, 42
Cawnpore massacre de, 21
Chatham Islands, 229
Chelmsford lord, 115
Chili, 51
Churchill Winston, 13, 35, 57, 74, 87, 133, 199
Chute Trevor (général commandant en chef), 130, 193-195, 199, 208, 220
Cipayes, 21, 56, 131, 142, 181, 240, 257
von Clausewitz Carl, 25, 81, 158, 172, 193, 235
Clipperton, 86
Colenso bataille de, 106
Commerson Philibert, 127, 128
Comte de Paris navire, 85
Cook James, 14, 23, 42, 46, 54, 92, 127, 128, 162
Corbett Julian, 29, 56, 241
Coutau-Bégarie Hervé, 36, 77
Cowan James, 23
Cracroft *Captain*, 149
Crimée, 28, 86, 106, 239, 257
Crispi Francesco, 199
Crozier Francis, 42
Crosby Ron, 123, 128, 223
Dalton Brian James, 214, 235
Danielsson Bengt, 23
David Corinne, 246
Despard Henry, 112, 114, 115, 123, 197
Détroit de Cook, 47, 82, 92
Diderot Denis, 22, 128
Dilke Charles, 81, 96, 139, 206, 243
Domett Alfred, 94, 161, 261
Douglas Austin, 60, 63, 64, 80, 96, 125
Douvres, 239
Druid navire, 88
Drury, 164, 171
Dubouzet Eugène, 80
Duc de Newcastle, 146, 149, 150, 161, 204, 259, 260
Dudley Leonard, 179
Duff Alan, 59, 63
Dumézil Georges, 133, 158

Dumont d'Urville Jules, 21, 22, 27, 30, 32, 35, 43-49, 51, 53, 54, 56, 61, 62, 65, 68-71, 77, 78, 80, 86, 90, 95, 100, 102, 122, 125
Dunmore John, 42, 43
Duperrey Louis, 27, 45, 50, 74
Dupetit-Thouars Abel, 17, 22, 27, 44, 47, 49, 50, 51, 54, 62, 69, 70, 72, 102, 107, 114, 121, 122, 238
Dutch East India Company, 210
Edwin Fox navire, 92
Elbrouz mont, 247
Elisabeth II reine, 167
d'Entrecasteaux Joseph-Antoine Bruni, 42, 46, 47, 51
Epiha Tokohihi, 147
Erebus mont, 46
Espagne, 13, 41
Etats-Unis, 9, 52, 85, 244, 247
Fairfield, 139, 204, 205, 208, 228, 282
Farrell Theo, 242
Fatu Hiva île de, 43, 71
Featherston Isaac, 215, 216
Fidji îles, 35, 60, 102, 122
Fitzroy Robert (gouverneur), 91, 93, 111, 116, 261
Flagstaff Hill, 107, 108, 110, 119
Foch Ferdinand, 152
Frémeaux Jacques, 1, 36, 57, 239
Freshfield Douglas, 247
Fuller John Frederick Charles, 179, 239
Furneaux *captain*, 128
Gagné Natacha, 246
Gambier *captain*, 200
Gambier archipel, 77
Gamble lieutenant-colonel, 76, 167, 172, 175
Gate Pa bataille de, 83, 104, 155, 184-186, 198, 201, 254
Gauguin Paul, 23, 32, 245
George III, 90
George *Field Marshal* (prince), 199
Gibson Tom, 23, 231
Gillfillan John, 120
Girardet Raoul, 32, 35, 54, 55, 57
Gipps George Sir, 88, 136
Godé Cécile, 79
Gold colonel, 106, 149, 151
Goltz von der, 242
Gorton Edward, 26, 33, 130, 140, 192, 198, 199, 208, 209, 212, 214, 215, 224, 227, 239, 240
Goya Michel, 34
Granville Earl, 216, 232, 234, 259
Great South Road, 164, 170, 171, 203
Greer colonel, 184-186
Grey George (gouverneur), 22, 78, 94, 116, 118, 119, 121, 131, 133, 135-137, 140, 142, 154, 161-163, 166, 169, 174, 175, 180, 187-192, 194, 195, 197-199, 205, 206-210, 212, 213, 215, 216, 235, 252, 253, 255, 261

Greytown, 215
Hadfield Octavius, 204
Hamilton *Captain,* 185, 186
Hapurona, 150, 151
Hartington, 199
Haultain, 208, 209
Hauraki, 48, 107
Hawaï, 13, 14, 47, 60, 68, 247
Hawaiki, 60
Hawera, 70, 146, 223
Hawke's Bay, 16, 230
Hazard navire, 110
Heaphy Charles, 143
Herald navire, 88
Hone Heke, 24, 80, 95, 107-114, 116, 118, 119, 131, 132, 252
Henninger Laurent, 140, 244
Heyerdahl Thor, 43, 59, 71, 123
Hinderaker Eric, 37, 240
Hobbes, 21, 43, 68
Hobson John, 47
Hobson William (gouverneur), 88-91, 261
Hokianga, 108
Hone Pihama, 190
Hongi Hika, 69, 170, 173
Hubin Guy, 15, 152
Hulme William, 95, 111, 112, 197
Hutt Valley, 119, 206, 235, 253
Ile de Pâques, 14, 60
Iles Marshall, 127
Iles de la Société, 63
Inde, 13, 14, 35, 53, 56, 72, 131, 142, 143, 163, 165, 166, 181, 207, 229, 240, 259, 260
Iroquois, 114, 244
Isandlwana, 10, 74, 104, 115
Iwikatea, 30
Jackson William, 165, 234
Jacquinot docteur, 60
Jomini Antoine-Henri, 25, 157, 170, 237
Jones *commissary*, 214
Kaitake, 187, 283
Kaitangata, 30
Kakaramea, 194
Kanaks, 65
Karaka Point, 82
Katatore, 141, 145
Kawa Bergé, 64
Kawa-Kawa rivière, 47, 52, 121
Kawiti, 110-112, 114, 116-119, 242, 268, 284
Keeley Lawrence, 17, 21, 26, 78, 81, 82
Keenan Danny, 245, 300
Keith Sinclair, 9, 235

Kennedy Paul, 36, 57, 238
Kereopa, 139
Keri Keri, 170
Kerr James, 18
de Kersauzon Olivier, 127
Kilimandjaro mont, 247
Kimble Bent, 24, 25, 105, 155
Kitchener lord, 192
Knight Ian, 16, 101, 105, 123, 130, 266
Koheroa bataille de, 169, 190, 254
Kon Tiki, 59
Kororareka, 29, 52, 90, 108-111, 121, 252
Kotzebue, 45
Krusenstern, 45
Kupe, 14
La Pérouse, 42, 43, 45
Laband John, 74, 221
Lambert *commodore*, 200, 234
Laux Claire, 1, 13, 22, 55, 70, 86, 90, 243, 247
Le Cam Georges-Goulven, 60, 64, 74, 77-79
Lefeuvre Daniel, 47
Levi-Strauss Claude, 22, 23, 30, 38, 44, 61, 62, 70, 77, 79, 127, 128
Lifou île de, 245
Lyttleton Neville Sir, 106
Mackenzie John, 139
Mahoetahi bataille de, 152, 153, 253
Makaretu, 230
Malinowski Bronislaw, 45
Manawapou, 137, 145, 219
Manchester école de, 36
Mangaone, 234, 256
Mangareva, 32, 70, 77
Mangatawhiri rivière, 167
Maning Frederick Edward, 24, 48, 66, 68, 71, 75
Mantell Walter, 199
Manukau, 69, 111
Manuwhiri, 234
Marchand Etienne, 42, 61
Marion-Dufresne Marc-Joseph, 21, 27, 42, 50
Marjouram William, *sergeant*, 21, 27, 156
Matakitaki, 173
Matawhero, 230, 255
Maui demi-dieu, 14, 77-79
Mayer Jean-Paul, 76, 158
McDonnell Thomas, lieutenant-colonel, 200, 219, 220, 223, 224, 255
McLean Donald, 135, 145, 161, 228, 232
McLeod Peter, 114
McNeil William, 66
Mead Margaret, 98, 99
Melbourne, 143, 149, 163, 200

Melville Herman, 32, 46, 49
Meremere *pa* et bataille de, 168-170, 173, 184, 254
Meyer Hans, 247
Micronésie, 46, 247
Miyamoto Musashi, 155
Mohammed-Gaillard Sarah, 54
Moluques, 41
Montaigne Michel de, 57, 122
Montcalm marquis de, 28, 200
Montémont Albert, 13, 45, 50, 62, 68, 77, 85, 123
Montesquieu Charles de, 57
Moerenhout Antoine, 23
Moremo-Nui bataille de, 69
Motte Martin, 241
Moturoa bataille de, 225, 228, 245, 255
Moutoa bataille de, 131, 140, 226, 254
Moutoa Gardens, 129, 131, 226
Muaupoko tribu, 230
Napier, 140, 164, 230
Napoléon, 45, 66
Neich Robert, 67
Nene Tamati Waka, 107, 108, 111, 114, 118, 132
New Plymouth, 121, 126, 140-145, 146, 148, 149, 151-153, 159, 166, 187, 189, 191, 270
Nga Puhi tribu, 24, 38, 69, 82, 107, 108, 111
Ngai Te Rangi tribu, 184
Ngaruawhia, 167, 174-176, 180, 220, 235
Ngatapa *pa* et bataille de, 230, 231, 255
Ngati Haua tribu, 75, 152
Ngati Kohungunu tribu, 230
Ngati Maniapoto tribu, 147, 189
Ngati Porou tribu, 230, 235
Ngati Ruanui tribu, 25, 150, 189, 191
Ngati Tahu tribu, 96
Ngati Toa tribu, 82, 92, 119, 246
Ngati Waewae tribu, 79
Nouméa, 245
Nouvelle-Calédonie, 22, 54, 63-65
Nouvelle-Cythère (Tahiti), 21
Nouvelle-Galles du Sud, 42, 49, 52, 88, 89, 136
Nouvelle-Guinée, 53, 59, 78, 98, 247
Nuku Hiva île de, 32, 48, 69, 70, 78, 100
Nukumaru bataille de, 189, 190, 254, 283
O'Malley Vincent, 161, 240, 245
Obock, 240
Océan Indien, 238
Ogle Nigel, 25, 70, 223
Ohaeawai, 52, 114, 116, 118, 122, 123, 126, 128, 131, 133, 252
Ohaupo, 175
Ohiwa, 234
Omdurman, 106, 133

Onehunga, 120
Onfray Michel, 30
Opotiki, 165, 264
Opunake, 30
Orakau bataille d'**,** 103, 176-179, 234, 254, 283
Orange Claudia, 9, 88, 89, 107, 240, 245
Orbell Margaret, 13, 70
Oscar Wilde, 55, 200
Otago, 187
Otapawa, 130, 255
Otauto, 227, 228
Palmerston vicomte, 86, 87, 258
Panama canal de**,** 247
Paparatu, 230
Paremata, 119
Parihaka, 244, 245
Parris Robert, 45, 200
Patea, 165, 191, 194, 198, 220
Paterangi *pa* de**,** 16, 175-177, 254
Pattee Philipp, 241
Paua-Taha-Nui, 119
Pemberton Israel, 91
Petersburg siège de, 15, 16
Petit-Couli, 64
Pickering Charles, 44, 89
Picton ville, 82, 92
Pikopiko *pa* de, 175
Pioneer navire, 172, 174, 175
Pipiriki, 191, 264
Plard Henri, 58
Pokaikai, 155, 200, 220, 255
Pokeno, 167, 168
Pomare V roi de Tahiti, 245
Pomaré grand chef, 50, 52, 72, 121
Poniske John, 132, 153
Porter David, 85
Portugal, 41
Poutini, 79
Poverty Bay, 230
Pratt Thomas Simpson (général commandant en chef), 15, 17, 102, 126, 149, 151-154, 158, 163, 244, 284
Provinces Unies, 41, 82
Pugsley Chris, 175
Pukawa, 137
Pukehinahina (Gate Pa) bataille de, 184
Puketakauere bataille de, 150, 151, 155, 157, 225, 253
Puketutu bataille de, 52, 111-113, 119, 131, 133, 252
Puniu rivière, 103, 177, 178
Purihake, 184
Queen Redoubt, 163, 164, 167, 170-172

Queensland province du, 210
Raiatea île de, 14, 127
Rangiaowhia, 177, 254
Rangiriri bataille de**,** 123, 163, 164, 168, 173, 174, 176, 254
Rapata, 230, 235
Rawiri Mahi, 165
Regan Geoffrey, 33, 103, 104, 238
Rewi Maniapoto, 177, 232
Ritchie James, 74
Roberts, 223, 224
Robin Dunbar, 221
Rongo, 93
Roroa tribu, 82
Ross James, 46
Ross capitaine, 146, 223
Rousseau Jean-Jacques, 32, 33, 38, 43, 89, 127, 180
Ruakituri, 230
Ruapekapeka bataille de, 52, 80, 111, 113, 116-118, 123, 197, 252, 284
Russell John, 85, 87, 88, 114, 136, 258-260
Russie, 9, 45, 247
Samoa îles, 44, 60, 66, 68
Say Jean-Baptiste, 57
Schein Edgar, 18, 77
Secoy Franck Raymond, 63, 244
Seeley John Robert, 58
Segalen Victor, 60, 125
Selwyn abbé, 75, 139, 140
Sentry Hill bataille de**,** 140, 187, 219, 254
Sewell Henry, 94, 253, 261
Shaka, 73
Ship Cove, 92
Sidney, 23, 143, 216
Sikhs, 56, 114, 204, 240, 257
Singaravélou Pierre, 36
Sipi Tau chant, 66
Smith Stephenson Percy, 23, 24, 50, 61, 62, 69, 70, 75, 81, 82, 108, 122, 123, 170
Snyder Jack, 55, 86, 87
Soubrier Stéphanie, 73
Spectator journal, 87, 114, 115, 120, 154, 174, 192, 284
Stowers Robert, 16, 130, 165, 168, 177, 179, 211, 224
Strachan Hew, 1, 25, 30, 31, 75, 103, 106, 193, 231, 239
Streets Heather, 72, 73
Strickland *commissary*, 214
Suez canal de, 239
Tahiti, 21, 23, 32, 48, 54, 61, 86
Taillemite Etienne, 43, 45, 46, 51, 75, 91
Tamaahua, 79
Tamahori Lee, 63, 96
Tamihana Wiremu, 137, 138, 154, 161
Tane, 157

Tanga bataille de, 238
Taputapuatea *marae* de, 14
Taratoa, 184
Tasman Abel, 13
Tasmanie, 210
Tataraimaka, 140, 187
Tauranga, 30, 155, 179, 183-185, 187, 194, 224, 234, 254
Tauranga Ika *pa* de, 226, 227, 231, 255
Tawhiao (roi maori), 80, 138, 166, 167, 169, 170, 173, 174, 181, 234-236
Te Ahuahu, 52, 113, 187, 252, 254
Te Arawa tribu, 230
Te Arei, 126, 153, 253
Te Ati Awa tribu, 82, 119, 141, 145, 147, 152, 153, 157
Te-Ika-A-Ranganui, 69
Te Keepa chef *kupapa*, 216, 225, 226, 232, 233, 235
Te Kohia, 146, 147, 151, 253
Te Kooti, 9, 32, 131, 203, 219, 228-235, 242, 255, 256, 307
Te Kopeke, 230
Te Mamaku, 119
Te Mata Kaihoe, 233
Te Ngutu O Te Manu bataille et *pa* de, 219, 220, 222-224, 226, 230, 245, 255
Te Porere, 232, 256
Te Ranga bataille de, 155, 186, 254
Te Rangihaeata, 93, 119
Te Rauangaanga, 137
Te Rauparaha, 66, 82, 92, 93, 119, 285
Te Taonui, 113, 252
Te Teira Manuka, 145
Te Warena Taua, 67
Te Warepouri, 119
Te Whiti, 244, 245
Teriff Terry, 242
Thorsby Erik, 59
Timor, 41
Tioti, 71
Titokowaru, 32, 139, 188, 203, 212, 215, 219-232, 245, 255
Tjibaou Jean-Marie, 245
Toka-A-Kuku, 70, 122
Tola-Roa, 114
Tolron Francine, 9, 245
Topia, 232, 234
Toudouze Georges-Henri, 45, 53, 162, 239
Tragett lieutenant, 166
Tremblay Yves, 3, 27, 186
Tuamotu îles, 59
Tuheitia Paki, 245
Tumatauenga dieu, 95, 246
Tumuakuingi, 88, 115, 233
Tuoku, 170
Turanga, 30

Turangawaewae, 167, 245
Turney-High Harry Holbert, 26
Turuturu Mokai redoute et bataille de, 139, 146, 222, 223, 255
Urewera, 228, 230-232
Vanuatu, 245
Vaudreuil, 200
Vayda Andrew, 156
Verdi Giuseppe, 138
Victoria colonie australienne, 143, 207, 209
Victoria reine, 10, 143, 166, 235, 252
Volkner Carl, 139, 264, 265
von Lettow Vorbeck, 238, 241
von Tempsky, 16, 24, 130, 143, 165, 223, 224, 255
Waddy brigadier-général, 130, 140, 178, 186, 189, 190, 194, 195
Waikato Chiefs, 64, 65
Waipa, 175, 235
Wairapapa, 215
Wairau, 9, 27, 92, 95, 108, 116, 212, 252
Waitaiki, 79
Waitangi, 9, 24, 52, 86, 88-91, 93, 107, 110, 136, 137, 145, 194, 204, 240, 245, 252, 263
Waitomo, 13
Waitotara, 190
Wakefield Edward, 92, 93
Walker Ranginui, 26, 245
Wallis Samuel, 42
Wanganui ville de,24, 33, 120, 129-131, 140, 165, 179, 188-192, 194, 209, 220, 226, 228, 230, 265
Weber Max, 76
Wellington ville de, 109, 119, 142, 143, 161, 164, 165, 187, 209, 213, 215, 220, 224, 253, 263, 265, 281, 300
Wereroa *pa* et bataille de, 33, 189-192, 215
Wesseling Henri, 36, 73, 136
Whanganui rivière, 71, 120, 283
Whareongaonga, 229
Wherowhero Potatau Te (roi maori), 82, 137, 138, 181, 236
Whitmore George Stoddart (colonel), 207-209, 212, 214, 219, 224-226, 228-231
Widemann Thierry, 140, 244
Wilkes Charles, 85
William prince, 245
Williamson Clearing, 171, 283
Wiremu Kingi, 145, 147, 150, 225
Wynyard colonel, 129, 140-142, 261
Zajec Olivier, 55
Zoulous, 13, 73, 75, 104, 106, 115, 221

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Dans l'historiographie, les *New Zealand Wars* sont un sujet marginal, au sein du domaine déjà marginal des guerres coloniales. Il nécessite donc un certain nombre de recoupements ainsi qu'une approche croisée. De même, l'apport des sources françaises est précieux, notamment pour la période pré-coloniale.

SOURCES

SOURCES PRIMAIRES

Archives New Zealand

- Sur les forces britanniques

- Etats de service : sous-série WO 12.
- Sur les soldats tués au cours des combats après 1860, voir les *Historical War Graves Index Cards* : sous-série IA 76/9-12.

- Sur la milice

- Principalement les régions d'Auckland, New Plymouth (sous-série IA 1) et Wellington (sous-séries NM 8 et 9).

Sur les corps de volontaires

- *Forest Rangers* et volontaires de la milice du Waikato (1866-1870): AAAE 15167 / 1a (AK).

Sur l'*Armed Constabulary*

- *Armed Constabulary Description Book* : P 8 / 1-1 (microfilm 6429).

- *Record of Conduct Book* : P 8 / 93 (Index: REPRO 64).

- *Return of Armed Constabulary Officers*: P 8 / 73.

Divers

- *New Zealand Cross holders* (1863-1870): AD 36 / 1-1.

Archives britanniques

Implantées à Kew, dans la banlieue ouest de Londres, les archives britanniques présentent l'avantage de regrouper en un même lieu et de permettre la consultation simultanée d'archives des différents ministères. Cela est particulièrement commode pour le chercheur.

- *Board of Trade*

- BT 1/463: *"Whaling Industry"*.

- *Colonial Office*

- CO 881/1.

- CO 881/1/37: *Recent correspondence on New Zealand Affairs (dispatches to governor Gore Brown), 1856.*

- CO 881/2.

- CO 881/2/4: *Dispatches from the Governor of New Zealand respecting the native disturbances of Taranaki, 1861.*

- CO 881/2/13: *"The New Zealand Question", precis by Mr Fairfield, 1870.*

- *Foreign Office*

- FO 58/2. *New Zealand. Various domestic documents*.

- FO 687/7: *General and French Annexations and Protectorates in Pacific, Part 1, 1842-1857*.

War Office

- WO 32/8252: *New Zealand. Relief of 58th Regiment. Question of charge on colonial government for military protection.*

- WO 32/8253: *New Zealand. Correspondence relating to military and naval defense of the colony following native disturbances.*

- WO 32/8258: *New Zealand. Dispatch announcing termination of operations. Recommendation for awards.*

- WO 32/8259: *New Zealand. Reports from Lt. General Cameron commanding troops on disposition of forces and requesting reinforcements. Memorandum on land transport.*

- WO 32/8260: *New Zealand. Inquest on officers and men of 57th Foot murdered by natives at Taranaki.*

- WO 32/8261: *New Zealand. Maori Rising: Measures to be taken following threat of native uprising.*

- WO 32/8263: *New Zealand. Maori Rising: Action at Kohiroa. Return of casualties. Retention of General Galloway in command of militia and volunteers.*

- WO 32/8265: *New Zealand. Maori Rising: Advance up the Waikato delayed owing to establishment of posts along lines of communication: Request for reinforcements. Disposition of forces.*

- WO 32/8266: *New Zealand. Maori Rising: Report on general situation and action at Williamson's clearing. Return of casualties.*

- WO 32/8272: *New Zealand. Maori Rising: Movement of force up Waikato and Whata Whata rivers. Establishment of posts and report of action at Kaitake and Paparata.*

- WO 32/8277: *New Zealand. Maori Rising: Operations against Mangatautari; sketch map of Kaitake.*

- WO 32/8278: *New Zealand. Maori Rising: Operations at Orakau Pa with sketch maps. Return of casualties.* 1864.

- WO 32/8279: *New Zealand. Maori Rising: Operations at Whanganui and Nukumaru. Return of casualties.* 1865.

- WO 32/8280: *New Zealand. Maori Rising: Dispatch relating to advance along coast from Whanganui. Return of casualties.*

- WO 32/8281: *New Zealand. Maori Rising: Decision regarding establishment of posts beyond Waingongoro River. Distribution of forces.*

- WO 32/8282: *New Zealand. Maori Rising: Correspondence between Sir George Grey, Governor, Lt. General Sir D. Cameron, commanding forces in New Zealand, Secretary of State for War and Secretary of State for the Colonies on conduct of operations.*

- WO 32/8283: *New Zealand. Maori Rising: Correspondence between Sir George Grey, Governor, Lt. General Sir D. Cameron, commanding forces in New Zealand, Secretary of State for War and Secretary of State for the Colonies on conduct of operations.*

- WO 32/8284: *New Zealand. Maori Rising: Correspondence between Sir George Grey, Governor, Lt. General Sir D. Cameron, commanding forces in New Zealand, Secretary of State for War and Secretary of State for the Colonies on conduct of operations.*

- WO 32/8285: *New Zealand. Maori Rising: Correspondence between the Treasury, Secretary of State for the Colonies and Governor of New Zealand concerning colonial military expenditure and conduct of operations.*

- WO 33/16: *Selection from dispatches and letters relative to conduct of military operations in New Zealand, 1860-1865.*

- WO 78: *New Zealand Maori Wars 1860-1865: Maps, Plans and Sketches.*

Cartes, plans et croquis

- MPG 1/619: *1 item (enclosure to dispatch number 17 of 5th February 1846). Plans and sections of Kawiti's pa at Ruapekapeka*.

- MPG 1/887: *9 sheets of maps and plans illustrating the New Zealand Wars. (9 items extracted from CO 209/210).*

- MPH 1/133: *11 maps of the Waikato area, New Zealand. Detailed descriptions are given at item level.*

- MPHH 1/681: *Australia and New Zealand. Plans of Ordnance buildings and works. (78 items extracted from WO/55/854).*

London Gazette

"*Letter of Major General Pratt to the Military Secretary",* February 15th 1861, p. 644.

- "*Letter of Captain Mercer to the Major General Pratt"*, *dated* March 30th 1861, numéro 22533, July 26th 1861, p. 3042-3044.

The Spectator

- Edition du 15 janvier 1848.

- Edition du 20 avril 1861.

- Edition du 13 février 1864.

OUVRAGES

SOURCES PUBLIEES/OUVRAGES A VALEUR DE SOURCE

Sur le Pacifique

- BOUGAINVILLE Louis-Antoine de, *Voyage de Bougainville autour du monde, 1766, 1767, 1768 et 1769*, La Rochelle, La Découvrance, 2006 [1771], 348 p.

- COOK James, *Relations de voyages autour du monde*, Paris, La Découverte, 1998 [1774], 455 p.

- d'ENTRECASTEAUX Joseph-Antoine Bruni, *Voyage de d'Entrecasteaux envoyé à la recherche de La Pérouse*, édité par Elisabeth-Paul-Edouard de Rossel, tome I, Paris, Imprimerie impériale, 1808, 704 p.

- DUMONT D'URVILLE Jules-Sébastien-César, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur l'Astrolabe et la Zélée* : tomes I à X (ainsi que celui, spécifique, sur l'anthropologie et les atlas), Paris, Gide, 1841-1846.

- DUPETIT-THOUARS Abel, *Voyage autour du monde sur la frégate La Vénus pendant les années 1836-1839 : tomes 1 à 4*, Paris, Gide, 1840 à 1843.

Nous aimerions profiter de cette partie pour faire connaître un fonds méconnu. En effet, les trois derniers ouvrages ont été consultés à la bibliothèque patrimoniale de l'Ecole Militaire (Paris, VII[e] arrondissement), qui possède une riche collection d'ouvrages et de manuscrits anciens, certains hors dépôt légal, et gagne vraiment à être connue. Les nombreux d'écrits d'officiers (notamment sur la période coloniale en Afrique) témoignent également de la curiosité culturelle et ethnologique mentionnée dans notre recherche[826].

Sur les *Musket Wars*

- BUICK Thomas Lindsay, *An Old New Zealander, or Te Rauparaha, the Napoleon of the South*, Sydney, Wentworth Press, 2016, [Wellington, Whitcombe & Tombs Limited, 1911], 392 p.

[826] Le catalogue de ce fonds est consultable à l'adresse suivante :
https://www.dems.defense.gouv.fr/cdem/collections/fonds-patrimonial
Les modalités d'accès au site, qui dépend du Centre de Documentation de l'Ecole Militaire (CDEM) peuvent quant à elle être consultés sur Internet, à l'adresse suivante :
https://www.dems.defense.gouv.fr/cdem/presentation/informations-pratiques

- MANING Frederick Edward (publication sous le pseudonyme « *Pakeha Maori* »), *Old New Zealand, a tale of good old times*, Christchurch, Capper Press, 2018, [Auckland, Robert Creighton and Alfred Scales, 1863], 108 p.

- SMITH Stephenson Percy, *Maori Wars of the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011 [Wellington, Whitcombe & Tombs Limited, 1910], 490 p.

Sur les *New Zealand Wars*

- ALEXANDER James Edward, *Bush Fighting. Illustrated with Remarkable Actions and Incidents of the Maori Wars in New Zealand*, Londres, Sampson Low and Co, 1873, 326 p.

- BURNBURY Thomas, *Reminiscences of a veteran*, Uckfield, Naval and Military Press, 2009 [1861], 348 p.

- CAREY Robert, *The Second Maori War, 1860-1861*, Driffield, Leonaur, 2007 [1863], 124 p.

- COWAN James, *The New Zealand Wars: A History of the Maori Campaigns and the Pioneering Period, 1845-1864*, volume 1, Londres, Forgotten books, 2018 [1922], 484 p.

- DILKE Charles, *Greater Britain – A Record of Travel in English-Speaking Countries during 1866 and 1867*, New York, Harper & Brothers Publishers, 1869, 547 p.

- GORTON Edward (lieutenant-colonel), *Some Home Truths re the Maori War 1863 to 1869 on the West Coast of New Zealand*, Christchurch, Capper Press, 1984 [Londres, Greening and Co., 1901], 127 p.

- GUDGEON Thomas Wayth (lieutenant-colonel), *The Defenders of New Zealand: Being a Short Biography of Colonists Who Distinguished Themseleves in Upholding Her Majesty's Supremacy in These Islands*, Londres, Forgotten Books, 2018 [1887], 664 p.

- HADFIELD Octavius, *The New Zealand Wars: The Second Year of one of England's Little Wars*, Londres, Williams and Norgate, 2018 1861, 90 p.

- MANING Frederick Edward (publication sous le pseudonyme « *Pakeha Maori* »), *History of the war in the north of New Zealand against the chief Heke in the year 1845*, Christchurch, Capper Press, 2018 [London, Richard Bentley *and son*, 1876], 87 p.

- MARJOURAM William, *Memorials of Sergeant William Marjouram, including Six Years' Service in New Zealand during late Maori War*, Londres, James Nisbet and co., 1861, 380 p.

- WHITMORE George S., *The Last Maori War in New Zealand Under the Self-Reliant Policy*, Londres, Sampson Low, Master and Co, 1902, 198 p.

OUVRAGES GENERAUX ET MONOGRAPHIES

Sur le colonialisme

- d'ANDURAIN Julie, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Zellige, 2016, 446 p.

- BAIROCH Paul, *Mythes et paradoxes de l'histoire économique*, Paris, La Découverte, 1999 [1993], 289 p.

- BARTH Volker, *Imperial Cooperation and Transfer, Empires and Encounters*, Londres, Bloomsbury Academic, 2015, 256 p.

- FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'empire ?*, Paris, CNRS Editions, 2014 [2010], 592 p.

- FULIGNI Bruno, *Tour du monde des terres françaises oubliées*, Paris, Editions du Trésor, 2014, 143 p.

- GALLOWAY Colin, *New Worlds for All: Indians, Europeans, and the Remaking of North America*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1997, 229 p.

- GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France*, Paris, La Table Ronde, 1972, 506 p.

- HALL Catherine et McLELLAND Keith (éd.), *Race, Nation and Empire : Making Histories, 1750 to the Present*, Manchester, Manchester University Press, 2010, 256 p.

- HOBSON John A., *Imperialism, A Study*, New York, Cosimo Classics, 2015 [1902], 396 p.

- LEFEUVRE Daniel, *Pour en finir avec la repentance coloniale*, Paris, Flammarion, 2008, 230 p.

- OYARZABAL Guillermo A., *William Brown, an Irish Seaman in the River Plate*, Buenos Aires, Libreria Historica, 2008 [2006], 405 p.

- PALMER Robert R., COLTON Joel et KRAMER Lloyd, *A History of the Modern World* (9e édition), 2002 [1950], New York, McGraw-Hill Companies, 1191 p.

- SAID Edward, *Culture et Impérialisme*, Paris, Fayard, 2000, 554 p.

- SINGARAVELOU Pierre (dir.), *Les empires coloniaux, XIXe-XXe siècle*, Paris, Le Seuil, 2013, 480 p.

- SNYDER Jack, *Myths of Empire, Domestic Politics and International Ambition*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, 330 p.

- WESSELING Henri, *Les empires coloniaux européens (1815-1919)*, Paris, Gallimard, 2009 [2004], 554 p.

Sur les guerres coloniales et l'impérialisme britanniques

- ANDERSON Fred, *Crucible of War: the Seven Years' War and the Fate of Empire in British North America: 1754-1766*, New York, A. Knopf, 2000, 862 p.

, *The War that made America: A short Story of the French and Indian War*, New York, Penguin Books, 2005, 293 p.

- CABLE James, *The Political Influence of Naval Force in History*, Londres, MacMillan, 1998, 213 p.

- CHURCHILL Winston, *Mes jeunes années*, Paris, Tallandier, 2007 [1930], 474 p.

- CORBETT Julian, *England in the Seven Years War: A Study in Combined Strategy*, volume I, Londres, Longman Green and Co., 1907, 476 p.

- DUCKERS Peter, *British Campaign Medals, 1815-1914*, Londres, Shire Library, 2008, 40 p.

- GREAVES Adrian, *Isandlwana: how the Zulus humbled the British Empire*, Barnsley, Pen and Sword, 2014 [2011], 222 p.

- HINDERAKER Eric, *Elusive Empires: Constructing Colonialism in the Ohio Valley, 1673-1800*, New York, Cambridge University Press, 1997, 320 p.

- JAMES Lawrence, *The Rise and Fall of British Empire*, New York, Saint Martin Press, 1995, 704 p.

- KENNEDY Paul, *The Rise and Fall of the British Naval Mastery*, London, Penguin Books, 2006 [1976], 405 p.

- KERSAUDY François, *Winston Churchill, le pouvoir de l'imagination*, Paris, Tallandier, 2015, 699 p.

- KNIGHT Ian, *Queen Victoria's Enemies, tome 4: Asia, Australasia and the Americas*, Oxford, Osprey, 1990, 48 p.

- LABAND John, *The Rise and Fall of the Zulu Nation*, Londres, Arms and Armour Press, 1997, 517 p.

- MACKENZIE John (dir.), *Popular Imperialism and the Military, 1850-1950*, Manchester, Manchester University Press, 1992, 272 p.

- PATTEE Phillip G., *At War in Distant Waters: British Colonial Defense in the Great War*, Annapolis, Naval Institute Press, 2013, 272 p.

- PORCH Douglas, *Atlas des guerres des empires,* Paris, Autrement, 2002 [2000], 224 p.

- John Holland ROSE, Arthur Percival NEWTON et Ernest Alfred BENIANS (éd.), « *The Cambridge History of the British Empire* », Cambridge, University Press Cambridge, volume II : « *The Growth of New Empire, 1783-1870* », 1940 [1929], 1096 p, et volume VII/partie 2 : « *New Zealand* », 1933, 309 p.

- SEELEY John Robert, *The Expansion of England – Two Courses of Lectures*, Boston, Little, Brown & Company, 1922 [1883], 359 p.

- STREETS Heather, *The Military, Race and Masculinity in British Imperial culture, 1857-1914*, Manchester, Manchester University Press, 2004, 241 p.

Océanie

- HENNINGHAM Stephen, *France and the South Pacific: a contemporary History*, Honolulu, South Sea Books, 1992, 292 p.

- LAUX Claire, *Les théocraties missionaires en Polynésie au XIX^e siècle. Des cités de Dieu dans les mers du Sud ?*, Paris, L'Harmattan, 2000, 382 p.

, *Le Pacifique au XVIII^e et XIX^e siècles, une confrontation franco-britannique : enjeu colonial et rivalité géopolitique (1763-1914)*, Paris, Karthala, 2011, 333 p.

- MOHAMED-GAILLARD Sarah, *Histoire de l'Océanie de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2015, 235 p.

Sur l'histoire de la Nouvelle-Zélande

- CLARK Andrew, *The Invasion of New Zealand by People, Plants and Animals*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1949, 465 p.

- CROSBY Ron, *The Musket Wars: A History of Inter-Iwi Conflict, 1806-1845*, Auckland, Oratia Media, 2014 [1999], 432 p.

- O'MALLEY Vincent, *The Meeting Place: Maori and Pakeha Encounters, 1642-1840*, Auckland, Auckland University Press, 2012, 312 p.

, *The Great War for New Zealand: Waikato 1800-2000*, Wellington, Bridget Williams Books, 2016, 690 p.

- ORANGE Claudia, *The Treaty of Waitangi*, Wellington, Bridget Williams Books, 1987, 312 p.

- SCHOLEFIELD Guy (dir.), *Dictionnary of New Zealand Biography*, Wellington, Department of Internal Affairs, première édition de 1940 (2 tomes) et seconde édition (5 tomes, publiés entre 1993 et 2000).

- SINCLAIR Keith, *The Oxford Illustrated History of New Zealand* (deuxième edition), Auckland, Oxford University Press, 1996 [1990], 408 p.

, *A History of New Zealand*, Auckland, Penguin Books NZ, 2001 [1959] 396 p.

- TOLRON Francine, *La Nouvelle-Zélande : du duel au duo ? Essai d'histoire culturelle*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000, 327 p.

- WALKER Ranginui, *Ka Whawhai Tonu Matou – Struggle Without End*, Auckland, Penguin Books, 2004 [1990], 464 p.

Sur les *New Zealand Wars*

- BARTHROP Michael, *To Face the Daring Maoris: Soldiers' Impressions of the First Maori War, 1845-1847*, Londres, Hodder and Stoughton, 1979, 237 p.

- BELICH James, *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict,* Auckland, Penguin, 1986, 396 p.

, *I shall not die: Titokowaru's War, New Zealand 1868-1869*, Wellington, Bridget William Books, 1989, 322 p.

- BOHAN Edmund, *Climates of war, New Zealand in Conflict, 1859-1869*, Christchurch, Hazard Press, 2005, 288 p.

- BUICK Thomas Lindsay, *New Zealand first war, or the rebellion of Hone Heke*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011 [1926], 304 p.

- CALMAN Ross, *The New Zealand Wars*, Auckland, Reed Publishing, 2004, 46 p.

- CROSBY Ron, Kupapa: *The Bitter Legacy of Maori Alliances with the Crown*, Auckland, Penguin Books, 2015, 504 p.

- CROSBY Ron et OGLE Nigel, *A Desperate Dawn: the Battle for Turuturu Mokai 1868*, Hawera, Tawhiti Museum, 2012, 63 p.

- DALTON Brian James, *War and Politics in New Zealand, 1855-1870*, Sydney, Sydney University Press, 1967, 311 p.

- GIBSON Tom, *The Maori Wars*, Londres, Leo Cooper, 1974, 271 p.

- HARROP Angus John, *England and the Maori Wars*, Londres, Whitcombe & Tombs Limited, 1937, 423 p.

- HOLT Edgar, *The Strangest War. The Story of the Maori Wars, 1860-1872*, Londres, Putnam and Co, 1962, 280 p.

- KEENAN Danny, *Wars without End: The Land Wars in Nineteenth Century New Zealand*, Auckland, Penguin Books, 2009, 326 p.

- KNIGHT Ian, *Maori Fortifications*, Oxford, Osprey, 2009, 64 p.

- OGLE Nigel, *Runaway soldier: the Kimble Bent Story*, Hawera, Tawhiti Museum, 2005, 51 p.

, *Traders and Whalers, Taranaki*, Hawera, Tawhiti Museum, 2010, 67 p.

- O'MALLEY Vincent, *The New Zealand Wars / Nga Pakanga o Aotearoa*, Wellington, Bridget Williams Books, 2019, 398 p.

- RYAN Tim et PARHAM Bill, *The Colonial New Zealand Wars*, Wellington, Grantham House, 1986, 226 p.

- SINCLAIR Keith, *The Origins of the Maori Wars*, Oxford, Oxford University Press, 1975, 312 p.

, *Kinds of Peace: Maori People after the Wars, 1870-1885*, Auckland, Auckland University Press, 1991, 161 p.

- STOWERS Robert, *Von Tempsky and the Forest Rangers: History of the Forest Rangers during the New Zealand Wars*, New Zealand, *at the author's expense,* 2011 [1996], 236 p.

- WERRY Philippa, *The New Zealand Wars*, Auckland, New Holland Publishers, 2018, 80 p.

Culture maorie

- BALLARA Angela, Taua: *Musket Wars, land Wars or* Tikanga? *Warfare in Maori society in the Early Nineteenth Century*, Auckland, Penguin Books, 2003, 543 p.

- BEST Eldson, *Maori Religion and Mythology*, tome I, Wellington, Museum of New Zealand Te Papa, 1999 [1924], 424 p.

, *Notes on the art of war as conducted by the Maori of New Zealand, with accounts of various customs, rites, superstitions, etc., pertaining to war, as practiced and believed in by the ancient Maori*, édité par Jeff Evans, Birkenhead, Reed Books/Polynesian Society, 2001, 274 p.

- BUCK Peter, *Vikings of the Sunrise*, New York, Frederick Stokes Company, 1938, 335 p.

- DEGLI Marine et MOREL Olivier, *L'art maori*, collection « Toutes mes histoires de l'art », Paris, éditions Courtes et Longues, 2008, 50 p.

- LE CAM Georges-Goulven, *Mythe et stratégie identitaire chez les Maoris de Nouvelle-Zélande*, Paris, L'Harmattan, 1992, 240 p.

- ORBELL Margaret, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, Sydney, University of New South Wales Press, 1996 [1995], 274 p.

- RILEY Murdoch, *Traditions et coutumes des Maoris de Nouvelle-Zélande*, Paraparaumu, Viking Sevenseas, 2006, 76 p.

, *Maori Place Names explained*, Paraparaumu, Viking Sevenseas, 2008, 84 p.

Romans / représentations postérieures au conflit (ou modernes) de la culture maorie

- DANIELSSON Bengt, *Gauguin à Tahiti et aux îles Marquises*, Papeete, éditions du Pacifique, 1975 [1964], 372 p.

- DUFF Alan, *L'Ame des guerriers*, Arles, Actes Sud, 1996 [1990], 313 p.

- KERR James, *Legacy: What the All Blacks can teach us about the business of life*, Londres, Constable, 2013, 207 p.

- LARK Sarah, *Le pays du long nuage blanc*, tome III: « *Le cri de la terre* », Paris, Editions de l'Archipel, 2015, 701 p.

- ONFRAY Michel, *Le désir ultramarin, les marquises après les Marquises*, Paris, Gallimard, 2017, 119 p.

- RIO Michel, *Le chat, l'Ankou et le Maori*, Paris, Sabine Wespieser Editeur, 2017, 115 p.

- SEGALEN Victor, *Les Immémoriaux*, *in* Œuvres complètes, tome 1, Paris, Robert Laffont, 1995 [1907], p. 101-286.

Ethnologie/anthropologie

- BOUGAINVILLE Louis-Antoine de, *Ecrits sur le Canada : mémoires, journal, lettres*, publiés par Roland Lamontagne, Sillery, Editions du Pélican, 1993, 455 p.

- DIDEROT Denis, *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Librairie Générale Française, 1995 [1772], 124 p.

- DUMEZIL Georges, *Essai sur la conception indo-européenne de la société et sur les origines de Rome*, Paris, Gallimard, 1941, 264 p.

, *L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, Gallimard, 1968, 672 p.

- DUNBAR Robin, *Grooming, Gossip and the Evolution of Language*, Cambridge, Harvard University Press, 1998, 242 p.

- GODE Cécile, *La coordination des équipes en environnement extrême: pratiques de travail et usages technologiques en situation d'incertitude*, Londres, ISTE Editions, 2015, 147 p.

- HEYERDAHL Thor, *L'expédition du* Kon Tiki, Paris, Phébus, 1985 [1948], 306 p.

, *Fatu Hiva, Back to Nature*, New York, The New American Library, 1 976 [1974], 293 p.

- HUNT Terry et LIPO Carl, *The Statues that Walked*, New York, Free Press, 2011, 258 p.

- KEELEY Lawrence, *Les guerres préhistoriques*, Monaco, Editions du Rocher, 2002 [1996], 354 p.

- LEVI-STRAUSS Claude, *Race et histoire*, Paris, Denoël, 1987 [1952], 127 p.

, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 2014 [1955], 498 p.

, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, 393 p.

, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, 398 p.

- MALINOWSKI Bronislaw, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1989 [1922], 606 p.

- MAYER Jean-Paul, *Dieu de colère : stratégie et puritanisme aux Etats-Unis*, Paris, Addim, 1995, 237 p.

- McNEIL William H., *Keeping Together in Time: Dance and Drill in Human History*, Cambridge, Harvard University Press, 1997, 216 p.

- MONTAIGNE Michel de, « Des Cannibales », « Des coches », extraits des *Essais*, Paris, Ellipses, 1994 [1580], 96 p.

- MONTESQUIEU Charles de, *Lettres Persanes,* Paris, Hachette, 2006 [1721], 464 p.

- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Gallimard, 1965 [1755], 189 p.

- SCHEIN Edgar, *Organizational Culture and Leadership*, Hoboken, John Wiley & Sons, 2010 [1985], 464 p.

- SCHUSKY Ernest et CULBERT Patrick, *Introducing culture*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1967, 152 p.

- VAYDA Andrew, *Maori Warfare*, Auckland, Polynesian Society, 1960, 141 p.

, *War in ecological Perspective: Persistance, Change and adaptative Processes in three Oceanian Societies*, New York, Springer, 1976, 148 p.

Géographie

Généraux

- GEORGE Pierre, *La géographie à la poursuite de l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1992, 128 p.

- FOURNIE Pierre (dir.), *Aventuriers du monde, 1866-1914*, Paris, L'Iconoclaste, 2003, 306 p.

Aspects maritimes généraux

- BUCHET Christian, *La grande histoire vue de la mer*, Paris, Le Cherche Midi, 2017, 207 p.

- KERSAUZON Olivier de, *Ocean's songs*, Paris, Le Cherche Midi, 2008, 246 p.

- TAILLEMITE Etienne, *Histoire ignorée de la Marine française*, Paris, Perrin, 2010 [1988], 639 p.

- Collectif, dirigé par TOUDOUZE Georges-Gustave, *Histoire de la Marine* (2 tomes), Paris, L'Illustration, 1966, 654 p.

Sur le Pacifique

- DUNMORE John, *La vie de La Pérouse, L'appel d'un destin*, Toulouse, Privat, 2006, 429 p.

- COUTAU-BEGARIE Hervé, *Géostratégie du Pacifique*, Paris, Economica, 1987, 374 p.

- HEMMING Christine, *L'art des voyages français en Polynésie, 1768-1846*, Paris, Somogy éditions d'art, 2013, 159 p.

- MONTEMONT Albert, *Histoire des voyages modernes, effectués par terre ou par mer dans les cinq parties du monde depuis 1800 jusqu'à nos jours* – tomes I et III, Paris, Société reproductive des bons livres, 1838, 476 p (tome I) et 455 p (tome III).

- TAILLEMITE Etienne, *Les découvreurs du Pacifique : Bougainville, Cook, Lapérouse*, Paris, Gallimard, 2010 [1987], 176 p.

, *Bougainville*, Paris, Perrin, 2011, 479 p.

Sur la petite guerre

- BOOT Max, *Invisible Armies, an epic History of Guerilla Warfare from ancient Times to the Present*, New York, Liveright Publishing, 2013, 750 p.

- CALLWELL Charles, *Petites guerres*, Paris, Economica, 1998 [Londres, *War Office*, 1896], 390 p.

- NERICH Laurent, *La petite guerre et la chute de la Nouvelle-France*, Outremont, Athéna, 2009, 246 p.

- SECOY Franck Raymond, *Changing Military Patterns of the Great Plains Indians*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992 [1953], 128 p.

Sur la guerre de siège au XIX^{ème} siècle

- BLACK Jérémy, *Forts, An illustrated History of Building for Defence*, Oxford, Osprey, 2018, 224 p.

- HESS Earl J., *Trench Warfare under Grant and Lee: Field Fortifications in the Overland Campaign*, Chapel Hill, North Carolina Press, 2007, 313 p.

Ouvrages de stratégie et de tactique

- ARON Raymond, *The Century of Total War*, Boston, Beacon Press, 1966 [1954], 379 p.

- CHALIAND Gérard, *Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental*, Paris, Odile Jacob, 2016, 175 p.

- CLAUSEWITZ Carl von, *On War*, édité et traduit par Michael Howard et Peter Paret, Princeton, Princeton University Press, 1989 [1832], 732 p.

- CORBETT Julian, *Some Principles of Maritime Strategy : A Theory of War on the High Seas ; Naval Warfare and the Command of Fleets*, Columbia, Adansonia Publishing, 2018 [2011], 168 p.

- COUTAU-BEGARIE Hervé, *Traité de stratégie* (9^{e} édition), Paris, Economica, 2011 [1999], 1200 p.

- DENNIS Peter (dir.), *The Skill of Adaptability: the Learning Curve in Combat – Proceedings of the 2017 Australian Chief of Army History Conference*, Newport, Big Sky Publishing, 2018, 296 p.

- DUDLEY Leonard, *The Word and the Sword: how Techniques of Information and Violence have shaped our World*, Oxford, Blackwell, 1992, 372 p.

- FARRELL Theo et TERIFF Terry, *The Sources of Military Change: Culture, Politics, Technology*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, 2002, 265 p.

- FULLER John Frederick Charles, *Armament and History*, Boston, Da Capo Press, 1998 [1946], 228 p.

- GOYA Michel, *S'adapter pour vaincre, comment les armées évoluent*, Paris, Perrin, 2019, 432 p.

- HENNINGER Laurent et WIDEMANN Thierry, *Comprendre la guerre: histoire et notions*, Paris, Perrin, 2012, 227 p.

- HUBIN Guy, *La guerre, une vision française*, Paris, Economica, 2012, 336 p.

- JOMINI Antoine-Henri, *Précis de l'art de la guerre*, version condensée, James Donald Hittle (éd.), Washington, Military Service Publishing, 1958 [1838], 161 p.

- MOTTE Martin, *Une éducation géostratégique : la pensée navale française de la Jeune Ecole à 1914*, Paris, Economica, 2004, 820 p.

- REGAN Geoffrey, *Great Military Blunders*, Londres, Seven Oaks, 2016 [1991], 272 p.

- STRACHAN Hew, *European Armies and the Conduct of War*, Londres, Routledge, 2015 [1983], 240 p.

, *From Waterloo to Balaclava: Tactics, Technology and the British Army, 1815-1854*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, 196 p.

Géopolitique

- COUTAU-BEGARIE Hervé et MOTTE Martin (dir.), *Approches de la géopolitique : de l'Antiquité au XXI^e siècle*, Paris, Economica, 2013, 725 p.

- ZAJEC Olivier, *Nicholas Spykman, l'invention de la géopolitique américaine*, Paris, PUPS, 2016, 603 p.

ARTICLES ET PERIODIQUES

Articles

- CAPLAN Lionel, « *Bravest of the Brave : Representations of the Gurkha in British Military Writings* », *Modern Asian Studies*, n° 3, 1991, p. 571-597.

- GELDERBLOM Oscar, de JONG Abe et JONKER Joost, « *The formative Years of Modern Corporation : The Dutch East India Company* », *The Journal of Economic History*, vol. 73, n° 4, décembre 2013, p. 1050-1076.

- KEENAN Danny, « *The Kingitanga* », *Mana*, n° 50, février-mars 2003, p. 63-68.

- KNIGHT Ian, « 1843-1872 : le baroud austral des Maoris », *Guerres et histoire*, n° 47, février 2019, p.60-64.

- MONIER Noémie, « *La légende de Te Rauparaha* », *in Baika*, n° 7, été 2017, p. 2-15.

- PUGSLEY Chris, « *Walking the Waikato Wars : Bypassing the Maori Maginot Line at Paterangi* », *New Zealand Defence Quarterly*, n° 16 (automne 1997), p. 32-36.

- TAYLOR Richard, « *Matelots in Maoriland: the Waikato Flotilla and the Waikato War, 1863-1864* », *in* David Johnson et Peter Dennerly (éd.), *Half a World away: seventeen papers presented to a maritime heritage conference in Auckland*, Auckland, Royal New Zealand Navy Museum, 1998, 213 p, p. 36-42.

- THORSBY Erik, « *Genetic Evidence for a Contribution of Native Americans to the Early Settlement of* Rapa Nui *(Easter Island)* », site *Frontiers - Open Science Platform*, rubrique paleo-écologie, 14 octobre 2016, consulté le 03 août 2019. https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fevo.2016.00118/full.

- WHITE Colin, « *The Handyman: the Victorian Sailor at War* », *in Half a World away: seventeen papers presented to a maritime heritage conference in Auckland*, *op. cit.*, p. 81-88.

- WONG Leonard et GERRAS Stephen, « *Culture and Military Organizations* », *in* Peter Mansoor et Williamson Murray (éd.), *The Culture of Military Organization*, New York, Cambridge University Press, 2019, p. 17-32.

Revues

Journal of Pacific History (JPH), Canberra

- CLARK Geoffrey, « *Dumont d'Urville's Oceania* », 2003, vol. 38, n° 2, p. 155-161.

- THOMPSON Christina, « *A Dangerous People Whose Only Occupation is War: Maori and Pakeha in 19th century New Zealand* », 1997, vol. 32, n° 1, p. 109-119.

Journal of Polynesian Society (JPS), Auckland

- GUDGEON Thomas Wayth (lieutenant-colonel), « *The* Toa Taua *or Warrior* », 1904, vol. 13, n° 4, p. 238-264.

- GUDGEON Thomas Wayth (lieutenant-colonel), « *Maori Wars* », 1907, vol. 16, n° 1, p. 13-42.

- SMITH Stephenson Percy, « *An Instance of Maori Chivalry* », 1915, vol. 24, n° 94, p. 70-71.

- BEAGLEHOLE Ernest, « *The Polynesian Maori* », 1940, vol. 49, n° 193, p. 37-68.

- VAN MEIJL Toon, « *Historicising* Maoritanga *Colonial Ethnography and the Reification of Maori Traditions* », 1996, vol. 105, n° 3, p. 311-346.

Journal de la Société des Océanistes (JSO), Paris

- GAGNE Natacha, « *Affirmation et décolonisation : la cérémonie de rapatriement par la France des* toi moko *à la Nouvelle-Zélande en perspective* », 2012, n° 134, p. 5-24.

- WONU WEYS Fanny, « Compte rendu de *Jean-Baptiste Pompallier, vicaire apostolique des Maoris (1838-1868)*, de Yannick Essertel », 2016, n° 142-143, p. 292-294.

- Revue d'histoire maritime, Paris, octobre 1997, numéro spécial, dirigé par TAILLEMITE Etienne et LIEPPE Denis, *La percée de l'Europe sur les océans, vers 1690-vers 1790*, actes du colloque de documentation historique de la Marine, 299 p.

AUTRES

Thèses

- BLAIS Hélène, « *Les voyages français dans le Pacifique : pratique de l'espace, savoirs géographiques et expansion coloniale (1815-1845)* », soutenue en 2000 à Paris (EHESS) sous la direction de Daniel Nordman.

- DAVID Corinne, « *L'élaboration de l'identité nationale en Nouvelle-Zélande : la dualité Maori/Pakeha* », soutenue en 2009 au Havre sous la direction de Maryvonne Nedeljkovic.

- PHILIPPE Nathalie, « *Une colonie écossaise en Nouvelle-Zélande, Dunedin 1848-1878 : étude socio-historique* », soutenue en 1997 à Paris IV sous la direction d'André Guillaume.

- SOUBRIER Stéphanie, « *"Races guerrières" : armée, science et politique dans l'empire colonial français (années 1850-1918)* », soutenue le 25 novembre 2019 à Paris I sous la direction de Dominique Kalifa.

Actes juridiques

- *Letters Patent establishing the Province of South Australia*, 19 février 1836.

- *Ka Mate Attribution Act*, New Zealand Government Public Act 2014/18, 22 avril 2014, 11 p.

Catalogues d'exposition

- ING : *Océanie. Signes de rites, symboles d'autorité*, Bruxelles, automne 2008, hors –série, 191 p. Publié dans le cadre de l'exposition du même nom présentée à l'Espace Culturel ING du 23 octobre 2008 au 15 mars 2009.

- Beaux-arts : *Tiki Pop, l'Amérique rêve son paradis polynésien*, Issy-Les-Moulineaux, été 2014, hors-série, 49 p. Publié dans le cadre de l'exposition du même nom présentée au musée du Quai Branly du 24 juin au 28 septembre 2014.

- Connaissance des arts : *Mata Hoata, arts et société aux îles Marquises*, Paris, 2ème trimestre 2016, hors-série, 50 p. Publié dans le cadre de l'exposition du même nom présentée au musée du Quai Branly du 12 avril au 24 juillet 2016.

- Musée du Quai Branly-Jacques Chirac/Actes Sud : *La pierre sacrée des* Maori, Arles/Paris, mai 2017, 174 p. Publié dans le cadre de l'exposition du même nom présentée au musée du Quai Branly du 23 mai au 1er octobre 2017.

- *Royal Academy of Arts*, *Oceania*, catalogue anglais de l'exposition « *Oceania* », Peter BRUNT et Nicholas THOMAS (éd.), Londres, Royal Academy of Arts, 2018, 325 p. L'exposition « *Oceania* » s'est tenue du 29 septembre au 10 décembre 2018 à la *Royal Academy of Arts* de Londres Londres puis du 12 mars au 7 juillet 2019 au musée du Quai Branly à Paris.

Sites Internet

- *Dictionary of New Zealand Biography*.

Seul bémol de ce site, il ne comporte pas les versions antérieures des bibliographies, dont l'analyse critique est importante pour mesurer les évolutions historiographiques. Pour le gouverneur George Grey par exemple, la différence entre ses biographies successives est sensible et demeure en elle-même un objet d'étude.

https://teara.govt.nz/en/biographies

- *New Zealand History Online*.

Site gouvernemental réalisé par le *Ministry for Culture and Heritage*. C'est un site très riche, notamment sur le plan de l'iconographie. Il possède en outre l'avantage d'avoir un double renvoi (chronologique et thématique). Enfin, en tant que site gouvernemental, il obéit à une certaine logique de consensus historique concernant les différentes visions du conflit.

https://nzhistory.govt.nz/

- *New Zealand Army*.

https://www.nzdf.mil.nz/army/

- *New Zealand Wars*.

Site privé conçu par Danny Keenan, auteur et ancien professeur de *Maori Studies* à l'Université Victoria de Wellington. Le site prend bien en compte la perspective maorie.

http://newzealandwars.co.nz/

- *Waitangi Tribunal*

Outres les documents liés aux réparations foncières, le site permet de consulter les différents rapports du tribunal, documents précieux pour le chercheur dans la mesure où ils impliquent des recherches historiques détaillées.

https://www.waitangitribunal.gov.nz

Œuvres cinématographiques

- Film « *Rapa Nui* », par Kevin REYNOLDS, 1994.

- Film « *Once Were Warriors* » (titre français : « *L'Ame des Guerriers* »), par Lee TAMAHORI, 1994. Il s'agit de l'adaptation cinématographique du roman d'Alan DUFF.

- Documentaire en quatre épisodes « *The New Zealand Wars* » par James BELICH, 1998.

- Film d'animation « *Vaiana, la légende du bout du monde* », par Ron CLEMENTS et John MUSKER, 2016.

Jeux de simulation historique

- *Maori Wars : The Land Wars, 1845-1872*, conçu par John PONISKE, Legion Wargames LLC, 2018. Le livret comprenant les règles et l'historique comporte 20 pages.
Malgré la pléthore de jeux de simulation historique, il s'agit du seul jeu commercialisé portant sur les *New Zealand Wars*.

TABLE DES MATIERES

LES *NEW ZEALAND WARS* : LA CULTURE GUERRIERE MAORIE FACE A L'IMPERIALISME BRITANNIQUE

Remerciements

Sommaire

Notes sur les transcriptions

INTRODUCTION ……...……...9

1) Eléments généraux..…….…….13

a) Un conflit méconnu et atypique……..……...13

b) Intérêt particulier de l'étude …….……...….18

2) Approche scientifique.…….…….……21

a) La question des sources……..……21

b) Axes de recherche et hypothèses scientifiques……..……28

c) Méthodologie……..……..34

CHAPITRE I : ELEMENTS DE CONTEXTE ……..……...…41

1) Le Pacifique Sud et l'impérialisme britannique……..…..…41

a) L'époque de la découverte……..…....41

b) Un enjeu économique croissant……..……..….46

c) L'impérialisme britannique en construction……....…53

2) Les Maoris, « Vikings des antipodes »..…….…….…….59

a) Qui sont les Maoris ? ……..……59

b) Les *Musket Wars*……..….68

c) Premières considérations sur la culture guerrière des Maoris……..….76

CHAPITRE II : PREMIERS CHOCS ……..……85

1) Vers la guerre ouverte..……....85

a) Le traité de Waitangi……..……88

b) « L'incident » de Wairau……..……..92

c) Aptitudes des protagonistes……..…….….95

2) La *Northern War* (ou *Flagstaff War*).. ……...107

a) Le déroulement du conflit…….……...108

b) L'innovation des « *pa* modernes »……..…...…..121

c) Le rôle des *kupapa*……..……...……128

CHAPITRE III : L'APOGEE ……135

1) Les mouvements d'unification maoris et la Guerre duTaranaki……..…...…137

a) Le *King Movement* et le *Pai Marire*……...…137

b) La Première Guerre du Taranaki ……..……143

c) La stratégie maorie……..…….…….155

2) La campagne du Waikato ..……...…….…161

a) Une préparation longue et minutieuse……..……..161

b) L'invasion du Waikato……..……...166

CHAPITRE IV : LES DERNIERES CAMPAGNES DES TROUPES IMPERIALES……...183

1) La campagne de Tauranga……..……184

2) La Deuxième Guerre du Taranaki……...…187

3) Les problèmes de commandement……..……197

CHAPITRE V : LA COLONIE SEULE FACE A SON DESTIN ……..…...203

1) Une transition compliquée : le retrait des troupes impériales..……...…203

1 – a) L'enjeu financier……..…203

1 – b) Le transfert d'autorité……207

2) La révolte de Titokowaru ..…….219

3) La révolte de Te Kooti..……...…...229

CONCLUSION……237

ANNEXES……..249

ANNEXE 1 : ordre de bataille britannique

ANNEXE 2 : chronologie des principaux évènements des *New Zealand Wars*

ANNEXE 3 : autres conflits coloniaux britanniques de la période

ANNEXE 4 : responsables politiques britanniques durant la période

ANNEXE 5 : texte original anglais du traité de Waitangi, signé le 6 février 1840

ANNEXE 6 : proclamation de paix du gouverneur George Grey, 2 septembre 1865

ANNEXE 7 : carte synthèse des principaux conflits et du théâtre des opérations de Nouvelle-Zélande

Glossaire maori……...…267

Table des cartes et des illustrations…….....269

Index des noms propres……...…271

Sources et bibliographie……..281

Les *New Zealand Wars* : la culture guerrière maorie face à l'impérialisme britannique

Les *New Zealand Wars* sont les conflits ayant opposé les Britanniques à différentes tribus maories pour la possession de la Nouvelle-Zélande au XIX^{e} siècle. Ces conflits trouvent leur origine dans l'interprétation divergente du traité de Waitangi, signé en 1840 avec les principaux chefs maoris, qui est en fait une prise de possession par le Royaume-Uni. Ces conflits - épisodiques - s'étendent de « l'incident » de Wairau en 1843 à la fin de la résistance du chef Te Kooti en 1872 et se déroulent quasi exclusivement dans l'Ile du Nord de la Nouvelle-Zélande. Période de crise parmi les plus longues de l'ère victorienne, les *New Zealand Wars* sont le premier véritable conflit, et le seul de cette ampleur, entre une nation européenne et un peuple polynésien. À cet égard, ces conflits sont révélateurs, car les deux camps ont dû transformer profondément leur stratégie au cours du conflit. Les Maoris firent preuve de capacités d'adaptation hors du commun en utilisant leur culture guerrière et l'expérience acquise au cours des guerres intertribales du début du XIX^{e} siècle. Par exemple, les *pa* (fortifications traditionnelles maories) évoluent de manière drastique et vont progressivement figurer au cœur de la stratégie maorie. Les Britanniques, quant à eux, doivent sortir des schémas tactiques utilisés au cours des autres conflits coloniaux et utiliser la puissance de leur empire pour l'emporter. Cette recherche s'intéresse en particulier à l'étude des mécanismes d'adaptation mutuelle lors des conflits coloniaux et leur héritage, puisque les *pa* préfigurent le développement des tranchées et des abris enterrés.

Mots clés : Pacifique, Nouvelle-Zélande, XIX^{e} siècle, Maoris, impérialisme britannique, guerres coloniales, culture guerrière, transferts culturels.

The New Zealand Wars : Maori Martial Culture versus British Imperialism

The New Zealand Wars are the conflicts in which British fought Maori tribes for the control of New Zealand in the XIXth Century. Their origin can be traced back to the divergent interpretation of the Treaty of Waitangi, signed in 1840 with most prominent Maori chiefs. This treaty is in fact a taking of control of New Zealand by the United Kingdom. From the « Wairau Incident » in 1843 to the surrender of chief Te Kooti in 1872, these conflicts were fought almost exclusively in New Zealand's North Island. One of the longest crises of the Victorian era, these conflicts were also the first open conflict between Europeans and a Polynesian people, and the only one with such a large scale. In this regard, these conflicts are meaningful because both sides had to implement deep changes in their strategy. Capitalizing on their warrior culture and the experience acquired during the intertribal wars of the beginning of XIXth Century, Maori adapted outstandingly. For example, the pa *(Maori traditional fortifications) changed drastically and became the center of Maori strategy. As for British, they had to adapt the tactical procedures used in other colonial conflicts while using the might of their empire to prevail. This research focuses in particular on mutual adaptation processes in colonial conflicts and their legacy, since* pa *heralded trench warfare and dug out shelters.*

Keywords : Pacific, New Zealand, XIXth Century, Maori, British Imperialism, Colonial Wars, Warrior Culture, Cultural Transfers.